



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

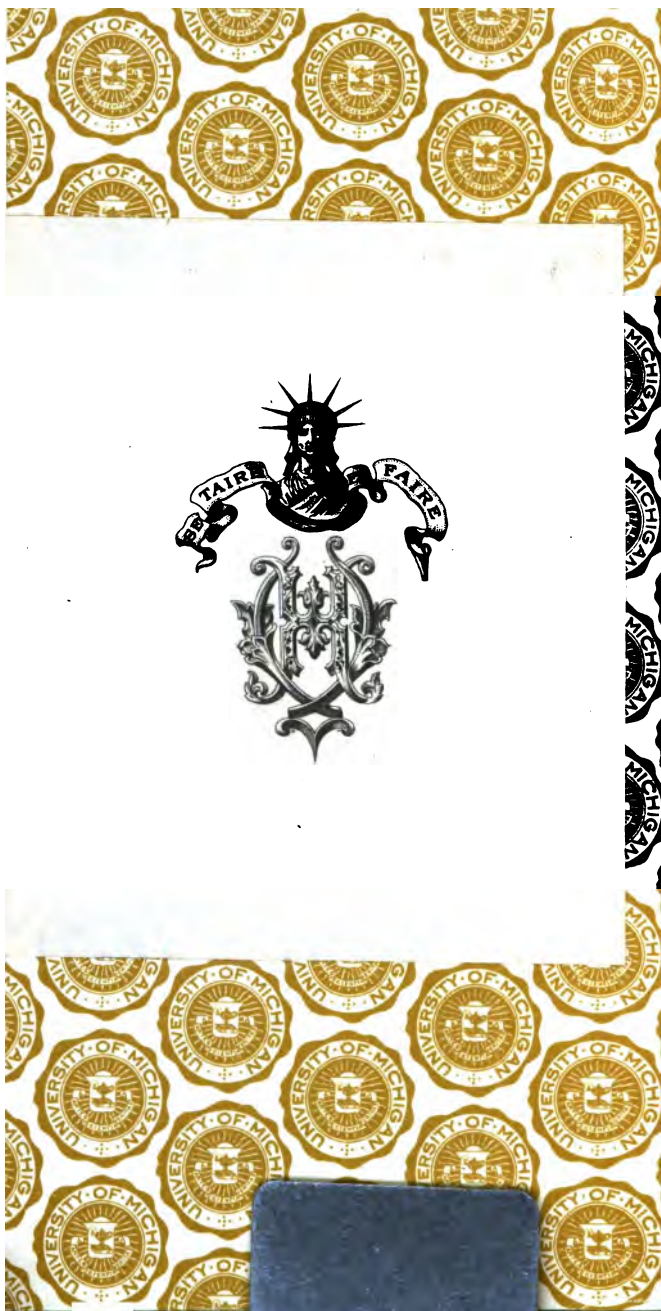
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

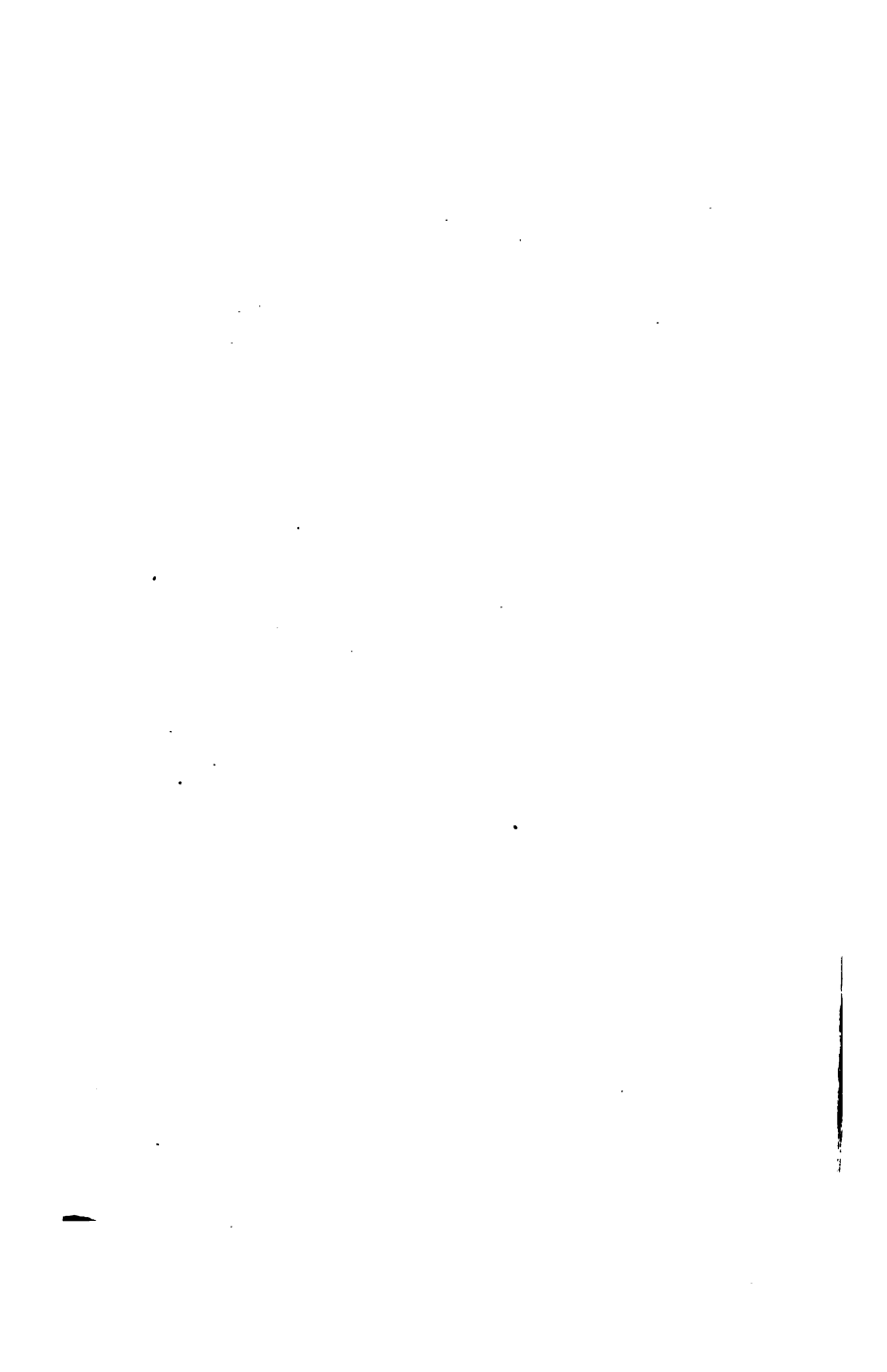
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







75

436

7816



HISTOIRE
DE L'INDE

ET DE LA

CONFÉDÉRATION INDO-BRITANNIQUE

ÉDITION INTERDITE POUR LA BELGIQUE ET L'ALLEMAGNE.

DROIT DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉ.

BRUXELLES. — TYP. DE V^e J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

HISTOIRE
DE
L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE
ET DE LA CONFÉDÉRATION INDO-BRITANNIQUE

DEPUIS LEURS ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

Adolphe Philibert
A. DE B. DE JANCIGNY
PAR
J. Dubois

Ancien colonel aide de camp du roi d'Oude,
Envoyé en mission extraordinaire par le gouvernement français
en Chine et aux Indes néerlandaises, etc., etc.



PARIS
ÉDITION HETZEL
LIBRAIRIE MAGNIN, BLANCHARD ET COMPAGNIE
59, rue Saint-Jacques.

1858

vignaud Lih

IS

436

816

Vigilant
3-7-27

AVANT-PROPOS

PREMIER COUP D'ŒIL,

AU POINT DE VUE EUROPÉEN, SUR L'EXTRÊME ORIENT.

LES INDES. — LA CHINE.

La portion agissante, en même temps qu'intelligente, de l'humanité s'accroît rapidement de nos jours; et, quand on tient à enregistrer soigneusement ses faits et gestes, il faut la suivre, et les distractions ou même les enseignements de la marche peuvent en compenser les fatigues.

Il est plus aisé, d'ailleurs, et certainement plus sage d'observer et de raconter, pour ainsi dire, en voyageur consciencieux, que de s'imposer la mission délicate de prophète ou de conseiller politique, à une époque où les intérêts matériels exercent une si grande influence sur le milieu social et se modifient si rapidement, qu'ils entraînent dans la sphère de leurs exigences capricieuses les gouvernements comme les

APJ

individus ! — C'est donc au rôle d'observateur impartial mais éclairé s'il était possible, que j'ai toujours désiré borner mon action comme publiciste en ce qui touche aux affaires d'Orient et à l'*Inde anglaise en particulier*, cette émanation de la civilisation européenne, destinée à grandir comme satellite de la Grande-Bretagne, ou à devenir planète à son tour et à se mouvoir, indépendante, dans l'orbite qu'elle se sera créée.

Cette mission, que j'avais choisie de préférence, a bien, toute modeste qu'elle est, ses difficultés. — Cependant, avec la résolution bien arrêtée de n'admettre que les faits les mieux constatés, et de ne leur donner que la signification qui s'accorde naturellement avec ce que je connais par moi-même, ou par des témoignages d'une valeur incontestée, sur les pays, les hommes et les choses auxquels ils se rapportent, je me sentais à peu près sûr de ne pas induire en erreur ceux qui me feraient l'honneur de se renseigner près de moi. D'ailleurs, la rapidité des communications est dès aujourd'hui telle, que les rectifications suivent de près, s'il le faut, les erreurs de détails qu'il est parfois impossible d'éviter et toujours sage de prévoir. C'est là un des signes distinctifs et l'une des grandes ressources comme l'un des plus puissants moyens d'action de notre époque, et il ne sera pas sans intérêt de préciser les progrès réalisés jusqu'à ce jour.

En mai 1840, nous nous trouvions heureux, nous autres curieux (en bien petit nombre alors) des choses de l'Orient, — de recevoir, grâce à l'intervention encore récente de la vapeur, des nouvelles de Calcutta en 55 jours, de Bombay en 42. Nous pouvions compter avec assurance sur la réception d'une réponse à nos lettres expédiées de Paris à Calcutta, dans le délai moyen de 120 jours, au lieu de 240 qu'absorbait naguère l'échange des communications par les navires à voiles ! — C'était un gain de cent pour cent ; et cependant, dès cette époque, notre ambition confiante prévoyait (1) qu'avant longues années Calcutta pourrait donner de ses nouvelles à Paris en 40 jours, Bombay en 30, et les autres points notables de l'Inde en proportion. — Eh bien, mes conjectures à cet égard sont largement dépassées ! je recevais en avril dernier une lettre de Cal-

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 mai 1840.

culta en 34 jours — et une autre lettre, qui m'était écrite du pied de l'Himalaya le 25 février, passait par Bombay le 5 mars et venait se faire timbrer à Paris le 31 du même mois! — Cela faisait moins de 40 jours — pour nous apprendre ce qui se passait alors dans l'ancien royaume du divin Rama! — Maintenant, *on reçoit des nouvelles de l'Inde tous les huit jours!* — chose merveilleuse et dont on peut se contenter en attendant que le télégraphe électrique fonctionne entre la butte Montmartre et les pics de l'Himalaya. — Quand nous en serons là, il faut espérer que les dieux et les hommes seront satisfaits!

Je saisisrai l'occasion qui se présente ici d'elle-même de vous dire que, dès le commencement de l'année dernière, nos infatigables rivaux, en fait de civilisation et d'administration transmarines, se vantaient d'avancer péniblement, ils l'avaient, mais *sûrement* dans la tâche que leur avait imposée l'annexion d'Aoudh aux territoires de la Compagnie! Les contributions étaient dès lors, affirmèrent-ils, assises sur des bases équitables; — elles étaient dès lors humainement, mais *régulièrement* perçues, et le pays en masse gagnait indubitablement à avoir changé de maîtres! — « Toutefois, » (m'écrivait-on de Lacknow même) « les paysans ou au moins les gros » fermiers sont convaincus qu'ils y perdent et *qu'ils y perdront encore plus par la suite*, et, tandis que la royauté déchue réclame » à Londres, les feudataires ruinés, les usuriers mécontents, les » fanatiques paresseux, mais toujours avides, conspirent de leur » mieux pour se débarrasser de la domination britannique! »

Cela suffit pour indiquer quel esprit de résistance instinctive à l'intervention européenne se manifeste, à la première occasion, dans ces contrées où la civilisation occidentale tend à se substituer graduellement à l'action des gouvernements indigènes. — Il en est ainsi dans tout l'extrême Orient. — Il en sera ainsi longtemps encore : toujours peut-être! — Soyons donc en garde contre toute exagération de notre influence réelle et de nos forces. — En enregistrant à notre manière, c'est-à-dire avec un peu d'outrecuidance, les résultats certainement très-remarquables et souvent inattendus de l'intervention européenne dans les affaires d'Orient depuis deux siècles, nous nous sommes habitués à regarder les Orientaux comme

destinés à subir, dans un avenir prochain, notre domination immédiate. — Nous les avons classés dans notre estime en conséquence. Mais là n'est pas la vérité, et nous aurions dû nous convaincre de bonne heure qu'il n'est pas si aisé qu'on le pense de prédire ce qu'un peuple peut peser un jour dans la balance des destinées humaines.

Deux grands événements, *imprévus tous deux par la sagesse politique de l'Occident*, ont démontré, dans le cours de l'année dernière, la justesse de ces remarques. Le premier (en date) de ces événements a été la rupture soudaine entre l'Angleterre et la Chine ; — le second, plus récent, mais politiquement bien plus grave, est la révolte de l'armée indigène dans la présidence du Bengale, suivie, peu de jours après son explosion, d'une série d'excès, de meurtres, de désastres, de luttes sanglantes, *qui durent encore* et dont le résultat actuel est la désorganisation profonde de l'administration, l'épuisement de ses ressources financières, le deuil et la ruine de milliers de familles européennes et la suspension indéfinie de toutes les entreprises commerciales et industrielles dans l'empire indo-britannique ! — Le but principal de ce livre est l'exposé sommaire et l'examen des principales questions qui se rattachent à cet *incident monstrueux*, dans le passé et surtout dans l'avenir.

Je crois utile, néanmoins, avant d'entrer en matière (en ce qui touche plus immédiatement aux affaires de *l'Inde anglaise*) de dire, dès à présent, quelles sont les réflexions que m'avait inspirées, il y a dix mois, la lecture des débats parlementaires sur la rupture inattendue des bonnes relations de la Grande-Bretagne avec l'empire du Milieu. — Ces réflexions ne seront pas, je l'espère au moins, sans application immédiate à l'examen de la grande question indienne.

On conçoit que chez nous, sous l'influence des préoccupations passionnées que nourrissent les vanités de race, les convictions ou les habitudes religieuses, l'esprit militaire, les ambitions commerciales, le sentiment de la force intelligente, on se croie autorisé à faire peu d'état des populations orientales et à les regarder comme contraintes à marcher, dès à présent, à la remorque de l'Occident. — On peut se proposer, néanmoins, d'examiner les choses de plus près, et même, sans tenir compte du rôle qu'a joué l'Orient dans le passé, on peut chercher à établir sur l'ensemble des faits contemporains,

une conviction légitime quant à l'importance réelle qu'il convient de donner en saine politique aux volontés, aux opinions, aux habitudes et même aux caprices des peuples et des gouvernements dans l'extrême Orient. — Eh bien, si l'on se décide à enregistrer et à commenter les faits dans cet esprit d'impartialité, on ne tarde pas à se convaincre que, non-seulement notre suprématie est bien loin d'être admise par l'immense majorité des Orientaux, mais que cette suprématie ne s'exerce *de fait* (et encore à titre aléatoire à beaucoup d'égards) que sur un nombre de points limité. — On sera forcé de reconnaître, en outre, que les gouvernements asiatiques et plus particulièrement la Chine et le Japon obligent les grandes nations occidentales à traiter avec eux d'égal à égal, et les contraignent même à subir, *dans l'administration de leurs propres affaires*, le joug des complications inattendues qu'ils leur imposent.

Que se passe-t-il en effet?—Voilà un peuple éminemment commerçant,—au premier rang, sans doute, dans les sciences et l'industrie, — navigateur habile par excellence et puissant entre tous, mais qui ne peut se passer du commerce de la Chine et qui a déjà sacrifié au maintien de ce commerce le plus pur de son sang et un peu de son honneur. — Il avait cru donner au gouvernement chinois, il y a quinze ans, une leçon décisive en le forçant à signer le traité de Nanking, et il s'était imaginé que la menace d'une rupture suffirait désormais pour maintenir l'empire chinois dans le respect des convenances commerciales, telles que les comprennent les races européennes et la race anglaise surtout. — Tout à coup, et au moment où l'on s'y attendait le moins, cet édifice élevé à tant de frais sous les inspirations de l'intérêt mercantile, par la guerre et la diplomatie, s'ébranle et menace de s'écrouler par suite d'une discussion imprudemment engagée sur un point d'une importance secondaire. — La sécurité et les avantages du commerce sont remis en question; les approvisionnements de thés et la vente lucrative de ce poison qu'on appelle l'opium, gravement compromis; les sujets de la reine Victoria insultés, attaqués, massacrés et empoisonnés partout où les agents du Fils du Ciel peuvent les atteindre, et, en définitive, la nation anglaise obligée, au moment où les glorieuses blessures qu'elle avait reçues dans une lutte récente saignent encore, de

s'imposer de nouveaux et d'immenses sacrifices en hommes, en vaisseaux, en munitions de toute espèce, en argent ; et cela pour reconquérir une position qu'elle avait crue inébranlable, des avantages qu'elle avait regardés comme assurés ! — Mais ce n'est pas tout ! Un ministre habile et dévoué aux intérêts du pays venait de conduire à bonne fin, de concert avec la France, la Turquie et le Piémont, une guerre colossale, entreprise pour sauver l'équilibre politique et les institutions libérales de l'Europe, menacés par une ambition démesurée. Des ambitions intérieures qui ne se sont pas montrées moins obstinées dans leurs prétentions que celle à laquelle je fais allusion, ont saisi avec avidité l'occasion que leur présentait la question de Chine, d'accuser le chef du cabinet et ses collègues d'imprévoyance, d'impéritie dans la conduite des relations de la Grande-Bretagne avec le Céleste Empire et, en outre, d'injustice et d'inhumanité envers les Chinois ! — Cédant aux efforts combinés des divers partis hostiles au ministère, le Parlement a désapprouvé, par un vote surpris à sa faiblesse et à son ignorance des véritables éléments de la question, la marche suivie par le gouvernement de la reine dans cette crise nouvelle et imprévue des affaires de l'extrême Orient, et c'est ainsi que les ministres ont été forcés, au nom de la Chine outragée, d'opter entre leur démission ou un appel au pays par la dissolution de la chambre des communes. C'est à ce dernier parti qu'ils se sont vaillamment arrêtés, et l'opinion publique s'est hautement prononcée en leur faveur ! — Elle a sagement fait peut-être, mais cependant, au moment où j'écris, la question de Chine reste tout entière, et lord Palmerston ne saurait se faire illusion sur l'incertitude menaçante de la solution que la mission spéciale de lord Elgin a pour but de provoquer. — Je ne crois pas, pour ma part, aux prétendues instructions pacifiques qui auraient été envoyées par l'empereur de Chine au gouverneur de Canton, et dont le *Times* accueillait la nouvelle avec un empressement si marqué le 28 mars 1857 ; mais je crois à la déclaration formelle de lord Palmerston (discours aux électeurs de Siverton), que lord Elgin disposera de forces plus considérables que celles dont disposait sir Henry Pottinger, en 1842, et, spécialement de forces navales doubles de la flotte qui était placée, à cette époque, sous les

ordres de l'amiral Parker. — Je vois, dans ces immenses préparatifs (aujourd'hui officiellement approuvés et partagés par la France), la preuve d'une résolution bien arrêtée de mettre, d'une manière définitive, un terme aux prétentions du gouvernement chinois, qui s'obstine à *tolérer* simplement (*en fait*, quelles que soient la forme et la lettre des traités) la présence des Européens et leurs transactions commerciales avec les sujets du Céleste Empire. — Maintenant, que pourra faire lord Elgin pour atteindre ce but ? Que fera-t-il ? — Il m'est, je l'avoue, impossible de le prévoir, et il me paraît extrêmement probable qu'il n'en sait encore rien lui-même, au delà des résolutions prises, à l'égard de Canton, de concert avec nous. Cependant, ses instructions auront sans doute tenu compte de la situation intérieure actuelle de l'empire chinois, et je ne serais pas étonné qu'une paix viable, parce qu'elle serait évidemment profitable aux deux parties, pût être signée un jour aux dépens de l'insurrection qui, depuis plusieurs années, désole ce malheureux pays ! — Cela au moins n'est pas *impossible* ; probable, c'est autre chose. — Rien n'est probable en Chine, que les déceptions !

Rien ne me paraît probable dans l'Inde, aujourd'hui, que le triomphe des armes anglaises. Quant au triomphe de la politique anglaise sur les bords du Gange, de l'Indus et de l'Irawaddy, quant à son triomphe durable surtout, et conséquemment à l'amélioration si désirable de la condition des peuples hindoustanis, — cela dépend entièrement des résolutions que le Parlement va prendre lui-même ou qu'on lui persuadera qu'il est sage d'adopter ! — Quelles sont mes convictions, — quels sont mes désirs, à l'approche d'une discussion qui intéressera l'Europe entière et dont dépend l'avenir de 200 millions d'hommes ? — Je vais essayer de le dire.



PREMIÈRE PARTIE.

L'INDE ANCIENNE.

SECTION PREMIÈRE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SERVANT D'INTRODUCTION.

Quand j'ai tenté pour la première fois, il y a dix-huit ans, de donner à mes compatriotes une idée générale de ce qu'était l'empire indo-britannique (1), je n'aimais pas plus les Anglais que je ne les aime aujourd'hui : je ne les estime pas moins aujourd'hui que je ne les estimais alors ; et cependant, mon opinion sur cette grande nation s'est considérablement modifiée dans l'intervalle, au moins au point de vue politique. — Le royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande est toujours (et sera longtemps encore) une puissance de premier ordre ; — mais son influence actuelle et probable sur le monde, son importance militaire et sa prépondérance politique me paraissent décidément amoindries depuis quelques années. — Je crois, au contraire, son importance commerciale et ses ressources matérielles, en général, sinon intactes, au moins *encore à l'abri* de tout danger sérieux et susceptibles même d'un développement immense.

(1) *Revue des Deux Mondes*. — 1840.

En cherchant, au commencement de l'année dernière, à me rendre compte des impressions qui m'étaient restées à cet égard, soit de mon long séjour et de mes recherches dans l'extrême Orient, soit de mes études politiques depuis mon retour en Europe, — j'ai été conduit à reconnaître quatre causes principales de cette décadence relative (et peut-être temporaire) de l'Angleterre.

La première de ces causes est, à mes yeux, la plus grave et la plus redoutable dans l'avenir, parce qu'elle constitue une *maladie organique*, pour ainsi dire, du caractère de la nation : — l'orgueil britannique ! — L'orgueil est un aussi mauvais conseiller dans la vie politique que dans la vie privée.

Les trois autres causes ont un caractère plus spécial, plus circonscrit, mais, au point de vue politique, une action, une influence, des résultats déjà tangibles, en quelque sorte, ou dont l'importance est aisée à prévoir et qui se rattachent aux trois grandes questions qui ont, à tour de rôle, occupé presque exclusivement le monde pendant ces trois dernières années :

1° L'avenir de la Russie en Europe et dans l'extrême Orient.

2° Le percement de l'isthme de Suez.

3° La révolte de l'armée indigène dans l'Hindoustan.

De ces trois causes spéciales, la plus immédiate et, en même temps, la plus imprévue et conséquemment la plus dangereuse, est la révolte dans l'Inde anglaise.

Le lieu de la scène, les intérêts qui s'y débattent, le caractère des peuples engagés dans la lutte et les droits qu'ils peuvent avoir au respect ou aux sympathies de l'humanité, — les incidents dramatiques qui ont marqué, jusqu'au moment actuel, les moindres phases de cette lutte meurtrière, — les conséquences politiques qu'elle doit avoir, — tout contribue à éveiller ou à entretenir à la fois une vive émotion, une curiosité inquiète, une attention sérieuse.

En effet, la nature a marqué de si grands traits la physionomie physique et intellectuelle de l'Hindoustan ; les destinées de l'humanité s'y sont développées par des influences si mystérieuses ou des secousses si inattendues, et l'avenir s'y prépare par des causes qui empruntent au passé un tel caractère de grandeur, qu'on se laisse volontiers aller à la contemplation rêveuse de ce vaste empire et

qu'on se demande tout d'abord ce que deviendra cet empire dans la main de l'homme et sous l'œil de Dieu ! — Mais les véritables intérêts et le sort futur des nations ne peuvent être compris ou *conjecturés* sans une investigation attentive et une comparaison laborieuse des éléments que la philosophie politique emprunte à l'observation. Il n'est pas permis, dans l'état actuel de l'esprit humain, de négliger l'emploi de ces données fondamentales, sur lesquelles s'appuient toute recherche et toute discussion.

La secousse aussi violente qu'imprévue qui a tout récemment compromis la domination anglaise aux Indes orientales et qui ébranle encore le monde asiatique, suffirait à elle seule pour appeler cette investigation sérieuse et complète : malheureusement, les conséquences probables de ce grand événement échappent encore, pour la plupart, à une appréciation rigoureuse. — Toutefois, l'étude des *causes* et la prévision sommaire des *effets*, dans une question aussi grave et aussi émouvante, s'imposent involontairement à l'esprit.

J'écris donc sous l'empire de ces convictions et à l'abri, pour ainsi dire, de cette excuse.

J'ai senti tout d'abord la nécessité de tenir compte du passé dans l'appréciation du présent et de donner pour base à mes conjectures sur l'avenir les éléments nouveaux introduits dans la discussion depuis vingt ans.

C'est ainsi que je suis arrivé aux conclusions qui donneront un caractère spécial à mon livre et qui justifient son titre.

Si l'Europe continentale a voulu l'affranchissement de la domination britannique dans l'Inde, — si elle le veut encore (ce qui n'est pas *rigoureusement démontré*, mais ce qui me paraît extrêmement probable), — elle ne peut consentir que cette domination s'exerce, en fait, que sous son patronage moral, et dans l'intérêt combiné des peuples de l'Inde et du commerce du monde. — C'est à ce point de vue que j'ai entendu me placer au début de ce volume.

Les relations intimes que le commerce et les progrès de la civilisation ont établies, surtout depuis un demi-siècle, entre les nations européennes et les États de l'Orient, ont amené la publication d'un grand nombre d'ouvrages destinés à faire connaître l'histoire, les

productions, les ressources, la condition politique des vastes contrées et des peuples de l'Hindoustan. Les investigations scientifiques, les recherches administratives, les documents officiels publiés par ordre du parlement anglais et les observations de quelques voyageurs ont fourni des données précieuses sur plusieurs points de détail ; mais l'ensemble, la physionomie générale du pays, celle des races diverses qui l'habitent, et surtout les résultats de l'influence exercée par la jeune Europe sur ces races vieillies, n'ont été que très-imparfaitement connus jusqu'à ces derniers temps.

Depuis moins d'un demi-siècle seulement, les ouvrages de Mill et Wilson (1), des Prinsep (2), d'Heber (3), de Rickards (4), Au-

(1) Une cinquième édition de l'ouvrage de Mill se publie en ce moment sous le titre suivant : *the History of British India*, by James Mill, Esq., fifth édition (in 10 vol.) *with notes and continuation* by H.-H. Wilson. — M. Wilson est le célèbre orientaliste qui a été longtemps secrétaire de la société asiatique de Calcutta, et qui professe aujourd'hui le sanscrit à l'université d'Oxford.

(2) *History of the political and military transactions in India during the administration of the Marquis of Hastings*, by Henry, T. Prinsep of the Bengal civil service, etc. — H.-T. Prinsep, un des anciens secrétaires du gouvernement suprême de Calcutta, était frère de G. Prinsep, mort en 1839, à Calcutta, auteur d'un mémoire très-estimé sur la navigation du Gange (1830), travail où j'ai puisé (avec Ritter) des données intéressantes pour la comparaison des domaines fluviaux du Gange et de l'Indus. (*Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 février 1840.) — Un autre frère, James Prinsep, qui avait succédé à Wilson comme secrétaire de la société asiatique de Calcutta, s'était fait une très-grande et très-juste réputation par ses recherches numismatiques et ses découvertes paléographiques, qui ont éclairé d'un jour tout nouveau l'histoire ancienne de l'Hindoustan. — Il est mort, jeune encore, il y a quelques années.

(3) *Heber's narrative of a journey from Calcutta to Bombay*, etc., 3 vol. in-8°, Londres, 1828. — Heber est mort évêque de Calcutta, en tournée épiscopale à Trichinopoli, en 1826. — Voir l'appréciation du caractère et du mérite littéraire de ce missionnaire enthousiaste, par M. Villemain (de l'Académie française), dans la *Revue des Deux Mondes*, numéro du 15 décembre 1837.

(4) *India or facts submitted to illustrate the character and condition*

ber (1), Montgomery-Martin (2), Mountstuart Elphinstone (3), Hodgson (4), Kaye (5), etc., et enfin les documents parlementaires publiés annuellement en Angleterre ont graduellement rectifié ou étendu chez nos voisins, les notions qu'on s'y était formées sur l'Hindoustan. — Chez nous, dans le même espace de temps, la *correspondance* de Jacquemont d'abord, le journal de son voyage ensuite et les travaux de nos orientalistes, et enfin, dans ces dernières années, quelques résumés épars dans les journaux et les recueils périodiques et les relations de quelques voyageurs distingués, ont popularisé jusqu'à un certain point, l'étude de ces notions indispensables qui trouvent une application immédiate à la politique du jour en ce qui touche aux questions d'Orient.

Rassembler ces données et déterminer le caractère qu'elles affectent dans leur ensemble, ou plutôt le caractère qu'elles assignent aux peuples et aux gouvernements de l'Inde ; indiquer les modifications qui se développent dans ce pays par l'action lente, mais partout sensible et toujours croissante, de la civilisation européenne : tel était notre but, il y a vingt ans, tel, à plus forte raison, doit-il être en ce moment de crise.

of the native inhabitants, etc., by R. Rickards, Esq., 2 vol. in-8°. Londres, 1829.

(1) Rise and progress of the British power in India, by Peter Auber, M. R. A. S. etc., 2 vol. in-8°. Londres, 1837.

(2) L'un des ouvrages à consulter sur l'état des Indes anglaises, il y a vingt ans, est, sans contredit, celui qu'a publié M. R. Montgomery Martin, en 1839, sous ce titre : *Statistics of the colonies of the British empire*, etc. ; travail immense, résumé très-remarquable de tous les documents officiels et authentiques auxquels il était possible d'avoir accès. — On peut consulter aussi avec fruit les ouvrages du même auteur, intitulés : *History of the possessions of the Hon-East India Company*, etc., 2 vol. 1837, et *Condition of the Anglo-Eastern empire in 1832*. 1 vol. 1833.

(3) *The History of India, by the honorable Mountstuart Elphinstone* : 2 vol. in-8°. Londres, 1841. Ouvrage classique de la plus haute valeur.

(4) *On the aborigines of India*, by B.-H. Hodgson, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1849.

(5) *The administration of the East India Company*, by J.-W. Kaye, 1 vol. in-8°. London, 1833.

La race anglo-saxonne est le milieu principal par lequel s'opère la transmission de cette action que j'ai signalée de bonne heure. — Aussi les altérations graduelles qui se sont introduites (et qui s'introduiront encore) dans les institutions et les habitudes de l'Hindoustan ont-elles une teinte *anglaise*. Mais la tendance générale et définitive du mouvement social dans l'Inde appartient désormais à l'Europe entière. — J'étais convaincu dès 1840 (voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai de cette année 1840) que ce mouvement irrésistible amènerait des résultats qui contrarieraient peut-être beaucoup les vues de l'Angleterre et nuiraient, en particulier, aux intérêts de la COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES, aujourd'hui encore régente de ce vaste empire, mais dont l'influence directe et immédiate sur le gouvernement de l'Inde touche à sa fin.

Cette association commerciale remarquable surtout par les résultats politiques qu'elle a obtenus, ce pouvoir anormal, cet *imperium in imperio*, aujourd'hui sur le point d'expirer par sa faute, présente un des phénomènes les plus curieux que la civilisation européenne ait offerts à l'étude; — et cependant, l'origine, les accroissements successifs, le mode d'action de ce pouvoir, unique peut-être dans les annales du monde, étaient peu connues, même en Angleterre, avant la publication du grand ouvrage de Miu, et n'y ont excité longtemps qu'un médiocre intérêt. — En France et sur le continent européen, en général, on n'a, sur la Compagnie et sur les peuples qu'elle gouverne depuis plus d'un siècle, que des renseignements vagues ou incomplets. — Plusieurs écrivains distingués ont cherché, même en France, dans ces derniers temps à remédier au mal et y ont réussi en partie, mais l'ensemble de leurs travaux n'a pas jeté un jour suffisant sur cette question complexe des rapports qui se sont établis dans l'Hindoustan entre les gouvernants et les gouvernés.

Je n'ai pas plus en 1857 que je ne l'avais en 1840, la prétention de peindre ce vaste tableau; j'aspire seulement à en marquer les contours, à en arrêter le trait pour ainsi dire, afin que l'œil puisse en saisir l'ensemble et que les détails tracés par d'autres mains viennent s'y placer avec les couleurs qui leur sont propres, sur les plans qui leur conviennent, dans les rapports qu'ils doivent conserver entre eux.

Je me bornerai donc, d'après les documents officiels, les renseignements que j'ai recueillis et les données les plus récentes et les plus exactes, à exposer succinctement l'état actuel de l'empire indo-britannique. Il faut constater *ce qui est* avant de songer à prévoir *ce qui sera*. Mais, pour bien comprendre le présent, il faut jeter un coup d'œil sur le passé, et, avant tout, « il convient de décrire la scène où, après tant et de si grandes catastrophes, une poignée de soldats au service d'une compagnie de marchands a, sans le savoir et sans le vouloir, décidé (il faut l'espérer encore), au profit de l'humanité, du sort de tant de millions d'hommes. » (*Revue des Deux Mondes*, 1840.)

Ici, je me vois forcé de nouveau d'entrer dans quelques détails dont je ne me dissimule pas l'aridité, mais qui me paraissent d'autant plus indispensables à l'intelligence complète du sujet, que les relations des voyageurs et les conjectures des géographes ont donné naissance à une foule de notions confuses ou contradictoires.

Arrêtons d'abord nos regards sur l'Inde connue des anciens.

Les limites que lui assignaient les Grecs et les Romains ne sont peut-être pas bien exactement déterminées; mais il paraît probable qu'ils entendaient par ce mot *Inde*, l'ensemble des contrées habitées encore aujourd'hui par les Hindous.—En tout cas, plusieurs de leurs auteurs ont dû être consultés et la critique géographique leur a déjà emprunté plus d'un renseignement curieux, plus d'une indication précise. Cependant, il m'a toujours semblé plus naturel de consulter sur la position, les limites et les caractères physiques de l'Inde ancienne, les témoignages des Hindous eux-mêmes, et, sous l'empire de cette conviction, je me suis efforcé de condenser dans le résumé suivant les résultats des recherches que j'ai faites à cet égard (1).

(1) Voyez l'*Univers pittoresque* (publication Didot), vol. de l'Inde. Introduction. — *Revue des Deux Mondes*, diverses livraisons, 1840-1853. — *Géographie* de Ritter.

SECTION II.

DE L'INDE ANCIENNE ET DU CARACTÈRE DES PEUPLES QUI L'ONT
HABITÉE DEPUIS L'ANTIQUITÉ LA PLUS REÇULÉE JUSQU'À NOS
JOURS.

Les peuples désignés par les Grecs sous le nom d'Ἰνδοί, par les Latins sous celui d'*Indi*, étaient bien certainement ceux qui professent encore la religion brahmanique ou ses dérivées et que l'Europe actuelle connaît sous le nom d'*Hindous*. — Le pays que les Hindous sont supposés avoir occupé, comme corps de nation, de temps immémorial, a été nommé par les Persans, Hindou-stân (pays des Hindous). Le mot *Hindoustan* a passé dans notre langue (1) : *Inde* et *Hindoustan* ont donc à peu près la même signification : cependant, l'idée exprimée par le mot *Inde* n'est pas précisément la même que celle que représente le mot *Hindoustan*. Ce dernier mot a une signification plus restreinte que le premier. Quelques géographes modernes, confondant toutefois ces idées, ont voulu considérer les limites de l'Hindoustan comme déterminées par les points extrêmes où la religion hindoue a pénétré, et Hamilton, dans sa description de l'Hindoustan, observe que ce mode de démarcation a l'avantage de coïncider admirablement de trois côtés avec les barrières naturelles que présentent l'immense chaîne de l'Himalaya, l'Indus et l'Océan ; mais cette observation semble peu exacte, puisqu'au delà de ces barrières la religion hindoue a laissé des traces évidentes, comme au nord-ouest des monts Soliman (où se trouve peut-être le berceau de la race hindoue), à l'est du Brahmapouttra, dans les îles de la Sonde, etc. D'un autre côté, il importe d'observer que le cours de l'Indus et celui du Gange n'ont, à aucune époque, circonscrit de fait la religion ou l'influence politique de l'Inde, ou ne l'ont

(1) Les Arabes et les Persans désignent par le mot *sindh* (prononcé *sinndh*), les contrées voisines de l'Indus. Ils appellent *Hind*, l'Inde gangétique.

mise à l'abri de l'invasion. Les rivières peuvent servir de ligne de démarcation entre des subdivisions territoriales ou de petites principautés, mais elles sont peu propres à constituer les limites permanentes d'un grand empire. En tout cas, le mot *Inde* a fort heureusement retenu un sens spécifique, nonobstant la difficulté de déterminer sa signification géographique d'une manière précise. *Hindoustan* pourrait être, sous quelques rapports, une dénomination préférable, comme correspondant à *Hindous* et à *Hindoustani*, les termes par lesquels nous désignons les indigènes et la langue vulgaire du pays. Le nom plus commode et plus classique *Inde* semble devoir l'emporter, et avec d'autant plus de raison, que l'expression *Inde* anglaise (ou *Indes anglaises*), qui désigne l'immense territoire possédé par les Anglais dans ces contrées lointaines, est passée dans le domaine de la politique et de l'histoire. — Nous adopterons donc le mot le plus populaire, le regardant comme à peu près synonyme d'*Hindoustan*, mais, cependant, avec une acception plus étendue. En résumé, il faut demander aux Hindous eux-mêmes, qui paraissent avoir étudié les grandes formes de la nature beaucoup plus sérieusement qu'on ne l'avait pensé, quel est le caractère cosmographique de l'Inde et quelles étaient ses limites dans l'antiquité.

D'après les enseignements de la cosmographie brahmanique, le continent est représenté symboliquement par une fleur de lotus (*padma* en sanscrit) qui surnage à la surface de l'Océan. Le pistil qui occupe le centre de cette fleur est le type de la plus grande élévation de l'écorce terrestre; le *Mérou* ou *Soumérrou*, le mont sacré (le point culminant de l'Himalaya, que nous savons aujourd'hui s'élever au moins à 8,588 mètres (plus de 26,000 pieds) au-dessus du niveau de la mer). — Autour de lui se pressent les organes de la fécondation, les filaments, les anthères, les nectaires, qui représentent les crêtes des montagnes et les pics principaux des chaînes d'où découlent les grands fleuves de la terre. — Les divisions de la corolle désignent les principaux pays. — Les quatre divisions du calice indiquent quatre péninsules primitives ou *Dwipas* (pays baignés à moitié ou en grande partie par la mer), dirigées vers les quatre points cardinaux. — Le segment du Sud ou l'Inde proprement

dite est le *Djambou-Dwipa* ou *Djambou-Dîpe* (1). C'est donc là le nom cosmographique par lequel les brahmanes désignent l'Inde. — Envisagée par eux, dans l'antiquité, du point de vue historique et politique, l'Inde était le *Bhârât-Khand* ou *Bhârât-Vârshâ*, contrée ou pays de *Bhârât*, du nom d'un prince issu de la race lunaire. — Suivant les brahmanes donc, le *Bhârât-Vârshâ* est borné au nord par l'Himalaya; au sud par la mer; à l'est en partie par la mer et en partie par les chaînes de montagnes qui la séparent des pays connus aujourd'hui sous les noms d'Assam, Cassay, Arracan; à l'ouest, enfin, par l'Océan et par les chaînes de montagnes qui séparent l'Inde de l'ancienne Perse et s'étendent jusqu'aux bouches de l'Indus: ce sont les *monts Soliman* des géographes modernes, que les plus anciens auteurs hindous considéraient comme une continuation de l'Himalaya, mais qui constituent, par le fait, le bord oriental de l'Irân, dont ils sont, conséquemment, une dépendance orographique.

D'après ces données, traduites en géographie mathématique, l'Inde continentale des anciens (Hindous, Grecs ou Latins) envisagée sous le point de vue de ses limites extrêmes, s'étendait du 8° au 35° degré de latitude nord, et du 65° au 91° degré de longitude orientale (méridien de Paris).

D'après le texte des LOIS DE MANOU (code dont je parlerai plus tard d'une manière plus précise) le *Bhârâtâ-Khandâ* (portion du *Bhârât*) se divisait en :

- 1° Inde septentrionale : *Ouditchyadêsa*;
- 2° Inde du milieu : *Madhyadêsa*;
- 3° Inde méridionale : *Dakshinadêsa*.

L'Inde septentrionale et l'Inde du milieu, comprises entre l'Himalaya et les montagnes *Vindhya* d'un côté, entre l'Indus et le Gange de l'autre, constituent la partie essentielle de l'*Hindoustan* et doivent être considérées comme le berceau de la race indienne. D'après les lois de Manou, ce pays s'étend jusqu'où rôde librement l'antilope noire; il est nommé par Manou et par les plus anciennes autorités

(1) Ainsi nommé du fruit de l'*Eugenie Jambou* ou *Jambos*, arbre très-commun dans toute l'Inde.

brahmaniques *âryāvarta* (séjour des hommes honorables), — *terre civilisée et sacrée, pays des sacrifices, la terre sacrée ou la terre promise, le pays glorieux de la religion brahmanique et en dehors duquel il n'y a plus que le pays des « Mlétchhas » ou barbares.*

La troisième grande division s'appelle *Dakshinadèsa* de *dakshina* (c'est proprement le δειος (dexter) des Grecs, « dachian » en gothique) et *dèsa*, pays. — Ce qui veut dire *le Sud* pour les peuples du Sud qui ont l'habitude de se tourner vers l'Orient. — Tout ce qui était en dehors des deux premières grandes divisions, était réputé *impur*, même après que les expéditions de Rama eurent étendu les vues et l'influence des Hindous du côté du sud; les peuples habitant à l'est du Dekkan, sur le golfe du Bengale, étaient regardés comme *Mlétchhas* ou barbares. Il en était de même par rapport aux habitants des contrées arrosées par des fleuves tributaires de l'Indus, à l'ouest, bien que le brahmanisme y eût pénétré aussi. — Le fleuve Indus porte dans le Râmâyana le nom de *Mahanaddi*, c'est-à-dire *le grand fleuve*. — Sur la limite du *Madhyadèsa* et du *Dakshinadèsa* s'étend une chaîne de montagnes appelée *Vindhya*, qui a conservé, jusqu'à nos jours, son nom sanscrit.

Essayons maintenant de vérifier si la détermination de ces limites, indiquée par les grandes formes de la nature, coïncide avec des différences générales et suffisamment tranchées, observées dans ses productions en deçà et au-delà de ces mêmes limites.

Remarquons que le bord oriental du plateau de l'Irân, qui termine le bassin de l'Indus, est désigné comme la limite de l'Inde à l'Occident. C'est la chaîne frontière *indo-persique*. Toute la contrée à l'ouest de cette chaîne forme, depuis Kaboul jusqu'à la côte de Mékran (l'ancienne *Gédrosie*), un haut pays non interrompu de plateaux et de montagnes; c'est l'Afghanistan proprement dit, qui a pour rempart au nord l'*Hindou-Koush* ou *Hindou-Koh*, continuation occidentale de l'Himalaya, la triple chaîne Soliman pour boulevard frontière vers l'Indus, et le plateau du Béloutchistan pour limite au sud. — Au nord-ouest, sur le prolongement de l'*Hindou-Koush*, s'élève le *Paropamise*, pays des Hazarèhs, semblable par

son isolement à une forteresse de montagnes inaccessibles entre le Kaboul, le Kandahâr, Bâlkh et le Khorassan. A l'ouest enfin, s'étend, jusque vers le lac Zarah et le Seistan, un pays montueux, de forme quadrangulaire, dont les déserts sablonneux et salins de la Perse centrale forment la limite. Telles sont les frontières naturelles du plateau de l'Afghanistan ; quant aux frontières politiques, elles n'ont jamais été nettement déterminées à aucune époque, dans un pays où aucune domination n'a réussi à former d'unité monarchique de longue durée. Plaçons-nous, par la pensée, sur la haute terrasse du Kaboul, qui fait partie de ce vaste plateau et observons.

Sous le point de vue physique comme sous le point de vue politique, la position de Kaboul, dans le monde asiatique, attire sur cette ville l'attention de tout l'Orient. Kaboul est le carrefour où se croisent les grandes routes de communication de la Perse et de l'Inde, de l'Irân et du Tourân, ou, en d'autres termes, du nord et du sud, de l'est et de l'ouest de l'Asie centrale. Sous le rapport du climat, Kaboul est aussi un point de transition d'une importance caractéristique, offrant une réunion singulière des influences diverses du ciel et de ses dons variés ; en un mot, le climat accidenté qui, dans les pays de *terrasses*, rapproche toujours les contrastes dans le moindre espace et le temps le plus court, mais aussi dans le style le plus grandiose. A Kaboul règne déjà, en partie, le climat sec de la Perse ; mais les derniers nuages de la mousson, suivant l'éternel rempart de l'Himalaya et de l'Hindou-Koh, arrivent encore jusqu'ici et y déposent les pluies fertilisantes dont ils sont gonflés. — La neige, inconnue aux plaines de l'Hindoustan, se montre dans le haut pays de Kaboul ; mais, en hiver, elle ne fait que couronner les hauteurs qui environnent de toutes parts sa délicieuse vallée. Au mois de mai, de nouvelles pluies viennent féconder le sol, et le printemps se montre, comme en Europe, avec son nouveau feuillage et ses boutons de fleurs. — Il n'y a point ici de chaleurs étouffantes comme sur les bords du Gange ; mais l'air est pur et vif, les rayons du soleil pénètrent aisément l'atmosphère. — L'été, comme l'hiver, arrive subitement et s'en va de même. Le changement des saisons est brusque, mais régulier. — A une journée de marche de Kaboul, vous trouverez des endroits où il ne tombe jamais de neige et en deux

heures vous pouvez vous transporter dans des lieux où elle couvre le sol pendant presque toute l'année.

Tous les observateurs constatent que c'est ici que finit, pour ainsi dire, l'Asie orientale et que commence l'Asie occidentale avec ses tendances européennes. De ce point critique, regardez à l'est et vous y voyez une race d'hommes recueillis en eux-mêmes, séparés par leur civilisation et leurs mœurs du reste du continent asiatique et du monde entier. A l'ouest, aux yeux de ces peuples, spectateurs immobiles et impassibles du mouvement des autres peuples, commence l'*Europe*, même en Asie, tant est frappant le contraste que présentent ces deux moitiés d'une même masse terrestre (1).

Sous le point de vue historique, l'une de ces moitiés semble exercer une force attractive, l'autre une force répulsive, sur les races humaines, phénomène qu'aucune autre partie du monde ne présente avec le même caractère de grandeur. D'un côté, habitudes calmes et contemplatives, indifférence de ce qui se passe à l'extérieur, obstacles physiques, répugnance naturelle et empêchements religieux à l'émigration; de l'autre, agitation perpétuelle des hommes et des intérêts, besoin de changement, recherche d'un équilibre inconnu : natures différentes, en un mot, et non moins dans le sens physique que dans le sens moral.

Kaboul est le point principal parmi tous les points de cette double ligne de séparation que la nature physique et la nature morale ont tracée entre les deux mondes asiatiques, et, en même temps, le point d'intersection le plus remarquable des routes qui viennent de l'Asie centrale ou qui se dirigent vers elle; les différences ou les contrastes que nous avons signalés s'y résument, pour ainsi dire, aux yeux de l'observateur attentif; mais ils se manifestent dans leur plus grande généralité, aussitôt que l'on a franchi l'Indus.

Les peuples à l'ouest de ce grand fleuve se distinguent par un sentiment profond de liberté et d'indépendance, sentiment complète-

(1) Les mots *Vilāṭ* et *Vilāṭi*, dans l'Hindoustan et les contrées voisines, désignent également notre Europe et l'Europe asiatique, c'est-à-dire les pays au delà de l'Indus et les habitants ou les productions de l'une ou de l'autre.

ment étranger à la plupart des nations de l'extrême Orient. Ils possèdent, en outre, un grand fond de courage, relevé et soutenu par la barbarie relative de leurs mœurs. Leur pays est généralement peu cultivé; on n'y voit point, comme dans l'Hindoustan, de grandes routes ni de grandes plantations. La colonisation n'y est qu'un fait sporadique; les points qui lui sont acquis se trouvent séparés les uns des autres par de vastes pâturages, où se heurtent et se croisent en tous sens les pâtres avec leurs bestiaux. Leurs physionomies sont dures, leur peau velue et brunie au soleil; ils vivent sous l'influence des traditions patriarcales. Gouvernement, tribunaux, magistrature, lois, police et civilisation, tels que l'Indou les a conçus, créés ou acceptés, sont autant d'idées ou de faits qui leur sont entièrement inconnus, et, cependant, il y a une certaine organisation et un ordre relatif dans cette étrange agglomération d'hommes à demi barbares.

Le ciel de ces pays est, comparativement à l'Hindoustan, plus frais et plus pur; la nature s'y montre sous des formes plus pittoresques. La coupe des figures humaines et leur carnation se rapprochent autant des nôtres qu'elles diffèrent de celles des Hindous; la forme et surtout la nature des vêtements s'éloignent de celles qui sont généralement adoptées dans l'Hindoustan. Les tissus blancs et légers cèdent ici la place aux cotonnades de couleurs foncées et aux habillements en crin ou en peau de mouton. L'activité du corps et de l'esprit est, chez ces peuples, poussée aussi loin que l'indolence et l'apathie chez les Hindous qui habitent le bassin du Gange. Ceux-ci trahissent à chaque instant, et dans toute leur manière d'être, les habitudes de soumission servile à la domination d'un maître; ceux-là sont libres et ne reconnaissent d'autre frein à ce sentiment de liberté qui les anime, que la force et la volonté de la masse.

La physionomie des pays n'est pas moins différente que celle de leurs habitants. A l'est de l'Indus, le terrain est égal et fertile, tandis que, du côté opposé, il est plein des contrastes les plus frappants; les changements subits de température, l'impétuosité des vents d'hiver et de printemps, sont autant de phénomènes très-communs du côté de l'Afghanistan et complètement inconnus dans l'Hindoustan. Les terrasses qui constituent la surface de l'Afghanistan sont remplies

de sinuosités, de plaines et de gradins qu'on ne trouve point dans les domaines de l'Indus et du Gange.

Cette différence se fait remarquer jusque dans les plantes des deux régions; celles de l'Afghanistan se rapprochent beaucoup plus des plantes européennes que des plantes de l'Hindoustan; le dattier, si commun dans l'Hindoustan, nese rencontre que par bouquets clair-semés entre les monts Soliman et l'Indus et a disparu au delà. Le dernier dattier observé par les voyageurs qui se dirigent du Sindh sur Kandâhâr, s'élève solitaire à l'entrée de la célèbre passe du Bolân. Vers le haut Indus, quand on s'avance dans l'Afghanistan, le dattier ne dépasse pas Pêshâwâr; cet arbre est entièrement inconnu dans l'Irân; mais, en revanche, on y rencontre une foule d'arbres européens. Les jardins de Kaboul, de Kandâhâr, de Herât, en sont remplis; les forêts de la Perse ne diffèrent en rien de celles de l'Europe. Le platane, qui orne les environs du Kachmire et tout l'Afghanistan, disparaît complètement près d'Attok sur l'Indus : c'est surtout à partir de ce point que la physionomie de l'Inde se dessine d'une manière plus prononcée; c'est à partir de là qu'on ne rencontre, à mesure qu'on s'avance vers l'est, que des plaines ensemencées avec du riz et du froment. Le panorama prend, au delà du Djélôm, un aspect plus monotone; il embrasse un pays sillonné par une multitude de rivières, et s'inclinant par une pente douce, mais continue, du côté du Bengale et de la mer. Les Afghans égarés dans ce pays ne ressemblent point à ceux de leurs compatriotes d'en deçà de l'Indus.

Ritter fait observer que, dans l'Hindoustan même et plus particulièrement dans le Dâkkhân, les peuples qui habitent la partie orientale ne ressemblent en rien à ceux qui occupent la partie occidentale. Dans le Malabâr, l'air, les saisons, les vents, rien n'est comme dans le Coromandel. Les habitants du premier pays sont pleins d'énergie et d'activité; ceux du second vivent, au contraire, dans la mollesse et la nullité la plus complète.

Les animaux semblent suivre aussi cette ligne de démarcation que nous avons indiquée entre l'est et l'ouest dans les rapports tant ethnographiques que orographiques. L'éléphant ne se trouve nulle part dans l'Asie antérieure, tandis que dans l'Inde il abonde. Du temps d'Alexandre, il paraissait parfois sur les bords de l'Indus, où

on ne le trouve plus du tout. A l'est, au contraire, il pénètre jusqu'à la Chine. Le chameau est rare et s'acclimate difficilement dans l'Inde; il fait l'une des richesses et des principales ressources du pays à l'ouest de l'Indus.

Ces rapprochements sont d'un haut intérêt, parce que leur étude, quand elle repose sur des données exactes, peut conduire à des déductions importantes pour le progrès de l'agriculture, du commerce, de la civilisation en général; mais nous devons nous borner à ces indications sommaires qui suffisent pour apprécier le caractère spécial des pays qui forment la transition de l'Asie antérieure à l'Inde gangétique et dont le contact immédiat intéresse à un si haut degré l'avenir de l'empire indo-britannique.

Au nord et à l'est, au nord surtout, les séparations physiques ne correspondent point à des différences ethnographiques moins remarquables que celle que nous venons de signaler; mais les différences sont d'un autre ordre et la transition de l'Inde à la Chine, par l'Indo-Chine et le Tibet, semble moins brusque et moins tranchée sous le point de vue de la civilisation, des croyances, des habitudes, que celle que j'ai esquissée entre l'Asie antérieure et l'Hindoustan. C'est un point à examiner et sur lequel l'étude des littératures chinoise, tibétaine et birmane est destinée à jeter un grand jour. Toutefois, il est certain que les populations à l'est des premières chaînes de l'Himalaya et du cours inférieur du Brahmapouttra présentent plus d'affinités avec la race moghôle qu'avec la race hindoue, et nous pouvons considérer les limites désignées par les autorités sanscrites comme les plus rationnelles qu'il soit possible d'assigner à l'Inde ancienne.

Les pays compris entre ces limites ont-ils, à aucune époque, été soumis à une domination unique, à une même forme de gouvernement, au moins aux mêmes institutions religieuses? Ces questions ne sont pas encore susceptibles de solution complète. On a tout lieu de croire, cependant, que la plupart des peuples de l'Inde ont, pendant plusieurs siècles, professé les mêmes principes religieux et observé les rites et cérémonies prescrits par les Védas. Quant à l'organisation politique de l'Inde ancienne et aux changements que la conquête a introduits à diverses époques, voici, fort en abrégé, le résultat des

recherches des orientalistes modernes les plus éminents, en ce qui touche à l'histoire de l'Hindoustan et à celle du Dākḥān depuis les siècles qui ont précédé le divin père du christianisme jusqu'aux invasions mahométanes.

SECTION III.

COUP D'OEIL SUR L'HISTOIRE DE L'INDE DANS L'ANTIQUITÉ.

Hindoustan.

Les premiers renseignements que nous recueillons sur l'histoire des Hindous, nous sont fournis par un passage des lois de Manou (1). Ce passage nous autorise à leur donner pour résidence, à une époque très-reculée, le pays situé entre les rivières *Sarasvati* (prononcez *Sersouty*) et *Drichadvati* (aujourd'hui *Caggâr*) à 100 milles environ au nord-ouest de Dehli, territoire long d'environ 65 milles sur une largeur de 20 à 40 milles. Ce pays, est-il dit dans les lois de Manou, s'appelle *Brahmavarta* parce que autrefois il était fréquenté par les dieux et parce que les cérémonies religieuses qui s'y sont conservées traditionnellement, depuis un temps immémorial, sont citées comme modèle et comme autorité pour tous les hommes livrés aux œuvres de dévotion. Ce territoire sacré est considéré, d'ailleurs, comme le théâtre des aventures des premiers princes hindous et la résidence des sages les plus fameux.

En second lieu, le pays situé entre le *Brahmavarta* et la rivière

(1) *Manava-Dharma Sastra*. — Code hindou, connu généralement sous le nom de lois de Manou, traduit en anglais, par William Jones, il y a plus d'un demi-siècle, et, en français, par Loiseleur-Deslongchamps, en 1833.

William Jones et Elphinstone écrivent *Menu* (Menou), Loiseleur-Deslongchamps écrit *Manou*. Nous croyons que cette dernière manière d'écrire le nom du législateur des Hindous se rapproche le plus de la prononciation brahmanique.

Djamna, allant jusqu'au nord de la *Djamna* et du *Gange* et renfermant la partie septentrionale du *Behâr*, est appelé *Brahmarchi*. — Les brahmanes, originaires de cette contrée, sont cités dans ce même code comme les plus propres à enseigner. — « C'est de la bouche d'un brahmane né dans ce pays (dit *Manou*, liv. 2, sl. 20) que tous les hommes sur la terre doivent apprendre leurs règles de conduite spéciales. » Le pays dont il s'agit peut être considéré comme le premier qu'aient occupé les Hindous après la contrée située sur les bords de la *Sarasvati*.

Les *Pouranas* ne font aucune mention des deux pays que nous venons de nommer et commencent par *Ayodhya*, l'Oude ou l'Aoudh actuel) placé vers le centre du pays appelé *Brahmarchi*. — C'est de là que deux races princières, la *solaire* et la *lunaire*, tirent leur origine et c'est de celles-ci que les princes de tous les autres pays sont issus.

Cinquante à soixante et dix générations de la race solaire n'offrent d'autre point d'appui aux recherches historiques ou d'autre caractère qui les distingue les unes des autres que les légendes mythologiques qui se rattachent à chacune d'elles. A leur suite vient *Rama* qu'on peut déjà regarder comme appartenant à l'histoire.

Si l'on dégage l'histoire de *Rama* de tous les détails fabuleux et romanesques, on arrivera à ce résultat : qu'il possédait un grand royaume dans l'Hindoustan ; qu'il fit une invasion dans le *Däkkhän* ou *Dekkan*, d'où il passa à l'île de *Ceylan*, qu'il soumit à ses lois.

Il n'y a aucun motif plausible pour révoquer en doute le premier de ces faits : nous pouvons même admettre que *Rama* fit une expédition dans le *Däkkhän*, mais il est peu probable qu'il ait conquis l'île de *Ceylan*, si tant est qu'il fut le premier ou un des premiers envahisseurs de cette île. S'il a réellement opéré cette conquête, il ne pouvait pas vivre, ainsi qu'on le suppose généralement, avant la rédaction des *Védas* ; car, même à l'époque de la rédaction du code de *Manou*, il n'y avait pas encore d'établissements hindous dans le *Dekkan*. — Il est plus raisonnable de croire que les poètes qui ont célébré les exploits de *Rama*, non contents d'élargir le théâtre de l'action, ont tenu à transporter leur héros sur une scène qui, de

leur temps, était regardée comme l'une des plus intéressantes et des plus propres à captiver les imaginations.

L'antiquité bien établie du *Rāmāyana* (1) est la meilleure preuve en faveur de l'ancienneté des faits qu'il retrace; cependant, comme une invasion de quelque importance n'aurait pu être tentée dans le Dekkan sans d'immenses ressources, il faut admettre que Rama a dû fleurir à l'époque où la civilisation des Hindous avait déjà atteint un très-grand développement.

Soixante princes de la dynastie de Rama lui ont succédé dans le gouvernement de ses vastes possessions; mais, comme nous n'entendons plus parler d'Ayodhya (Oude), il est possible que ce royaume, appelé à une certaine époque *Kassula*, eût été réuni à quelque autre et que la capitale eût été transportée d'Ayodhya à Kanodje.

La guerre célébrée dans le *Mahābhārata* (2) est un événement historique qui, après les exploits de Rama, mérite le premier de fixer l'attention. — Le sujet du poëme est la lutte entre les *Kourous* et les *Pandous*, deux branches de la dynastie régnante, pour la souveraineté du territoire de *Hastinapoura*, le même qui, de nos jours, porte encore ce nom et qui est situé sur le Gange, au nord-est de Dehli. La famille royale appartient à la race lunaire, mais les deux partis en guerre sont appuyés chacun par de nombreux alliés dont quelques-uns venus de pays assez éloignés. — Il paraîtrait que l'Inde renfermait dans ces siècles reculés un assez grand nombre d'États distincts. Le seul pays gangétique en comptait six : *Hastinapoura*, *Mattra*, *Pantchala* (partie d'Aoudh et du bas Douâb), *Benarès*, *Magada* et le Bengale. — Le nom d'*Ayodhya* ne se trouve pas dans le *Mahābhārata* ni celui de Kanjakoubdja (3)

(1) Voir *Appendice*, note A.

(2) *Ibidem*, notes B. et C.

(3) Kanjakoubdja est le nom indien qui a été altéré en celui de Kanodje. — Le mot sanscrit *kanya* signifie *jeune fille*, et *koubdja*, *bossu*, étymologie qui a trait à l'histoire des cent filles de *Kousanābha*, roi de Kanodje, qui furent rendues contrefaites par le dieu Vâyou, pour avoir refusé de céder à ses desirs; leur père les maria à un saint personnage nommé *Brahmadatta*, et, au moment de la cérémonie, elles reprirent leur première beauté.

non plus, à moins que *Pantichala* n'ait été un autre nom de ce royaume, comme on est autorisé à le penser d'après les *lois de Manou*, liv. 2, sl. 19. — Tous ces États avaient des rapports très-suivis les uns avec les autres. — Krichna, qui est l'un des alliés de la branche Pandou, quoique né sur les bords de la Djamna, a fondé un État indépendant dans le Goudjrate. — Au nombre des alliés des deux branches, on voit des chefs des bords de l'Indus et du pays de *Kalinga*, dans le Dekkan. — Quelques-uns mêmes, si l'on suit l'autorité des traducteurs, durent appartenir à des pays au delà de l'Indus; on y compte aussi des *Yavanas*, nom que la plupart des orientalistes regardent comme s'appliquant aux Grecs. — Dans cette guerre entre les deux branches Kourou et Pandou, la victoire resta à cette dernière, mais elle fut achetée si chèrement, que ceux des Pandouides qui survécurent à la lutte, le cœur navré de douleur à la vue de tant d'amis tués et d'armées détruites, renoncèrent au monde et trouvèrent la mort dans les neiges de l'Himalaya. — Leur puissant allié, Krichna, périt lui-même dans les guerres intestines qui affligèrent son propre pays. Quelques légendes hindoues rapportent que les fils de Krichna avaient été forcés de se retirer au delà de l'Indus, et, si l'on considère que les Radjpouts qui, dans des temps plus rapprochés, vinrent de ces pays-là s'établir dans le *Sindh* et le *Katch*, sont de la tribu *yadou*, on serait porté à penser que le récit des légendes mérite réellement plus de crédit qu'on n'eût été disposé à lui en accorder. — Toutefois, une source plus respectable, celle du *Mahâbhârata*, fait retourner les descendants de Krichna dans le voisinage de la Djamna.

Le récit du *Mahâbhârata* est, en général, plus vraisemblable que celui du *Ramayana*; il contient aussi plus de détails relatifs à l'état social de l'Inde et semble s'appuyer davantage sur des faits positifs. — Quoique au-dessous de l'*Iliade*, au point de vue de la vraisemblance historique, le récit du *Mahâbhârata* est, cependant (selon Elphinstone), par rapport au *Ramayana*, ce qu'est le poème d'Homère par rapport aux légendes qui racontaient les exploits d'Hercule. Le *Mahâbhârata* est, du reste, comme l'était l'*Iliade* pour le monde grec, la source à laquelle bien des chefs et des tribus aiment à remonter quand ils veulent établir leur origine glorieuse et retrouver leurs ancêtres jusques parmi les dieux !

On a beaucoup disputé sur l'époque probable de la guerre qui forme le sujet du *Mahâbhârata*. — Elle semble, dans l'état actuel de la critique historique, pouvoir être reportée, avec quelque certitude, au ^{xiv}^e siècle au moins avant Jésus-Christ.

Pour en revenir aux Pandouides, 29 ou, selon d'autres, 64 princes, leurs descendants, occupèrent le trône de Hastinapoura ou de Dehli; mais nous ne connaissons que leurs noms et ne saurions citer aucun événement qui ait été désigné comme pouvant se rapporter au règne d'aucun d'eux.

Les descendants d'un des rois alliés qui jouent un rôle dans le *Mahâbhârata*, méritent de fixer plus particulièrement l'attention. Ce sont les rois de Magada. Ces princes paraissent avoir toujours exercé une domination assez étendue. Le premier de cette lignée (celui qui est nommé dans le *Mahâbhârata*) est représenté lui-même comme le chef suprême d'un grand nombre de chefs et tribus dont la majeure partie appartenait probablement aux pays de Bengale et du Behâr. (Nous avons vu six royaumes indépendants dans le seul pays baigné par le Gange.) Ces princes, pendant plusieurs siècles, étaient tous de la caste militaire ou *Ktchatrya*; mais le dernier, *Nanda*, eut pour mère une femme de la caste *Soudra*. — *Tchandrâgoupta*, son meurtrier et successeur, était aussi d'une basse caste. Depuis cette époque, disent les *Pouranas*, les *Ktchatryas* perdirent toute importance dans le Magada, et tous les princes et chefs qui y ont exercé le pouvoir, étaient de la caste *Soudra*. Il paraît, cependant, que leur basse extraction n'avait pas nui à l'accroissement de leur pouvoir; car, pour employer le langage hyperbolique des *Pouranas*, les successeurs de *Tchandrâgoupta* « avaient amené toute la terre sous un seul Parasol, » et il y a de fortes raisons pour croire que le troisième prince de cette lignée, *Assoka* (petit-fils de *Tchandrâgoupta*), a exercé une grande influence sur les États situés au nord de la *Narbadda*. On peut juger de l'étendue de ses possessions par la grande distance des points extrêmes où l'on a trouvé des colonnes, piliers ou même des rochers sur lesquels étaient gravés les édits d'*Assoka*, qui témoignent en même temps de l'état policé de son royaume, car ils ordonnent d'établir des hôpitaux et des dispensaires dans tout l'empire, ainsi

que de planter des arbres et de creuser des puits tout le long des routes.

Cette importance politique d'Assoka est la seule preuve qu'on puisse faire valoir à l'appui de l'opinion qui attribue aux rois de Magada la *suzeraineté* de l'Inde, et les recherches de Willford n'ont pas conduit à des conclusions rigoureusement favorables à la haute antiquité ou au caractère impérial de leur domination.

Nous venons de voir que, dans la guerre qui fait le sujet du *Mahābhārata*, l'État de Magada était l'une seulement de six monarchies toutes comprises dans le bassin du Gange.

Alexandre le Grand ne trouva aucun seigneur suzerain dans la partie de l'Inde qu'il avait envahie, et, quant aux peuples dont on lui avait parlé comme habitant au delà de l'Hyphasis, ceux-là étaient gouvernés par des oligarchies. (Voir *Appendice*, lettre D, la note sur les formes gouvernementales dans l'Inde ancienne.) — Arrien et Strabon s'accordent à dire que les « Prasii » étaient les plus distingués parmi les peuples de l'Inde, mais ni l'un ni l'autre ne font entendre qu'ils y aient exercé une suprématie quelconque : bien plus, Arrien, tout en accordant la prééminence aux Prasii et à leur roi Sandracottus (Tchandragoupta), ajoute que Porus était plus puissant que celui-ci. Mégasthène nous apprend que l'Inde comptait 118 peuples divers, mais il ne nomme pas un seul qui fût soumis aux Prasii. Il est difficile de croire que Mégasthène, qui résidait à la cour de Sandracottus et qui semble si bien disposé à vanter sa puissance, eût manqué de le désigner comme l'empereur de toute l'Inde ou au moins comme jouissant d'une prépondérance marquée sur des États situés en dehors de sa domination directe, s'il eût pu, avec quelque fondement, le représenter comme tel.

Les traditions hindoues représentent Tchandragoupta comme débordé par l'invasion étrangère et devant son salut plutôt à l'habileté de son ministre qu'aux ressources de son empire. — Il est probable, cependant, que ce fut lui qui jeta les fondements de cette influence à laquelle son petit-fils donna tant de développement et d'étendue. En traitant avec le roi Séleucus de la cession des garnisons macédonniennes sur l'Indus, il avait fait voir jusqu'où allaient ses projets ultérieurs. D'ailleurs, Assoka, jeune encore, était gouverneur d'Oudjè

(ou Malwa), qui devait, par conséquent, être une des possessions de son père.

Des princes appartenant à d'autres dynasties cherchaient à faire valoir par des inscriptions sur des monuments publics, leurs prétentions à la suzeraineté et à une sorte de monarchie universelle dans l'Inde. — Plusieurs auteurs européens ont attribué cette suprématie tantôt à Porus, tantôt aux rois de Cachemire ou aux souverains de Dehli, de Kanodje, du Bengale, de Malwa, du Goudjrate et d'autres pays; mais ces assertions ne paraissent être nullement appuyées de preuves suffisantes.

La dynastie *Maurya* resta, pendant dix générations, en possession du trône : trois autres dynasties de la caste *Soudra* lui succédèrent; la dernière, celle qui a régné le plus longtemps, se nommait *Andra*. Cette dynastie s'éteignit l'an 436 de Jésus-Christ. Les Pouranas lui font succéder un assemblage confus de dynasties évidemment d'une origine étrangère à la race hindoue; cette particularité, ainsi que la difficulté de renouer l'ordre chronologique, font supposer une invasion étrangère suivie d'une période d'anarchie. — Au bout de quelques siècles, un faible rayon perce les ténèbres et nous fait voir l'État de Magada soumis aux rois *Goupta* de Kanodje. A partir de cette époque on n'en parle plus comme d'un État indépendant.

Le Magada doit sa célébrité à la naissance de *Bouddha* (le divin prophète et sage, mort vers 550 avant Jésus-Christ), et à la langue *magadi* ou *pali*, employée aujourd'hui dans les livres sacrés du culte bouddhiste, le plus répandu en Asie, ainsi que dans les livres de la secte *Djaïna*.

Un roi du pays que nous appelons aujourd'hui le Bengale, est nommé dans le *Mahâbhârata* parmi les alliés du roi de Magada. A partir de l'époque où finit la liste du *Mahâbhârata*, l'*Ayin-Akbâri* donne la série de ses successeurs, répartis sur cinq dynasties, jusqu'à l'invasion mahométane. Mais, comme ces dynasties ne nous sont connues que par la seule tradition d'Abou'l Fazl (auteur de l'*Ayin-Akbâri*), elles ne sauraient inspirer le même degré de confiance que les listes hindoues dont la valeur a été discutée par les orientalistes et appréciée en particulier dans le résumé lumineux donné par Elphinstone (*History of India*, vol. 1. pp. 257-272). — Il est juste

de dire cependant que l'authenticité de l'une de ces dynasties (la quatrième) est appuyée par des inscriptions. — A l'aide de ces inscriptions on peut rétablir une liste de noms de princes terminés tous en *pala*, princes qui ont probablement régné depuis le ix^e siècle jusqu'à la seconde moitié du xi^e de notre ère.

Les inscriptions relatives à la dynastie dont il s'agit, ont été trouvées sur des points très-éloignés les uns des autres et présentent des caractères tels qu'il n'est pas permis de douter de leur authenticité. — Elles offrent, cependant, certaines particularités qui peuvent étonner et qu'il est difficile de concilier avec tout ce que nous savons de l'histoire de l'Inde par d'autres sources. — Entre autres circonstances remarquables, elles représentent les rois du Bengale comme des princes puissants, régnant sur toute l'Inde depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin et depuis le Brahmapouttra jusqu'aux bords de l'Indus : elles vont même jusqu'à attribuer à ces princes la conquête du Tibet à l'est et de Cambodge (situé selon quelques-uns au delà de l'Indus !) à l'ouest.

Parmi les raisons qui militent contre la possibilité de conquêtes aussi étendues, il faut noter l'existence simultanée de gouvernements indépendants à Kanodje, à Dehli, Adjmire, dans le Méwar et dans le Goudjrate, et peut-être sur d'autres points encore. Cependant il faut reconnaître qu'il est peu probable qu'on eût trouvé dans des inscriptions contemporaines, des traces de ces prétentions, si des princes auxquels elles se rattachent, n'avaient pas eu réellement quelque titre à la suprématie sur d'autres États, et s'ils n'avaient pas entrepris des expéditions dans l'ouest de l'Inde ou dans le Dāk-khān. En un mot, la dynastie à laquelle nous faisons allusion, avait tout autant de droit qu'aucune autre dans l'antiquité hindoue, à s'arroger la suzeraineté de l'Inde, ce qui tend évidemment à prouver combien toutes les prétentions de cette nature ont été inadmissibles avant les règnes d'Akhar et d'Aurengzeb, et surtout avant la domination anglaise !

A la dynastie *Pala* succéda une autre dont les princes portent tous des noms se terminant en *sena*. Cette dernière ancienne dynastie indigène a été renversée par les mahométans, l'an 1208 de Jésus-Christ.

Quoique le royaume de Malwa ne puisse prétendre à une antiquité aussi reculée que celle des États cités plus haut, c'est cependant le premier sur laquelle nous ayons des dates précises. — L'ère jusqu'à présent en usage dans tous les pays situés au nord de la Narbadda, est celle de *Vikramaditya*, prince régnant à Oudjé au commencement même de l'ère, ce qui répond à l'année 56 avant Jésus-Christ.

Vikramaditya est le Haroun-al-Rachid des contes hindous. — Wilford, qui a puisé à cette source, a recueilli tant de faits et gestes attribués à Vikramaditya, qu'il eût fallu que huit princes au moins, de ce nom, eussent existé, pour pouvoir concilier les diverses transactions mentionnées avec les dates qui leur étaient assignées. — Tout ce qu'on a le droit de conclure, c'est que Vikramaditya était un prince puissant; qu'il a régné sur un État policé et florissant, et qu'il était un protecteur zélé des lettres.

A la période suivante se rattache le nom du radja *Bhodja*, nom célèbre dans l'Inde, mais qui ne donne pas occasion de citer un seul fait historique! — On sait seulement que son long règne finit vers la fin du *x^{ie}* siècle. — Les dix derniers siècles sont remplis par des listes de rois d'après l'*Ayin-Akhâri* et les livres hindous. Dans ce grand nombre de princes, on distingue *Tchandrapala*, qui avait, dit-on, soumis toute l'Inde à son empire, mais cette assertion est trop vague pour qu'elle puisse avoir aucune valeur historique.

Les rois de Malwa ont exercé, sans aucun doute, leur autorité sur une grande partie de l'Inde centrale et occidentale, et les traditions qui attribuent la suzeraineté de l'Hindoustan à Vikramaditya sont encore les plus répandues dans le pays.

Le petit-fils de Bhodja fut fait prisonnier, et son royaume conquis par le roi de Goudjrate. — Il paraît cependant que le royaume de Malwa ne tarda pas à recouvrer son indépendance sous une nouvelle dynastie. — A la fin, il a été conquis par les mahométans, en 1231 de Jésus-Christ.

Le séjour de Krichna dans le Guzerate (ou Goudjrate) et plusieurs autres événements remontant à cette époque héroïque, nous autorisent à croire que ce pays formait, dans l'antiquité la plus reculée, un État indépendant. — Un auteur grec du *ii^e* siècle de notre ère,

parle de Goudjrate comme d'un pays soumis au pouvoir d'un seul. — Les traditions des Radjpouts, citées par le colonel Tod, nous font connaître un autre État fondé, vers le milieu du 1^{er} siècle de notre ère, à *Ballabi*, dans la presqu'île de Goudjrate, par *Kanak Sena* prince émigré, de la race solaire, qui avait précédemment régné à Aoudh. Ces princes auraient été chassés de leur capitale dans le Goudjrate, en 524, par des barbares que le colonel Tod croit être les *Parthes*. Les princes de cette famille émigrée, après avoir quitté Goudjrate, finirent par fonder le royaume de Méwar, qui subsiste encore. — Un acte contenant une concession territoriale, gravé sur une table de cuivre, et traduit par M. Wathen, confirme entièrement le fait cité tout à l'heure, savoir : qu'une dynastie dont les princes portaient, pour la plupart, le nom de *Sena*, avait régné à Ballabi depuis 144 jusqu'à 524 de J.-C. M. Wathen pense que les barbares nommés *Parthes*, selon l'hypothèse du colonel Tod, étaient des Indo-Bactriens. Le fait dont il s'agit est trop récent pour qu'on puisse admettre ici le nom de Parthes : on peut, avec beaucoup plus de probabilité, attribuer cette invasion aux Persans sous la dynastie des Sassanides. Nāoshervān régnait en Perse de 531 à 579. Plusieurs auteurs persans, cités par sir John Malcolm, rapportent que ce prince a porté ses armes d'un côté, au nord, jusqu'à Ferghana, de l'autre, à l'est, dans l'Inde. Comme la première de ces deux expéditions se trouve appuyée par le témoignage des historiens chinois, il n'y a aucun motif de révoquer en doute l'exactitude des assertions des historiens persans quant à la seconde. — Sir Henry Pottinger donne (sans citer cependant aucune autorité) les détails probables de la marche de Nāoshervān à travers le Mékran jusqu'au Sindh, et, comme Ballabi était dans le voisinage de ce dernier pays, nous pouvons regarder la destruction de cette capitale comme un fait très-probable. Peut-être la légende qui fait descendre les Ranas de Méwar du roi Nāoshervān a-t-elle quelque rapport avec leur expulsion de Ballabi, par les armées du monarque persan.

La différence de sept ans entre la prise de Ballabi et l'avènement au trône de Nāoshervān, mérite à peine d'être remarquée lorsqu'il s'agit de chronologie hindoue.

Les princes Ballabi eurent pour successeurs, dans le gouvernement de Goudjrate, les *Tchauras*, autre tribu radjpoute qui établit sa capitale à *Anhalwara*, aujourd'hui *Pattan*, en 746 de J.-C. — Cette famille compte parmi les plus grandes dynasties de l'Inde. — Le dernier radja de la famille Tchaura mourut en 931, sans postérité mâle ; l'empire passa à son beau-fils comme prince de la tribu radjpoute *Salonka* ou *Tchaloukya* et dont la famille gouvernait *Kaliân* dans le *Dâkkhân*, au-dessus de *Gâthes*. — Ce fut un radja de cette lignée qui conquiert Malwa et c'est aux princes de cette race, sans doute, que *Willford* a donné le titre d'empereurs de l'Inde. (*Recherches asiati-ques*, vol. 9.) Quoique vaincus et réduits à l'état de tributaires par *Mahmoud le Gaznâvide*, les *Salonkas* conservèrent leur trône jusqu'en 1228, année dans laquelle ils furent renversés par une autre dynastie qui, à son tour, disparut en 1297 devant les nouveaux conquérants mahométans.

On peut dire que le royaume de *Kanjakoubdja* (*Kanodje*) est un des plus anciens et des plus célèbres États de l'Inde. — Il a donné naissance et même son nom à l'une des plus grandes divisions de la caste brahmanique et sa capitale fut peut-être la plus riche et la plus florissante des villes envahies par les premiers conquérants mahométans. — Les guerres que cet État fit souvent à l'État voisin de *Dehli*, ont contribué, en grande partie, à hâter la ruine de l'indépendance des Hindous.

Il paraît que ce royaume s'appelait anciennement *Pantchala* : il occupait, sans doute, cette longue mais étroite contrée qui s'étendait, à l'est, jusqu'au Népal inclusivement, et, à l'ouest, le long de la *Tchambâl* et du *Bandss* jusqu'à *Adjmîr*. — Nous n'avons, sur son ancienne histoire, que des données recueillies dans les livres et les traditions radjpoutes, par le colonel *Tod*, ainsi que dans les inscriptions examinées par le professeur *Wilson* et celles qu'a traduites et discutées l'orientaliste *Mill*. On voit que les traditions radjpoutes que le royaume de *Kanodje* a été conquis en 470 sur une dynastie hindoue par les *Râthors*, qui, à leur tour, ont été chassés lors de l'invasion mahométane de 1193 et se retirèrent dans le *Marwar*, qu'ils occupent encore aujourd'hui. — Selon les sources radjpoutes, les conquêtes de l'État de *Kanodje*, pendant cet intervalle de dix-sept

siècles, s'étaient étendues jusqu'au Bengale et à Orissa, dans le sud, et, du côté de l'ouest, jusqu'à l'Indus.

L'examen des inscriptions nous porte, cependant, à regarder la dynastie renversée par les musulmans comme beaucoup plus moderne et fondée par un aventurier radjpout dans le ^x^e siècle de notre ère. Ce désaccord entre les inscriptions et les traditions jette du doute sur l'exactitude des données recueillies par le colonel Tod relativement à d'autres points de l'histoire du Radjpoutana. — En tous cas, les traditions radjpoutes, aussi bien que les auteurs musulmans qui parlent de la conquête de l'Inde, s'expriment en termes également admiratifs sur la magnificence de la capitale du royaume de Kanodje, dont on voit encore les immenses ruines sur les bords du Gange (1).

Il serait fastidieux d'énumérer tous les petits États qui ont, à différentes époques, existé dans l'Inde. — Elphinstone a donné un relevé sommaire des dates qui indiquent la durée historique des principaux de ces États, mais ces données doivent être considérées comme souvent fautives ou incomplètes. — Le Cachemire y figure par un motif tout particulier. — L'histoire de cette contrée est *la seule* qui nous soit parvenue sous une forme complète, et elle offre des détails nombreux et trop précis pour qu'on puisse lui assigner la même valeur qu'aux esquisses ou aux vagues indications historiques qu'on a pu recueillir sur les autres pays. D'un autre côté, l'histoire de Cachemire ne se rattache qu'indirectement, suivant certains orientalistes, aux autres États de l'Inde, excepté quand elle décrit les invasions et les conquêtes du grand continent indien, tentées, à différentes époques, par les radjas de Cachemire. — Dans ce cas même, Elphinstone regarde comme douteuses les assertions des historiens cachemiriens (2).

Il n'était, d'ailleurs, pas aussi facile qu'on pourrait le croire de faire choix des États qui avaient le droit de figurer dans la liste par

(1) Voir *Appendice*, lettre E, la description de l'ancienne capitale Ayodhya.

(2) J'ai dû, cependant, indiquer très-particulièrement, à la fin du tableau chronologique qu'on trouvera plus loin, l'importance des savantes recherches et des opinions de Troyer sur ce sujet.

laquelle Elphinstone termine son abrégé de l'histoire ancienne de l'Hindoustan et qu'il m'a semblé utile de reproduire ci-après.—Ainsi, parmi les États *anciens* dont l'existence est historiquement prouvée, le Pandjâb semblerait devoir figurer à plus juste titre que l'État de Bénarès, par exemple ; mais, bien que, dans l'antiquité, l'État *Traigueria* se composât du Pandjâb actuel et comprit à peu près le même territoire à l'époque de l'invasion mahométane, cependant l'histoire intermédiaire de l'Inde n'en fait aucune mention, et, chose remarquable, lorsqu'il fut visité par les Grecs (sous Alexandre), il était morcelé en petites principautés ; en sorte que le *Porus* de l'histoire (le héros qui, dans la tragédie de Racine, veut être traité par Alexandre *en roi* !) et qui était sans aucun doute un des chefs les plus considérables du pays, n'en possédait certainement pas, avec *tous* ses alliés ou vassaux, la huitième partie !

Au milieu de ces difficultés, j'ai jugé prudent de m'arrêter aux conclusions que formule le tableau ci-contre :

ÉTATS.	PREMIÈRES MENTIONS.	DERNIÈRE MENTION	AUTORITÉS POUR LES DAT les plus récentes
MAGADA. . . .	Dans le <i>Mahābhārata</i> , 14 siècles, et par les Grecs 3 siècles av. J.-C.	Vers le ve siècle après J.-C.	Vichnou Pouran trad. de Wilson p. 473-474.
GOURH. . . .	Dans le <i>Mahābhārata</i> et au ix ^e siècle de J.-C.	1203 de J.-C.	Inscriptions de Mo ghhere.
MALWA. . . .	11 générations avant Vikramaditya, qui régnait lui-même 36 ans avant J.-C.	1331 de J.-C.	<i>Ayin-Akbāri</i> d' bou'l Fazl, vol. I p. 44.
GUZERATE OU GOUDJRATE. .	Dans le <i>Mahābhārata</i> et 144 après J.-C.	1292 de J.-C.	Coll ^l Tod. <i>Radje sthān</i> , vol. I, p. 211 M. Wathen. <i>Journ Roy^l Asiatic Soc.</i> v. IV, p. 480.
KANODJE. . . .	Dans le <i>Mahābhārata</i> et 470 de J.-C.	1193 de J.-C.	Tod., vol. II, p. 2.
MITHILI. . . .	Du temps de Rama.	1323 de J.-C.
BÉNARÈS. . . .	Dans le <i>Mahābhārata</i> .	1192 de J.-C.
DEHLI. . . .	Dans le <i>Mahābhārata</i> et env. 36 ans avant J.-C.	1192 de J.-C.	Tod., vol. I, p. 51.

OBSERVATIONS.

Ou *Gaura*, ancien nom du Bengale et de sa capitale. Du temps d'Abou'l Fazl, les ruines de Gourh occupaient un espace d'au moins 5 lieues de long sur une de large.

Mithili était la capitale des États du père de *Sita*, femme de Rama. Quoique célèbre par son école de droit et comme ayant donné son nom à l'une des dix langues anciennes de l'Inde, cette ville est rarement citée dans l'histoire.

Bénarès semble avoir été indépendant au temps du *Mahābhārata*; plus tard, cet État a dû appartenir au royaume de Magada et certainement dans la suite à celui de Gourh; mais, lors de la conquête définitive par les mahométans, il était indépendant.

Dehli est, ou paraît avoir été mentionné pour la première fois depuis le *Mahābhārata*, comme ayant été subjugué par une dynastie radjpoute qui l'aurait occupé pendant vingt générations et aurait été détrônée en l'an 1030 de J.-C. par Vissal, un ancêtre de *Pritwi Radja*, détrôné lui-même par l'invasion musulmane. (Voy. l'observation suivante.)

ÉTATS.	PREMIÈRES MENTIONS.	DERNIÈRE MENTION	AUTORITÉS POUR LES DATE les plus récentes.
ADMIRE . . .	7 générations avant 695 de J.-C.	1192 de J.-C.	Tod. <i>Transp. Roy</i> <i>Asiat. Soc.</i> , vol. I, p. 40. <i>Orient^l moy</i> n° 8, p. 20.
MÉWAR. . . .	720 de J.-C.	Existe encore.	Tod., vol. I, p. 231.
DJESSELMIRE.	731 de J.-C.	Existe encore.	Tod., vol. II, p. 233.
DJEYPOUR. . .	967 de J.-C.	Existe encore.	Tod., vol. II, p. 436.
SINDE, ancien- nement SIN- DAU (ou SIN- DOU).	Dans le <i>Mahābhārata</i> . Indépendant du temps d'Alexandre, 325 avant J.-C.	711 de J.-C.
KACHMIRE. . .	1400 avant J.-C.	1015 avant J.-C.	Wilson, <i>Ass. Res^t</i> vol. XV.

OBSERVATIONS.

Manek Rai, huitième prince de cet État, régnait en 695 de J.-C. Un de ses descendants, **Vissal**, conquît Dehli en 1050. — Les deux États tombèrent ensemble sous le joug mahométan.

L'État de Méwar semble avoir appartenu d'abord au royaume de Malwa. Des princes radjpoutes venus d'Aoudh, les mêmes qui ont fondé l'État de Goudjrate, paraissent l'avoir conquis.

État fondé par un prince radjpoute, d'une famille issue de Krichna, qui y vint du N.-O. de l'Inde. — Cette famille y subsiste encore.

Fondé par un prince radjpoute d'une famille issue de Rama et qui, quelques générations auparavant, occupait le petit État de Narwar.

Le *Mahābhārata* mentionne l'État de Sindou comme un seul royaume. Du temps d'Alexandre, il était partagé en quatre États distincts ; il se forma de nouveau en un seul royaume lors de l'invasion des Arabes, en 711. La tribu radjpoute *Samera* en reprit possession en 730, et les mahométans ne l'ont conquis définitivement qu'après la dynastie de Ghôr.

Les historiens de Kachmire, et *Kalhana* en particulier, font remonter l'origine de cet État à 1200 ans avant l'époque citée à la deuxième colonne, sans cependant, dit Elphinstone, nommer les rois et sans donner les faits historiques. — Troyer, dans sa traduction du *Radjatarangini* : *Examen critique*, etc., pp. 348 à 399, discute avec beaucoup de soin la chronologie de *Kalhana* et fait ressortir, selon moi, avec autant de sagacité que d'érudition, la bonne foi et l'exactitude générale du *Pandite*, poète et historien qu'il a fait connaître aux orientalistes. — Je saisis avec empressement cette occasion d'appeler de nouveau sur la savante traduction du *Radjatarangini* et les notes précieuses qui l'accompagnent, l'attention de toutes les classes de lecteurs. L'ouvrage complet comprend aujourd'hui trois volumes.

Le Kachmire fut conquis après les règnes de cinq dynasties successives et évidemment *historiques*, par Mahmoud le Gaznâvide, en 1015 de J.-C. selon Férichta.

DĀKKHĀN.

L'histoire du Dākkhān ne peut prétendre à une aussi haute antiquité que celle de l'Hindoustan; elle est donc moins obscure, mais aussi elle offre moins d'attrait que la première. Nous ne savons que peu de chose sur ses anciens habitants, et le peuple Hindou fixe moins l'attention dans les pays où il est colon et étranger que dans les contrées où il est, en quelque sorte, aborigène. Toutes les traditions, ayant cours dans la péninsule indienne, admettent, selon Wilson, une époque où les races qui occupaient le pays n'étaient pas des Hindous, et les aborigènes (avant d'avoir reçu la civilisation brahmanique) y sont représentés comme des barbares habitant des forêts et des montagnes, et ressemblant bien plus à des démons et des lutins qu'à des hommes ! — Quelques circonstances font cependant douter que les peuples primitifs du Dākkhān fussent aussi sauvages que les traditions auxquelles je viens de faire allusion le donneraient à entendre.

La langue *tamoule* a dû être formée et perfectionnée avant l'introduction du *sanscrit* dans le Dākkhān, et, quoique cette considération ne soit pas tout à fait décisive (car les Indiens de l'Amérique du Nord, par exemple, ont aussi une langue parfaitement formée), cependant (1) l'existence d'une langue formée et d'une littérature originale *tamoules* ne permet pas de regarder les hommes qui possèdent cette langue et cette littérature comme des sauvages. Si l'on en croit les légendes hindoues, Ravana, qui régnait sur l'île de Ceylan ainsi que sur le midi de la péninsule indienne à l'époque où

(1) Les auteurs tamouls les plus estimés appartiennent à la caste infime que nous appelons *pāria*. Ces auteurs sont d'une époque relativement assez moderne; cependant, une classe aussi basse et aussi méprisée ne serait jamais parvenue à se faire un nom dans les lettres si les connaissances qui mènent à la carrière littéraire eussent été introduites par les brahmanes; il y a donc lieu de conclure que la création de la littérature tamoule a précédé l'introduction du brahmanisme dans ces contrées.

les récits immortalisés par l'Homère indien, placent l'invasion de Rama, doit être regardé comme ayant été le chef d'un État puissant et policé. — Ces mêmes légendes, néanmoins, nous disent qu'il était Hindou et *adorateur de Siva*, et cette circonstance nous conduit à regarder les récits ou traditions qui ont maintenant cours à ce sujet, comme se rapportant à une époque de beaucoup postérieure à celle qu'ils ont la prétention de caractériser, et représentant bien plutôt un état de choses contemporain de leur rédaction, que celui des temps à peu près anté-historiques de Rama et Ravana.

Il est probable que, lorsque des invasions répétées eurent ouvert des communications et créé des rapports entre l'Hindoustan et le Dākkhān, les premiers colons hindous allèrent s'établir dans les plaines fertiles du Carnatic et de Tandjore, de préférence aux froides vallées du haut Dākkhān, et, quoique d'abord la mer ait pu n'être pour rien dans le choix de leurs établissements, son voisinage devait naturellement suggérer l'idée d'une extension des entreprises commerciales et, par suite, conduire à l'accroissement rapide des villes situées sur la côte. — C'est, en effet, ce qui paraît avoir été constaté vers le commencement de notre ère, quand Pline et l'auteur du *Periple* décrivaient cette partie de l'Inde. Les pays de l'intérieur de la presqu'île ont aussi dû arriver assez tôt à l'état policé, puisque les compagnons d'Alexandre cités par Strabon et Arien, tout en indiquant les différences qui existaient entre les populations du midi et celles du nord de l'Inde, ne paraissent pas avoir été frappés du contraste de leurs mœurs.

Wilson conjecture qu'il ne serait pas impossible que la civilisation du midi de l'Inde remontât à dix siècles avant Jésus-Christ. On a reconnu qu'il y avait au moins cinq langues différentes parlées dans le Dākkhān, et, comme ces cinq langues font supposer autant de nationalités différentes dans l'origine, leur étude a donné lieu à de savantes recherches dont j'aurai soin de dire quelques mots plus tard en montrant quelle importance politique le gouvernement de la Compagnie attache à cette même étude. — Disons en passant que le vaste espace laissé entre les pays mahrattes et Orissa est, en grande partie, boisé et habité par les *Gônās*. La langue de cette peuplade, quoique parfaitement distincte de toutes les autres, est regardée

comme un jargon de montagnards sauvages et ne compte pas parmi les cinq langues du Dākḥān. — Dans les plaines vers le nord de Gondwana, on parle un dialecte de l'hindoustani.

Les plus anciens royaumes de la péninsule sont ceux de l'extrémité méridionale; dans tous, c'est le *tamīl* ou *tamoul* qui a prévalu.

Deux chefs de la troisième caste (agricole) y ont fondé les royaumes de Pandi (Pandya) et Tchola. Le premier de ces deux royaumes prend son nom de son fondateur même, et, quoique l'époque de son règne soit incertaine, on est cependant autorisé à fixer l'origine de cet État au v^e siècle avant Jésus-Christ.

Sirabon parle d'un ambassadeur envoyé par un roi *pandion* à l'empereur Auguste.

Les Ghâtes formaient la limite occidentale du royaume; il était, par conséquent, assez restreint et n'embrassait que les districts connus aujourd'hui sous les noms de *Madoura* et de *Tinivelli*. — Le siège du gouvernement, après avoir changé deux fois de place, fut définitivement fixé à Madoura; c'est là qu'il était du temps de Ptolémée et il s'y est conservé depuis cette époque jusqu'à il y a un siècle environ.

Les princes de la dynastie Pandya étaient en guerre avec ceux du royaume voisin de Tchola, leurs rivaux. Il semble que ces deux États ont fini par se fondre en un seul dans le premier siècle de notre ère et que cette fusion dura assez longtemps. Les Pandyas reprirent plus tard une existence séparée et formaient jusqu'au ix^e siècle, un état considérable. — A cette époque, ils perdirent leur importance et se maintinrent tantôt tributaires, tantôt indépendants, jusqu'à ce que le dernier des Nāyacs ou Nayakas (famille qui termine cette lignée) fut soumis en 1736 par le navāb d'Arcot.

L'histoire du pays de Tchola se développe sur un théâtre plus vaste que celle de Pandya. — Les limites de cet État étaient celles de la langue tamoule au commencement de l'ère chrétienne.

Il paraît qu'il s'était agrandi avant le xii^e siècle, mais que, vers cette époque, les Tcholas ont eu des luttes à soutenir; qu'ils ont été d'abord défaits et, plus tard, entièrement refoulés dans les limites de leurs anciennes possessions. — Ils restèrent dans cet état,

tantôt comme indépendants, tantôt comme tributaires de Vidjanagar, jusqu'à la fin du ^{xvii}^e siècle. Ce fut alors qu'un frère du fondateur de l'État mahratte, au service du prince mahométan de Bidjapour, envoyé au secours du dernier radja tchola, se substitua à ce prince et ouvrit la lignée des princes actuels de Tandjore.

Il y a eu un petit état de Tchèra, situé entre celui des Pandyas et la mer à l'ouest. — Il comprenait Travancore, une partie du Malabar et Cimbatur. Ptolomée en fait mention ; il a donc pu exister au commencement de notre ère. — A une certaine époque, il s'étendait sur une grande partie du Carnatic ; mais il fut renversé dans le ^x^e siècle de notre ère, et son territoire fut partagé entre les États voisins.

Si l'on en veut croire les légendes, le pays de Kérala, qui embrasse le Malabar et Canara avait été, ainsi que le Konkan, conquis miraculeusement sur la mer par *Pariss Ram*, le vainqueur Tchatryas, et aussi miraculeusement peuplé par lui de brahmanes. Un récit plus vraisemblable nous apprend que, vers le premier ou le second siècle de notre ère, un prince d'une partie septentrionale du Kérala amena de l'Hindoustan une colonie de brahmanes, et, comme les brahmanes du Malabar et de Canara appartiennent en majeure partie aux cinq nations du Nord, on peut dire que la légende mythologique s'appuie sur un fait réel.

Quelle que fût la manière dont la population a été introduite dans le pays, tous les récits s'accordent à dire que le Kérala était d'abord distinct du Konkan et qu'il était en la possession des brahmanes ; qu'ils l'ont divisé en 64 districts et l'ont gouverné par une assemblée générale choisie dans leur caste, en affermant les terres aux classes inférieures. *Le pouvoir exécutif était exercé par un brahmane élu pour trois ans et assisté d'un conseil.* Avec le temps, cependant, le pouvoir passa aux mains d'un chef de la caste militaire.

On sait que, dans le ^{ix}^e siècle, la partie du Sud (le Malabar) se révolta contre son prince *qui s'était fait musulman* et se divisa en plusieurs petits États. Vasco de Gama trouva, à la fin du ^{xv}^e siècle, l'un des chefs de ces peuples, le Zamorin ou mieux, Samorin (*Samôdrôdja Radja*) prince brahmane, exerçant le pouvoir suprême à Cali-

cdi. — La partie du Nord (le Canara) paraît avoir eu, dès le commencement de notre ère, une dynastie à elle qui s'est maintenue jusqu'au ^{xii}^e siècle, époque à laquelle elle fut renversée par les radjas *Belâl*. Dans la suite, elle devint sujette des radjas de Vidjanagar.

Le Konkan semble avoir été dans l'antiquité un pays boisé médiocrement peuplé; il a conservé ce caractère jusqu'à nos jours. Ses habitants ont probablement toujours été des Mahrattes.

Comme, dans tout le Carnata, on ne voit qu'une seule langue et des mœurs identiques, on est induit à en conclure que le pays obéissait, à une certaine époque, à un seul gouvernement indigène; mais les premières données historiques relatives à ce pays nous le représentent comme partagé entre les princes Pandyas et Tchéras ainsi qu'entre ceux de Canara (moitié septentrionale du Kérala). Il s'était ensuite morcelé entre plusieurs petits chefs et demeura dans cet état jusqu'au milieu du ^{xi}^e siècle, époque à laquelle surgit une dynastie beaucoup plus puissante. Ce fut celle de Belâl ou Belala, qui prétendait être de la branche radjpoute *Yadou* et dont le pouvoir s'étendit tout à coup sur tout le Carnata, le Malabar, le pays tamoul et une partie du Telingana. Cette dynastie a été renversée par les musulmans, en 1310 ou 1311.

La portion orientale du Telingana semble avoir été gouvernée, depuis le commencement du ^{xi}^e siècle, par une obscure dynastie nommée *Yadava*.

Une famille radjpoute de la tribu Tchalouskya régnait à *Calian*, à l'ouest de *Bidr* sur les limites du Carnata et du Maharashtra. Les inscriptions nous ont conservé la liste de ses princes depuis la fin du ^x^e jusqu'à celle du ^{xi}^e siècle. — Ces inscriptions font voir que cette dynastie régnait sur une vaste étendue de pays au sud-ouest. Dans l'une de ces inscriptions les Tchalouskyas sont appelés les *conquérants* du royaume Tchola et de Goudjrate. M. Walter Elliot, qui a examiné la question, pense qu'ils possédaient tout le Maharashtra jusqu'à la *Norbadda*. — Wilson suppose qu'ils étaient les seigneurs suzerains de l'ouest du Telingana, dont le prince (probablement tributaire des Tchalouskyas) avait défait un roi tchola, et c'est à ce succès, sans doute, que fait allusion l'inscription mentionnée plus haut.

La prétention à la souveraineté du Goudjrate vient peut-être de l'accession de ce pays au domaine tchaloukya, par suite d'un mariage d'un prince de cette famille avec l'héritière de la famille Tchaura. (Voyez p. 19.)

Le dernier prince tchaloukya fut déposé par son ministre, qui, à son tour fut assassiné par un fanatique de la secte lingayèt alors naissante. Le royaume tchaloukya de Carnata passa entre les mains des Gadous de Déogouri.

Une autre branche de la tribu tchaloukya ayant peut-être quelque rapport avec celle de Calian (voyez p. 19) régnait sur Calinga, cette portion orientale du Telingana qui s'étend le long de la côte depuis le Dravira jusqu'à Orissa. Cette dynastie subsistait encore durant le XII^e et le XIII^e siècle : elle avait probablement commencé à régner deux siècles auparavant. Les rois Ganapati d'Andra ont, de beaucoup, réduit son importance et ceux de Câtlack ont fini par la renverser.

Les rois d'Andra, dont la capitale était à Varangoul (environ 80 milles au nord-est de Haïderabad) ne tenaient point à la dynastie de même nom dans le Magada ; car Andra n'est point un nom de famille, mais celui de toute la partie intérieure du Telingana.

Les traditions des indigènes nomment, parmi les plus anciens princes d'Andra, Vikrama et Salivahana et, après ceux-ci, les rois tcholas auxquels, d'après les mêmes traditions, succéda, vers 515 de Jésus-Christ, une race appelée *Yavans* dont les princes, au nombre de neuf, ont régné pendant 458 ans, c'est-à-dire jusqu'à 973. — Vers cette époque, toujours selon ces traditions indigènes, commence la dynastie des radjas Ganapati ; mais ce n'est que vers la fin du XI^e siècle qu'on en trouve une mention authentique à l'époque, probablement, où cette famille acquit plus d'importance sous Kakati, prince dont le nom sert aussi à désigner toute la dynastie. On parle de ce Kakati comme d'un tributaire des Tchaloukys et vainqueur, à différentes reprises, des Tcholas. La puissance de cette famille était à son apogée vers la fin du XIII^e siècle : c'est à cette époque que les traditions les représentent, comme régnant sur toute la presqu'île, au sud du Godavéri. — Wilson réduit cependant leurs États aux pays renfermés entre le 15^e et le 18^e degré de latitude.

En 1332, leur capitale fut prise et leur importance, sinon leur indépendance, détruite par les mahométans de Dehli. — A l'époque qui suit immédiatement, ils étaient tributaires d'Orissa : leurs États ont été enfin incorporés dans le royaume musulman de Golconde.

L'histoire d'Orissa, de même que toutes celles des pays du Dāk-khān, commence par des princes ayant pris part à la guerre célébrée dans le *Mahābhārata*. — Dans la confusion qui suit cette époque, on voit ici surgir encore les noms de Vikramaditya et de Salivahana. — Différentes invasions de Dehli, de *Baboul* (que l'on croit être la Perse), du Kachmire et du Sindh y sont mentionnées, comme ayant eu lieu entre le ^{vi}^e siècle avant notre ère et le ^{iv}^e après Jésus-Christ. — La dernière de ces invasions a dû avoir lieu par mer. — Les *Yavans* y sont vainqueurs et restent en possession d'Orissa pendant 146 ans.

Les indigènes entendent par les *Yavans* les musulmans, et, *en même temps, ils reportent à cinq siècles avant Jésus-Christ* deux invasions certainement *musulmanes* dont l'une a été conduite par Imarat Khan !

Il m'a été impossible de trouver une explication quelconque de ces absurdités ; mais ce qui paraît prouvé, c'est que les *Yavans* furent chassés en 473 de Jésus-Christ, par Yayati Kesari et l'on peut, à bon droit, regarder ce fait comme le premier rayon de vérité qui luise sur l'histoire d'Orissa. — Trente-cinq radjas de la famille Kesari se succèdent dans l'espace de 650 ans jusqu'en 1131, année dans laquelle leur capitale est prise par un prince de la famille Ganga-Vansa, etc.

Une dynastie radjpoute de la race solaire succède à celle de Ganga-Vansa, et, à la suite de l'invasion musulmane, tant dans le Bengale que dans le Dākkhān, le gouvernement d'Orissa tombe dans l'anarchie ; — plus tard, en 1550, il reconnaît l'autorité d'un chef Telinga, et est enfin annexé à l'empire moghol, par l'empereur Akbar en 1578.

Quant au Maharashtra ou Mahratta, à ne juger que par l'étendue des pays où la langue mahratte est parlée, et leur position sur les frontières du Dākkhān, on serait porté à regarder l'État mahratte comme l'un des plus anciens et des plus importants de la pénin-

sule indienne; cependant, jusqu'à l'époque mahométane, on ne trouve que deux faits historiques relatifs à l'État mahratte, et le nom de Maharashtra, d'où dérive celui de Mahratte, n'est pas même cité une seule fois.

Depuis les récits fabuleux concernant Rama, dont la retraite s'était opérée non loin des sources du Godavéri, la première donnée relative au Maharashtra, est l'existence de Tagara, ville qui, au ^{II}^e siècle de notre ère, était un grand entrepôt commercial, et dont les inscriptions parlent comme d'une place importante dans le ^{XII}^e siècle. Son nom vit encore dans les traditions, mais on ne saurait plus retrouver sa position topographique.

L'auteur du *Périples* fait, à la vérité, mention de Tagara; mais sa position y est indiquée si vaguement, que ce n'est que par conjecture que nous pouvons la placer à 100 milles dans la direction est de Paithan, sur les bords du Godavéri. Il est dit, dans le *Périples*, que Tagara était une grande ville et l'un des deux grands marchés du *Dachanabadès* (1), pays appelé ainsi de Dachan, qui, dans la langue des indigènes, dit l'auteur du *Périples*, veut dire le sud. Un autre marché est *Plithana*. Aucun des deux n'est indiqué comme capitale. — Quelque part, du reste, que fût situé Tagara, elle devint, dans la suite, la capitale de la famille radjpoute de Silar, princes, à ce qu'il paraît, illustres, puisque le chef de Calian, près de Bombay, dans le ^{XV}^e siècle, ainsi que celui de Parnala près de Kolapour, étaient fiers de pouvoir rattacher leur famille à celle de Silar.

Un autre fait relatif à l'histoire du pays mahratte est le règne de *Salivahana*, dont l'ère commence en 77 de Jésus-Christ. Ce premier a dû être un monarque puissant, mais tout ce que l'on sait de lui se réduit à des données qui ont à peine quelque caractère de vraisemblance. — On rapporte, par exemple, qu'il était fils d'un potier qui s'était mis à la tête d'une révolte; qu'il renversa la dynastie alors régnante et établit la capitale de son nouvel État à Paithan sur le Godavéri. On lui attribue une victoire signalée, remportée sur *Vikramaditya*; le fait n'est pas possible, attendu que ces deux personnages sont séparés par un espace de 135 ans, et que, plus tard même,

(1) *Dachanabadès* est le *Dakshinapatha*, nom sanscrit du *Dakkhān*.

il n'y eut aucune guerre avec l'État de Malwa. Le royaume de Salivahana, quel qu'il fût, était probablement renfermé dans le Dāk-khān, où son nom est encore cité et *son ère* généralement en usage.

Après ces données si vagues, il y a une lacune dans l'histoire du Maharashtra, et, sauf les inscriptions relatives aux petits princes de Calian et de Pernala, nous n'entendons plus parler de ce pays jusqu'au commencement du xii^e siècle, époque à laquelle une famille des Yadous, probablement une branche de celle de Belāl, donne des radjas à Déogouri. En 1295, le Maharashtra essuya une invasion des mahométans de Dehli. Un radja de la race Yadou régnait encore à Déogouri; c'est alors, ou en 1306, qu'il devint tributaire; sa capitale fut prise et le royaume renversé en 1317. — Vers cette époque seulement, les écrivains musulmans commencent à nommer les Mahrattes. — Il est probable que les étrangers, en entrant dans le Dāk-khān, désignèrent le premier pays où ils pénétrèrent par un nom générique, et ne commencèrent à se soucier des noms particuliers de peuples, que lorsqu'ils furent entrés en rapport avec plusieurs de ces peuples. — Il est probable aussi qu'à cette époque-là, les Mahrattes n'offraient rien qui eût pu attirer sur eux l'attention des étrangers. — S'ils avaient formé, pendant quelque temps au moins, un État considérable, nous en trouverions des traces évidentes dans l'histoire, comme cela a eu lieu pour d'autres États du Dāk-khān; ils auraient eu aussi, probablement, une littérature et une civilisation particulières, et ils manquaient également de l'une et de l'autre. — Le degré de culture sociale qu'ils ont atteint de nos jours, est plutôt emprunté, si nous en croyons Elphinstone, aux musulmans.

D'un autre côté cependant, leurs excavations souterraines témoignent bien de l'existence de l'art chez eux et de l'action d'un pouvoir d'une longue durée : les temples souterrains d'*Ellora* avaient déjà attiré l'attention des musulmans, lors de la première invasion. Quoi qu'il en soit, il était réservé aux temps tout à fait modernes de mettre en relief le peuple mahratte.

A dater du règne d'Aurengzeb, les Mahrattes ont joué un plus grand rôle dans l'histoire de l'Inde qu'aucun des peuples hindous. Ils y ont atteint un degré de puissance effective et d'influence, supérieur à la quasi-domination qu'avait ébauchée la France, il est

ont été les derniers à se soumettre au joug de l'Angleterre. (Voir relativement à la puissance maharatte, à la moitié du XVIII^e siècle, l'appendice, lettre F).

APPENDICE

A LA TROISIÈME SECTION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

En relisant ce résumé très-sommaire de l'histoire de l'Inde dans l'antiquité, j'ai été frappé de son insuffisance au point de vue philosophique et politique; mais, comme le cadre qui m'était imposé excluait une discussion approfondie et des développements proportionnés à l'importance du sujet, j'ai cru devoir remédier en partie à l'absence de tout commentaire sur les faits historiques que j'ai enregistrés, en recueillant dans cet appendice les documents les plus propres à donner une idée approximative exacte de la valeur historique, philosophique et littéraire des grandes épopées indiennes et surtout du degré de civilisation atteint par les peuples dont ces poèmes gigantesques ont eu pour but de raconter les exploits et d'immortaliser les destinées.

La condition de ces peuples, au point de vue gouvernemental, ne saurait être que conjecturée; mais on peut se tenir pour assuré, ce me semble, qu'à partir des temps *historiques* les plus reculés que nous connaissions, les quatre grandes castes *védiques* se sont disputé le pouvoir; l'immense majorité des prolétaires a toujours accepté, comme elle le fait aujourd'hui, la domination établie par la force des armes quelle que fût son origine; et que les gouvernés, comme aujourd'hui encore, se sont aussi peu souciés des gouvernants, que les gouvernants des gouvernés, à la condition toutefois que, dans un intérêt mutuel, les libertés municipales et les habitudes

héréditaires de la vie de famille et de la vie religieuse seraient respectées.

L'importance du rôle que la nation mahratte a joué dans l'Hindoustan dès avant l'invasion mahométane et qu'elle y joue encore de nos jours, m'a semblé justifier, du reste, l'insertion de la note F, qui montre, par anticipation, comment une des races indigènes a été près de soumettre l'Inde entière et d'enlever à l'Angleterre, pour longtemps peut-être, la mission civilisatrice que la Providence semble encore disposée à lui réserver.

(1) A. Note sur le *Râmâyana*.

«..... Valmiki a créé le type le plus accompli du héros sans peur et sans reproche, et j'ajouterai du héros doué de raison, car toutes ses actions tendent au même but : l'extinction de la race ennemie de l'humanité. Mais quelle est la part qui revient à Valmiki dans la composition du *Râmâyana*? Celle qui revient à Homère dans la composition de l'*Iliade*. Il a recueilli et coordonné les récits qui avaient cours de son temps et leur a donné l'unité, c'est-à-dire la vie et le mouvement. De plus, il a mis en lumière et en corps de doctrine la croyance en une Divinité protectrice, en une Providence active, toujours prête à intervenir dans les affaires humaines, et qui se nomme Vichnou, — croyance qui appartient au second âge de la race aryenne, et semble avoir pris naissance après l'époque des législateurs, lorsqu'il y avait déjà dans l'Inde des dynasties puissantes. Il a fait sortir des légendes, où elle restait dans l'ombre, cette physionomie vraiment admirable du héros pieux, du héros selon les dieux, qui devait être le modèle des rois et consacrer plus définitivement que par le passé la puissance et la grandeur de l'autorité royale, en la colorant d'un reflet divin. Dans son œuvre si longue et remplie de beautés de l'ordre le plus élevé, l'esprit indien se manifeste pleinement avec ses tendances mystiques, ses aspirations vers la Divinité, et son admiration pour les vertus qui font les grandes âmes. Père de la poésie

(1) T. Pavie. *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1^{er} janvier 1837.

épique, Valmiki passe parmi les Hindous pour un poète inspiré, ou, si l'on veut, pour une incarnation de la déesse de la parole. Contemporain de Rama, selon la tradition, il habitait une montagne de Bundelkand, au lieu même qui marqua la première étape du héros dans son exil. C'est là que la postérité aime à le représenter, assis au pied d'un arbre, vieilli par l'âge, amaigri par les jeûnes et couvert de fourmis. Cette fourmilière est devenue le trône du vieux poète, qui ne l'eût pas changé pour celui d'un roi. Quant au héros immortalisé par lui, il a eu de plus hautes destinées. Le fils de Daçaratha est resté dans la croyance des populations de l'Inde ce que Valmiki l'avait fait, un dieu, l'une des manifestations de Vichnou. — Son nom était le cri de guerre des vaillantes tribus du Radjasthan durant les luttes héroïques qu'elles soutinrent contre les Moghols. De nos jours encore, de pieux pèlerins suivent sa trace à travers la presqu'île jusqu'à la fameuse digue bâtie par les singes pour joindre Ceylan au continent, et les sectaires qui ont voué à Vichnou un culte particulier sont assurés d'aller droit au ciel, s'ils prononcent en mourant cette invocation sacrée : « Ram ! Ram ! »

(1) **B. Note sur l'origine de la grande guerre
célébrée dans le *Mahābhārata*.**

D'après le *Mahābhārata*, les Pandavas « furent élevés avec de pieux » pénitents et gardés par leurs deux mères dans les bois sacrés qui » sont propres aux sacrifices, et dans les ermitages des héros de la » vertu ; » mais on ne dit pas où. — D'après un autre passage du même livre, cité par M. Wilson, les montagnes de l'Himalaya sont nommées comme les lieux où s'était faite l'éducation des Pandavas.

Tirés de cette retraite et associés aux fils de Dritarashtra, les Pandavas paraissent sur la scène de l'Inde centrale. Une rivalité de sang et de pouvoir s'élève dans l'empire divisé entre les deux branches apparentées des Kauravas (Kourous) et des Pandavas (Pandous). Indraprèhta, la capitale du nouveau royaume de ces derniers,

(1) Voyez le 2^e vol. de l'*Histoire des rois du Kachmyr* ; p. 391 et 392.

offusque Hastinapoura, qui est le siège plus ancien des premiers (ces deux villes étaient l'une et l'autre situées dans les environs de la moderne Dehli). — *Yudhichhira*, l'aîné des fils de Pandou, parvient à se faire reconnaître maître suprême de toute l'Inde, et fonde une nouvelle ère, à laquelle on a donné son nom.

Ayant perdu au jeu tout ce qu'il possède, ce monarque tombe du comble de la prospérité dans l'exil et dans la misère, que ses frères partagent avec lui, ainsi que Drâupadi, *leur femme commune*, Drâupadi, qui est caractérisée par une expression si belle et si originale, « le cœur visible des Pandavas. » — Le roi malheureux ne se relève qu'après une grande lutte qui s'établit entre les puissances divisées de l'Inde : c'est le *Mahâbhârata*.

(1) **C. Remarques sur le caractère philosophique et religieux de la grande épopée indienne.**

...Le *Mahâhârata*, qui est la plus considérable des épopées, aboutit à une philosophie et à un système religieux. Il en est toujours ainsi des ouvrages écrits dans l'Inde, parce que les guerriers laissent aux brahmanes le soin de retracer leurs actions. Dans ce long récit, on cherche vainement le tableau complet d'une société; on ne voit que deux castes agissant individuellement et chacune selon ses instincts. Le peuple de l'Inde disparaît dans le tourbillon des combats; il n'est nulle part, si ce n'est dans ces armées multiples qui s'entre-choquent çà et là. Que se fait-il dans les villes? Hors des assemblées royales, où l'on disserte sur les devoirs des rois, que se passe-t-il? Les poètes n'en disent rien; ils se taisent sur tout ce qui ne prête pas au développement de la pensée spéculatrice. — Les cités populeuses dont il est question ne présentent à l'esprit qu'un assemblage confus de minarets, d'arcs de triomphe, de portiques, de hautes terrasses dont il est impossible de saisir la physionomie précise. — La campagne, les champs, les terres cultivées qui fournissent à l'homme sa nourriture ne sont ni décrits, ni même indiqués.

(1) T. Pavie. *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1^{er} juin 1857.

Il n'est fait aucune allusion aux travaux des laboureurs ni aux souffrances que cause la guerre à la classe des paysans. Les vaches jouent un rôle assez important dans l'épisode de la *razzia*; elles forment une partie de la richesse des brahmanes; pourtant les pâtres ne sont jamais mis en scène. La caste des *vaïcyas* ou marchands est tout aussi négligée; pas un mot n'échappe au poète qui rappelle les caravanes de ces temps lointains traversant le pays dans toute sa largeur et transportant de l'est à l'ouest les produits de l'Asie orientale. Si par hasard il y est fait allusion, on ne dit ni où elles vont, ni d'où elles viennent. C'est que les Aryens, à l'exemple des nations qui s'établissent par la force en pays conquis, ne prenaient nul souci de la population indigène attachée au sol par les liens du travail. Quoique l'élément indigène se mêlât peu à peu à la caste guerrière et même aussi à la caste sacerdotale, l'esprit de cette double aristocratie demeurait le même; les guerriers s'acharnaient à faire leur métier, même quand il n'y avait plus de barbares à soumettre; ils s'attaquaient les uns les autres à tout propos et sans raison. Ayant perdu tout respect pour le lien conjugal, ils prenaient des femmes partout, dans les basses castes, jusque chez les nations réputées barbares. De ces unions passagères naissaient des fils qui se haïssaient les uns les autres et cherchaient à s'entre-détruire. La couleur blanche des Aryens disparaissait peu à peu dans la caste des guerriers, et l'esprit antique s'effaçait aussi avec les vertus des premiers âges. La décadence était manifeste, et les brahmanes de la forêt, ceux qui vivaient loin des palais des rois, et qui restaient indifférents aux intrigues de la politique, déclaraient hautement que le monde allait entrer dans l'âge du vice.

Cet âge, en effet, ne tarda pas à faire son apparition sur la terre. Un siècle après la mort de Pandavas, il se montra sous la forme d'un *Soudra* au teint noir frappant une vache. La force brutale l'emportait sur la pensée, la civilisation ne faisait plus de progrès, la grande famille aryenne se fractionnait en une multitude de petits États gouvernés par des rois violents et ambitieux; le niveau de la moralité — telle que la comprenait le brahmanisme — allait en baissant toujours. Cette ère fatale, c'étaient les querelles des Kourous et des Pandavas qui l'avaient inaugurée. Voilà pourquoi la caste sacerdo-

tale, qui a chanté cette grande guerre sous le nom de Vyâsa (1), s'est appliquée à flétrir les passions ardentes qui minent la paix du monde et jettent les sociétés hors de leur voie. Tout ce qui troublait sa quiétude lui était odieux, et son égoïsme se trouvait d'accord sur ce point avec les véritables intérêts de la nation indienne. Aussi son jugement a-t-il été sévère. De tous les héros, un seul a mérité l'apothéose, Gondhichtéra, et, s'il est monté au ciel avec son corps, dans le char d'Indra, ce n'est point parce qu'il a montré plus de travaux que ses frères, mais parce qu'il a été roi juste, attaché à ses devoirs, compatissant envers les êtres qui lui témoignaient de l'affection. Sans nul doute, la vérité historique a souffert de cette manière de raconter les événements, mais la poésie y a gagné, et la dignité humaine n'y a rien perdu. On aime à entendre à travers le récit des grandes calamités, la voix des sages, qui domine le bruit des armes et proclame avec obstination que la gloire et la puissance doivent céder le pas à la vertu et à la justice.

(2) **D. Remarques sur les formes gouvernementales dans l'Inde ancienne.**

L'introduction de quatre castes et de toute la forme du gouvernement de *Yudhichthira* eut lieu, dans le Kachmire, vers la fin du xv^e siècle avant notre ère, notamment sous le règne de Djalôka, par suite de la conquête que ce roi fit du pays de Kanjakoubdja et de plusieurs provinces dans l'Inde centrale. Ce gouvernement consistait en sept grands ministères, sous autant de chefs, qui étaient : 1^o le surintendant de la justice ; 2^o celui des subsistances ; 3^o celui du trésor ; 4^o le commandant en chef de l'armée ; 5^o le chef des ambas-

(1) Il est impossible d'attribuer à un seul homme la composition de ce grand poème, tout rempli d'interpolations.

(2) Examen critique du *Radjatarangini*, par Troyer dans son 2^e vol. de l'*Histoire des rois de Kachmyr*, p. 486 et suivantes.

On peut aussi voir, p. 25 de ce volume, un curieux passage sur un gouvernement purement brahmanique dans le Dâkkhân.

sades; 6° celui de la religion, et 7° celui des prédictions. — Nous y voyons les parties essentielles de tout gouvernement existant même de nos jours : les cinq premiers ministères sont fondés sur la nature et sur les besoins de toutes les grandes réunions sociales ; les deux autres dépendent de la civilisation et de l'instruction du peuple, ils se modifient et changent d'après celles-ci, et le dernier peut même disparaître en entier.

Les cours judiciaires furent rangées sous dix-huit titres, que j'ai énumérés dans mes notes, d'après les instituts de Manou.

..... Ce fut le code de ce législateur qui, dans toute l'Inde, fixa l'idée du pouvoir royal. — Selon Manou, un roi a été formé des « particules tirées de l'essence des principaux dieux, » et non-seulement il surpasse en éclat tous les autres mortels, mais « c'est une grande divinité qui réside sous cette forme humaine. » Kalhana, après avoir rapporté les cruautés inouïes de Mihirakula, dit : « Pourquoi donc ce roi, quoiqu'il soit un être faible par sa naissance, n'a-t-il pas été massacré par le peuple ? C'est qu'il fut » protégé par les dieux, qui étaient les auteurs de ses actions. » De plus, par suite de la croyance selon laquelle toutes les conditions des êtres vivants sont prédestinées, les Hindous considèrent leurs rois comme une classe d'êtres formidables, qui agissent selon la nature qui leur est inhérente, et ne sont pas plus coupables en exerçant des cruautés, que ne l'est le lion ou le tigre en assouvissant sa rage et sa faim dévorante. Nous voyons donc la royauté fondée dans l'Inde sur des croyances religieuses, et fortifiée par une longue durée, dont le commencement se perd dans l'obscurité des temps.

Ce que nous venons d'établir à l'égard de l'hérédité irréfragable, ainsi que du grand pouvoir et de l'inviolabilité personnelle du roi, suffira pour expliquer, dans l'histoire du peuple kachmirien, trois faits importants :

1° La royauté, comme institution inébranlable, donna au roi une force qu'il était dispensé de puiser en lui-même et de défendre contre d'autres forces rivales. — Le roi était, pour ainsi dire, la royauté personnifiée, qui n'avait besoin que de son nom, et qui pouvait être ou ornée ou souillée par ses qualités personnelles, mais jamais affaiblie.

2° La succession régulière au trône de père en fils n'a que rarement, pendant 3,252 ans, été interrompue dans le Kachmire. Nous ne trouvons qu'un seul usurpateur du trône kachmirien dans Dâjdja, qui ne se maintint que pendant 4 ans. Ce ne fut que sous les descendants de Lalitaditya, nommément sous la régence de cinq oncles de Vrihaspati (804-816 après Jésus-Christ) que l'ambition de régner commença à susciter des dissensions et des meurtres dans les familles royales.

3° La soumission fidèle des Kachmiriens envers leurs rois ne s'est jamais démentie par le moindre symptôme d'inconstance, et ce peuple endura avec une résignation parfaite les plus tyranniques abus du pouvoir royal.

Il n'est pas nécessaire de donner ici un exposé de la forme du gouvernement des Indiens, sur lequel était modelé celui du Kachmire. On peut en rendre l'idée principale, je crois, en ce peu de mots : « C'est le pouvoir absolu d'un seul sous l'influence directrice de » quelques conseillers officiels, et sous la restriction très-étendue » des coutumes irréfragables qui embrassent et forment toute la vie » domestique et publique du peuple. »

L'administration de la justice est, avec raison, mise à la tête des sept ministères du gouvernement kachmirien ; elle était publique dans ce pays comme dans toute l'Asie. — Le despotisme, qui prive les nations asiatiques de tant de facultés précieuses, n'a pas osé toucher à ce fonds de bon sens qui leur a fait apprécier tout l'avantage de la publicité dans l'exercice de la justice. En effet, la publicité, avec ses mille yeux et ses mille oreilles pour tout voir et tout entendre, place le tribunal à la face du ciel, et, semblable à Yama, le juge suprême des morts, appelle pour témoins les astres du jour et de la nuit, toutes les divisions du temps et tous les éléments de la nature ; elle seule peut restreindre le pouvoir arbitraire du juge, en le soumettant à l'opinion, qui, quoique muette et immobile en Asie, n'y laisse pas cependant que de serrer de crainte le cœur et de rougir de honte le front du juge. La publicité, de plus, est l'institutrice perpétuelle de la morale pratique, avec ses leçons pour toutes les capacités, ses exemples pour tous les cas, et ses terreurs pour les cœurs les plus endurcis ; en un mot, on n'a rien su imaginer

de plus puissant pour effrayer le vice et encourager la vertu que le jugement dernier du monde.....

Dans le Kachmire, les procès, tant civils que criminels, se jugeaient publiquement devant le roi et son conseil, devant lesquels paraissaient les individus en cause, ou requis, et, sans avocats, exposaient eux-mêmes le sujet dont il s'agissait; le jugement suivait sans délai, d'après les lois, et surtout d'après les coutumes des castes et des familles.

Celles-ci, dans le Kachmire comme dans toute l'Inde, se régissaient pour la plupart elles-mêmes, sous des chefs héréditaires, qui décidaient les procès entre les individus, et exerçaient une certaine discipline sur une communauté plus ou moins nombreuse qui reconnaissait leur autorité. Outre les instituts rédigés en code, on connaissait des lois qui n'étaient pas écrites, mais conservées de génération en génération dans la mémoire des hommes; on était soumis à d'anciens usages qui avaient passé dans les mains habituelles des habitants. — Ceux-ci, divisés en tribus et en castes et distingués par une diversité de droits, de métiers et de coutumes, avaient besoin des tribunaux particuliers, érigés dans le lieu de leur communauté même. — Depuis un temps immémorial jusqu'à présent, l'on s'entient, pour les limites des champs, aux marques naturelles, telles que des arbres, des pierres, et au témoignage oral des habitants, dans la mémoire desquels vivent les anciennes traditions. Un contrat, un achat se fait souvent sans aucun écrit, en présence de témoins qui, avec leur postérité, sont regardés à perpétuité comme les monuments vivants de la vérité. On avait donc, sous ce régime, rarement recours au grand conseil présidé par le roi même.

De plus, les chefs de district et de province formaient, on peut le croire, des cours spéciales, semblables à celles qui, sous le nom de *Pandjayet*, existent encore de nos jours dans les grandes villes de l'Inde centrale, d'où, nous le savons, le Kachmire avait eu ses lois. Ces cours étaient composées des personnages choisis du pays, et rendaient des jugements dont on pouvait appeler au roi.

Comme le code simple de Manou est bien loin de comprendre toute la variété des cas de la vie pratique, les juges devaient suppléer au

silence et à l'ambiguïté des lois par un arbitraire très-étendu ; tout dépendait du jugement et du caractère des rois ; l'équité devenait un don de l'homme puissant. Nous en trouvons quelques exemples honorables pour la royauté sous le règne des rois Tchandrapida et Yaçaskara.

J'ai eu occasion de citer dans mes notes, les ordalies qui étaient en usage parmi les Hindous. Cette coutume de remettre à la décision du Ciel ce que le bon sens et une sagacité, même commune, sont à même de résoudre, s'est conservée chez tous les peuples, longtemps après l'état d'ignorance et de superstition qui l'avait fait naître.

Il est très-probable que les criminels étaient punis, dans le Kachmire, d'après les lois de Manou. Bien loin de tempérer la cruauté si déplorable de ce code, nous trouvons qu'à ses autres punitions barbares on ajouta, dans ce pays, celle de l'empalement, qui n'est pas dans les instituts sacrés des Indiens ; ceux-ci paraissent l'avoir reçue de l'ouest de l'Asie, où ce supplice est en vigueur encore de nos jours.

Après la justice, qui doit assurer la sûreté des personnes et de la propriété, se présente, comme partie importante du gouvernement, le système financier, qui fixe le montant et la répartition des contributions de toute espèce, au moyen desquelles sont créés les revenus et les ressources de l'État. — Selon l'opinion générale, le souverain du pays est reconnu, en Asie, pour être le propriétaire du sol dont il peut disposer selon son plaisir, en levant sur le cultivateur, l'impôt sans autre limite que celle d'un maximum accoutumé ; en un mot, il n'existe pas de droit de propriété individuelle, sous un gouvernement despotique. Soutenu par l'interprétation de quelques bandits, on a cru devoir admettre que les lois de Manou donnaient aux monarques du pays un droit absolu sur le sol. Ce droit, il est vrai, paraît résulter, en principe, de certaines expressions vagues de ce législateur ; mais un examen soigneux de divers codes indiens, et surtout la considération des faits constants, laissent à peine un doute sur les résultats suivants :

1° Le souverain du pays n'est pas le propriétaire du sol, et la taxe imposée aux agriculteurs n'est pas une taxe féodale, mais se

paye au souverain, en considération de la protection dont il fait jouir le pays.

2° Sous sa souveraineté doivent se maintenir les droits, strictement allodiaux, de chaque propriétaire qui cultive ou fait cultiver sa terre.

3° A chaque village est attachée une possession territoriale, appartenant à une communauté d'agriculteurs, dont chaque membre, soit individuel, soit agrégé, jouit d'un droit exclusif et héréditaire sur certaines portions de la terre qu'il cultive au moyen de ses dépendants.

4° Ces propriétaires payent leur quotité de taxe en nature à un receveur ou collecteur qui, dans leur nombre, est nommé par le roi.

5° Le receveur est comptable à ses supérieurs, lesquels, ainsi que lui-même, sont, pour les services qu'ils rendent, rémunérés par la remise, soit de la totalité, soit d'une portion de la taxe foncière à laquelle ils sont sujets, ainsi que par certaines immunités et par certains privilèges dont ils sont investis.

On voit que le droit de propriété du sol ne réside ni dans le souverain, ni dans le receveur, mais bien dans le cultivateur. L'État reçoit une partie de la récolte en considération de la protection qu'il donne au moyen d'un gouvernement régulier.

La taxe foncière est limitée par les lois de Manou et d'autres législateurs, selon la qualité du sol, et selon les travaux et les dépenses qu'exigent la culture et la récolte, à un douzième, un huitième, un sixième du produit ; un quart ne pouvait se lever que durant le cas d'une extrême urgence. Cette quotité, quelle qu'elle fût, se payait originairement en nature ; mais les souverains postérieurs, notamment les conquérants, exigèrent à sa place une taxe monétaire.

E. Note sur l'ancienne capitale de Kosala (aujourd'hui pays d'Aoudh), AYODHYA, résidence du divin Rama.

Au nord-est du Douâb se trouvait l'ancienne Kosala (aujourd'hui le pays d'Aoudh) avec sa capitale AYODHYA (l'invincible, l'imprenable), dont les ruines se voient encore en face de la ville moderne

d'Aoudh et s'étendent au loin dans le voisinage de Feizabâd sur la rive méridionale du fleuve (le ou la Gagrah-Sarayou ou Sardjou en sanscrit).—Déjà le *Râmâyana* en parle comme d'une ville *ancienne*, capitale de la dynastie *Ikshvakou* et rivale de la ville de *Kanja-koubdja* (aujourd'hui Kanodje) dont les ruines couvrent, sur la rive occidentale du Gange, un espace de terre aussi étendu que Londres.

« Quel contraste, » s'écrie Ritter, « que celui que présentent les » villes modernes de l'Inde avec ce que nous apprend le poète » Valmiki, dans le *Râmâyana*, des splendeurs d'Ayodhya ! — On ne » saurait cependant taxer cette description d'exagération, car elle » est parfaitement analogue à ce que nous apprennent, sur d'au- » tres antiques capitales de l'Inde, Strabon, Arrien et Mégasthène. »
Voici la description du *Râmâyana* :

Sur le bord de la rivière *Sarayou* s'étendait une ville longue de plusieurs milles. — Les rues allaient sur trois longues rangées, — étaient larges et tirées au cordeau. — Elles étaient ornées de portiques (galeries) et toujours sablées et arrosées d'eau. — Les maisons s'alignaient grandes comme des palais de prince, avec de magnifiques terrasses, cours et salles sans nombre. — La ville était amplement pourvue d'armes et de munitions de guerre et enceinte de fossés remplis d'eau. — Des portes massives s'attachaient aux murailles, roulaient sur des gonds et se fermaient avec de puissants verrous. — Sur les forts remparts se rangeaient les archers pour la défense de la ville, munis d'armes à feu tuant par centaines (*astagni*). — La ville étalait avec orgueil ses temples avec leurs dieux sur leurs chars et les coupoles des palais s'élevaient comme des rochers tandis que les murailles étaient ornées de pierres de plusieurs couleurs comme le champ d'un échiquier. — Dans l'intérieur se voyaient constamment une foule d'étrangers de tous les pays ; des envoyés des princes d'alentour ; des marchands avec des éléphants, des chevaux, des voitures, etc. — Dans les maisons retentissaient le tambourin, la flûte et la harpe dans une douce harmonie. — On rencontrait de tous côtés de beaux jardins et des plantations de manguiers, des bains publics, de belles places rectangulaires qui donnaient à la ville un aspect grandiose. — Dans la soirée, les jardins étaient pleins de promeneurs ; des hommes et des jeunes filles y dansaient dans des

salles voûtées. — Les maisons étaient élevées de trois à sept étages; les grandes portes de la ville avaient chacune son nom particulier, comme, par exemple: *l'Invincible*, *l'Imprenable*, etc., et tout autour des remparts coulait un large fossé d'eau vive (1).

Le palais du roi, décrit dans la même épopée, était un édifice immense et splendide dont l'existence seule; à une époque aussi reculée, suffit pour donner une haute idée de la civilisation à laquelle avaient atteint les Hindous.

Ce palais avait la forme d'un carré long avec sept grandes cours intérieures qui, ainsi que deux ailes latérales, conduisaient au principal corps de l'édifice, enfermé de trois côtés dans un grand jardin. — Un portail d'entrée voûté, sur lequel flottaient différents drapeaux ou étendards, était muni de portes battantes richement sculptées et dorées en ronde bosse, tournant sur des gonds d'argent. — Sur les chapiteaux des colonnes brillaient de beaux vases en cristal (?) avec de jeunes arbres de manguiers. — Ce portail conduisait à une première enceinte semée de fleurs, gardée par un concierge pour lequel il y avait ordinairement un fauteuil à l'entrée de l'enceinte. Cette première enceinte entourait des salles couvertes (les *bârandaries* actuels des Indiens); des escaliers en pierre de couleur conduisaient aux appartements supérieurs, qui avaient vue sur la ville par des fenêtres de cristal (?) — Dans la seconde enceinte, étaient les étables pour les taureaux, les chevaux de selle et les éléphants. — Les bâtiments contenus dans la troisième enceinte étaient pourvus de commodités de toute sorte, comme tables, sièges, chaises, belles peintures, etc. — Là était le lieu de réunion pour le beau monde qui venait faire sa cour à la maîtresse de la maison (?); — là, les seigneurs et les dames se promenaient, et *Maitréya* trouvait un livre, à moitié lu, ouvert sur

(1) Comme le prescrit la loi de Manou pour les villes et forteresses importantes, — ainsi que, d'après la même loi, les murailles d'une ville doivent être pourvues de tours de distance en distance; ainsi étaient les villes des brahmanes sur l'Indus, telles que celles de *Musikanus*, qui frappèrent Alexandre lui-même d'étonnement, et les palais fortifiés au centre des villes que les Macédoniens furent obligés d'enlever d'assaut dans plusieurs circonstances.

une table de jeu? — Dans la quatrième cour était la salle des concerts (*sanguila-sala*), où on lisait des drames et des poèmes, où les demoiselles chantaient, où les *vénas* jouaient pendant que la flûte, les cymbales et les tambourins les accompagnaient. — Des vases avec de l'eau fraîche étaient suspendus pour rafraîchir l'air. — Les deux cours suivantes étaient destinées aux cuisines, à la domesticité. — Les joailliers de la cour y avaient aussi leurs ateliers pour y préparer des ornements en perles, pierres précieuses, coquillages et corail. — La septième cour, enfin, était remplie d'oiseaux rares de toute sorte, rangés dans des cages sur des balcons ou suspendus dans des salles. Ce n'est qu'après avoir traversé cette enceinte qu'on arrivait au corps de logis principal (1), résidence des souverains (*Pandavagriha*), appelée la *maison blanche*. — Tout le palais était entouré d'un jardin avec des fleurs magnifiques et des arbres aux fruits exquis d'où pendaient çà et là des escarpolettes en soie pour les jeunes filles.

Bohlen fait remarquer que les sept cours du palais, les sept couleurs des murailles, etc., faisaient allusion aux sept planètes et qu'on arrivait enfin, à travers ces merveilles, au trône royal, appelé lui-même ciel, où le monarque égal aux dieux siégeait, comme l'autocrate de la Perse antique, entouré de ses sept ministres. — Cette signification religieuse de toute l'architecture qui se répète dans les murailles *septuples* de l'*Ekkatana médienne*, dans les fondements des tours de Babylone, dans les gradins des pyramides des Indiens et des Chinois et dans tant de formes asiatiques, comme dans toute la vie et les mœurs du peuple indien; cette signification religieuse était ici, dans le bassin du Gange (d'après Manou), la plus haute gloire des *quatre races pures*, mais surtout de la race des deux fois nés, des lettrés, des dominateurs suprêmes, les brahmanes! — C'était obéir

(1) Cette description du palais d'un roi, quinze siècles avant l'ère chrétienne, et la description de la *maison de Vasanta-Séna*, dans le quatrième acte du *Chariot d'enfant* (traduction de Wilson, Théâtre hindou, 2^e édition, 1^{er} vol., p. 72), sont dignes de la comparaison la plus attentive et donnent irrésistiblement lieu, selon moi, à des rapprochements, des conjectures, et même des conclusions du plus haut intérêt.

à la révélation, aux préceptes de la vraie science, vivre en un mot d'après la loi des *Védas* et la pratiquer dans toute sa perfection.

Les Hindous d'aujourd'hui ne valent certainement pas ceux que nous montrent le *Rāmāyana* et le *Mahābhārata* dans l'antiquité la plus reculée ; mais, sans comprendre la religion des *Védas*, sans se douter des modifications qu'elle a subies dans la pratique, ils ont foi dans cette pratique défigurée et superstitieuse, qui leur est enseignée, depuis déjà tant de siècles, comme moyen infaillible de *salut*. — Là faut-il, peut-être, chercher avant tout l'explication, si ce n'est l'excuse, de leurs excès.

**F. Extrait de la NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE, etc.
Article *Ahmādhāh*.**

« La puissance mahratte, en 1757, avait pris un développement gigantesque, et aspirait à la domination suprême de l'Inde, prêtant son dangereux appui, selon les circonstances, aux grands dignitaires musulmans, qui se disputaient d'avance les dépouilles des descendants de Teymour, et profitant de toutes les luttes intestines dont ces pays désolés étaient le théâtre. La domination mahratte s'étendait, soit directement, soit par la levée du *tchaouth* (tribut), de la frontière déterminée au nord par l'Himalaya et l'Indus, à l'extrémité sud (ou à peu près) de la péninsule. L'armée mahratte, si inférieure dans l'origine à l'armée moghole et par son organisation et par son artillerie, avait maintenant, sur toutes les forces musulmanes que l'Hindoustan aurait pu réunir, une supériorité marquée. Aussi le peishwa (chef suprême de la confédération mahratte) et ses généraux ne faisaient-ils plus mystère de leurs projets : le résultat de la lutte qu'ils venaient d'engager, en s'emparant de Delhi et du Pandjâb (1758), devait être le triomphe du génie hindou sur le génie musulman. Ahmāh les força d'évacuer le Pandjâb l'année suivante, et, les poussant devant lui, s'approcha graduellement de Delhi. Le sentiment d'un commun danger unit les divers chefs moghols et rohillas dans le nord de l'Inde, et les détermina à accueillir le souverain afghan comme leur libérateur. La fin

de l'année 1759 et toute l'année 1760 se passèrent en manœuvres, en actions partielles et en vaines négociations. Les Mahrattes, par un immense effort, étaient parvenus à réunir, vers la fin de l'année 1760, l'armée la plus nombreuse et la plus forte en artillerie, que jamais chefs indiens eussent commandée. Le généralissime de la confédération musulmane, de son côté, avait concentré ses vieilles bandes et les contingents de ses auxiliaires dans les conditions les plus favorables à l'attaque comme à la défense. Les Mahrattes, commandés par le brahmane Sedashéo-Bhao (communément appelé *le Bhao*), prirent leur dernière position à Panipat, et s'y retranchèrent. C'était là que déjà, plus d'une fois, le hasard d'une grande bataille avait décidé du sort de l'Hindoustan. Ahmād vint camper devant Panipat, et couvrit ses lignes de forts abatis. Il disposa ses forces de manière à intercepter tous les convois qui pouvaient ravitailler ses ennemis. Bientôt le manque de vivres se fit sentir dans le camp retranché de Panipat, et le Bhao dut se résigner à risquer une action générale. Il sortit de ses lignes au jour et à l'heure, pour ainsi dire, prévus par son habile antagoniste, et vint au lever du soleil, le 6 janvier 1761 (11 *djumadi u sani*, 1174 de l'hégire), offrir la bataille au shah dourani. Le défi était accepté d'avance. Ahmād prit ses dispositions avec un sang-froid et une précision admirables. L'action ne tarda pas à s'engager sur toute la ligne; mais, après une vive canonnade, le principal effort des Mahrattes se porta sur le centre, et ils purent se flatter un instant que leurs charges réitérées sur ce point allaient rompre la ligne dourani et leur assurer la victoire. Précisément, à cet instant critique choisi par l'œil exercé d'Ahmād pour décider de la fortune du jour, le shah fit avancer sa réserve et la lança au grand galop, en même temps qu'un corps de cavalerie, qu'il avait envoyé sur sa gauche, reçut l'ordre de charger l'ennemi en flanc. Cette manœuvre, exécutée avec une impétuosité irrésistible, changea en un clin d'œil la face du combat. Le fils du peishwa (Wiswas-Rao) fut tué, le Bhao lui-même tomba percé de coups, et l'armée mahratte, comme frappée de vertige, tourna bride tout à coup et se dispersa dans toutes les directions, poursuivie par la cavalerie dourani, qui en fit un affreux massacre. Jamais désastre plus complet n'avait atteint une armée. Ahmād fit, peu de jours

après, son entrée à Dehli. — Mais il comprit que la cause du pouvoir moghol était à jamais perdue, et que c'eût été poursuivre une chimère que de s'imposer la tâche d'une réorganisation dont les éléments étaient fatalement dispersés par le vent des révolutions. Il reprit bientôt la route de ses États. »

SECTION IV.

RÉSUMÉ ETHNOGRAPHIQUE SUR LES RACES ÉTRANGÈRES QUI SE SONT ÉTABLIES PACIFIQUEMENT DANS L'INDOUSTAN OU QUI L'ONT ENVAHI DEPUIS L'AN 664 DE NOTRE ÈRE JUSQU'À LA CONQUÊTE DE L'INDE CENTRALE PAR BABAR, EN 1525.

S'il est vrai que, jusqu'à nos jours, tout grand changement dans le monde politique se soit plus ou moins résumé et comme incarné dans un homme, cela a été vrai surtout pour l'Orient. En même temps que la pensée collective de l'humanité s'y montre plus disposée qu'elle ne l'est en Europe à subir l'influence de l'imagination et le joug commode des habitudes héréditaires, elle s'incline devant le dogme de la fatalité. Il en résulte que la plupart des Orientaux, tout en admettant la nécessité de la concentration du pouvoir dans une seule main, s'inquiètent peu de la main qui l'exerce. Dans ce drame du despotisme où se jouent parfois leurs destinées, ils s'intéressent plus au rôle qu'à l'acteur ; en d'autres termes, ils respectent moins le souverain que le trône sur lequel il est assis. Qu'un prince y soit appelé par sa naissance, qu'il y soit porté par la révolution ou par la conquête, pour peu qu'il se montre digne du commandement, les peuples obéissent sans hésiter. Si, à la sagesse ou à l'habileté de la conduite, la Providence a permis qu'il joignît la merveilleuse initiative du génie, il entraîne avec lui dans des routes nouvelles les races accourues à sa voix.

L'avenir des peuples, en Asie surtout, est donc lié comme fatalement au sort de certains chefs éminents, qui ont mérité leur admi-

ration ou leur reconnaissance. Le regard s'arrête avec une curiosité mêlée de respect sur ces hommes qui ont marché à la tête de leur siècle, et l'histoire leur demande compte de la mission qui leur a été assignée ici-bas. On ne les connaît bien, toutefois, qu'à la condition d'examiner soigneusement le milieu dans lequel ils ont vécu. Or, à côté des causes extérieures imprévues, des accidents étranges ou de l'indifférence politique qui amènent et sanctionnent, pour ainsi dire, les révolutions en Orient, un examen attentif nous montre, comme en Europe, l'action continue de cet esprit de liberté et de progrès, de cet admirable instinct de conservation, qui guident les nations au milieu de leurs épreuves. Seulement, ce phénomène, invariable au fond, revêt des apparences très-diverses, suivant le caractère des races et leurs habitudes, suivant les influences exercées par le climat et les circonstances locales. Il faut, d'ailleurs, juger les gouvernements asiatiques d'un autre point de vue que celui où nous placent les tendances manifestes de l'Occident à discuter plus sérieusement de jour en jour le principe d'autorité. On se tromperait, si l'on envisageait la soumission des Orientaux au pouvoir comme une soumission aveugle, excluant tout sentiment de dignité et toute revendication des libertés nationales. Les Hindous, en particulier, qui nous ont été représentés comme voués depuis un temps immémorial à la vie contemplative, esclaves de leurs traditions superstitieuses et spectateurs presque impassibles du mouvement des autres peuples, sont loin de justifier la réputation d'insouciance et de servilité qu'on leur a faite. Les grands événements qui se sont accomplis dans l'Hindoustan (même le mouvement insurrectionnel de 1857) portent l'empreinte d'une nationalité vivace, peu disposée sans doute à étendre son influence au dehors par la conquête, subissant avec résignation l'invasion étrangère; quand celle-ci réussissait, après une lutte meurtrière, à s'emparer du gouvernement, mais jalouse de ses libertés municipales et maintenant ses coutumes antiques et ses pratiques religieuses avec une fermeté et une persévérance inébranlables.

Parmi les conquérants qui ont envahi l'Hindoustan avec l'intention d'y fonder une domination durable, deux seulement ont pleinement compris à quelles conditions la conquête devait satisfaire pour

se faire accepter des peuples qu'elle avait soumis : Alexandre et Akbar (1).

Un seul, Akbar, a réussi à fonder un grand empire qu'il a transmis à ses descendants, et, quand cet empire, dont leurs faibles mains ne pouvaient plus soutenir le poids, s'est écroulé en ébranlant l'Asie entière, l'Angleterre en a recueilli les débris, que la France, déjà occupée de sa grande révolution, n'a pu lui disputer qu'un instant. L'Angleterre s'efforcera bientôt, grâce aux inspirations qu'elle doit à un échec imprévu mais mérité, de reconstruire l'édifice impérial sur des bases puissantes; en creusant le sol politique, elle retrouvera celles que le génie d'Akbar avait posées, et reconnaîtra, après deux siècles d'hésitations, qu'elles sont les seules sur lesquelles puisse s'asseoir une domination étrangère. Ces deux faits, également remarquables, ont depuis longtemps appelé mon attention, et ma tâche, après avoir retracé les principaux événements de la vie d'Akbar, doit être de ressaisir les anneaux de la chaîne qui réunit l'Hindoustan du xvi^e siècle, l'Hindoustan d'Akbar, l'empire hindo-britannique du xix^e siècle.

Notre point de départ sera l'étude du milieu où se sont accomplis les grands événements auxquels a présidé l'intelligence d'un homme au xvi^e siècle, celle d'une nation au xviii^e et au xix^e. Ce rapprochement aura-t-il pour résultat de constater que l'instinct gouvernemental des Anglais a été moins favorable aux peuples de l'Inde que le génie du prince asiatique qui s'était assis sur le trône de Delhi? Je ne saurais l'affirmer; mais ce que je me crois sûr d'établir par les faits, c'est que l'étude du pays et des races avait été pour Akbar, comme elle l'est aujourd'hui pour les Anglais, l'élément le plus important du pouvoir, le moyen le plus sûr de bien gouverner ces contrées destinées à subir le joug de la civilisation occidentale. Les

(1) D'après la prononciation persane, il faudrait écrire *Ekkbar*, mais dans l'Hindoustan, siège de la domination de ce prince, son nom est universellement prononcé comme je viens de l'écrire: Akbar, avec le second *a* très-bref. Au moins est-ce, dans ma conviction, l'approximation la plus grande qu'il soit possible d'atteindre en employant les lettres de notre alphabet.

ouvrages qui ont servi de base à mes premières recherches méritent plus particulièrement d'être consultés à ce point de vue; ils présentent un ensemble de renseignements qu'on peut considérer comme les véritables données du problème, et dont j'ai souvent pu vérifier l'exactitude sur le théâtre des faits accomplis.

Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a compris en Europe l'importance des recherches ethnographiques appliquées à la politique. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais, les Français, ont marché avec ardeur dans cette nouvelle carrière. Les Anglais surtout, auxquels le concours des circonstances les plus merveilleuses a livré le sort de cette immense agglomération de peuples qui compose l'Hindoustan, ont senti la nécessité d'étudier l'organisation physique, le caractère, les mœurs, les traditions, les langues, les monuments des races diverses dont le respect et la soumission confiante sont indispensables au maintien de leur domination. Il faut reconnaître que les orientalistes anglais ont noblement défendu, depuis William Jones, la devise de leur adoption : *Ex Oriente lux*; mais le règne d'Akbar leur avait légué le premier exemple de ces investigations philosophiques dans l'immortel ouvrage d'Abou'l Fazl, l'*Ayin-Akbâri*, qui résumait avec une supériorité incontestable les connaissances historiques et statistiques de ce siècle dans l'Orient, en même temps qu'il exposait un système de gouvernement dont les bases principales ont été adoptées par l'Angleterre, au XIX^e siècle, pour l'administration de ses immenses possessions à l'est du cap de Bonne-Espérance.

La détermination précise des éléments dont se composait la population de l'Hindoustan lors des premières invasions des mahométans et celle des éléments additionnels introduits par la conquête ou par d'autres voies ne doivent pas, remarquez-le bien, profiter seulement aux Anglais; elles se rattachent à la solution du problème général de la dispersion et de la subdivision des races primitives, problème qui intéresse l'humanité tout entière. C'est vers ce double but que la science s'est frayée des routes nouvelles *en recherchant désormais, dans l'histoire des rois et des dynasties, bien moins l'enchaînement des faits biographiques que la détermination des causes qui ont amené le progrès ou le déclin des races.*

L'origine de ces races diverses, la marche des principales d'entre elles au travers du globe, leurs divergences d'un même point de départ, leurs rencontres, leurs luttes, leurs alliances, leur fusion plus ou moins intime dans de certaines circonstances, tels sont les points de recherche, d'analyse et de discussion qui se présentent à la nouvelle école historique. — Quand on a eu l'occasion d'observer de ses propres yeux les caractères que présentent certaines agglomérations humaines et d'en étudier le détail, on n'a pas tardé à se convaincre qu'il n'est point de question ethnographique véritablement isolée. L'étude de la plus humble race intéresse en fait l'histoire de quelque grande famille humaine, et, par suite, l'humanité. Ainsi l'étude des races himalayennes nous fait remonter à l'histoire de ces hordes guerrières qui ont planté leurs étendards sur les murs de Pékin, de Delhi, de Vienne et de Moscou; ainsi nous sommes amenés à comprendre dans la grande famille mongholienne ou touranienne (une des branches du grand tronc scythique) non-seulement les nomades de la haute Asie, Tourks, Monghols et Tangous, mais aussi (avec un grand degré de probabilité, si ce n'est avec une entière certitude) les Tibétains, les Chinois, les Indo-Chinois et les Tamouliens ou aborigènes de l'Hindoustan.

Les preuves de toute espèce qui ont servi à démontrer l'unité de la famille *irânienne* sont parfaitement applicables à la démonstration de l'unité de la famille *tourânienne*, et ici les difficultés, les contradictions apparentes sont beaucoup moindres que celles qui semblaient repousser le fait aujourd'hui admis, — que les Persans, les Hindous, les Germains, les Russes, les Anglais, les Irlandais, sont membres de la même famille irânienne. Les premiers investigateurs ont beaucoup insisté sur les différences radicales des trois branches primitives du tronc scythique, tangouse, monghole et tourke; mais les recherches modernes tendent à les concilier. Les rapports de langue sont encore très-contestables, mais les ressemblances physiques sont manifestes, et il est à remarquer que cet ensemble de traits caractéristiques se retrouve chez tous les aborigènes de l'Inde, en sorte que l'on peut reconnaître un type *quasi-scythique* à toutes les peuplades tamouliennes, depuis le *Cavéry* et le *Vaygarou* dans le Sud jusqu'au *Cosi* et au *Bagharati* du Nord,

— physionomie décidément opposée à la figure *caucasienne* des *Aryens* de l'Inde ou Hindous. On peut donc regarder comme certain que les aborigènes de l'Inde sont *tous* venus du Nord et du tronc scythique ; mais, comme, de toute antiquité, les *passes* connues depuis Attok sur l'Indus et la vallée du Kachmire jusqu'au cours inférieur du Brahmapouttra ont été fréquentées, ce n'est qu'à l'aide des plus amples et des plus minutieuses recherches que l'on pourra déterminer si les aborigènes de l'Inde doivent leur physionomie scythique aux Tangous, aux Monghols ou aux Tourks. On aura à se demander, en outre, à quelles époques, par quels points, l'immigration a eu lieu.

Ce que je disais des Tamouliens, il faut le répéter à l'égard des races tibétaine et chinoise. A laquelle des trois grandes branches bien connues de l'arbre scythique faudra-t-il rapporter leur origine ? Quand on réfléchit qu'on compte au moins cent passes dans l'Himalaya et ses prolongements depuis Guilguit (entre Kondouz et le petit Tibet) jusqu'à Tchiltagong sur la balle du Bengale, et qu'il a dû s'écouler bien des siècles avant qu'aucune légende ou chronique pût nous aider à former une conjecture sur l'époque des premiers passages ; quand on pense à la complication du mélange des races *primaires*, iranienne et tourânienne, et de leur dérivées dans l'Hindoustan, on comprend la variété et la difficulté des problèmes qui se présentent aux recherches ethnographiques, lorsqu'on prend pour point de départ ce massif gigantesque de l'Himalaya d'où rayonnent tant de peuples, et qui est peut-être le berceau de l'espèce humaine !

Les questions que soulève l'étude comparée des races *primaires* intéressent non pas seulement le philosophe et le moraliste, mais aussi et au plus haut degré l'homme d'État, car il en est d'un gouvernement qui se méprend sur le caractère des populations qu'il régit comme d'un père qui a mal jugé la constitution et les dispositions, les qualités et les défauts de ses enfants. — L'auteur d'une curieuse étude sur les *aborigènes de l'Inde*, Hodgson, cite un exemple frappant et comparativement récent du danger des théories gouvernementales, quand elles reposent sur des données inexactes. L'honorable M. Elliot, secrétaire général du gouvernement suprême

des Indes anglaises (il y a une vingtaine d'années), parlant du perfectionnement des Hindous par la voie de l'éducation, maintenait formellement l'impossibilité d'en faire des hommes vigoureux et de bons citoyens, *par suite de l'infériorité relative de la race à laquelle ils appartiennent*, et il est indubitablement prouvé que la *race hindoue* et celle à laquelle appartient *M. Elliot lui-même* sont une seule et même race. Ce n'est là cependant qu'un des faits capitaux acquis à la science ethnographique, et les résultats déjà obtenus par cette méthode d'investigation patiente et scrupuleuse qui s'appuie sur l'étude des langues, des monuments et des usages, et sur les caractères physiques, ont une tendance manifeste à changer les idées reçues sur plusieurs grandes questions historiques. Ainsi, pour le dire en passant, Bunsen, dans ses savantes recherches sur l'Égypte (1), déclare en propres termes « que la connaissance de Dieu, aussi bien que la connaissance du langage, parmi les Égyptiens, a ses racines dans l'antique Asie et dans l'ancien territoire arméno-caucasien, » et il ajoute que *cette terre*, partie de l'*Aram* des premiers âges, est liée au royaume primitif de Babel; que les hiéroglyphes d'Égypte ne sont, dans l'histoire du monde, qu'une particularité encore existante du vieux temps de l'humanité aramite-arménienne, précisément comme l'Islande montre, encore existante, la Norvège du VIII^e siècle. » Les découvertes les plus récentes faites sur les bords du Tigre (2), dans ces couches gigantesques de ruines exhumées par les Botta, les Layard, les Rawlinson, les Laplace, etc.,

(1) *Egyptens Stelle in der Weltgeschichte*, etc. Place de l'Égypte dans l'histoire du monde, 3 vol. in-8°. Hambourg, 1843-46.

(2) « Le Tigre est comme une ligne de démarcation entre les nations indopersanes et les nations sémitiques ou araméennes. De ces deux grandes souches de peuples, qui les premiers entreprirent la civilisation du monde, l'une étend ses ramifications au nord-ouest, l'autre au sud-ouest. Aux peuples indo-persans se rattachent, par leur langues et leurs institutions, les populations de l'Europe. Les nations sémitiques se partagent l'Assyrie, la Syrie, l'Arabie, la Palestine, la Phénicie, et envahissent l'Afrique. Tel est le point de vue élevé qui domine l'histoire. »

F. Hoeffler. — *Second Mémoire sur les ruines de Ninive*, p. 7 et 8. (Firmin Didot. Paris, 1830, in-8°).

paraissent confirmer ces vues hardies et rattacher les rameaux hindou et égyptien à une même souche ensevelie, pour ainsi dire, sous la poussière des siècles, mais que la critique monumentale éclairera bientôt d'un jour nouveau. Torrens, dans un intéressant mémoire sur la race brahmanique, se montre disposé (comme, avant lui, Vans Kennedy) à croire qu'il sera possible, en effet, de remonter à cette source antique et de prouver l'origine babylonienne du sanscrit et de la mythologie hindoue. Des inscriptions trouvées sur des dalles, sur des briques, sur des vases retirés de ces merveilleuses ruines, ont présenté des caractères ressemblant à ceux des *lât*, et qui, déchiffrés pour la première fois par l'admirable sagacité de James Prinsep, semblent une forme ancienne de *dewanagri*. Guidé par ces indices et par les traditions et s'appuyant sur les recherches de Bunsen, Torrens a essayé de montrer comment on pouvait expliquer, d'un côté, les analogies ou plutôt les identités frappantes; de l'autre, les différences extraordinaires que présentent les Égyptiens et les Hindous; de quelle nature ont été les relations qui sont indiquées entre ces deux grandes familles, originairement parties du même point; à quelles époques il convient de les rapporter; quelles routes ces familles ont suivies pour arriver l'une en Égypte, d'où elle a rayonné, pour ainsi dire, sur le monde entier par la guerre, le commerce et les arts; l'autre dans l'Inde gangétique, où l'attendaient d'autres destinées sous l'influence d'un climat différent et d'une nature plus poétique. Il reconnaît dans cette branche de l'émigration primitive la *race brahmanique* envahissant l'Hindoustan par le nord-ouest, après avoir fait à Bamiân une halte indiquée par les monuments (1), et traversant l'Indus pour s'établir d'abord dans la région comprise entre l'Himalaya et les monts Vindhya (2), puis occupant successivement tout le pays. Elle n'avait pas trouvé sa science et sa philosophie dans l'Inde; elle en avait

(1) Voyez la description de ces monuments donnée dans l'*Ayin-Akbary*, et celle de Burnes (p. 156 à 163 du 2^e volume de l'édition, in-12), écrites à trois siècles de distance.

(2) Voyez *Lois de Manou*, liv. II, p. 17 à 24, traduction de Loiseleur-Deslongchamps.

apporté au moins le germe, des régions transsindhniennes, etc. Telles sont les principales propositions qui, dans l'opinion de Torrens, découlent nécessairement des faits archéologiques aujourd'hui connus.

Serrant la question de plus près encore, en ce qui touche à l'histoire de l'Hindoustan, Hodgson, dans les mémoires dont il a enrichi, comme Torrens, le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, fait remarquer que la population idolâtre de l'Inde se divise en deux grandes classes : les *Aryens* ou *immigrants*, et les *Tamouliens* ou *aborigènes*, et que l'unité de la *famille aryenne*, depuis le pays de Galles, dans l'extrême occident de l'Europe, jusqu'au pays d'Assam, extrême orient de l'Inde anglaise (1), a été démontrée par les recherches linguistiques. Divers détachements de cette grande famille se sont établis dans tous les climats compris entre l'équateur et le cercle arctique. Démêler l'affiliation de ces diverses races par l'étude critique des langues, malgré les altérations produites par la marche variée des civilisations, malgré les altérations non moins remarquables résultant inévitablement de l'influence des climats sur la constitution physique, telle était la tâche herculéenne qu'il s'agissait de mener à bien. Quant à la race tamoulienne, bornée à l'Inde, elle semblait offrir un sujet d'étude moins intéressant et moins utile. Cette étude embrasse néanmoins des questions de la plus haute importance. La plupart des Tamouliens sont aujourd'hui sujets britanniques : on les compte par millions. Ils s'étendent depuis le cap Comorin, au sud, jusqu'à la région des neiges éternelles ; dans chaque contrée boisée ou montagneuse du vaste continent de l'Inde, il existe des centaines de milliers de ces créatures humaines qui, depuis trois mille ans au moins, suivant Hodgson, y vivent dans un état peu différent de celui dans lequel se trouvaient les Germains au temps de Tacite. Ils paraissent, à quelque point de leur *habitat* sporadique qu'on les observe, aussi supérieurs aux Hindous *aryens* par leur exemption de tous préjugés enracinés, qu'ils leur sont inférieurs en éducation et en savoir. « Que celui donc, dit Hodgson, qui étudie

(1) Sur une zone de 90 degrés de longitude, ou de plus de deux mille lieues d'étendue.

sérieusement les progrès de la société, qui veut remonter aux éléments des destinées humaines, au lieu de méditer laborieusement sur le passé, ou plutôt sur ce qui n'en est qu'une imparfaite esquisse, se donne pour tâche de tracer un portrait fidèle de ce qu'il a devant les yeux ! » Les travaux de l'homme d'étude et de science profitent ici, je le répète, à l'homme d'État, car les enfants de ces races primitives furent les anciens possesseurs du sol, les premiers cultivateurs des parties les plus riches, les plus ouvertes, les plus fertiles de l'Hindoustan ; ils en ont été violemment expulsés par l'usurpation de la race brahmanique. Un des grands objets de cette recherche est de déterminer *quand et dans quelles circonstances* la dispersion de ces premiers propriétaires du sol a eu lieu, et de recomposer, à l'aide des dialectes soigneusement comparés, des caractères physiques non moins soigneusement rapprochés, des croyances et des mœurs analysées dans la même intention, — de reconstruire, dis-je, l'unité de la race tamoulienne. Il est à remarquer que ces races aborigènes vivent toutes dans les contrées sujettes à la *malaria* et *y prospèrent*. Pour toute autre race européenne ou native, le climat de ces contrées est mortel. Hodgson voit dans ce fait la preuve que les Tamouliens occupent les localités que nous indiquons, depuis des milliers d'années.

Quels que soient, au point de vue ethnographique et philosophique, les résultats de ce nouvel ordre de recherches, il suffira à mon but actuel de constater que les races aborigènes de l'Inde, refoulées par l'invasion des races himalayennes ou caucasiennes dans les montagnes ou les forêts de l'intérieur, s'y sont maintenues de tout temps, qu'elles n'ont jamais été qu'imparfaitement soumises, et que les gouvernements qui se sont succédé dans l'Hindoustan ont dû tenir compte de leur présence et de leur action politique (1). Cependant, les causes perturbatrices et en même temps les éléments d'une vie nouvelle devaient venir du dehors, et ce fut encore par le nord-ouest, et à dater de la conversion de l'Asie centrale au mahométisme, que cette impulsion puissante atteignit l'Hindoustan.

(1) Voyez, tout dernièrement encore, quels embarras les Bhils, les Culis, les Sonthals, etc., ont causés au gouvernement de lord Canning.

A l'époque des premières conquêtes des Arabes et de l'annexion de la Perse à leur empire, les montagnes du Mékran étaient habitées par les Béloutchis; la chaîne des monts Soleiman et celle de Ghôr étaient dans la dépendance des Afghans; les plaines entre les montagnes et l'Indus étaient occupées par les Indiens. La première invasion de ces contrées remonte à l'an 44 de l'hégire, 664 de notre ère; d'autres expéditions eurent lieu, dans la suite, avec des succès divers, mais les Afghans, bien que convertis de bonne heure au mahométisme, ne furent soumis qu'au temps du sultan Mahmoud; encore ne dut-on regarder cette soumission que comme partielle. Nommés *Afghans* par les Persans, ils se désignent eux-mêmes par le nom de *Poushtâneh* ou *Poushtânouh* (parlant le *pousthû*), d'où les Hindoustanis ont fait le mot *Pathân*, sous lequel les Afghans sont connus depuis des siècles dans l'Hindoustan. Cette race, plus remarquable par la vigueur de sa constitution physique que par son intelligence, a cependant donné des souverains à la Perse, à Bâlkh et à Dehli.

On ne sait rien des premières croyances religieuses des Afghans; mais leur voisinage de Bâlkh et leurs antiques relations avec la Perse doivent faire présumer qu'ils étaient adorateurs du feu. Ils avaient envahi le territoire de l'Hindoustan, du côté du Pandjâb, dès l'an 63 de l'hégire; mais, par suite d'un arrangement avec le radja de Lahore, ils renoncèrent à leur entreprise dans cette direction, et bornèrent leurs excursions pendant longtemps à la vallée du bas Indus. Les Arabes cependant, en même temps qu'ils dirigeaient une première expédition contre Kaboul, avaient poussé une forte reconnaissance jusqu'à Moulân, d'où ils ramenèrent beaucoup de prisonniers. Une expédition plus importante, et qui eut des résultats plus durables, les rendit maîtres du Sindh en 711, après quoi Moulân tomba entre leurs mains. Ils pensèrent probablement à étendre leurs conquêtes dans le centre de l'Hindoustan; mais ils rencontrèrent dans l'organisation, à la fois militaire et religieuse, du peuple hindou des obstacles plus sérieux que ceux qu'avait pu leur opposer la Perse, où la religion et le gouvernement ne se prêtaient aucun appui. Les prêtres des adorateurs du feu étaient sans influence sur le peuple et aussi méprisés des masses que les ministres du

culte brahmanique étaient respectés de toutes les classes et intimement liés au gouvernement de leur pays. Aussi les musulmans, après une occupation de moins de quarante ans, furent-ils chassés des provinces qu'ils avaient conquises sur le bas Indus par la tribu radjpoute de Souméra, et les Hindous s'y maintinrent pendant près de cinq siècles à dater de cette époque.

Les entreprises des Arabes sur un autre point eurent des conséquences d'une tout autre importance. Cinquante-cinq ans après la conquête de la Perse, ils traversèrent pour la première fois l'Oxus, et pénétrèrent dans le pays que l'histoire a désigné sous le nom de Transoxiane, et qu'ils nommèrent *Mâwar oul Nahr* (littéralement : *au delà de la rivière*). Ils occupèrent d'abord Hissar vis-à-vis de Bâlkh; six ans après, ils étaient maîtres de Samarkand, de Bokhara et du royaume de Kharizm (aujourd'hui Khiva). Enfin, au bout de huit années et après une lutte souvent indécise avec les Tourks, ils avaient étendu leurs conquêtes sur le royaume de Ferghana (aujourd'hui le Konkan) et au delà du Sirr (*Jaxartès* des anciens) jusqu'au pied de l'*Imaüs*. Le mahométisme se propageait, par le glaive et par les efforts d'une prédication ardente, jusqu'au centre de l'Asie. La Transoxiane était occupée, à cette époque, par une partie des peuples que nous désignons en Europe sous le nom général de Tartares, et qui se composaient des trois grandes nations ou familles que nous avons déjà mentionnées : *Tourks*, *Moghols* et *Tangous*; mais il est peut-être impossible de déterminer d'une manière précise à laquelle de ces races les Arabes eurent affaire en réalité. Aujourd'hui les Mantchous (ou Tangous) sont à l'est; les Mongols ou Moghols au centre, les Tourks à l'ouest; mais la position relative des deux derniers a varié dans les temps historiques, et nous ne pouvons dire ce qu'elle a été dans l'antiquité. Toutes ces nations se rapprochaient par la plupart de leurs caractères physiques, par leur amour de l'indépendance et de la vie nomade, par leurs institutions patriarcales, par le culte qu'elles professaient pour les grands pouvoirs de la nature, et leur adoration du soleil, des astres, du feu. Formées en grandes monarchies et cependant sans cesse en mouvement dans leurs immenses territoires, ces hordes nomades étaient partagées en tribus qui se disputaient la prééminence. Telle de ces tribus est

campée aujourd'hui sur les bords du Volga, que l'histoire retrouve peu de temps après sous la grande muraille de Chine ; telle autre qui naguère occupait à peine une vallée dans les monts Altaï s'est accrue, dans quelques années, au point que la Tartarie tout entière est devenue trop petite pour elle. Ce que l'on peut affirmer, c'est que les Ousbegs, qui possèdent de nos jours la Transoxiane, les Tourkomans des bords de l'Oxus et de l'Asie Mineure, les tribus errantes du nord de la Perse et les Ottomans ou Turcs de Constantinople, sont tous d'origine tourke. Ce qui est non moins certain, c'est que la tribu dont Tchinghiz-Khan était le chef immédiat était *moghole*, ainsi que la majeure partie de son armée. Enfin, l'armée d'invasion de Teimourlang (Tamerlan) se composait presque entièrement de Tourks. Il est très-probable qu'à l'époque de l'invasion arabe, la masse de la population de la Transoxiane appartenait à cette dernière race.

Bien que convertis à l'islamisme, dont ils devinrent à leur tour les plus zélés propagateurs, ces peuples supportaient impatiemment le joug étranger : les révoltes y prirent un caractère d'obstination et de durée qui accéléra la chute de l'empire arabe. Moins d'un demi-siècle après la mort d'Haroun-al-Rashid, le Khorassan et la Transoxiane avaient cessé, pour toujours, de reconnaître l'autorité du commandeur des croyants. Les Arabes ne figurent désormais dans ces contrées que comme des colons ou des aventuriers, et on ne les rencontre dans l'Inde gangetique ou dans le Däkkhän que comme navigateurs commerçant sur les côtes, comme marchands, ou bien comme soldats mercenaires au service des princes du pays.

A dater de l'année 860 de notre ère, ces agglomérations de tribus pastorales et guerrières qui s'agitent entre le Jaxartès et l'Indus, malgré la redoutable barrière du Caucase indien, passent sous la domination successive de chefs appartenant aux races principales qui viennent d'être signalées. Pendant des siècles, l'Afghanistan est le grand chemin et le point de rencontre hostile des nations que le flux et le reflux de ces races turbulentes forme, détruit, modifie sans relâche. Depuis Hérodote jusqu'à nos jours, l'histoire entend le bruit lointain de ce bouillonnement des peuples asiatiques, et recueille le récit étrange de leurs chocs réitérés ; mais, si l'on en excepte la mer-

veilleuse expédition d'Alexandre, aucune époque historique, dans l'extrême l'Orient, n'est aussi riche en événements propres à affecter les destinées de l'espèce humaine que celle qui commence à Mahomet et se termine avec la vie d'Akbar. Nous ferons remarquer que le lieu où se déroule l'exposition de ce drame immense qui a duré dix siècles est le même que les exploits d'Alexandre avaient immortalisé. De ce point critique (dont j'ai déjà signalé toute l'importance) (1), Alexandre rêvait à trente ans, et avec ses quelques milliers de vieux soldats européens, la conquête qu'accomplirent en cinq siècles les générations envahissantes que les Tourks, les Afghans, les Moghols, envoyèrent tour à tour dans l'Hindoustan ! — C'est un grand spectacle sans doute et bien digne d'être étudié et médité, que celui que présentent les cultes, les alliances, les fusions partielles, les transformations graduelles de tant de peuples et la marche de l'humanité, résultante mystérieuse de ces forces convergées à leur insu vers un but providentiel. Les altérations subtiles par chacun de ces peuples aux différentes phases de sa vie guerrière et politique, altérations qui ont atteint plus ou moins profondément non-seulement ses mœurs et ses croyances, mais jusqu'à ses caractères physiques, ont été en partie constatées par les historiens mahométans, et sont aujourd'hui l'un des sujets les plus intéressants des recherches de l'ethnographie philosophique. Les tribus tartares qui se sont mêlées aux peuples plus occidentaux ont perdu le rude aspect et la physiologie repoussante de leurs aïeux. La population des villes a plus changé que celles des campagnes. Les premiers musulmans qui s'établirent dans l'Hindoustan étaient des hommes athlétiques au teint animé, vêtus d'une courte tunique de gros drap, et chaussés de fortes bottes. Au temps d'Akbar, ils étaient déjà d'une taille plus svelte, d'un teint beaucoup plus foncé, portaient de longues robes blanches plissées, de la plus fine mousseline, des pantoufles brodées, et les jambes nues. Sous Aurengzeb, les différences entre les musulmans de l'Hindoustan et ceux de l'autre côté de l'Indus étaient telles sous tous les rapports, qu'Aurengzeb lui-même ne parle des Persans,

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 mars 1840, et pages 9 à 11 du présent volume.

autrefois le modèle par excellence aux yeux des Hindoustanis pour les mœurs, les usages et le savoir-vivre, que comme d'un peuple de barbares.

A ces races, il faut ajouter les éléments secondaires fournis par l'Europe ou l'Asie à la population de l'Hindoustan, dès le temps où Bâbâr se préparait à enlever à la dynastie patane le sceptre de cet empire. Outre les mahométans, trois autres espèces de religieux avaient trouvé asile dans l'Inde du Sud, et y avaient formé des établissements dès les temps reculés : ce sont les guèbres, les juifs et les chrétiens, connus sous le nom de chrétiens de saint Thomas, chrétiens syriaques ou *souryanis*. L'histoire de ces derniers remonte très-certainement aux premiers siècles de notre ère, et offre des détails d'un haut intérêt. Ils ont vécu sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabâr, protégés en général par les princes hindous, persécutés quelquefois par les brahmanes, et plus tard par les Portugais, qui les considéraient comme schismatiques nestoriens et les traitaient comme tels, mais ignorés des premiers souverains mahométans de l'Inde. Les juifs qui étaient venus chercher un refuge dans cette partie de l'Orient avaient obtenu, vers la fin du v^e siècle, l'autorisation du roi hindou de Kranganor (Malabâr) de s'établir sous sa protection, eux, leurs femmes et leurs lévites, avec garantie de leur propre juridiction patriarcale et des privilèges pour leurs chefs. Ces chrétiens et ces juifs formaient des colonies assez nombreuses (1). Ils ont, à diverses époques, fourni de bons soldats aux armées indiennes, et encore aujourd'hui les juifs envoient d'excellentes recrues à l'armée de la présidence de Bombay. Quant aux guèbres, connus depuis longtemps, plus particulièrement, sous le nom de *parsis*, poursuivis par la glaive des Arabes comme adorateurs du

(1) Leurs chartes d'établissement, avec le détail des immunités et privilèges qui leur furent accordés, gravées sur l'airain (ou sur une composition métallique analogue) en diverses langues, ont été copiées et envoyées en Europe par Claude Buchanan, qui visita ces curieuses colonies en 1807 ; mais elles n'ont pas encore été, que je sache, déchiffrées. La plus ancienne de ces plaques métalliques offre en regard une écriture cunéiforme semblable à celle de Persépolis ou de Babylone, et une écriture indienne d'un caractère inconnu comme celui des autres planches.

feu et sectateurs de Zedhust (Zoroastre), ils avaient cherché leur salut, vers 644, en partie dans la Perse orientale, difficilement accessible, dans le Kerman et dans Herât, en partie dans Ormuz (Ormuz, Harmozie), sur le golfe Persique; mais la vengeance de Jeïmour, qui avait hérité de la haine des Arabes contre les guèbres (1), les atteignit partout où ils s'étaient réfugiés et les poursuivit jusqu'au delà de l'Indus. Ceux d'Ormuz ne purent y séjourner que quinze ans; mais ils avaient appris, dans ce grand entrepôt du commerce de l'Orient, l'art de construire et de diriger les vaisseaux, et ils transportèrent cette noble industrie à Diu, dans le Goudjrate, et de là à Urdwara, sur la côte de Bombay (2), où ils résidèrent pendant des centaines d'années. Plus tard, ils s'étendirent à Cambay, Sourât et Bombay, où ils prospèrent aujourd'hui au nombre de plus de cent cinquante mille familles, surtout comme constructeurs et négociants. Anquetil, l'immortel analyste du *Zendavesta*, nous a tracé un tableau de maître des mœurs et des opinions des parsis modernes. Quoiqu'ils aient beaucoup emprunté à l'asile qui les sauva des persécutions des mahométans, ils ont cependant conservé leur ancienne religion, et Urdwara, où leur feu sacré éternel apporté de Fars se conserve religieusement, est toujours la résidence des principaux ministres de leur culte. Par eux, le *zend* et le *pehlvi* sont devenus accessibles à la science dans leur sens, leur écriture et leur littérature, et les livres sauvés au moyen des relations secrètes entretenues par ces courageux exilés avec leur mère patrie forment, depuis Anquetil, l'un des sujets les plus intéressants et les plus importants des recherches de nos orientalistes.

A côté des juifs, des chrétiens, des mahométans et des parsis, les Chinois, les Malais, les Arméniens et les Abyssiniens s'étaient aussi établis sur différents points des côtes, mais plutôt en colonies éphémères ou en ramifications isolées. Les Malais s'étaient mêlés à plusieurs peuples de la côte de Coromandel; les Chinois s'y montraient

(1) Les musulmans les appellent *gueber's*, *gaber's* et *kafer's*, c'est-à-dire mécréants, quelquefois aussi *magh* (μαγοι des Grecs, *magi* des Latins), ou mages.

(2) Par vingt degrés de latitude nord.

où s'y établissaient temporairement, comme en d'autres points de l'extrême Orient, pour les besoins de leur commerce ou de leur industrie; ils s'étaient installés à China-Patnam (Madras). Les Arméniens pénétrèrent dans le Däkkhän, comme commerçants, par suite de leurs anciennes relations avec les juifs et les chrétiens syriaques. Les Abyssiniens, venus d'abord avec les Arabes, soit comme esclaves, soit à leur solde, s'introduisirent aux cours des sultans mahométans sur l'Indus et le Gange, et y jouirent d'une faveur qui les éleva parfois aux plus hautes dignités; mais ce fut surtout dans le Däkkhän que les dynasties guerrières mahométanes, cherchant à augmenter leurs ressources militaires par l'enrôlement de troupes étrangères, employèrent ces aventuriers abyssiniens. Les conquérants tartares en introduisirent aussi dans l'Inde et en firent leurs gardes du corps. Les Abyssiniens s'y rendirent redoutables par leur bravoure et leur sauvagerie. Ils devinrent mahométans, s'allièrent à des femmes indiennes, formèrent un peuple métis, différent par la couleur et le caractère des Arabes et des Hindous, dont ils se firent également détester. Quelques-uns d'entre eux devinrent chefs militaires, gouverneurs de provinces et même chefs de petites dynasties indépendantes, avec les titres de *sidi* (seigneur), en arabe, et de *navâb*.

Enfin, en même temps que le sultan Bâbâr, par ses premiers exploits sur les frontières nord-ouest du Pandjâb, se préparait à la conquête de l'Hindoustan central, des métamorphoses nouvelles, inattendues, s'annonçaient sur le bord méridional de la côte de Malabâr par l'arrivée des Portugais. Ainsi les destinées du peuple hindou devaient se modifier à la fois par l'action des races de l'Asie septentrionale et de l'Europe occidentale. Le premier débarquement de Vasco de Gama avait lieu le 20 mai 1498. En 1510, Albuquerque prit la ville forte de Goa et en fit la capitale de la vice-royauté de la couronne portugaise dans l'Inde. (Nous verrons ce qu'est devenue cette vice-royauté!) Ici, les Portugais se mêlèrent à la population indigène et prirent à leur solde des Malabârs, des Canarais et d'autres tribus du Däkkhän; ici, comme élément de leur gouvernement colonial, ils introduisirent l'inquisition, cet épouvantail du catholicisme, qui, selon l'expression de Schlegel, semblable

à un spectre noir, accompagne invariablement les deux nations de la péninsule pyrénéenne dans toutes les parties du monde. C'est de ce point remarquable et sous l'influence de ce tribunal redouté, interprète suprême à cette époque de la religion du Christ, que devaient partir les missionnaires jésuites, chargés, à trois reprises différentes, de tenter la conversion du grand Akbar.

Tel était, au point de vue ethnographique, l'état de l'Hindoustan au moment où ce pays allait passer sous le sceptre des Babérides.

DEUXIÈME PARTIE.

L'INDE

SOUS LA DOMINATION MUSULMANE ET PLUS PARTICULIÈREMENT
SOUS AKBAR ET AURENGZEB.

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION.

Ce livre est sérieux. — Son devoir n'est pas d'amuser, mais d'intéresser, s'il est possible, et d'instruire au besoin.

La question de l'Inde, dans la crise actuelle, m'a semblé ne pouvoir être bien comprise qu'en faisant reposer l'étude du présent sur les enseignements du passé.

Je suis fermement convaincu qu'il a été impossible, jusqu'à présent, que la curiosité très-vive et très-légitime du public trouvât des éléments d'appréciations sérieuses dans les documents officiels ou dans les correspondances particulières qui ont été reproduites par les journaux.

Trois races et trois croyances exercent aujourd'hui une influence remarquable sur la domination et sur les destinées de l'Hindoustan.

Les Hindous, les chrétiens, les musulmans, ont été, dans l'ordre strictement chronologique, les premiers occupants du pays.

Au point de vue politique, l'importance que l'*histoire* assigne à chacun d'eux place la race chrétienne en tête, la race musulmane immédiatement après elle, la race hindoue au dernier rang.

Aujourd'hui, les Hindous *paraissent* décidés à préférer la domination musulmane à la domination chrétienne.

Ont-ils, sérieusement parlant, de bonnes raisons pour cela?

Les musulmans sont-ils capables de gouverner de nouveau l'Hindoustan et de substituer, avec avantage, leur autorité à celle des Anglais, ces derniers et redoutables représentants de l'Europe chrétienne dans l'Inde gangétique?

Enfin, dans la lutte imprévue qui s'est engagée et qui dure encore entre les Cypahis révoltés et les troupes de la Compagnie anglaise des Indes orientales, les torts sont-ils *du côté de la Compagnie*? et, dans cette supposition, ces torts sont-ils tellement graves, qu'ils la désignent justement à l'Europe comme inapte désormais à diriger le gouvernement des Indes?

Voilà, si je ne me trompe, les questions principales dont la solution probable se présente tout d'abord à l'opinion publique et dont les questions suivantes m'ont paru des dépendances inévitables :

Quels sont les mesures à adopter, les moyens à employer désormais par la Grande-Bretagne, pour établir et maintenir une suprématie honorable et durable dans l'Inde?

Dans le cas supposé de l'affermissement de la domination anglaise dans l'Hindoustan, — quel rôle pourra-t-il être convenable à la dignité et aux intérêts de la France et du Portugal de jouer dans le pays — politiquement parlant?

J'ai voulu donner sur ces questions et les faits qui s'y rattachent des renseignements exacts, des indications spéciales; — mon opinion, entièrement désintéressée et basée (en ce qui touche au caractère des peuples qui prennent part à la crise indienne) sur mon expérience personnelle.

Voilà dans quel esprit j'aborde la question de la domination musulmane aux Indes orientales jusqu'à la chute de l'empire moghol.

L'époque de transition qui a amené la crise actuelle et qui intéresse immédiatement les trois races en présence sur les rives du Gange, sera l'objet d'une appréciation sommaire au début de la troisième partie.— L'*histoire* complète et impartiale de cette grande époque ferait à elle seule le sujet d'un volume.

Entreprendrons-nous cette histoire et essayerons-nous de donner, également au point de vue historique, le résumé exact et complet des événements qui auront caractérisé l'époque de transition des années 1857 et 1858 ? Cela dépendra du degré d'intérêt que le public aura accordé à l'esquisse actuelle.

SECTION PREMIÈRE.

COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR L'HINDOUSTAN, DEPUIS LA CONQUÊTE DE BABAR JUSQU'A LA MORT D'AKBAR.

L'histoire de l'Hindoustan au xvi^e siècle éclaire d'une vive lumière la situation actuelle de ce grand pays. Institutions politiques, institutions religieuses, tout a son origine dans le mouvement qui agita les sociétés hindoues à cette époque, et dont l'empereur Akbar fut la glorieuse personnification. Interroger les annales de l'Hindoustan au xvi^e siècle, c'est reprendre la plupart des questions qu'aujourd'hui encore les Anglais ne réussiront à résoudre qu'en s'inspirant des souvenirs du règne d'Akbar, en continuant la politique de conciliation— entre les races et les religions— inaugurée par ce grand homme. A dater du xi^e siècle de notre ère, la domination plus ou moins absolue d'une grande partie de l'Hindoustan avait passé, d'une dynastie de conquérants à l'autre, jusqu'à Bâbâr, cinquième descendant de Teimour, qui, envahissant ce malheureux pays pour la cinquième fois en 1525, détrôna la dynastie *pathane* ou *afghane* en la personne du sultan *Ibrahim*, défit en 1527 la confédération hindoue dont *radja Sanga* était le chef, et réussit enfin à se faire reconnaître souverain de la majeure partie de l'Inde centrale. Bâbâr lui-même, dans ses admirables Mémoires, remarque que l'Inde avait été conquise deux fois avant lui par des princes musulmans,

les *ghaznâvides* et les *ghôrides*, mais à des époques où l'Inde était divisée en un grand nombre de petits États et avec des armées considérables, tandis qu'il avait à peine quinze mille hommes quand il envahit l'Hindoustan pour la première fois, et douze mille seulement quand il gagna la décisive bataille de Panipat, en 1525. Il était déjà maître du Pandjâb, et depuis vingt-deux ans de Kaboul; son autorité s'étendait dans le Nord jusqu'à Bâlkh, quand il mourut à quarante-neuf ans, en 1530, laissant le trône à son fils aîné Houmâyoûn.

Bâbâr, homme de grand cœur, aux proportions héroïques, poète et guerrier, aussi généreux que brave, aussi habile qu'entreprenant, ne fut cependant que le plus admirable des aventuriers. Il avait conquis l'Hindoustan, mais le temps et le génie lui avaient manqué pour affermir sa domination. D'ailleurs, quoique plus éclairé et plus humain que les premiers conquérants musulmans, il n'avait pas cet esprit de tolérance religieuse sans lequel une domination étrangère ne pouvait se faire accepter d'une manière durable. Aussi, dans l'appréciation des actes du souverain et du caractère de l'homme, faut-il soigneusement tenir compte du milieu dans lequel se mouvait cette intelligence d'élite; il faut avoir égard aux mœurs, aux habitudes, aux préjugés des deux races dont le choc ébranlait le monde asiatique; il faut se représenter l'Inde comme désorganisée, non-seulement par la conquête, mais encore par les luttes sanglantes et continuelles des descendants des premiers envahisseurs Tourks, Moghols, Afghans.

Au milieu de ces convulsions incessantes, deux systèmes sociaux se trouvaient chaque jour en présence : deux grandes croyances luttaient sans cesse, l'une pour se maintenir, l'autre pour s'imposer par la violence. Le chef-d'œuvre d'un bon gouvernement, dans un semblable pays, eût été manifestement de réunir et de consolider sous une administration sage, ferme et bienveillante, ces deux éléments en apparence antipathiques, de manière à en former une unité politique et sociale qui eût des chances de durée. Bâbâr n'y songea probablement jamais; il voyait avant tout, dans le triomphe de ses armes, le triomphe de l'islamisme. Houmâyoûn, le fils de Bâbâr, n'était pas de force à entreprendre la réalisation d'une conception aussi hardie; vaillant comme son père sur un champ de bataille,

mais plus faible de caractère, moins bon, mais plus débonnaire, sachant bien moins juger les hommes et les choses, il laissa promptement se développer les germes de dissolution que le nouvel empire portait dans son sein. — Dès son avènement, Houmâyouûn eut à lutter contre l'ambition de ses frères Kamrân, Hindâl et Mirza Askary, contre la rivalité insidieuse de Bahâdour-Shah, sultan de Goudjrate (Guzerate), et la rébellion des chefs afghans que Bâbâr avait soumis. Parmi ces derniers se révéla son plus redoutable ennemi, Shère-Khân (depuis Shère-Shah), grand homme de guerre et grand politique, aussi dangereux comme négociateur que comme général, toujours prêt à violer ses promesses pendant la paix, toujours habile à profiter des moindres fautes de son antagoniste pendant la guerre. Houmâyouûn put réussir à tirer une vengeance éclatante de Bahâdour-Shah ; mais son imprudent dédain de la mauvaise foi et des ressources de Shère-Khân, ressources toujours croissantes, ne tarda pas à lui coûter cher. Abandonné par ses frères ou mal servi par eux dans cette lutte inégale, il fut réduit à livrer deux fois bataille à Shère-Khân dans des circonstances défavorables, et fut battu.

Échappé miraculeusement à ces deux défaites désastreuses (1), il

(1) Dans la première de ces batailles, l'empereur, sur le point d'être fait prisonnier, se jette à cheval dans le Gange ; mais, avant qu'il ait pu atteindre la rive opposée, le pauvre animal, épuisé par les fatigues de la journée, enfonce, et l'empereur se fût noyé avec lui, s'il n'eût été secouru par un porteur d'eau qui traversait lui-même le fleuve sur son machak (outre) enflé d'air, et qui y donna place au prince fugitif. Houmâyouûn, dans le premier élan de sa reconnaissance, promit au porteur d'eau, son sauveur, qu'il le ferait asseoir pendant deux heures sur son trône à Agra, qu'il pourrait, pendant ces deux heures, demander tout ce qu'il lui plairait, et que ses desirs seraient immédiatement exaucés. Le fidèle Djouher, l'échanson et l'historien de Houmâyouûn (*), assure dans ses Mémoires que le porteur d'eau se présenta au palais aussitôt qu'il sut que l'empereur était heureusement arrivé à Agra, et que l'empereur tint parole. Il eût

(*) *The Tezkereh al Vakiat*, or private Memoirs of the moghul emperor *Houmayum*, written in the persian language, by Jouher, a confidential domestic of his majesty, translated by major Charles Stewart. London, 1832, in-4°.

se vit contraint d'abandonner l'Hindoustan et de chercher un asile, d'abord dans le Pandjâb, puis dans le Sindh, où il espérait trouver l'occasion, soit de rallier à sa cause quelques-uns des petits princes dont les territoires bordent le bas Indus, soit de s'emparer de quelques points dont l'importance stratégique ou les ressources en vivres et en moyens de transport pourraient lui fournir une base d'opérations. Il erra pendant dix-huit mois dans ces contrées, tantôt négociant, tantôt assiégeant quelque bourgade fortifiée, ou assiégé lui-même dans son camp, tantôt enfin soutenant une guerre de partisans, rarement aidé par ses frères, plus souvent desservi ou trahi par eux, et cependant toujours prêt à leur pardonner. Ces agitations continuelles lui rendaient plus précieux encore les rares intervalles où il lui était permis de se reposer des émotions des camps, des intrigues politiques et des alarmes de l'ambition, dans les distractions de la vie privée et l'intimité de la famille. Pendant son séjour à Pât, dans la province de Sevestan, à vingt milles de l'Indus, localité de quelque importance à cette époque et qu'il avait fait occuper par son frère Hindâl, Dildâr-Bégam, mère de ce jeune prince, donna une fête à l'empereur dans ses appartements particuliers. Là se trouvaient réunies toutes les dames de la cour exilée, et parmi elles Hamyd (ou *Hamyda*) Bânou (1), fille d'un *sayed* (descendant du

été curieux de savoir ce que le pauvre homme demanda pendant son intronisation de deux heures, mais Djouber n'en dit rien. — A la déroute de Kanodje, le cheval de l'empereur avait été blessé; Houmâyouñ, obligé de fuir et de mettre de nouveau, s'il le pouvait, le Gange entre son ennemi et lui, monta sur un éléphant qu'il rencontra au bord du fleuve, mais dont le conducteur paraissait plus disposé à trahir le prince qu'à le servir. Houmâyouñ asséna au *mahawot* un coup de sabre qui le précipita dans l'eau. Un ennuque dévoué, qui se trouvait derrière l'empereur, remplaça le *mahawot* sur le cou de l'animal et le guida au travers du fleuve; mais, quand on atteignit la rive opposée, cette rive se trouva tellement escarpée, que l'empereur n'eût pu réussir à la gravir, si un hasard providentiel n'eût amené sur ce point quelques soldats de son parti qui, liant leurs turbans ensemble, en firent une longue écharpe à l'aide de laquelle ils parvinrent à le hisser sain et sauf sur la berge.

(1) Nom propre qui se décompose ainsi : *Hamyd* (louable, glorieux), Bânou (noble dame).

prophète) qui avait élevé le prince Hindâl : elle était à peine âgée de quatorze ans. Houmâyoûn fut tellement frappé de la beauté de cette jeune fille et captivé par le charme de ses manières, qu'il prit immédiatement la résolution de l'épouser malgré la vive opposition du prince Hindâl, qui, plus jeune de onze ans que l'empereur (alors âgé de trente-trois ans), et probablement épris lui-même de la belle Hamyda, ne put cacher son extrême mortification. « J'avais cru, dit-il à Houmâyoûn, que vous étiez venu chez moi pour me faire honneur et non pour vous amouracher d'une jeune fille. Si vous faites ce mariage ridicule, je vous quitte. » Houmâyoûn, offensé de la conduite de son frère, se retira à bord de la barge impériale, ou Dildâr-Bégam le suivit après avoir adressé de sévères remontrances à son fils, et d'où elle réussit à ramener l'empereur chez elle. Une réconciliation au moins apparente eut lieu entre les deux frères, et, sous les auspices de la Bégam, le mariage de l'empereur avec la sultane Hamyda fut célébré dès le jour suivant.

Houmâyoûn, après avoir échoué dans les négociations qu'il avait entamées avec Shah-Houssein, prince de Sindh (1), se vit bientôt menacé d'une attaque que la défection de quelques-uns de ses principaux officiers rendait plus redoutable. Il battit en retraite sur Outch, ville située près du confluent du Tchénab et du Satledje, dans une plaine fertile, et qu'il avait traversée en venant du Pandjâb. Il y arriva après une marche longue et pénible dont les fatigues furent partagées par la nouvelle impératrice, alors enceinte de sept mois. Houmâyoûn avait espéré trouver à Outch un bon accueil et des vivres ; mais, après une halte de quelques jours et sur de vagues espérances d'un accueil plus hospitalier dans les états du radja Maldéo (de Marwar), il se décida à s'enfoncer dans le désert qui sépare le pays des Daoudpoutrras de Marwar.

Ici commencent les rudes épreuves de cette troupe de fugitifs

(1) Shah-Houssein *soultân*, de la famille d'Arghoum ou Arghoun, était l'un des descendants de Tcimour. Son père, Mirza-Shah-Arghoum, avait été quelque temps maître de Kaboul quand Bâbâr s'en empara en 1504. Le Sindh était considéré comme une dépendance de Kaboul et Houssein, conséquemment, comme l'un des vassaux de l'empire.

groupés par la destinée autour d'une jeune femme de quinze ans qui devait bientôt donner le jour au grand Akbar. Un passage des Mémoires de Djouher suffira pour donner une idée de ce qu'ils eurent à souffrir dans cette mer de sable brûlant. «... Le jour suivant, nous nous mîmes en route à midi et marchâmes *vingt-sept heures* sans trouver d'eau. Pendant cette marche désastreuse, beaucoup de gens moururent, et tous souffrirent horriblement. Il ne restait plus que quatre heures de jour, quand enfin, par la grâce de Dieu, nous arrivâmes à un petit bouquet d'arbres où nous trouvâmes un puits, un ruisseau d'eau courante et un petit étang. Là, le roi descendit de cheval et, se prosternant la face contre terre, rendit grâces au Tout-Puissant de cet inexprimable bienfait, puis il donna l'ordre de remplir immédiatement tous les *machaks* (outres à eau), de les charger sur des chevaux et de les envoyer à la rencontre des malheureux qui étaient restés en arrière (1).» En approchant de la capitale de Maldéo, Houmâyoûn expédia un *firman* par lequel il mandait le prince radjpout auprès de sa personne. Le radja n'en tint aucun compte, et se montra beaucoup moins disposé à secourir l'empereur dans sa détresse qu'à le livrer à ses ennemis. Houmâyoûn dut se résigner à traverser de nouveau le désert, et, comme dernière ressource, il résolut d'aller chercher un refuge à Amarcote, résidence d'un petit prince radjpout, située dans l'ouest de Djodpour, à trois ou quatre milles de la branche est de l'Indus (2). La marche de la malheureuse

(1) Houmâyoûn alla lui-même au-devant des trainards, et, rencontrant un marchand moghol auquel il avait emprunté des sommes considérables, gisant sur la route et sur le point de périr de fatigue et de soif entre les bras de son fils, qui n'avait pas voulu l'abandonner, il eut l'odieuse et incroyable présence d'esprit d'exiger de ce malheureux quittance de sa dette, en présence de témoins, avant de consentir à lui faire donner de l'eau pour le désaltérer.

(2) Amarcote, Amercote, Oumercot, etc. (*Amarakota*, « ville des immortels »), immortalisée, en effet, par la noble conduite de *râna* Parsad, qui, seul parmi les vassaux de la couronne impériale, offrait l'hospitalité au souverain fugitif, et par la naissance d'Akbar. Amarcote est aujourd'hui une place de peu d'importance, défendue par un petit fort en briques

caravane fut plus pénible encore cette fois, marquée de plus de dangers et de fatigues. Arrivée à quelques lieues d'Amarcote, la colonne de marche se trouvait réduite à un petit nombre d'hommes et d'animaux, et la démoralisation était telle parmi les officiers de la suite de l'empereur, que l'un d'eux, voyant le cheval qu'il montait complètement épuisé, insista pour que la jeune impératrice lui rendit celui qu'il lui avait prêté. Houmâyoûn fit asseoir l'impératrice sur son propre cheval et continua la route à pied, puis sur un chameau de charge, jusqu'à ce qu'un autre de ses officiers vint lui offrir sa monture. Quelques heures après, l'empereur faisait son entrée à Amarcote, suivi de sept cavaliers seulement, et trouvait enfin dans ces murs hospitaliers une trêve momentanée aux maux endurés par lui et par les siens.

La noble femme qui avait partagé les dangers, les fatigues et les privations de toute espèce que son royal époux venait d'affronter, était alors dans un état de grossesse très-avancée. L'empereur, la confiant aux soins de la famille de Râna Parsad, reprit la campagne d'après les conseils et avec l'aide de ce chef, qui mettait à sa disposition un corps de six à sept mille hommes de ses propres troupes ou de celles de ses alliés. Houmâyoûn était campé avec sa petite armée à vingt-quatre milles d'Amarcote, prêt à se porter, selon les circonstances, sur Tatta ou sur Kandâhâr, quand il apprit l'heureuse délivrance de l'impératrice Mariam-Makany⁽¹⁾ et il bénit la Providence, qui lui envoyait cette consolation au milieu de ses épreuves. Houmâyoûn reçut les félicitations des chefs qui lui étaient restés fidèles, et voulant, suivant l'usage, leur distribuer quelques présents dans cette mémorable occasion, il se trouva qu'il ne lui restait rien dont il pût disposer sans compromettre ses dernières ressources, qu'une poche

et qui a été en partie submergée lors du tremblement de terre et de la grande inondation de 1824. (Voyages de Burnes, vol. 1^{er}, p. 314.)

(1) Ce titre de *Mariam-Makany*, « une seconde Marie ou celle qui tient sur la terre la place de Marie, » paraît avoir été donné par l'empereur à Hamyd-Bânou-Bégam à l'occasion de la naissance d'Akbar. Djouher la désigne cependant sous ce titre dès l'époque de son mariage avec Houmâyoûn. Elle le conserva sous le règne de son fils, car Abou'l Fazl ne la nomme pas autrement.

de musc qu'il rompit en plusieurs morceaux. Il les distribua à ses amis en disant : « Voilà tout ce que je puis vous offrir à l'occasion de la naissance de mon fils. J'espère bien cependant que sa renommée remplira un jour le monde, comme le parfum de ce musc se répand aujourd'hui autour de nous. »

Ce fut dans ces circonstances que Bherâm-Khân, guerrier consommé, intègre autant qu'habile, échappé au désastre de Kanodje, parvint à rejoindre Houmâyoun, qui l'accueillit avec la joie la plus vive, l'investit plus que jamais de sa confiance, et le nomma gouverneur du prince impérial.

Akbar (Djallal-oud-Din Mohammed) naquit le 14 octobre 1542(1). Il faut s'arrêter un instant devant cette date. — En examinant attentivement la marche de l'esprit humain vers cette époque, j'ai été frappé du concours des tendances progressives qui, d'un bout à l'autre du monde civilisé, semblaient entraîner les peuples à des modifications plus ou moins profondes de leur organisation. On y remarque les symptômes d'une transition critique indiquée sur tous les points par une lutte, déjà commencée ou imminente, entre des principes ennemis. On peut prévoir que cette lutte embrassera non-seulement les croyances religieuses, mais les théories politiques, le développement industriel, le mouvement scientifique ; qu'elle affectera jusqu'aux mœurs et aux habitudes des nations les plus fanatiquement vouées au *statu quo*. Au moment où l'étoile d'Akbar se levait sur l'Orient, celle de Charles-Quint pâlisait dans l'Occident. La France allait se venger à Cérisesoles de l'humiliation de Pavie, et se préparait à occuper sur la scène européenne le haut rang où devaient la porter Henri IV et Sully, ces amis du peuple. La plume satirique et mordante de Rabelais, protégeant par la vulgarité de la forme l'indépendance et la hardiesse de la pensée, immolait le passé

(1) Djouher fait naître Akbar environ un mois plus tard, et lui fait donner par son père le prénom de Bouddr-oud-Din (pleine lune de la religion), au lieu de Djallal-oud-Din (gloire de la religion), qui est le prénom adopté par les autres historiens. Quoi qu'il en soit, Akbar, par l'indépendance de ses opinions religieuses, fut loin de mériter ces titres aux yeux des bons musulmans.

aux instincts novateurs de la multitude. La société occidentale entrait manifestement et irrévocablement dans la phase révolutionnaire qui caractérise plus spécialement l'époque moderne. Rois, nobles, prêtres, les papes eux-mêmes, participaient instinctivement de ces tendances. Henri VIII se séparait de Rome avec éclat, mais Charles-Quint et François I^{er} s'en affranchissaient de fait comme lui. Les rois catholiques, sans s'arroger ouvertement une vaine suprématie spirituelle, étaient pour leurs clergés respectifs des maîtres non moins absolus, non moins indépendants du pouvoir papal que les princes protestants. Partout, en un mot, le pouvoir spirituel se subordonnait au pouvoir temporel ; mais, tout en subissant cette humiliation nécessaire, il s'efforçait de sauver sa dignité par une coalition intime avec la monarchie, et, pour organiser ce nouveau mode d'action, cette résistance implicite à la destruction dont il se voyait déjà menacé, il fondait, en 1541, la Compagnie de Jésus. Ainsi cette institution célèbre commençait avec Akbar, et elle devait, dans la dernière moitié du xvi^e siècle, tenter à diverses reprises de conquérir à la foi catholique cette haute intelligence. A d'autres égards, les rapprochements que nous indiquons ne sont pas moins significatifs. A l'extrémité de l'Occident européen, neuf années seulement avant qu'Akbar vît le jour, Élisabeth naissait (1533) auprès d'un trône qu'elle devait occuper avec tant de gloire, et où elle s'assit presque en même temps qu'Akbar montait sur celui de Dehli (1). Du règne de cette virile princesse allaient dater la grandeur maritime de l'Angleterre et le nouvel essor des entreprises commerciales qui ont si puissamment contribué à changer la face du monde. Le règne d'Akbar allait créer l'unité politique de l'Hindoustan, et demander à la race hindoue, pour la première fois, son concours au développement d'une civilisation progressive. Enfin, par une coïncidence qui me paraît merveilleuse, ces deux grandes existences, présidant à des peuples si différents de mœurs, de religion, de langage, séparés par deux continents et par l'immensité des mers, se trouvaient à leur insu liées par une chaîne mystérieuse aux destinées du même empire.

(1) Akbar montait sur le trône en 1556, Élisabeth en 1558. Élisabeth mourait en 1603, Akbar en 1605.

Élisabeth, en signant, le 31 décembre 1600, cinq ans avant la mort d'Akbar, la charte de la Compagnie des Indes orientales, livrait l'héritage de ce conquérant législateur et les destinées de cent millions d'hommes au génie de la Grande-Bretagne. Remarquons, en outre, qu'au grand mouvement intellectuel et scientifique qui commençait en Europe avec Copernic, Kepler, Napier, Bacon, Descartes (1), correspond, dans l'Inde gangétique, comme nous le prouverons bientôt, un mouvement analogue, une véritable renaissance, dus à la puissante initiative du fondateur de l'empire moghol. Le doute religieux, philosophique et politique caractérisa cette époque dans l'Hindoustan comme dans l'Occident européen. Les arts et les lettres eurent leur part dans cette double régénération. La Chine entre, à la même époque, dans cette phase de transition qui fera passer aux mains des princes manchous le sceptre de cet immense empire. Le Japon s'ouvre pour la première fois aux Européens, et le christianisme va, sous la prédication puissante de saint François-Xavier, y chercher des conquêtes qu'il ne saura pas conserver (2). Le monde entier est en pleine marche vers de nouvelles destinées.

Houmâyoun, réduit, par la révolte de ses frères et par une série non interrompue de revers, à chercher un refuge momentané en Perse, fut honorablement accueilli par Shah-Tahmas (1544), qui lui donna les moyens de rentrer dans l'Afghanistan à la tête d'une armée. Il ne tarda pas à s'emparer de Kaboul, où il eut le bonheur de retrouver son fils Akbar, à peine âgé de trois ans et tombé, dix-huit mois auparavant, au pouvoir de son oncle Kamrân. Dans le cours de la lutte acharnée qui s'engageait alors entre les deux frères, Kaboul fut repris deux fois par Kamrân et deux fois le jeune Akbar y fut encore son prisonnier (1546 et 1550). Que s'était-il passé dans l'Hindoustan pendant que les descendants de Timour

(1) Copernic exposait le vrai système du monde en 1543, Napier naissait en 1550, Bacon, en 1551, Kepler en 1571, Descartes en 1596. Akbar eut aussi pour contemporains Montaigne, Giordano Bruno, Campanella, ces hardis penseurs.

(2) Les Portugais pénétraient au Japon en 1543. Saint François-Xavier y prêchait l'Évangile six ans après.

s'emblaient vouloir épuiser dans une lutte fratricide le sang qu'il leur avait transmis (1) ?

Du moment où Houmâyoûn avait été rejeté dans l'ouest de l'Hindoustan sans argent, sans troupes, sans alliance, il avait cessé d'être un objet d'appréhension sérieuse pour Shère-Shah, qui ne s'occupait plus que de s'affermir sur le trône où il était assis. Il y réussit, malgré les guerres continuelles dans lesquelles il se trouva engagé, non-seulement parce que ses talents militaires et sa duplicité consommée lui donnaient un immense avantage sur tous ceux qui essayaient de lui tenir tête, mais parce qu'il était doué, à un haut degré, des qualités qui font le grand homme d'État et le sage administrateur. Une fois rangés, de gré ou de force, sous son autorité, les peuples se sentaient habilement et, jusqu'à un certain point, paternellement gouvernés ; mais ce bien relatif n'avait d'autre élément de durée que la vie d'un homme, et l'usurpateur mourut cinq ans après l'expulsion du souverain qu'il avait détrôné. — Sélim-Shah, fils et successeur de Shère-Shah, ne continua qu'imparfaitement son père pendant un règne de neuf ans. — A sa mort, arrivée en 1553, la confusion et l'anarchie désolèrent de nouveau l'Hindoustan ; les ambitions rivales se disputèrent le sang et les sueurs des peuples opprimés et l'empereur Houmâyoûn put entrevoir de son lointain exil que, de ce chaos politique, sortirait la restauration de sa race. Il faut lui rendre cette justice, qu'au milieu des plus rudes épreuves, pendant quinze années d'attente, de périls et de luttes, il ne désespéra jamais de l'avenir.

Après la soumission ou la mort de ses frères, et libre désormais de diriger toutes ses forces contre les princes afghans, Houmâyoûn retourna des frontières du Pandjâb à Kaboul, et l'année 1554 se passa en préparatifs pour l'invasion de l'Hindoustan. Au mois de jan-

(1) Mirza Askary était auprès de l'empereur depuis la prise de Khândâhâr, tantôt prisonnier, tantôt surveillé de près. L'histoire le perd de vue à dater d'une réconciliation passagère des quatre frères, racontée par Djouher, et l'histoire fait bien. Hindâl, resté fidèle à Houmâyoûn, depuis qu'il l'avait rejoint sur la route de Kaboul, fut tué, dans une attaque de nuit par les Afghans, en 1553. Kamrân, tombé au pouvoir de l'empereur peu de temps après, eut les yeux crevés et mourut à la Mecque, où il avait eu la permission de se retirer.

vier 1555, l'empereur se mit en marche, avec son fidèle généralissime, Behrâm-Khân, à la tête de quinze mille hommes de cavalerie. — C'était une bien petite armée pour une si grande entreprise ; mais quinze mille hommes de bonnes troupes valaient mieux entre les mains du fils de Bâbâr que les multitudes indisciplinées que l'empereur afghan allait lui opposer. Comme il traversait l'Indus pour entrer dans le Pandjâb, on aperçut la nouvelle lune, ce qui fut considéré comme un présage des plus favorables. A quelques marches de là, au coucher de la lune, Houmâyoûn fit venir son fils, le fit asseoir vis-à-vis de lui, lut à haute voix plusieurs versets du Koran et, à la fin de chaque verset, souffla sur la figure d'Akbar, s'imaginant placer ainsi le jeune prince sous la protection immédiate de Dieu et de son prophète (1). — Akbar ne tarda pas à justifier la confiance superstitieuse de son père, car, s'il faut en croire plusieurs des historiens du temps, à la bataille de Sirhind, qui fut livrée vers le milieu de 1555 et où les Afghans furent entièrement défaits malgré l'immense supériorité du nombre, ce héros adolescent (il était dans sa treizième année) paya si bien de sa personne, que les Moghols, animés par son exemple, semblèrent, selon l'expression persane, « avoir oublié qu'ils étaient mortels ! » Houmâyoûn, à la tête de son armée victorieuse, s'avança sans retard au cœur de l'Hindoustan et rentra enfin dans sa capitale de Dehli après seize ans d'exil. Il ne jouit pas longtemps de ce triomphe, acheté par de si longues et si cruelles épreuves : un peu moins de six mois après son retour, il fit une chute à laquelle il ne survécut que trois jours (2). Il n'avait pas encore complété sa quarante-neuvième année ; il laissait le trône à un enfant, mais cet enfant était Akbar.

Akbar, envoyé dans le Pandjâb peu après la bataille de Sirhind avec son gouverneur, Behrâm-Khân, pour combattre les Afghans, qui s'étaient ralliés sous les ordres du prince Sikandâr-Sour, y

(1) Encore aujourd'hui, cette pratique superstitieuse est en grand honneur parmi les musulmans. Dans nos possessions de l'Algérie, les descendants de Fatma, fille de Mahomet, ont la réputation de guérir plusieurs maladies en *priant*, *soufflant* sur le front et *touchant* le visage.

(2) Houmâyoûn mourut le 21 janvier 1556.

reçut la nouvelle de la mort de son père. Il prit possession du trône à Kalanour, le 14 février 1556. Il était alors âgé de treize ans et quatre mois. — Comme son grand-père Bâbâr, il entra, à peine adolescent, dans la vie politique, au milieu des agitations d'une époque fertile en désordres et en excès de tout genre et dans un moment où le grand nombre des ambitions en présence ne permettait plus de reconnaître d'autre droit que la force. Des trois, ou, pour mieux dire, des quatre ou cinq prétendants qui s'étaient disputé la succession de Shêre-Shah ou de son fils Sélim (mort en 1553), il ne restait plus que Sikandâr-Sour et Mohammed-Adil-Shah, plus connu sous le nom d'Adili. Ce dernier prince, incapable par lui-même, avait abandonné l'exercice du pouvoir suprême à son ministre Hémou, Hindou de basse extraction et d'un extérieur peu favorable, mais doué des qualités qui font les hommes d'État et les grands généraux. Behrâm-Khân, que la force des circonstances et son génie plaçaient dans une situation analogue à l'égard d'Akbar, encore enfant, trouvait dans Hémou un rival digne de lui. — Le sort de l'Hindoustan dépendait désormais de l'issue de la lutte entre ces deux hommes. Agra et Dehli étaient tombées au pouvoir d'Hémou, qui s'était fait donner le titre de *radja Vikramaditya* et rêvait peut-être la restauration, en sa personne, du trône Hindou de Delhi. — Il se préparait à marcher sur Lahore, où il espérait écraser bientôt l'empire naissant d'Akbar et porter le dernier coup aux prétentions obstinées de Sikandâr-Shah, quand Behrâm-Khân, rejetant les timides conseils des autres chefs et confiant dans la fortune de son jeune empereur, envoya ses vétérans à la rencontre du radja, sous les ordres de Khân-Zâman, nommé *Sarlashkar* (capitaine général) à cette occasion. Celui-ci n'hésita pas à livrer bataille avec des forces très-inférieures dans ces mêmes plaines de Panipat où Bâbâr avait, trente ans auparavant, conquis la couronne impériale. — Les Afghans furent entièrement défaits (5 novembre 1556), malgré les efforts désespérés de leur intrépide général, qui, blessé d'une flèche dans l'œil, arrachait l'œil avec la flèche et disputait encore la victoire. Hémou fut fait prisonnier, conduit à la tente d'Akbar et décapité en sa présence et malgré lui par Behrâm-Khân, qui redoutait la clémence du jeune empereur. — La mort d'Hémou, celle du prince Adili, tué peu de

temps après au Bengale, et une nouvelle défaite essayée par Sikan-dâr-Shah, qu'Akbar contraignit à renoncer par capitulation à toute prétention au trône de l'Hindoustan, mirent fin à la guerre de succession.

A dater de ce temps, la restauration de la maison de Timour put être considérée comme accomplie.

SECTION II.

PHYSIONOMIE DE L'INDE GANGÉTIQUE ET CONDITION DE SES HABITANTS A L'INVASION DE BABAR ET SOUS LE RÈGNE D'AKBAR.

Bâbâr trouva l'Indoustan dans une condition politique qui exigeait de sérieuses réformes. L'Inde était encore, au moment de l'occupation victorieuse du chef moghol, ce qu'elle était avant les premières invasions des Arabes. Ce beau pays était déchiré incessamment par les révoltes et par les luttes intestines des princes hindous. La forme du gouvernement était essentiellement despotique, et les *instituts* de Manou, qui approuvent et excitent si ouvertement chez les rois l'esprit de conquête, nous montrent sous un jour assez triste la situation générale des peuples de l'Inde.

En examinant avec attention dans quelles circonstances Bâbâr s'empara de l'Hindoustan, on arrive à cette conclusion, que le succès définitif de l'invasion du chef moghol est particulièrement dû à sa supériorité individuelle, comme aussi à la force que la race conquérante elle-même puisa dans son mélange avec les populations étrangères vaincues. C'est ici le lieu de rappeler ce qui a été dit avant moi, mais qui trouve une application des plus frappantes dans la formation de l'empire moghol. De même que les familles qui se marient toujours entre elles ne tardent pas à dépérir, de même les nations qui se maintiennent trop longtemps dans l'isolement, et repoussent le mélange des races étrangères, s'énervent et s'affaiblissent. Le mélange des races, au contraire, pourvu que leur organisation physique et leurs institutions, ne diffèrent pas trop profondé-

ment, accroît leur force d'action et leur influence sur les autres peuples, de manière à rendre cette influence irrésistible, pour peu que les ressources de l'État ainsi constitué soient dirigées par la puissance d'un commandement unique et intelligent. De la sage combinaison des institutions diverses apportées par les races qui ont concouru à la formation de cet État, résulte également la force du gouvernement intérieur.

La conquête de Bâbâr, la résolution prise par lui de s'établir dans l'Hindoustan avec ses compatriotes (ce que n'avaient fait ni Mahmoud, ni Teimour), eurent pour résultat de mettre en contact durable les Tourks, les Moghols, les Pathans et les Hindous. La fondation définitive de l'empire moghol par Akbar présenta, sur une échelle gigantesque, la combinaison et l'emploi des forces vitales propres à ces races diverses. Là est le secret de la puissance d'Akbar, là est son plus grand titre de gloire. Pour comprendre la difficulté de son entreprise, il faut lire dans les Mémoires de Bâbâr le curieux tableau que le conquérant moghol trace de la condition politique de l'Hindoustan au moment où il allait s'en rendre maître. On verra ainsi quelle grande tâche léguait Bâbâr à ses successeurs. Après avoir énuméré cinq princes musulmans et deux hindous, qu'il place en tête des nombreux souverains qui se partageaient l'Hindoustan central et la presqu'île, Bâbâr s'exprime ainsi :

« Le prince Nassaratt-Shah, roi du Bengale, avait succédé à son père, Sayed-Soultan-Allah-oud-Din. Cette transmission du pouvoir suprême par voie de succession héréditaire, est rare au Bengale. Il y a un trône destiné au roi, il y a également un siège ou une place assignée à chacun des *amirs*, *vaxirs* et *mansabdars*. C'est ce trône, ce sont ces sièges ou ces places d'honneur qui sont l'unique objet du respect des peuples. A chacune de ces dignités est attaché un certain nombre d'officiers inférieurs, de personnes de la suite, de serviteurs. Quand il plaît au roi de nommer à un poste ou de remplacer la personne qui l'occupait, quiconque vient, par son ordre, s'asseoir à la place vacante, est immédiatement entouré et obéi de tous ceux qui dépendent de cette place ou dignité, et cette règle s'observe même en ce qui touche au trône royal. Quiconque tue le roi et parvient à s'asseoir sur son trône, est immédiatement reconnu comme

roi. Tous les amirs, vazirs, soldats, paysans, se soumettent aussitôt et voient aussi bien leur souverain dans le nouvel occupant qu'ils le voyaient dans le prince qui siégeait avant lui (1). »

Bâbâr remarque qu'il y avait de son temps nombre de *rois* ou *radjas* sur les frontières ou dans l'intérieur, dont la plupart, à cause des obstacles que présentait la distance ou des difficultés qu'on éprouvait à pénétrer dans leur pays, *n'avaient jamais été soumis par les musulmans*.

Au temps de ce prince, la fertilité de l'Hindoustan et la beauté de son climat étaient, comme aujourd'hui, proverbiales; mais ce qui tentait les hordes musulmanes, c'était moins la richesse du sol que

(1) Quelque étrange que puisse paraître cette coutume, il est certain que jusque dans les temps modernes une coutume semblable s'observait à la côte de Malabâr. Dans les États du *Zamorin* (souverain de Calicut), il y avait un jubilé tous les douze ans : quiconque réussissait alors à pénétrer jusqu'à la personne du roi et à l'assassiner, régnait à sa place. Une tentative de ce genre avait eu lieu en 1693; une autre se produisit il y a à peine un demi-siècle, mais sans succès.

Pendant ce siècle, la possession du trône, du sceau royal ou impérial ou la sanction donnée à l'usurpation par le *Khoutbah* (*) ont suffi pour commander le respect et la soumission, le *dévouement* peut-être des peuples de l'Hindoustan. Ces faits incontestables se rattachent aux dispositions particulières que nous avons signalées dans le caractère des Orientaux et qui les portent à envisager l'exercice du pouvoir au point de vue de la fatalité. Un homme que je m'honore d'avoir compté parmi mes amis, l'illustre philosophe et moraliste hindou, Ram-Mohun-Roy, qui avait étudié l'organisation sociale de l'Hindoustan avec tous les moyens d'investigation que lui donnaient sa position dans la société hindoue, son immense instruction et l'indépendance d'un esprit supérieur, me disait que, dans sa conviction intime, les habitants des campagnes étaient encore dans l'Hindoustan, ce qu'ils avaient été du temps de Bâbâr : parfaitement indifférents à la *forme* du gouvernement sous lequel ils vivaient, ils n'attribuaient en général la protection dont ils pouvaient jouir, ou l'oppression dont ils étaient victimes, qu'à la conduite des fonctionnaires publics dont ils étaient les administrés. Il se passe bien quelque chose d'analogue chez nous autres Européens, au *xix^e* siècle!

(*) Prières dans les mosquées; c'est le *Domine salvum fac* des musulmans.

les richesses minérales et les produits précieux de l'Inde ; c'était moins la beauté du climat, célébré par Abou'l Fazl lui-même, que la soif et l'espoir du butin. Le fanatisme religieux, agissant comme prétexte et comme excitant à la fois, avait achevé de les entraîner à la conquête. Les premiers conquérants et Bâbâr lui-même n'avaient pas une haute idée des avantages que pouvait offrir un établissement durable dans ces contrées, et ce ne fut qu'une longue habitude qui put vaincre leurs répugnances.

La description très-remarquable et singulièrement exacte, à beaucoup d'égards, que nous donne le chef moghol, de l'Hindoustan, se ressent, d'ailleurs, de ses habitudes occidentales et de ses préjugés. Il voit dans l'Hindoustan, et à juste titre, un monde nouveau. La neige qui siège éternellement sur les hautes montagnes du Tourân a disparu dans ce pays si différent des autres. Il manque à ses innombrables districts, *pargannas*, états et tribus, cet arrosage plein de fraîcheur des sources et des ruisseaux des montagnes, qui répandent un charme si attrayant sur l'Irân, le Kaboulistan et le Tourkeslan. De grands fleuves, il est vrai, enflés considérablement pendant la saison des pluies, débordent leurs rives élevées et fertilisent les pays plats du *Gar'm-sâr* (pays chaud), qui a, en conséquence, ses arbres, ses minéraux, ses animaux qui lui sont propres, ses tribus nomades, ses mœurs et ses coutumes ; mais Bâbâr n'y remarque aucun canal pour l'irrigation artificielle. Il signale seulement dans le Pandjâb, le Sirhind, à Agra et dans quelques autres endroits, des roues à puits, çà et là des étangs et quelques réservoirs, peu d'eaux courantes. Il est frappé du grand nombre d'espaces couverts de broussailles et d'arbrisseaux épineux, où les paysans des *pargannas* trouvent un asile de difficile accès, lorsqu'ils veulent se refuser au paiement des contributions excessives exigées par les percepteurs ; ce sont les lieux désignés en *hindwi* par les mots *djangall teri* ou *djangull lchettra* et, plus tard, dans les rôles des contributions du Bengale, par ceux de *djangall mahals* (districts forestiers), d'où l'expression *djangall* (ou *djungle*), devenue d'un usage si général parmi les Anglais dans l'Inde. L'historien Férishhta, cent ans plus tard, remarquait encore que ces touffes de bois qui s'étendent par toute l'Inde avaient favorisé plus d'une fois les révoltes des po-

pulations. Bâbâr trouve le pays uniforme, les villes mal construites, les villages misérables, les palais et les jardins indignes d'être comparés à son paradis du Kaboulistan. Les populations demi-nues de l'Hindoustan lui paraissent aussi peu recommandables que leur pays : les habitants sont surtout agriculteurs et pasteurs, mais ils ne sont pas beaux, « ne connaissent point les douceurs de l'intimité sociale » (ce qui, dans la pensée de Bâbâr, signifie qu'ils ne sont pas joyeux compagnons et francs buveurs). L'amitié, l'échange des sentiments libéraux, la vie de famille, leur sont, selon lui, étrangers. Il ne reconnaît aux Hindous aucun génie, aucune délicatesse dans l'esprit, aucun talent pour l'architecture, etc. Il énumère beaucoup de choses qui lui manquent dans l'Inde et qu'il possédait dans son pays. Il soupire après ses bons raisins de Kaboul, ses melons musqués, ses fruits délicieux, l'eau fraîche de ses montagnes. On ne trouve pas de bons chevaux ; la nourriture est inférieure, la viande et le pain sont loin de valoir ceux de Kaboul ; on ne trouve ni bains, ni colléges ; l'éclairage y est misérable et dégoûtant, on ne connaît pas même l'usage des chandeliers, etc.

Ce qui résulte de ces remarques un peu minutieuses, c'est qu'en effet, à cette époque (époque de décadence, à beaucoup d'égards, pour l'Hindoustan), les peuples du Tourân et de l'Irân étaient plus civilisés non-seulement que les Hindous, mais que la plupart des Européens. Toutefois Bâbâr rend justice à l'Hindoustan sous plusieurs rapports : c'est un grand pays, riche en or et en argent ; le climat, pendant les pluies, y est délicieux ; on n'y souffre pas des extrêmes du chaud et du froid comme à Bâlkh et à Kandâhâr ; l'industrie y fait de grands progrès ; les artisans de toutes professions y sont innombrables. Bâbâr remarque avec quelle facilité les populations hindoues changent de place dans un pays où la culture et l'irrigation demandent si peu d'industrie et d'efforts ; comment des villes considérables sont complètement abandonnées du jour au lendemain, comme des hameaux deviennent promptement des villages, et les villages des villes.

Les imperfections que Bâbâr avait signalées dans la civilisation de l'Hindoustan disparurent en partie grâce aux efforts intelligents de ses successeurs. Il avait commencé lui-même cette œuvre de

perfectionnement, et les jardins en particulier avaient pris, sous son règne, un aspect tout nouveau ; mais l'impulsion donnée par le génie d'Akbar amena des résultats d'une tout autre importance. Les défrichements sur une vaste échelle, l'horticulture, l'architecture, etc., firent de rapides progrès. Abou'l Fazl cite soigneusement les espèces d'arbres fruitiers ou d'arbrisseaux d'ornement dont l'empereur Akbar introduisit ou améliora la culture. L'Inde prit une physionomie nouvelle : les bêtes fauves furent détruites, des chemins furent pratiqués dans toutes les directions, des terres vagues mises en culture, des peuplades errantes établies d'une manière permanente, des villes et des villages sans nombre fondés de toutes parts.

Le sultan Bâbâr, ainsi que d'autres grands capitaines, faisait mesurer exactement les étapes franchies par ses troupes dans le cours de ses expéditions : cet usage se maintint sous les empereurs suivants. Il donna aussi une attention particulière au service des postes. Les mesures itinéraires et agraires l'occupèrent également, et la principale mesure de longueur, *gaze Sicandery*, en usage depuis le sultan Sikandâr-Lôdi, fut remplacée par le *gaze Babery* (aune de Bâbâr), qui fut partiellement employé, même après la grande réforme d'Akbar, jusque sous le règne de Djahân-Gûir. L'usurpateur Shère-Shah marcha résolûment dans cette voie de progrès, et pendant un règne de peu de durée accomplit de grandes choses. Il éleva de nombreux édifices publics, organisa sur une plus grande échelle le service des postes, entretint des routes stratégiques et commerciales qui traversaient l'empire par des lignes de plusieurs centaines de lieues, construisit des caravansérails pour les voyageurs, et ordonna qu'ils y reçussent l'hospitalité aux frais de l'État, quelle que fut leur religion. Enfin, par la vigueur de son administration et la sagesse de ses mesures de police, Shère-Shah améliora considérablement la condition générale de ses sujets. Aussi ce règne passager a-t-il, comme époque de transition, laissé des traces honorées par le souvenir des peuples, et Akbar trouva, en arrivant au trône, une impulsion déjà donnée au développement des ressources naturelles du pays et du bien-être des populations.

Ces belles et riches contrées furent plus convenablement appréciées par Akbar et par son digne ministre qu'elles n'avaient pu l'être

par Bâbâr. La description qu'Abou'l Fazl nous a laissée de l'Hindoustan, bien que montrant sous un jour trop favorable à certains égards, les hommes et les choses, n'en est pas moins un travail de la plus haute portée, qui n'avait eu de modèle chez aucun peuple, et qui doit être considéré comme le résultat d'immenses recherches mises en œuvre par un génie de premier ordre. Partout Abou'l Fazl y ramène le présent vers la base historique du passé, honorant ce qui existait d'utile et de grand avant son siècle, ce qui est indigène, national. A la statistique de chacun des *soubâhs* (grands gouvernements ou vice-royautés), il joint une table chronologique et généalogique des anciennes dynasties avant la conquête mahométane, et un précis de l'histoire du pays, dont il cite souvent les sources. Il décrit l'agriculture, l'industrie, le commerce, la population indigène, les productions, les mesures locales, les poids, les monnaies. Sa description des villes, de leurs monuments et des choses remarquables de chaque pays contient un enseignement des plus riches sur l'état des notions historiques à cette époque. On doit même vivement regretter que la philologie critique et la philosophie des sciences naturelles n'aient pas encore soumis à une étude sérieuse les indications nombreuses et importantes que fournissent les nomenclatures en langue sanscrite, hindoue, persane, arabe, renfermées dans l'*Ayin-Akbâry*. Abou'l Fazl s'élève souvent, dans le cours de cet ouvrage, à des considérations d'ensemble qui témoignent de son instruction profonde autant que variée, et de la supériorité de ses vues. Il fait grand cas des Hindous, et donne une analyse complète de leurs institutions, qu'il a évidemment étudiées avec le plus grand soin et une entière absence de tout préjugé. Il apprécie les ressources naturelles du pays, et résume cette appréciation au point de vue pratique de la manière suivante :

« Considéré dans son ensemble, ce vaste empire est supérieur aux autres pays par l'excellence de ses eaux, la salubrité de l'air, la douceur du climat et le caractère tempéré des indigènes. Il est cultivé dans toute son étendue, et si peuplé, qu'on ne peut faire un coss (deux milles) sans rencontrer des villes, des villages et de bonne eau. Même au cœur de la saison froide, la terre est couverte de verdure, les arbres conservent leur riche feuillage, et, pendant la saison des

pluies, qui commence vers le mois de juin dans la plupart des provinces de l'Hindoustan et dure jusqu'en septembre, l'air est si délicieux, qu'il rend à la vieillesse la vigueur du jeune âge. Les Hindous, pris en général, sont religieux, polis envers les étrangers, d'un caractère affable et gai, avides de savoir, enclins aux austérités ascétiques et à la vie retirée, cependant éminemment propres aux affaires... Ennemis redoutables, ils sont amis fidèles... Soldats intrépides, ils sont toujours prêts à faire le sacrifice de leur vie quand on les pousse au désespoir, ou celui de leur fortune, de leur réputation et au besoin de leur existence à un ami, ou même à un étranger dans le malheur, quand il a réclamé leur protection (1). »

Tel était le pays, tels étaient les peuples sur lesquels Akbar réussit le premier à établir une domination durable. Voyons maintenant à quelles conditions s'installa cette domination.

Dès le commencement de son règne, Akbar donna une attention particulière à l'administration territoriale; ce ne fut cependant que vers la quinzième année de ce règne, qui dura un demi-siècle, qu'avec l'aide du radja Sâder-Mull et de Mouzaffer-Khân, Akbar étudia les bases antiques du revenu foncier de l'Hindoustan, et y introduisit les modifications que les circonstances nouvelles dans lesquelles le pays était placé indiquaient à sa haute intelligence. Des divisions territoriales mentionnées par Manou, celle qui embrassait cent *gramas* ou communes était la seule qui se fût conservée à peu près dans les conditions primitives du système hindou de gouvernement. Elle était connue, et l'est encore, sous le nom de *parganneh*. Le premier chef, ou magistrat du *parganneh*, est toujours désigné dans le Dâkkhân sous celui de *desmak* ou *dessâi*, et dans l'Hindoustan sous celui de *tchaoderi*. L'officier comptable s'appelle *despondi*, et l'officier percepteur *kanoungo* (2).

(1) Ceci se rapporte particulièrement à la classe militaire et surtout aux radjpouts, dont Abou'l Fazl exalte en plus d'un endroit le mâle et chevaleresque caractère.

(2) Nous trouvons dans les temps anciens les désignations suivantes appliquées aux autorités chargées de l'administration territoriale : *bhoumer-adhipati*, souverain seigneur de la terre ; *désadhipati*, gouverneur d'un district ; *gramadhipati*, chef de village ou de commune. Ces

Au milieu des changements que le temps et la conquête ont amenés dans l'état politique de l'Hindoustan, la *commune* est restée l'atome indestructible, l'élément inaltérable dont s'est composé et se compose aujourd'hui un état ou principauté, un royaume, un empire dans l'Inde. Aussi, dans le tableau que nous allons tracer de l'organisation des communes dans l'Hindoustan sous Akbar, c'est la situation actuelle de ces communes que l'on retrouvera.

La *commune hindoue* embrasse une certaine étendue de terrain occupée par une association de familles qui la possèdent et la cultivent, d'après des conditions déterminées par l'usage immémorial (*adat, destour*). Les limites du territoire de la commune sont fixées avec une précision toute cadastrale et soigneusement défendues contre tout empiétement. Les terres sont classées d'après les qualités du sol et réparties entre les familles, de manière à ce que chaque portion soit décrite et que les bornes en soient définies avec la même précision que le territoire communal. L'étendue de chaque pièce de terre, la nature du produit, le nom du propriétaire, etc., sont inscrits sur les registres de la commune. Chaque commune s'administre elle-même par l'intermédiaire d'un certain nombre d'officiers municipaux et d'agents inférieurs. Cette administration locale répartit et perçoit l'impôt dû au gouvernement, ainsi que le montant des impositions destinées à couvrir les dépenses locales, telles que les réparations des murs d'enceinte, des temples, les frais des sacrifices et autres cérémonies ou fêtes publiques, les aumônes, etc. Elle rend la justice en première instance, punit les moindres délits, pourvoit en général à tous les besoins de la communauté, en sorte que, bien que soumise au gouvernement de l'état dont elle fait partie, la commune hindoue est à beaucoup d'égards une petite république, complète dans son organisation. Son indépendance et ses privilèges, quoique souvent violés, ne sont jamais contestés, même par le pouvoir le plus tyrannique, et, dans l'intérieur de la commune au moins, les éléments de l'ordre existent et maintiennent une organisation forte de ses traditions séculaires et de sa simplicité, quand l'État lui-même est boule-

mots se retrouvent encore aujourd'hui à Java avec les mêmes significations, à peu près.

versé par les révolutions. Un homme d'État familiarisé par un long séjour avec les mœurs et les habitudes de l'Hindoustan, capable de comprendre et de juger, avec toute l'indépendance d'un esprit élevé et toute l'autorité de l'expérience, cette question du rôle que joue la commune dans l'existence politique du peuple hindou, s'exprime ainsi (1) :

« Les populations des villages forment de petites républiques possédant dans leur sein à peu près tout ce qui peut les rendre indépendants de toutes relations étrangères; elles seules durent où rien ne semble durable. Les dynasties s'écroulent, les révolutions succèdent aux révolutions; Hindous, Pathâns, Mahrattes, Sikhs, Anglais, deviennent maîtres tour à tour, mais la commune reste la même. En temps de troubles, les villageois prennent les armes et fortifient leurs villages. Une armée ennemie traverse le pays, les troupeaux sont rentrés dans l'enceinte des murs, et on laisse passer les troupes sans les inquiéter. Si le pillage et la dévastation menacent la commune et que les forces dirigées contre elles soient irrésistibles, les habitants se réfugient dans des villages amis, et, une fois l'orage passé, ils retournent et reprennent leurs occupations. Si toute une province est pendant des années le théâtre de la guerre et ravagée par le pillage, le meurtre et l'incendie, en sorte que les villages demeurent abandonnés, les villageois dispersés se réuniront sur le territoire de la commune aussitôt que renâtra l'espoir d'une possession tranquille. Une génération peut disparaître, mais la génération suivante viendra rallumer les foyers longtemps déserts. — Les fils reprendront la place de leurs pères; le village sera rebâti au même endroit, les maisons seront reconstruites dans les positions qu'elles occupaient, les mêmes terres cultivées par les descendants de ceux que la guerre avait bannis; souvent ce n'est pas chose aisée que de les chasser de leur commune, et, dans des temps de désordres et de convulsions intestines, il n'est pas rare qu'ils repoussent avec succès les attaques et parviennent à se soustraire à l'oppression. — Cette union des familles dans un danger commun, cette organisation

(1) Minute de sir Charles Metcalfe dans le *Report of select committee of House of Commons*, 1832; vol. III, appendice 84, p. 331.

qui fait de chaque commune une petite république, ont contribué plus qu'aucune cause à maintenir la nationalité hindoue intacte, pour ainsi dire, au milieu des révolutions et des changements qui ont affecté la condition politique des divers États. Cette stabilité relative de la commune a garanti de tout temps à la masse de la nation un degré de liberté, d'indépendance et de bonheur beaucoup plus considérable qu'on ne l'aurait supposé dans un pays qui a été le théâtre de tant de dominations établies par la guerre ou par la violence des révolutions. » Le chef du village (*gramadhipati* en sanscrit, *pateh* dans le Dākḥān et l'Hindoustan central, *mandel* au Bengale) est à la fois l'agent de la commune et celui du gouvernement. Depuis des siècles, ses fonctions sont héréditaires. En considération de sa qualité de premier magistrat, le gouvernement lui alloue une certaine étendue de terrain et lui accorde un traitement annuel; mais la meilleure partie de son revenu consiste dans les redevances que le chef du village perçoit des chefs de famille. C'est lui qui arrête chaque année, avec le gouvernement, le montant de l'impôt territorial, et le répartit parmi les villageois suivant la nature et l'étendue de leurs terres. Il loue les terrains qui se trouvent sans cultivateurs, distribue les eaux pour l'irrigation, règle les différends, se saisit des malfaiteurs et les envoie à l'officier du district. Ces fonctions municipales sont exercées en public dans un lieu désigné à cet effet, et, sur tous les points qui affectent l'intérêt de la communauté, les villageois prennent librement part à la discussion. Le chef du village est assisté par divers officiers, dont les principaux sont : le comptable du village (connu généralement dans l'Hindoustan sous le nom de *patwari*) et le garde champêtre. Le changeur, qui est en même temps l'orfèvre de la commune, le prêtre et l'astrologue (l'un de ces deux derniers est ordinairement le maître d'école), le forgeron, le charpentier, le barbier, le portier, le corroyeur, quelquefois la danseuse et chanteuse publique, complètent assez généralement le personnel des employés communaux.

Ces détails suffisent pour donner une idée du gouvernement d'un village hindou sous un chef, seul intermédiaire entre l'État et les cultivateurs. Toutefois, dans un grand nombre de communes, il existe des propriétaires principaux avec lesquels le gouvernement a à

traiter, soit collectivement, soit individuellement, et dans ces villages on distingue, au-dessous des grands propriétaires, des fermiers permanents, des fermiers temporaires, des laboureurs, enfin des artisans, qui se sont établis dans le village, parce qu'ils y trouvent un marché pour les produits de leur industrie. Ceux des cultivateurs qui prennent des terres à ferme, soit des propriétaires, soit du gouvernement, sont connus généralement dans l'Inde sous le nom de *rayats*, et les petits cultivateurs, plus particulièrement sous celui d'*assamis*. Les véritables *rayats* ou fermiers permanents transmettent les champs qu'ils cultivent à leurs enfants. Le détail des droits que confère au cultivateur la culture *permanente* du sol et des obligations qu'elle lui impose, droits et obligations qui varient suivant les localités, nous entraînerait au delà de notre but actuel. Il nous suffira de constater que l'administration de l'impôt territorial, dans toute l'étendue de l'Inde gangétique (et même dans tout l'extrême Orient), reposait, avant l'invasion mahométane, sur le principe que les lois de Manou expriment de la manière suivante : « Les sages, qui connaissent les temps anciens, regardent toujours cette terre (*Prithivî*) comme l'épouse du roi *Prithou*, et ils ont décidé que le champ cultivé est la propriété de celui qui, le premier, en a coupé le bois pour le défricher (1). » Le complément de cette règle, au point de vue gouvernemental, est contenu dans un vieil adage des Radjpouts, que nous avons essayé de traduire par ces mots : « La terre à moi, la rente au roi (2) ! »

La notion du droit du souverain à la propriété du sol ne date dans l'Inde que de l'invasion mahométane. La loi mahométane, telle que la comprenait une grande autorité légale de l'école *Hanifa*, Shamsoul-Aïma (de Sarakhs), laissait seulement au malheureux cultivateur de quoi nourrir lui et sa famille pendant une année et de quoi ensemençer ses terres; elle le soumettait, en outre, à la capitation. Les premiers souverains musulmans exercèrent impitoyablement ce droit prétendu, et Aurangzeb lui-même, l'arrière-

(1) *Lois de Manou* (traduction de Loiseleur-Deslongchamps). Liv. IX, st. 44.

(2) Tod, *Rajast'han*, vol. 1er, p. 494.

petit-fils d'Akbar, n'eut pas honte d'ordonner, par un firman qui nous a été conservé, de lever le *kharadj* (impôt territorial), *suivant la sainte loi et les commentaires d'Abou-Hanifa* ! — Autres étaient, nous venons de l'établir, les conditions fondamentales auxquelles devait satisfaire un gouvernement sage (et plus particulièrement un gouvernement imposé par la conquête), dans la répartition et la perception de l'impôt territorial, première source de ses revenus. Shêre-Shah fut le premier à comprendre et à mettre en pratique, dans l'Hindoustan, un système d'administration qui pût concilier les intérêts du fisc avec ceux des cultivateurs ; mais la courte durée de son règne ne permit de donner à ce système qu'un commencement d'exécution. A l'empereur Akbar était réservée la gloire d'asseoir l'administration territoriale sur des bases larges et durables. Voici comment il y procéda. Il se proposa : 1^o d'obtenir un arpentage exact de la terre ; 2^o de déterminer le produit moyen de chaque *bigah* (1) de terre, et la proportion de ce produit que chaque cultivateur devrait payer au gouvernement ; 3^o de fixer un équivalent en argent pour cette proportion une fois déterminée.

Pour atteindre sûrement le premier but, Akbar résolut et établit un nouveau système de mesures uniformes pour tout l'empire : idée simple et féconde, dont l'application devait nécessairement se ressentir de l'imperfection des connaissances mathématiques et des instruments de cette époque, mais qui n'en eut pas moins pour résultat de simplifier et de régulariser les rapports des cultivateurs, soit avec le gouvernement, soit entre eux. La base du nouveau système métrique introduit par Akbar à cet effet fut le *gâz-ilahi*, de quarante-un doigts (2), qui servit à son tour à former l'*akbâry-bigah* de

(1) Mesure agraire qui varie beaucoup dans l'Inde, mais qu'on peut évaluer en moyenne à environ un quart d'hectare.

(2) On peut voir dans les *Useful Tables* de J. Prinsep (part. 1^{re}), publiées à Calcutta en 1834, le détail et le résultat de l'enquête instituée par le gouvernement suprême pour la détermination de la valeur du *gâz-ilahi*, en mesure anglaise. La moyenne des évaluations se trouvant être de 32,61 pouces anglais, le gouvernement se décida à adopter pour valeur définitive du *gâz-ilahi*, en nombre ronds, 33 pouces. Le *bigah* des provinces septentrionales de Patnâ, Sagôr et du littoral de la Nar-

trois mille six cent *gâz* carrés. Akbar perfectionna, d'ailleurs, les instruments d'arpentage, et des officiers intelligents furent députés dans l'empire pour présider aux opérations cadastrales.

La détermination relative de l'impôt était une opération plus délicate que l'arpentage, et qui demandait plus de précautions. Les terres furent divisées en trois classes, suivant leur degré de fertilité. On détermina le produit moyen du *bigah* pour chaque classe, et la moyenne de ces trois produits fut considérée comme représentant le produit du *bigah*. Un tiers de ce produit constitua le droit du gouvernement ou l'impôt territorial. Le principe une fois arrêté, le gouvernement n'en reconnut pas moins à chaque cultivateur qui se croyait trop imposé le droit de réclamer une nouvelle mesure de ses terres, avec le partage de la récolte qui en était la conséquence. En outre, afin de concilier les droits du fisc avec la justice due aux cultivateurs, il fut décidé que les terres qui n'avaient pas besoin de se reposer payeraient la totalité de l'impôt chaque année,—que les terres en jachère ne payeraient que lorsqu'elles seraient remises en culture, — que les terres envahies par l'inondation, ou qui auraient été trois années sans culture et exigeraient quelques dépenses pour les remettre en valeur, ne payeraient que les deux cinquièmes la première année, trois cinquièmes la seconde, quatre cinquièmes les deux années suivantes, et l'impôt total la cinquième année. Toute terre enfin qui aurait été improductive pendant plus de cinq ans obtiendrait des conditions plus favorables encore.

Ces points étant ainsi réglés, il restait à arrêter comment, dans la plupart des cas, le payement de l'impôt en nature serait remplacé par un payement en argent. Le gouvernement se fit donc remettre les prix courants des denrées, dans chaque commune, pour les dix-neuf années antérieures au mesurage des terres (1) et la valeur des

badda, etc., a été fixé dans la même occasion, à 3,600 *gâz* carrés, c'est-à-dire à la surface d'un carré ayant pour côtés (djarrib) 60 *gâz-ilahi*. C'est à ce *bigah* officiel de la présidence du Bengale que se rapporte particulièrement l'évaluation en mesure française mentionnée dans la note précédente, — un quart d'hectare.

(1) Voir sur la fixation de cette période le chapitre de l'*Ayin-Akbâry*, intitulé *Of the nineteen years collections*, vol. 1^{er}, p. 292.

récoltes fut estimée d'après la moyenne des prix fournis par ces documents. A l'expiration de dix années, l'assiette de l'impôt fut établie sur la moyenne des perceptions faites pendant ces dix années, et on doit le régler ainsi, pour l'avenir de dix ans en dix ans. Ce système de cadastre et de perception de l'impôt est encore en usage aujourd'hui, même dans les parties de l'Hindoustan qu'Akbar n'avait pu ranger sous son autorité et où les avantages qui distinguent ce mode de perception l'ont fait adopter.

En même temps que cette grande mesure recevait son exécution, Akbar abolit un nombre infini d'impositions indirectes et d'honoraires exigés par les agents de l'administration, et qui pesaient de la manière la plus vexatoire sur les classes inférieures. Le résultat de ces divers changements fut de réduire considérablement les demandes du fisc, c'est-à-dire le *revenu brut*, mais de diminuer, dans une proportion plus grande encore, les frais de perception et les non-valeurs. Les *revenus réels* de l'État restèrent ainsi à peu près ce qu'ils avaient été dans l'hypothèse la plus favorable à la réalisation de ce produit sous l'ancien régime, et les peuples furent soulagés. Abou'l-Fazl remarque même à ce sujet que l'impôt était moins lourd par le fait sous Akbar qu'il ne l'avait été sous l'usurpateur Shère-Shah, quoique celui-ci prétendit n'exiger du cultivateur que le quart du produit de sa terre, tandis qu'Akbar lui en demandait le tiers.

Les instructions d'Akbar à ses gouverneurs et à ses receveurs généraux nous ont été conservées dans l'*Ayin-Akbâry*, et montrent toute sa sollicitude pour l'application juste et libérale de son système, comme, en général, pour la sécurité et le bien-être de ses sujets. Aucune branche des revenus publics ne fut affermée sous son règne; il enjoignit à ses receveurs généraux de traiter directement, autant que possible, avec les cultivateurs, et de ne pas s'en rapporter aveuglément au chef du village et au *patwarî*. Les instructions d'Akbar, rédigées avec un soin particulier par Abou'l-Fazl (1), sont bien dignes d'être étudiées et méditées par quiconque veut se faire une idée exacte de la capacité administrative de cet habile ministre, digne interprète d'un monarque juste et bienfaisant.

(1) *Instructions for the officers.* — *Ayin-Akbâry*, vol. 1^{er}, p. 294 à 312.

Les convictions de l'empereur Akbar en fait de gouvernement et les principes fondamentaux qu'il avait adoptés comme règles de sa conduite se déduisent de sa correspondance, du témoignage d'Abou'l-Fazl (voyez Appendice de la 2^e partie, lettre A) et de celui des autres écrivains mahométans des xvi^e et xvii^e siècles, du *Dabistân* en particulier. Pour Akbar comme pour tous les princes de sa race, *un roi est l'ombre de Dieu sur la terre*; de plus, un souverain ne peut bien gouverner qu'en s'aidant des conseils de sages ministres, en se montrant soigneux de l'honneur et de la dignité des *grandes familles*. « L'empereur Akbar, dit le *Dabistân* (III^e volume, p. 136 et 137), écrivit tout un livre d'*avis* au roi de Perse, et ce livre est écrit de la main du *sheikh* Abou'l-Fazl. Quelques préceptes de ce livre sont comme il suit : « Les grands parmi le peuple, qui sont dépositaires des divins secrets, doivent être considérés avec les yeux d'une admiration bienveillante et garder leur place dans nos cœurs. Le Créateur de l'univers leur a confié la direction du monde apparent, pour qu'ils veillent sur le bonheur des peuples sans négliger surtout l'honneur et la gloire des grandes familles. » Ce passage est remarquable. Soit qu'Akbar eût été amené par ses propres réflexions à considérer le maintien des grandes familles et de leur influence comme un des principaux moyens de bon gouvernement, soit qu'il eût trouvé l'idée première de ce principe dans les anciennes institutions des Hindous, il en fit une application constante aux pays que la conquête rangea successivement sous sa domination. Les *omrâhs* de la cour moghole représentent historiquement la pairie en Angleterre, avec cette différence toutefois qu'ils ne transmettaient à leurs descendants ni leurs titres ni leurs dignités. Cette circonstance est digne d'attention; elle nous montre, en effet, que, dans la variété infinie des gouvernements sous lesquels de grandes nations ont prospéré jusqu'à notre époque, le principe de l'égalité civile des familles a pu être maintenu avec avantage dans un état despotique, tandis que l'institution de la noblesse héréditaire et les privilèges de la naissance se sont combinés, sans inconvénients sensibles, dans une monarchie républicaine avec une représentation nationale restrictive du pouvoir souverain et la liberté de la presse. Le fait est que l'organisation du vaste empire moghol telle que l'a conçue et réalisée le génie d'Akbar diffé-

rait essentiellement de tous les gouvernements qui avaient précédé le sien. C'était une monarchie despotique tempérée par le protectorat, les privilèges des communes, et subsidiairement, dans un grand nombre de cas, par les droits de la féodalité héréditaire et le pouvoir seigneurial concédé pour un temps.

Dans la pratique, ces principes s'appliquèrent, avec un remarquable discernement, aux familles ou chefs éminents des grandes races dont l'origine caucasique se révélait par une communauté de traditions, de croyances, d'habitudes qui ne pouvaient échapper à un observateur aussi perspicace qu'Akbar. Aussi, il sut apprécier promptement la valeur de ces secrètes sympathies d'une origine commune et, par suite, le fort et le faible des peuples sur lesquels il aspirait à étendre sa domination.—Nous voyons, en conséquence, ce prince élevé dans la religion musulmane, entouré exclusivement de musulmans à son arrivée dans l'Hindoustan, affermi sur son trône par l'énergique Behrâm-Khân et par ses frères d'armes et de croyance, rechercher bientôt l'alliance des grandes familles hindoues, appeler les chefs hindous dans ses conseils et à la tête de ses troupes, et former des intrépides Radjpouts sa cavalerie d'élite. Bien plus, comme s'il eût reconnu que le respect pour les femmes, la fidélité vigilante aux consignes les plus délicates, le dévouement le plus héroïque et le fanatisme du point d'honneur fussent les attributs distinctifs de cette race, c'était aux Radjpouts qu'était confiée la garde de l'enceinte intérieure du *haram* : les *omrâhs* de service, les *adhiâns* (hommes d'armes) et autres corps de la garde impériale étaient campés en dehors des portes (1). S'il admirait la bravoure chevaleresque et l'intelligence militaire chez les Radjpouts, il savait apprécier l'aptitude merveilleuse d'autres classes de la grande famille brahmanique aux détails de l'administration intérieure, aux combi-

(1) « L'intérieur du *haram* est gardé par des femmes; les principales sont stationnées près de la porte de l'appartement impérial. Immédiatement en dehors de cette porte veillent les ennuques, et à quelque distance de là les Radjpouts, plus loin les portiers de l'enceinte du *haram*, et, en dehors de l'enceinte, les *omrâhs*, les *adhiâns* et autres troupes de la garde selon leur rang. » (*Ayin-Akbârî*, vol. 1^{er}, p. 47).

naisons fiscales, leur intelligence des procédés de l'agriculture et de l'industrie. Avec les *pandits*, quelque déchus qu'ils fussent de l'érudition première de leur caste, il se plaisait à s'entretenir de la science et de la philosophie de leurs ancêtres. Il plaçait un *Mann-Sing* ou un *Tadar Mall*, nobles hindous, à la tête de ses armées mahométanes ou de sa grande réforme administrative, et il chargeait de graves moullahs, des musulmans sanctifiés par le pèlerinage de la Mecque, un *sheikh* Feizy, un Abou'l-Fazl, un *hadji* Hibrabim, etc., de traduire en persan les livres sacrés de l'Inde gangétique.

Ainsi Hindous et musulmans furent appelés à l'aider dans ses efforts pour créer l'unité gouvernementale. Ainsi ce grand homme trouva des éléments d'organisation, de force et de progrès dans cette diversité de races, d'habitudes et de croyances qui semblaient ne pouvoir constituer que des éléments de discorde, de désordre et de ruine. Il aurait voulu cimenter l'union politique et sociale qu'il était parvenu à établir parmi ses sujets immigrés et indigènes à l'aide d'une transaction religieuse, et nous avons vu que ce fut là le but de la réforme qu'il introduisit d'abord dans les classes supérieures de la société avec l'espoir qu'elle s'infiltrerait peu à peu dans les masses : méprise d'un cœur aimant et d'une haute pensée ! Ce fut au moment même qu'il donnait à ce déisme pur, tempéré par le sabéisme, un caractère officiel que les clartés du christianisme brillèrent pour la première fois sur sa vaste intelligence et firent naître en lui l'espoir d'arriver par les révélations de l'Évangile à la découverte des vérités absolues qui peuvent seules guider les individus et les peuples dans la connaissance et l'accomplissement de leurs devoirs. C'est de cette époque, en un mot, que datent ses relations avec les jésuites.

SECTION III.

RELATIONS D'AKBAR AVEC LES JÉSUITES — SON CARACTÈRE COMME SOUVERAIN ET COMME HOMME PRIVÉ.

J'ai consulté, pour l'histoire des relations d'Akbar avec les jésuites, toutes les sources auxquelles il paraissait raisonnable de puiser, et

principalement eu recours au recueil de Pierre du Jarric, dont je donne le titre détaillé en note à cause de son importance (1). Cet ouvrage, malgré le manque absolu de critique historique qu'on y remarque, porte un caractère général d'exactitude et de bonne foi (bonne foi souvent crédule, sans doute) qui n'exclue pas de temps à autre une certaine vivacité de narration et une appréciation assez juste des hommes et des choses. Ce qui me touche surtout dans le récit de du Jarric, c'est qu'il a été commencé peu de temps après la mort d'Akbar, en 1608, et terminé six ans après, en 1614; qu'il a été composé sur les lettres des missionnaires qui vivaient à la cour d'Akbar, lettres recueillies, de deux ans en deux ans, par le père Ferdinand Guerreiro, Portugais, « homme d'un jugement net et solide, et bien versé dans ces histoires, » comme le dit du Jarric; c'est enfin, que les principaux faits mentionnés par du Jarric sont confirmés par le témoignage des historiens indigènes. Il résulte clairement de l'examen critique que nous avons fait de ces diverses autorités que l'empereur, indépendamment des relations et conférences qu'il eut avec des missionnaires isolés, demanda et obtint à trois reprises différentes qu'il lui fût envoyé de Goa, des missionnaires jésuites autorisés à résider un certain nombre d'années à sa cour. La première mission, composée des pères Rodolphe d'Aguaviva (sans doute le *padre Redef* mentionné dans l'*Akbar-Nameh*), Antoine de Monserrat et Henriquez, arriva à *Fattehfour Sikry* (résidence favorite d'Akbar) en février 1580, et Rodolphe d'Aguaviva resta auprès de l'empereur jusqu'en 1583. La seconde mission, confiée aux pères Édouard Leiton, Christophe Béga et un autre qui n'avait pas encore reçu les ordres sacrés, arriva à la cour moghole en 1591; elle n'y séjourna qu'une année. La troisième, enfin, quitta Goa à la fin de l'année 1594 et rejoignit l'empereur le

(1) « *Histoire des choses plus mémorables advenues tant ès Indes orientales que autres pays de la découverte des Portugais*, etc., par le P. Pierre du Jarric, Tolosain, de la même compagnie. A Bordeaux, 1608, in-4°. » — Deuxième partie (ou deuxième vol.), portant le même titre que le précédent. Bordeaux, 1610. — Troisième partie, etc., depuis l'an 1600 jusqu'à 1610. Bordeaux, 1614.

5 mai 1595 à Lahore, où la cour était établie depuis plusieurs années.

Ce fut dans l'intervalle qui s'écoula entre la première et la seconde mission des jésuites qu'Akbar, résolu d'approfondir les dogmes de la religion du Christ, écrivit au roi de Portugal une lettre qui nous a été conservée dans le recueil d'Abou'l-Fazl. Nous allons la faire connaître d'après la version de J. Fraser (1), celle de J. Hanway (2), et la traduction littérale que nous devons à l'obligeance du savant traducteur du Koran (3).

« Répondons le tribut de nos louanges au pied du trône du *vrai* roi, dont la puissance est à l'abri du choc de la décadence et dont l'empire est inaccessible à l'atteinte des révolutions (4).

(1) *The History of Nader-Shah, formerly called Thomas Kuli-Khân, the present emperor of Persia. To which is prefixed a short History of the Moghol emperors, etc.*, by James Fraser. The second edition, London, 1742, in-8°, p. 12-18.

(2) *The Revolutions of Persia, etc.*, by Jones Hanway, Merchant. — Vol. 11° (IV° vol. de l'ouvrage intitulé : *An historical account of the British trade over the Caspian sea, etc.*). London, 1753, in-4°, p. 217-219.

(3) Nous nous sommes également aidés des lumières de M. Alex. Chodzko, qui a bien voulu comparer, à notre demande, les textes de plusieurs manuscrits de la Bibliothèque nationale, à l'effet d'éclaircir surtout la question, plus d'une fois controversée, de savoir à quel personnage la lettre qui nous occupe a été réellement adressée. MM. Kazimirski et Chodzko, sont convaincus, d'après un examen attentif du texte, qu'Akbar s'adresse ici à un prince chrétien. Le titre de la lettre, *en rouge*, diffère selon les manuscrits. Celui que Fraser avait sous les yeux portait : *Firmân revaï Farang* (souverain des Francs). Certaines expressions communes à tous les manuscrits ne laissent aucun doute sur la destination de cette lettre remarquable, attendu qu'elles ne peuvent s'appliquer qu'à un souverain.

(4) Les musulmans, non-seulement dans leurs lettres, mais dans la plupart de leurs écrits, consacrent les premières lignes à la louange de Dieu, puis à celle du prophète. Akbar débute, en effet, par les louanges de l'Être suprême, mais il ne fait aucune mention de Mahomet, ni au commencement de la lettre, ni dans le paragraphe relatif aux *catégories* (comme il le dit) *des prophètes et des apôtres ou envoyés*.

» L'étendue de la terre et du ciel visible n'est qu'un petit recoin de sa création, et l'espace infini un échantillon de ses œuvres. — C'est lui qui *gouverne* et maintient par des règles immuables l'ordre de cet univers, et qui dirige la société humaine par l'organe de la haute raison des souverains, dont la justice et la fermeté assurent l'exécution des lois. — C'est lui dont la volonté toute-puissante a mis dans chaque individualité le besoin d'affection et d'amour qui unit l'immense variété des êtres par une inclination mutuelle et fait sortir de cette tendance commune l'harmonie et le lien de la création.

» Louange infinie soit aussi offerte aux âmes pures de toutes les catégories de prophètes et d'envoyés qui ont constamment marché dans les voies du Seigneur, et ont guidé leurs semblables dans les sentiers de la vérité!

» Ceux d'entre les hommes clairvoyants qui empruntent leurs lumières aux flambeaux de la sainteté savent bien que, dans ce bas monde où se réfléchit le monde spirituel comme dans un miroir, rien n'est préférable à l'amour ou plus sacré que l'amitié. Aussi attribuent-ils l'économie et la disposition admirable de l'univers à l'affection et à l'harmonie. — Quand le soleil de l'amour éclaire nos cœurs, il dissipe jusqu'au fond de l'âme les ténèbres de la vie mortelle, et cela est surtout désirable pour les princes dont la bonne intelligence mutuelle est la garantie du bonheur des peuples. — C'est pourquoi tous les efforts d'une intelligence élevée tendent à favoriser, à entretenir ces sentiments d'union et d'amitié parmi les serviteurs de Dieu, et surtout parmi les rois que la faveur divine a placés à la tête de l'humanité. — Plus particulièrement devons-nous désirer resserrer les liens de fraternité qui nous unissent à un prince dont l'esprit éclairé et le zèle qui l'anime pour la propagation des ordonnances de Jésus sont au-dessus de toute description et de tout éloge. — Le voisinage de nos États (1) de ceux d'un prince aussi renommé rend cette alliance plus indispensable encore; mais, attendu que plusieurs obstacles et raisons majeurs rendent une conférence personnelle im-

(1) Les provinces conquises par les Portugais dans l'Hindoustan et occupées par eux à cette époque, les rendaient voisins de l'empereur moghol.

praticable, on ne peut y suppléer que par des ambassades et par la correspondance. Puisque c'est le seul moyen de remplacer les avantages d'une entrevue et d'une conversation intime, nous y avons recours, avec l'espoir que ces communications ne souffriront aucune interruption, et qu'ainsi s'établira une manifestation mutuelle de nos sentiments et de nos désirs en ce qui touche à nos intérêts réciproques. — Votre Majesté n'ignore pas que les savants et les théologiens de tous les temps et de tous les pays, malgré la diversité de leurs opinions sur le monde extérieur et le monde intellectuel, s'accordent en ce point, que le monde extérieur n'est d'aucune importance par rapport à l'autre, et cependant les prétendus sages de toutes les nations et les grands de la terre se donnent un mal infini pour améliorer leur condition dans ce monde périssable, où tout n'est qu'apparences, et consacrent le meilleur de leur vie et leur temps le plus précieux à l'acquisition des trompeuses délices, des vains plaisirs et des joies passagères qui les absorbent tout entiers. — Le Très-Haut, dans sa bonté infinie et par l'effet de sa grâce éternelle, a permis qu'au milieu de tant d'obstacles et du tourbillon des affaires, mon cœur le cherchât toujours; et, bien qu'il ait soumis à ma puissance tant d'États considérables, que je m'efforce de gouverner de mon mieux et de manière à rendre tous mes sujets contents et heureux, cependant (et j'en bénis son saint nom!) sa volonté a été ma règle, et l'accomplissement de mes devoirs envers *lui*, le but constant de mes actions et de mes désirs. — Considérant en même temps que la plupart des hommes, enchaînés par la coutume de leurs habitudes héréditaires ou entraînés par l'exemple, suivent aveuglément la religion dans laquelle ils sont nés, sans se donner la peine de peser dans leur esprit la juste valeur des arguments ou des preuves qu'on invoque en faveur de leurs croyances, et sont ainsi privés de l'excellence de la *vérité*, dont la découverte est le but légitime de tout esprit raisonnable, je me plais à converser avec les hommes les plus instruits des diverses religions et profite des discours de chacun d'eux (1).

(1) Non content de s'entretenir avec les ministres des diverses religions, Akbar encourageait des conférences sur ce sujet et prenait part lui-

» Comme la différence des langues est un obstacle entre nous, il serait à désirer que vous voulussiez bien m'envoyer une personne qui fût en état de me faire comprendre toutes les hautes questions, afin que je puisse les graver dans mon esprit. J'ai entendu dire que les *livres divins*, tels que le Pentateuque, les Psaumes et les Évangiles, ont été traduits de *l'arabe en persan* : si l'on peut se procurer dans votre pays ces traductions ou celles de tous autres livres d'une utilité générale et parfaite, faites qu'ils me soient envoyés.

» Afin de cimenter notre amitié et de donner une base plus solide à l'affection qui doit nous unir, nous avons envoyé vers vous le refuge de la *sayadat* (descendance des prophètes), le personnage rempli de mérites qui nous a donné maintes preuves de fidélité et d'un entier dévouement, Sâyed Mâzâffer, qui est l'objet de notre faveur et de notre distinction particulières. — Il est chargé de vous communiquer quelques paroles de notre part. — Fiez-vous à ce qu'il vous dira. — Tenez toujours ouvertes les portes de la correspondance et des ambassades réciproques, et que la paix soit avec celui qui suit le divin guide !

» Écrite dans le mois de *rabby al avvâl* (avril 1582). »

Cette belle lettre n'a pas besoin de commentaire ; elle prouve clairement que, chez Akbar, le désir de s'instruire dans la religion chrétienne était une *idée fixe* qui justifiait les tentatives faites à diverses reprises pour amener sa conversion. A un siècle et demi de là, un autre grand souverain, un conquérant dont le nom doit sa célébrité fatale aux instincts de destruction et de pillage qui lui firent envahir l'empire moghol et massacrer les habitants de Dehli, Nadâr-Shah, prétendait s'instruire dans les dogmes de la religion chrétienne dans l'intention de substituer aux croyances de l'islamisme un culte mixte de son invention. Comme Akbar, il fit traduire nos saintes Écritures, et, quand ce grand travail fut terminé, il se le fit apporter

même aux discussions théologiques. Nous avons vu qu'il avait donné une attention particulière à l'étude des croyances brahmaniques, et il existe des lettres d'Abdoullah-Khân, prince des Ousbegs, à Akbar, dans lesquelles ce khân lui reproche vivement sa froideur pour la religion mahométane et l'accueil favorable qu'il fait aux brahmanes.

à son camp (près de Therân) au mois de mai 1744 (1) par les principaux membres de la commission qu'il avait instituée à cet effet, et qui se composaient de moulhahs, de prêtres juifs, arméniens et chrétiens. Nadâr les reçut à peu près civilement et jeta un coup d'œil sur leur version. Il s'en fit lire ensuite certaines parties, ce qui amena de sa part quelques plaisanteries sur les mystères de la religion chrétienne. Il se moqua, par la même occasion, des Juifs, et tourna également en ridicule Mohammâd et Aly. Il remarqua que les évangélistes ne s'accordaient pas plus dans leurs récits que ne le faisaient les prêtres chrétiens et les docteurs musulmans; il en conclut qu'il devait rester dans les mêmes doutes que par le passé, mais il ajouta que, des deux croyances, s'il plaisait à Dieu de lui donner la santé, il s'engageait à faire une religion beaucoup meilleure qu'aucune de celles qui avaient jusqu'à ce jour été pratiquées par l'humanité. Il congédia ensuite les théologiens traducteurs en leur faisant quelques présents dont la valeur ne suffisait pas pour défrayer les dépenses de leur voyage. Ce qui a frappé Hanway, auquel nous empruntons ce récit (confirmé dans tous les points essentiels par le père Desvignes, missionnaire jésuite, l'un des traducteurs employés par Nadâr-Shah) (2), ce qui nous semble, en effet, bien digne de remarque, c'est le contraste que forme la conduite de Nadâr-Shah, dans cette occasion, avec la modération, la dignité et la sincérité qu'Akbar a constamment manifestées dans ses fréquentes relations avec les ministres du culte catholique. Les deux souverains semblent, il est vrai, avoir montré la même indépendance en matière de religion, et Nadâr-Shah affectait la prétention de devenir, comme Akbar, le fondateur d'une croyance nouvelle. Seulement, le but de Nadâr lui était exclusivement indiqué par son ambition et sa politique personnelles; celui que se proposait Akbar était, dans la

(1) La traduction commencée, selon le père Desvignes, au mois de mai 1740, selon Hanway, à la fin de la même année, fut terminée en six mois. Les missionnaires ne purent obtenir une copie de leur travail.

(2) Lettre du père Desvignes au père Royer, procureur des missions du Levant, datée de Julfa, en Perse, le 26 mai 1744. (*Lettres édifiantes.*)

pensée de ce grand homme, inséparable des scrupules de sa conscience et du bonheur de l'humanité.

Akbar, à l'arrivée de la troisième mission, partie de Goa pour sa cour et rendue à Lahore en 1595, reçut le père Jérôme-Xavier et ses compagnons avec de grandes démonstrations de joie; il leur montra les livres dont les missions précédentes lui avaient fait cadeau, et parmi lesquels nous citerons, indépendamment des saintes Écritures, les *Ordonnances de Portugal* et les *Constitutions de la Société de Jésus*. L'empereur fit plus d'honneurs à ses nouveaux hôtes qu'il n'en faisait à ses principaux omrâhs, et il paraîtrait même que, dans une réception solennelle (28 août 1595), il les accueillit avec plus d'égards encore que les princes souverains, ses vassaux, qui venaient lui rendre foi et hommage. Il accorda aux missionnaires toutes les facilités qu'il pouvait leur donner sans engager directement son gouvernement et compromettre inutilement leur propre sûreté. Il s'entretint fréquemment lui-même avec eux, assista plusieurs fois aux cérémonies de leur culte avec les démonstrations d'une humilité et d'une vénération sincères et toutes les apparences d'une conversion prochaine; mais, cette fois encore, les espérances des chrétiens devaient être déçues. Cependant rien n'avait été négligé par les missionnaires pour assurer le triomphe de leurs armes spirituelles. Le plus profond respect témoigné en toutes circonstances à l'empereur et à sa famille ou aux grands personnages de sa cour, l'observance des formes de l'étiquette orientale poussée jusqu'à la *prostration* dans les occasions solennelles, l'empressement le plus gracieux à se prêter aux décisions ou aux caprices de la cour la plus brillante qui fût alors au monde, l'exemple des vertus chrétiennes, du zèle et du désintéressement de l'apostolat, l'enthousiasme ardent et calme à la fois d'une conviction sincère, les ressources de l'instruction européenne, tout fut mis en usage et apprécié sans aucun doute par l'intelligence et la bonté d'Akbar. Néanmoins, les mêmes objections radicales se présentaient toujours à l'esprit du philosophe et aux méditations du souverain.

Hâtons-nous d'arriver au terme de cette lutte morale, qui fut aussi le terme de la carrière de ce grand homme. Le père Jérôme-Xavier et son compagnon Benoist de Goës ne quittèrent plus l'em-

pereur ; ils étaient avec lui quand il partit pour sa grande expédition du Däkkhän (1599). Ce fut le 16 juillet de cette année qu'eut lieu l'entretien rapporté par Xavier, qui avait demandé à l'empereur la permission de lui soumettre les lettres qu'il venait de recevoir du père provincial, et où on lui prescrivait de hâter son retour à Goa, dans le cas où l'empereur tarderait encore à se déclarer définitivement pour la religion catholique. Akbar, respectueusement pressé par Xavier de faire enfin connaître ses intentions sur ce point important, répondit : « J'avoue que je vous ai appelés dans l'intention de connaître la vérité, afin de me déterminer plus tard à embrasser la croyance qui me semblerait la plus conforme à la raison. Je marche vers le Däkkhän et établirai mon quartier général non loin de Goa. Je me débarrasserai des affaires pressantes, et, au premier instant de loisir que j'aurai, je vous écouterai très-volontiers. » Puis il ajouta : « Je vous ai fait appeler dans cette pensée sans doute, mais je me suis résolu à m'entretenir avec vous sans interprète, et j'ai prêté l'oreille à vos conseils. Vous semble-t-il donc que vous n'ayez rien gagné, quand vous pouvez librement et sans crainte confesser Jésus-Christ et prêcher sa doctrine dans un pays où les mahométans ont le pouvoir, et où, avant moi, quiconque eût voulu déclarer que Jésus-Christ est le vrai Dieu, aurait été immédiatement mis à mort ? » Xavier convint qu'il en était ainsi, et qu'à cet égard ils lui devaient des actions de grâces particulières ; mais il le supplia, dans l'intérêt de son salut, de les entendre encore avec bonté. Akbar le promit et congédia les pères avec de nouvelles assurances de sa protection. Ce fut la dernière conférence intime à ce sujet entre Akbar et les missionnaires. On sait comment ils cherchèrent à le voir, à son lit de mort, et ne purent pénétrer jusqu'à lui.

L'ensemble des faits et des opinions que je viens d'exposer a créé dans mon esprit des convictions que je dois essayer de résumer. La plupart des jugements qui ont été formulés sur Akbar, comme fondateur de secte, portent l'empreinte des préjugés musulmans ou chrétiens, ou décèlent une ignorance plus ou moins complète des faits sur lesquels ces jugements auraient dû reposer. Aucun reproche de cette nature n'est applicable à l'appréciation, si

nette et si lumineuse en général, qu'Elphinstone nous a donnée de la réforme religieuse tentée par ce grand homme. (Voyez Appendice, lettre B.) Nous serions plutôt porté à croire qu'Elphinstone attribue à l'empereur moghol, dans cette affaire, une pureté d'intentions trop absolue, une absence trop entière de toute préoccupation vaniteuse, de toute prétention à des inspirations privilégiées. Une âme avide de tous les genres de gloire, comme l'était celle d'Akbar, devait difficilement résister à la tentation d'imiter la Providence dans la direction spirituelle des peuples commis à sa garde, comme il s'efforçait de l'imiter dans la protection de leurs intérêts matériels. Elphinstone n'a pas tenu suffisamment compte de l'influence exercée sur les déterminations d'Akbar par l'exaltation de ses idées, par le milieu superstitieux dans lequel il vivait, par l'habitude du pouvoir, enfin par l'admiration exagérée dont il était l'objet; il n'a pas non plus envisagé, comme il aurait pu le faire, le côté politique de la question. L'auteur anglais remarque bien, il est vrai, que « la religion d'Akbar était trop spirituelle et trop abstraite pour réussir avec les masses, et qu'elle mécontenta beaucoup de gens; » il reconnaît qu'Akbar s'était montré supérieur à tous les novateurs, ses devanciers, par sa conception de la nature divine, et que sa tolérance en matière de dogmes prouvait, dans un monarque absolu, une hauteur de pensée, une libéralité de vues bien extraordinaires pour l'époque et la race auxquelles il appartenait; mais il ne déduit pas de ces faits les conséquences que nous nous croyons en droit d'en faire ressortir. En les combinant avec les considérations d'une autre nature que nous avons indiquées il y a un instant, on arrive à se rendre complètement compte des motifs qui ont déterminé le réformateur et du peu de durée des nouvelles institutions religieuses qu'il avait recommandées plutôt qu'imposées à ceux dont il prétendait changer les croyances.

Ce qui nous frappe dans cette conception mystique d'Akbar, c'est qu'elle a été le résultat de la lutte qui s'était établie en lui entre le sentiment et la raison, entre l'instinct religieux et l'esprit philosophique.

Nous le voyons, avant tout, sincèrement pénétré de la perfection, de la toute-puissance et de la bonté infinie du Créateur, et non moins sincèrement convaincu que les souverains doivent se considérer

comme les délégués de Dieu sur la terre. Nous remarquons qu'arrivé à la maturité de son jugement et en possession de toute la vigueur de son intelligence, il condamne ouvertement la religion dans laquelle il avait été élevé comme entachée d'ignorance, du fanatisme le plus aveugle et du sensualisme le plus grossier. Nous constatons, d'après l'*Ayin-Akbâry*, le *Dabistân*, d'après le témoignage des voyageurs et des missionnaires, qu'une curiosité sérieuse et infatigable l'avait porté de bonne heure à étudier et à comparer les croyances religieuses des différents peuples, et qu'il avait été particulièrement ému de la pureté et de la grandeur des dogmes exposés dans les livres sacrés des Hindous et des adorateurs du feu. Entraîné ensuite vers le christianisme par la simplicité et l'élévation de ses doctrines, par le sentiment de charité et de fraternité universelle qui est son attribut distinctif et qui trouvait un écho dans sa belle âme, retenu cependant par les difficultés insurmontables que présentaient à son esprit le dogme absolu de la Trinité et de l'Incarnation, il hésita à se déclarer publiquement pour la religion de Jésus. Il était embarrassé, d'ailleurs, de concilier l'humilité, la douceur, le détachement de tout intérêt mondain qu'il admirait dans les missionnaires jésuites appelés à sa cour avec les rigueurs de l'inquisition et son intervention redoutable dans la société chrétienne de cette époque. Persuadé enfin, par le peu de succès des prédications entreprises par les jésuites avec l'appui le plus loyal de sa protection et de son autorité, que l'introduction du christianisme dans ses États rencontrerait une opposition formidable et présentait conséquemment de graves inconvénients au point de vue gouvernemental, il revint, non sans de nouvelles hésitations, au plan qu'il avait conçu en 1575. Il crut donner une base morale suffisante à la réalisation de l'unité politique et sociale qu'il voulait établir dans son vaste empire, en adoptant une profession de foi et quelques pratiques extérieures de dévotion qui pussent être accueillies à la longue par les deux grandes classes de ses sujets. Suivant les inspirations de son cœur essentiellement humain et les convictions de sa raison, il voulut ramener les hommes à des notions élevées de leurs droits et de leurs devoirs religieux sans perdre de vue les exigences de sa politique; il proclama le culte *ilahi*, culte sans temple, sans autel et sans ministre!

Ainsi, dominé par la bonté de sa nature, la pureté de ses intentions et son penchant au spiritualisme, Akbar demandait à son siècle des sympathies et des vertus qu'il était impossible d'en obtenir. Il ne comprit pas aussi bien que l'avait fait Mahomet, avec son inspiration pratique si merveilleuse, que les peuples pouvaient être dirigés et contenus par le dogme, jamais par la morale. Chez lui, l'homme, essentiellement bon et sincèrement religieux, nuisait au souverain. C'est, en effet, à son abandon des formes et des pratiques de l'islamisme qu'il voulut remplacer par un déisme compliqué (comme nous l'avons vu) d'*astrolâtrie*, qu'il faut attribuer en partie les difficultés contre lesquelles son gouvernement eut à lutter pendant les dernières années. C'est à cette cause qu'il faut en particulier faire remonter l'opposition qu'Akbar rencontra dans son propre fils. De la part de ce prince, ce ne fut, il est vrai, qu'un prétexte; car, en même temps qu'il faisait assassiner Abou'l-Fazl, parce que ce grand ministre avait, disait-il, corrompu l'esprit de son père en le détournant de la confiance aveugle et du respect qu'il devait à la religion de ses ancêtres, il accueillait lui-même les missionnaires chrétiens et se montrait disposé à embrasser personnellement leurs doctrines. Cependant ce prétexte avait une importance politique des plus réelles en assurant au prince Sélim, les secrètes sympathies des omrâhs et des mollahs. Ce fut donc une faute grave que l'introduction du culte *ilahi*, et il fallut toute l'énergie d'Akbar, tout le respect et l'admiration qu'il inspirait à ses sujets, pour contre-balancer le mauvais effet de cette innovation. Sa réforme devait mourir et mourut avec lui. — Voilà, si nous ne nous abusons pas, le véritable point de vue sous lequel il convient d'envisager cette grande question, tant en ce qui touche au caractère d'Akbar qu'à l'influence que cette tentative inopportune de réforme religieuse devait avoir et a eue, en effet, sur sa politique. Les motifs en ont été honorables; les effets en ont été pernicieux. Toutes ses autres mesures gouvernementales, sans exception, nous paraissent, au contraire, marquées au coin du génie; elles révèlent un sentiment admirable du caractère et des besoins de son siècle et des conditions auxquelles son gouvernement devait satisfaire pour mériter l'approbation et le concours de ses contemporains comme l'admiration de la postérité.

On aime à étudier l'homme dans le souverain, quand ce souverain est un Alexandre, un Trajan, un Charlemagne ou un Akbar. Les détails que nous donne l'*Ayin-Akbâr*, sur les différents services du palais et sur la vie intérieure de l'empereur, nous paraissent dignes d'un intérêt particulier : ils donnent une haute idée de la puissance et de la splendeur du monarque, de la noble simplicité, de l'activité infatigable, de la bonté de l'homme privé.

Akbar donna des encouragements extraordinaires aux manufactures d'étoffes de toutes sortes et à la fabrication des châles ; il étudiait lui-même les divers procédés de fabrication. L'*Ayin-Akbâry* contient des détails précieux sur tous ces sujets. — Il fallait aux Hindoustanis un gouvernement fort et paternel ; mais il leur fallait aussi (comme à plusieurs peuples de l'Occident, à nous-mêmes peut-être !) la pompe et la splendeur d'une centralisation puissante et respectée, d'où rayonnent les bienfaits du présent et les espérances de l'avenir. C'est ce que fut la cour moghole sous Akbar ; ce prince n'a pas montré moins de grandeur, d'habileté et de sagesse dans l'administration de cette cour vraiment impériale et dans ses rapports avec ses sujets de toutes les classes que dans la direction des affaires politiques. L'ordre, l'économie, un tact intelligent et minutieux et cependant libéral, caractérisent les mesures adoptées par Akbar et par son ministre dans les différentes branches du service intérieur comme dans celles du service public. Nous ne trouvons pas de détails précis sur toutes les sources qui venaient alimenter le trésor impérial, mais nous avons déjà vu que l'impôt territorial produisait, à lui seul, plus de deux cents millions de notre monnaie (valeur de beaucoup supérieure à celle qu'exprimerait le même chiffre aujourd'hui). Les tributs et les *nazers* (présents) offerts à l'empereur, suivant l'usage de cette époque, s'élevaient annuellement à une somme bien plus considérable. On rencontre dans les *Mémoires* de Djahân-Gûir des indications évidemment exagérées sur les immenses richesses de son père, en or et en pierres précieuses ; mais les indications plus sérieuses d'Abou'l-Fazl et de Ferishta ne sauraient laisser aucun doute sur l'accumulation vraiment extraordinaire d'or et d'argent monnayés et en lingots, de diamants, de rubis, de perles, etc., que ce long règne avait réalisée. — Il est

également certain qu'en même temps qu'Akbar pouvait passer pour le souverain le plus riche qui fût alors au monde, il était aussi le plus libéral et le plus bienfaisant. Les traitements assignés par lui aux *mansâbdars*, et dont Abou'l-Fazl nous a transmis le détail, témoignent de sa munificence, en même temps que le chiffre des pensions, secours et aumônes, également mentionné par lui dans plusieurs chapitres de l'*Ayin-Akbâry*, donne l'idée la plus élevée de cette bienfaisance toujours active et prévoyante qui caractérisait particulièrement le fondateur de l'empire moghol. Ferishta confirme pleinement les assertions d'Abou'l-Fazl sur tous ces points : il nous représente Akbar comme entretenant un établissement de cinq à six mille éléphants, de douze mille chevaux, de mille chameaux, de près de mille léopards, pour la chasse. Jamais aucune cour impériale ou royale n'avait déployé autant de grandeur et de magnificence. Le monde asiatique n'est plus dans des conditions où cette exubérance de représentation somptueuse puisse ou doive se reproduire, mais les peuples de l'Hindoustan, malgré la simplicité de plusieurs de leurs habitudes, seront longtemps encore amis du faste et du cérémonial les plus coûteux, — dans de certaines occasions pour eux-mêmes, en toute occasion pour leurs chefs.

Akbar était musicien, il avait inventé plus de deux cents modes musicaux *qui faisaient les délices de tous ceux qui les entendaient*, s'il faut en croire Abou'l-Fazl, qui nomme trois de ces *inventions* ou compositions de l'empereur. Il était fort avide d'instruction et avait formé une des plus riches bibliothèques de son temps, la plus riche selon toute probabilité (1). Il faut lire dans l'*Ayin-Akbâry* tout le chapitre intitulé *Tasvire khâneh* (manuscrits et peintures), qui contient le détail des mesures adoptées pour la formation et l'accroissement de cette collection. On y trouve le passage suivant : « Une personne capable fait tous les jours la lecture à Sa Majesté, qui écoute

(1) « Vingt-quatre mille manuscrits ou volumes écrits à la main, et si richement reliés, qu'on les a estimés six millions quatre cent soixante-trois mille et sept cent trente et un *ropias*, ou trois millions deux cent trente et un mille et huit cent soixante-cinq écus et demi. » (*Voyages du sieur Jean-Albert de Mandelslo*, t. 1^{er}, colonne 121.)

tous les ouvrages (qu'elle a désignés) depuis le commencement jusqu'à la fin. On marque la place où elle s'arrête, avec la date du mois, et le lecteur est payé suivant le nombre de pages qu'il a lues. Il y a à peine un ouvrage d'histoire, de science ou de haute littérature qui n'ait pas été lu à Sa Majesté. Elle se les fait souvent relire et écoute toujours avec l'attention la plus soutenue. » Suit une liste des principaux ouvrages dont l'empereur faisait sa lecture favorite, plus l'énumération des ouvrages en langues étrangères, traduits par son ordre.

Les lettres des missionnaires, qui ont résidé, comme nous l'avons vu, à la cour d'Akbar, à trois époques différentes, complètent les renseignements que nous ont laissés les historiens musulmans sur le caractère et les habitudes de ce grand homme. Lorsque les jésuites virent Akbar pour la première fois, il était dans sa quarantième année. Ils le représentent comme étant d'une constitution robuste et de moyenne stature, d'une physionomie noble et douce, l'œil vif et remarquablement intelligent. Du Jarric nous a conservé quelques détails curieux sur ce prince. Il décrit son habillement et mentionne qu'il portait une chaussure de forme particulière, *de son invention*. Il aimait à se vêtir de temps en temps à l'euro péenne, d'après la mode portugaise, en soie noire, mais il ne le faisait que dans son intérieur. Il avait toujours le sabre au côté ou à la portée de sa main. Ses gardes du corps étaient changés tous les jours, ainsi que les officiers et les gens de service auprès de sa personne, de manière cependant à reprendre leurs fonctions tous les huit jours (1). — Il était affable et gai dans le commerce habituel, sans jamais s'écarter de la décence et de la gravité royales. Il s'entourait d'hommes instruits qui traitaient devant lui de toutes sortes de questions et lui racontaient tout ce qui pouvait l'intéresser ou l'instruire : « Il espérait, disent les jésuites, suppléer par ces doctes exercices à son

(1) L'armée était formée de douze divisions qui faisaient chacune une année de service à la capitale ou au quartier général impérial; — elle était aussi divisée en douze corps qui étaient de service pour un mois donné. Enfin la *garde impériale* était composée de sept divisions qui faisaient le service un jour de chaque semaine.

manque de lettres. (1). » Il était habile et expert non-seulement dans la guerre et la politique, mais dans tous les arts mécaniques. Il se plaisait surtout à la confection des machines de guerre, et il avait, dans l'enceinte même de son palais, des ateliers destinés à ce travail. Il était naturellement d'un tempérament mélancolique et *sujet à la maladie épileptique*. Aussi lui fallait-il avoir recours, pour se distraire et se reposer l'esprit, à divers jeux et amusements; de là le plaisir qu'il prenait à des combats d'éléphants, de chameaux, de buffles, de coqs, de bœufs, etc. Une de ses distractions favorites était de voir *des éléphants et des chameaux dressés à se balancer en mesure*. Les combats de gladiateurs et les exercices de luteurs (*pahelwâns*) étaient aussi de son goût; mais ce qui semblait digne d'admiration aux musulmans, c'est que, tout en prenant part à ces amusements, il ne laissait pas d'expédier les affaires les plus sérieuses.

Avant de terminer cette esquisse d'une époque, d'un règne et d'un homme si remarquables à tous égards, il me reste à rendre compte en peu de mots de l'impression que m'a laissée l'étude de cette existence exceptionnelle.

En se reportant à l'époque où vivait Akbar, en se remplaçant par la pensée sur la scène où sa mission s'est accomplie, et où j'ai humblement marché moi-même au milieu des grands souvenirs qu'il a laissés, on se sent à la fois surpris et touché de la supériorité intellectuelle et morale qui caractérise ce mortel privilégié. Nous en sommes surpris, parce que la race à laquelle il appartenait avait pu lui léguer sans doute l'intelligence et le courage, avec l'instinct militaire et l'esprit de conquête, mais non le génie de l'organisation sur la plus vaste échelle et l'esprit conservateur. Dans l'histoire de ses prédécesseurs, il rencontrait les habitudes cruelles

(1) Ils ont même affirmé qu'Akbar ne savait pas lire! Il est impossible d'admettre l'exactitude de cette assertion, quand on se rappelle qu'Akbar était le petit-fils de Bâbar, le fils de Houmâyoun (tous deux hommes lettrés), et qu'il avait eu pour précepteurs le mollah Pir Mohammâd et le hadji Mohammâd-Khân-Systany. Ferishta dit en propres termes : « Akbar n'était pas fort lettré; il écrivait cependant quelquefois des vers et était versé dans la lecture de l'histoire. » C'est là évidemment la vérité.

du despotisme et le fanatisme religieux, mais non la tolérance et l'humanité; le penchant aux voluptés grossières (1), mais non la frugalité et la pureté des mœurs. Et cependant Akbar a fondé sur des bases durables l'empire le plus puissant qui fût alors en Asie; il a été tolérant, humain, tempérant, frugal. Nous sommes touché, avouons dit, de sa supériorité intellectuelle, parce qu'au point où en étaient arrivées les affaires de l'Hindoustan, à la mort de Houmâyoun, par suite des désordres qui menaçaient l'État d'une désorganisation complète, cet enfant de quatorze ans, né dans le désert, élevé dans un camp, sut se placer, par le génie des grandes choses et l'amour de l'humanité, à la hauteur de la grande tâche que lui donnait la Providence. Rien n'est plus merveilleux, selon moi, que cette apparition à point nommé d'un prince doué de toutes les qualités qui avaient illustré ses ancêtres et de toutes les vertus qu'ils n'avaient pas. Nous voyons cet homme, intrépide par constitution, se plaisant au milieu des plus vives émotions de la guerre, de la chasse, et les recherchant parfois avec une ardeur plus digne d'un paladin que d'un roi, préférer toujours à la longue les émotions d'un ordre supérieur que lui procurent des actes de générosité et de bienfaisance, la sage direction des affaires publiques, les combinaisons politiques et le commerce des hommes les plus instruits de son temps. Il avait su se débarrasser en temps opportun, et avec une fermeté, une modération au-dessus de tout éloge, de l'orgueilleuse tutelle de Behrâm-Khân; il sut également conserver la coopération intelligente de son vertueux ami et digne conseiller Abou'l-Fazl jusqu'à la mort tragique de ce savant illustre et de ce grand ministre, en 1602.

Pendant les quatre premières années du règne d'Akbar, Behrâm-Khân avait présidé seul ses conseils ou commandé ses armées; mais ces quatre années avaient suffi pour développer la virilité précoce du petit-fils de Bâbâr et l'imprudente conduite du premier ministre et généralissime (qui joignait à ses titres celui de *Khân-Baba* ou Seigneur-Père) hâta l'émancipation projetée du jeune empereur. —

(1) Les Timourides étaient tous grands buveurs. Akbar lui-même, dans sa jeunesse, était fort adonné, si nous en croyons le témoignage de son fils, aux plaisirs de la table.

Behrâm-Khân essaya de résister à main armée aux volontés de son souverain. — Il fut défait par Akbar lui-même et fait prisonnier. — Le souvenir des immenses services qu'il avait rendus à la cause impériale effaça, dans l'âme généreuse du vainqueur, le crime d'une rébellion insensée. — Behrâm-Khân fut autorisé et aidé par Akbar à entreprendre, d'une manière convenable à son rang, le pèlerinage de la Mecque ; il se rendit à Goudjrâte, où il devait s'embarquer ; mais il périt près de cette ville, victime d'une vengeance particulière : exemple frappant des vicissitudes de la destinée, qui, après avoir placé sous la protection de cet homme de génie, la famille de Teymour et l'avenir d'un grand empire, le livrait aux humiliations d'un exil mérité et au poignard d'un obscur assassin !

A dix-huit ans, Akbar commençait à gouverner par lui-même (1560), et, en 1573, il avait soumis l'Hindoustan central et la province de Gondjrâte. — La plus grande entreprise de l'empereur, à dater de cette époque, fut l'invasion du Bengale (par l'empereur en personne), en 1575.

Cette province, comparable à nos grands États européens par son étendue et sa population, ne fut définitivement annexée à l'empire qu'après une lutte acharnée avec les chefs afghans qui s'y étaient maintenus depuis Shère-Shah. — Akbar y établit son gouvernement de 1575 à 1577 ; mais le pays ne fut entièrement soumis que vers 1592. — Pendant que ses lieutenants soutenaient, dans le cours de cette longue guerre, l'honneur de ses armes et affermissaient enfin sa domination jusqu'à l'embouchure du Gange et au delà, l'empereur réduisait à l'obéissance son frère Mirza-Hakim, qui avait cherché à se rendre indépendant au Kâboul et avait envahi le Pandjâb. — Après la victoire, Akbar, touché du repentir de ce prince, eut la générosité de lui confier le gouvernement de Kaboul (1581). — Il profita, peu d'années après, des discussions intestines auxquels le royaume de Kachmire était en proie, pour envahir ce paradis de l'Hindoustan et réussit, après deux campagnes, à y établir son autorité (1585). — Vers la même époque, et surtout après l'occupation du Kachmire, Akbar soutint une guerre obstinée avec les Youssouf-Zaïs ou Afghans orientaux. Dans le cours de cette lutte, il perdit une armée et quelques-uns de ses meilleurs généraux : il parvint cependant à réduire

ces intrépides montagnards, sans jamais les subjuguier entièrement. De 1587 à 1592, il réussit complètement à affermir sa puissance dans le bassin de l'Indus, dans l'Afghanistan occidental et ses dépendances immédiates. — Enfin, il tourna ses armes victorieuses contre plusieurs royaumes du Dākhhān qui avaient rejeté les ouvertures qu'il leur avait fait faire pour les déterminer à reconnaître sa suzeraineté. — Il soumit à grand'peine ces dangereux voisins, de 1595 à 1601. — Mais, à dater de 1592-1593, tout l'Hindoustan depuis le Kachmire jusqu'à la Narbadda, et depuis Assam dans le sud-est jusqu'aux monts Solimans dans le nord-ouest, était rangé sous sa loi. — Ainsi, l'empire d'Akbar, qui, dans les premières années de son règne, ne comprenait que le Pandjāb et les provinces de Dehli et d'Agra, s'étendait quatre ans avant sa mort, sur un immense quadrilatère dont les principaux diamètres n'avaient pas moins de 375 lieues du nord au sud, et 500 lieues de l'est à l'ouest.

Les difficultés et les complications inhérentes à toute fin de règne (et surtout dans un empire comme celui qu'avait créé le génie d'Akbar), occupèrent les dernières années de ce grand homme. De ses trois fils, l'aîné, Mourad, mourut vers l'an 1600; le plus jeune, Danial, succomba comme Mourad à de longues habitudes d'intempérance, en 1604. Le troisième fils, prince Selim, que la violence de son caractère et de pernicious conseils avaient plus d'une fois compromis au point de laisser la clémence paternelle, put craindre, pendant quelque temps, que la couronne impériale ne passât, à son préjudice, sur la tête de son propre fils Khousrou, neveu du fameux radja Man-Singh et gendre d'Aziz (Khan-i-Azām); mais les intrigues nouées dans ce but et qui s'agitaient encore autour du lit de mort d'Akbar, échouèrent devant le respect qu'inspirait, jusqu'au dernier moment, la volonté de l'empereur. Akbar mourut à soixante-trois ans, d'une maladie dont les progrès paraissent avoir été hâtés par ses chagrins domestiques. — Cette mort a été attribuée par plusieurs historiens et, en particulier, par les annalistes radjpouts, au poison qu'Akbar aurait destiné à Man-Singh et avalé lui-même par mégarde. Cette supposition, qui ne repose sur aucun témoignage digne de foi, est repoussée par la loyauté et la grandeur bien connue du caractère d'Akbar. Dans un règne de cinquante ans, il en avait passé trente-six

dans l'Inde gangétique et quatorze, sans interruption, dans le bassin de l'Indus. C'est là qu'indépendamment des hautes raisons politiques qui l'appelèrent et le retinrent longtemps dans ces contrées, il se sentait involontairement attiré par les souvenirs de son jeune âge et le voisinage du berceau de Bâbâr, ce grand homme dont il avait continué la race et l'empire, et dépassé la puissance et la gloire. Akbar a mérité que la reconnaissance des peuples immortalisât son nom : les sages règlements qu'il mit en vigueur et dont il surveillait lui-même l'exécution avec un zèle aussi minutieux qu'infatigable, embrassaient toutes les branches du service public.—L'*Ayin-Akbârî* nous a transmis tous ces règlements dans le plus grand détail : c'est par l'abandon des principes de son gouvernement que l'empire moghol a été ruiné de fond en comble ; c'est par un retour marqué à ces principes salutaires, par l'adoption des nobles idées et des pratiques gouvernementales du grand Akbar, que la domination anglaise, aidée des progrès de la civilisation européenne, a rétabli et si prodigieusement agrandi le vaste édifice politique élevé par sa main puissante.

Dans Akbar, l'homme fut presque toujours digne du monarque. Brave et même intrépide par constitution, se plaisant au milieu des émotions de la guerre et de la chasse, les recherchant parfois avec avidité et cependant préférant toujours, à la longue, les émotions d'un ordre plus élevé que lui offraient des actes de générosité et de bienfaisance. Irrascible par tempéramment, il ne put toujours réussir à dominer les ébullitions de sa colère ; mais sa bonté naturelle et la rectitude de son jugement le maintenaient généralement dans une convenance, une simplicité et une dignité d'attitude et de manières qui firent l'admiration de ses omrâhs comme des plus humbles de ses sujets et des étrangers qui visitèrent sa cour.

Des monuments de toute espèce élevés par Akbar, plusieurs ont résisté aux injures du temps ou aux ravages des révolutions. Ils attestent le sentiment que ce prince avait de l'architecture au point de vue de l'art comme au point de vue de l'utilité. Du sommet du magnifique mausolée que lui a élevé son fils Djahân-Gûir à Sikândra, l'œil n'embrasse cependant que les ruines de son ancienne capitale, de sa résidence favorite, Akbâr-Abâd (Agra) ; mais le tombeau de Houmâyoun à Dehli, les forts d'Agra, d'Allahabâd au confluent

du Gange et de la Djamna, d'Attäck sur l'Indus, etc., font encore l'admiration des voyageurs. Ce n'est pas toutefois à ces monuments périssables qu'Akbar a confié le soin de perpétuer la gloire de son nom. Les « instituts d'Akbar » le souvenir de son administration paternelle et de la protection qu'il a accordée à l'agriculture, aux sciences et aux arts, le témoignage que nous ont transmis ses contemporains de la frugalité et de la simplicité de sa vie au milieu des splendeurs de la cour la plus somptueuse de l'Orient, recommanderont ce nom vénéré à l'admiration des races futures, après que le marbre et la pierre entassés dans la construction de ces villes, de ces forteresses, de ces palais et de ces tombeaux auront été réduits en poussière par l'action des éléments et les révolutions inévitables des sociétés humaines.

DE DJAHAN-GUIR A LA FIN DU RÈGNE D'AURENGZEB.

Parmi les successeurs d'Akbar, le seul qui ait marché franchement dans sa voie est Shah-Djahân, son petit-fils. Khafi-Khân va même jusqu'à mettre Shah-Djahân au-dessus d'Akbar et de tous les souverains moghols, comme *administrateur*; il place Akbar *au-dessus de tous* comme *conquérant* et comme *législateur*. Ce fut sous Shah-Djahân que l'empire mogol atteignit son plus haut degré de prospérité. Secondé par un ministre dévoué, Saad-Oullah-Khân, administrateur du premier ordre, Shah-Djahân améliora la condition des classes agricoles et industrielles. Les travaux d'utilité publique reçurent de son gouvernement un développement des plus remarquables, attesté par d'innombrables monuments. — Le *Tâdj*, cette merveille de l'architecture mahométane, ce tombeau, unique dans le monde, où Shah-Djahân repose auprès de sa sultane favorite, a été également construit sous son règne.

Si l'histoire des peuples civilisés n'est pas tout entière dans les monuments qu'ils lèguent à la postérité, au moins est-il vrai de dire que les grands monuments sont l'expression la plus fidèle et la plus complète de la civilisation qui les a produits, en même temps qu'ils caractérisent essentiellement l'époque à laquelle appartient leur construction. — Sous ce double point de vue, le *Tâdj-Mâhâl* occupe un

rang éminent parmi les merveilles de l'architecture, et l'intérêt historique qui se rattache à cette singulière structure rehausse encore son importance monumentale.

Écrire l'histoire du Tâdj, ce serait faire revivre l'époque la plus riche en incidents, en caractères, en ressources matérielles et intellectuelles, en luttes politiques et guerrières, en intrigues et en dévouements imprévus, l'époque la plus poétique et la plus dramatique à la fois de l'empire moghol.

Et ce n'est pas seulement à ce titre que le Tâdj mérite notre attention et doit exciter notre curiosité; il a encore droit à nos sympathies, parce qu'il témoigne, dans sa muette éloquence, de l'influence que la beauté et l'intelligence féminines ont exercée sous le ciel de l'Hindoustan, du rang élevé qu'une femme a occupé sur la scène de ce grand empire, du respect et des égards dont elle a été entourée pendant sa vie, des regrets qui ont suivi sa mort, de la tendresse d'un époux qui a voulu que le marbre éternisât sa douleur et qui, après avoir partagé le trône avec cet objet d'une affection impérissable, est venu partager son tombeau!

Sous ce dôme repose Arzoumând Bânou (1), femme de Shah-Djahân, plus connue sous le titre de *Moumtaz Zâmanie* ou *Moumtaz Mâhâl*, que lui conféra, en montant sur le trône impérial, le fils de Djahân Gûir. — Elle était fille d'Assâf-Djâh ou Assâf-Khân, premier ministre de ce prince, sous le titre d'Etmaad-oud-Daola (qui a la confiance de l'État) et frère de l'impératrice Nour Djahân, épouse de Djahân-Gûir. — Elle avait été mariée à Shah-Djahân vers 1614, et mourut le 18 juillet 1631, de suites de couches, laissant quatre fils et deux filles qui lui survécurent et dont les noms sont mêlés aux grands événements de ce règne. Les quatre fils furent : Dara Shikoh, Soultan Shoudjah, Aurengzeb et Mourad Bakche. — Des deux filles, l'aînée s'appelait Padshâh Bégam et la cadette Roshnara Bégam. — C'est en partie à l'influence de cette dernière princesse qu'après une lutte sanglante avec ses frères, Aurangzeb dut de s'asseoir sur le trône impérial, du vivant même de son père, qu'il retint prisonnier

(1) *Arzou*, souhait, désir ardent; *Bânou*, haute dame, princesse. « La princesse désirée, » ou peut-être « celle qui aspire au bonheur. »

dans le fort d'Agra, en l'entourant toutefois d'égards et de respects, depuis 1658 jusqu'en 1666. — Shah-Djahân mourut au mois de décembre de cette année (1).

Moumtaz Zâmanie avait été pendant vingt ans la compagne de Shah-Djahân. — Il lui resta fidèle tant qu'elle vécut et ne put jamais se consoler de sa perte ; mais l'aînée de ses filles, Padshâh Bégam, par sa pieuse tendresse, adoucit les chagrins de son veuvage et, plus tard, ceux de sa captivité.

Le titre de Moumtaz Zâmanie, qui signifie littéralement « ce qu'il y a de plus élevé ou de plus éminent dans le siècle, » fut, comme je l'ai déjà dit, conféré à Arzoumând Banou par Shah-Djahân lorsqu'il monta sur le trône ; mais il paraît que celui de Moumtaz Mâhâl (la plus éminente dans le palais ou le sérail) a prévalu dans le langage ordinaire pour désigner cette princesse ; et le nom même de son magnifique sépulcre (Tâdj-Mâhâl) n'est certainement qu'une corruption de Moumtaz Mâhâl.

On doit s'étonner que souvent, en Europe, des écrivains distingués aient confondu cette impératrice avec sa tante la célèbre Nour Djahân (lumière du monde). — Ces deux femmes également belles, également distinguées par les charmes de leur esprit et par la tendresse aussi exclusive que passionnée qu'elles inspirèrent à leurs époux, ont eu, cependant, des caractères bien opposés, des destinées bien différentes. — Nour Djahân, associée par le fait, à l'empire, la seule, parmi les femmes des souverains moghols, dont le nom se lise sur les monnaies avec celui de l'empereur, a joué un grand rôle politique dans l'Hindoustan. — L'influence sans bornes dont elle avait joui pendant de longues années, expira subitement avec Djahân-Gûir et le fruit de ses vastes intrigues fut perdu en un instant. — A dater de cet instant, Nour Djahân disparut de la scène du monde ; l'histoire ne parle plus d'elle et c'est à peine si l'on peut constater qu'après avoir survécu vingt ans à son mari, elle a été enterrée à Lahore, dans le tombeau qu'elle avait fait élever auprès de celui de l'empereur.

(1) Et non au mois de janvier ou de février, comme le rapportent plusieurs historiens ; encore moins en 1663, comme le voudraient d'autres auteurs.

Moumtaz Mâhâl, au contraire, évita soigneusement l'éclat de la vie officielle et ne se mêla point des affaires publiques. — Elle concentra toute son ambition dans l'accomplissement de ses devoirs d'épouse et de mère, n'usa de son influence que pour soulager les malheureux et donna l'exemple de la piété la plus sincère en même temps que celui des vertus domestiques. Ce fut son mari qui lui survécut pendant près de trente-cinq ans, dont il employa vingt-deux à élever sur sa tombe le merveilleux monument que j'ai décrit dans le *Magasin pittoresque* en décembre 1848.

La magnificence de la cour moghole devint proverbiale, à dater surtout de cette époque, et l'idée qu'on se faisait en Europe, au xvii^e siècle, du *Grand Moghol* (comme on désignait alors le souverain de l'Hindoustan) ne dut pas paraître exagérée jusqu'au commencement du xix^e siècle. Un seul parmi les gouverneurs généraux anglais, lord Wellesley, que sir John Mackintosh appelait « *a sultanised governor general* (un gouverneur général *sultanisé*) » essaya de maintenir sa maison dans des conditions de représentation et de splendeur qui offrirent quelque analogie avec les pompes impériales ; mais lord Wellesley lui-même ne devait paraître, après tout, aux yeux des Hindoustanis, qu'un bien *petit* Grand Moghol !

Je me suis arrêté à dessein sur le règne d'Akbar : j'ai dit peu de mots sur son fils et successeur Djahân-Gûir et j'aurais voulu pouvoir m'étendre davantage sur le règne et principalement sur l'administration de Shah-Djahân ; mais je ne voulais pas écrire, à proprement parler, l'histoire de ces princes, et ce qui m'importe ici, c'est de montrer comment et par qui, arrivé au plus haut point de prospérité et de puissance sous Akbar et sous son petit-fils, l'empire moghol avait commencé à décroître en influence politique comme en ressources matérielles. — Je crois indispensable, pour atteindre ce but, d'appeler particulièrement l'attention sur le long règne d'Aurengzeb, qui m'a toujours semblé avoir été admiré outre mesure non-seulement par les Européens, mais par les Hindoustanis eux-mêmes.

Aurengzeb (Mohi-oud-Dîne Mohammed-Alâmguir) (1), né le 22

(1) Consulter, pour de plus grands détails, l'art. *Aurengzeb* dans la

octobre 1618, monté sur le trône de Dehli le 20 juillet (ou, selon d'autres, le 2 août) 1658, mort le 21 février 1707, âgé de quatre-vingt-huit ans et quatre mois, dans la cinquantième année de son règne. Ce règne, l'un des plus longs qu'ait enregistrés l'histoire, est en même temps l'un des plus riches en événements, l'un des plus instructifs dans ses résultats.

La vie politique d'Aurengzeb commence avec sa quatorzième année et se divise en trois grandes périodes. La première embrasse vingt-cinq ans, de 1633 à 1658. Aurengzeb figure pendant cette période comme *shahzadeh* (prince impérial). Il se forme rapidement au commandement des armées et au gouvernement des provinces, mais s'attache de bonne heure à cacher, sous une apparence d'indifférence profonde pour les choses de ce monde et de zèle pour les pratiques austères de la religion musulmane, l'ambition dont il est dévoré. Pour préparer le triomphe de cette ambition, on le voit amasser de longue main, les ressources qu'il saura déployer au jour et à l'heure qu'il a prévus, dans la lutte qui doit s'engager entre lui et ses aînés. L'issue de cette lutte justifie l'opinion qu'il a donnée à ses partisans de son habileté, de son courage, de son aptitude merveilleuse surtout à mener de front les intrigues de cour, les opérations militaires et les affaires du gouvernement. Il s'est fait une arme de son rigorisme religieux et de l'humilité de sa dévotion contre la tolérance insouciance ou les irrégularités de Dara et de Shoudjah; de la douceur et de la dignité de ses manières, contre la sensualité et la violence de caractère de Mourad; de sa déférence et de son respect calculé pour son père, contre l'indignation de ce père, qu'il retient prisonnier dans son propre palais; enfin, de la nécessité de rétablir l'autorité impériale et la tranquillité du pays, contre les reproches qu'on adresse à son usurpation du pouvoir suprême. Il fait assassiner deux de ses frères et leurs enfants, tombés entre ses mains; il force le troisième, après sa défaite, à s'exiler de l'Hindoustan avec sa famille, et à aller demander l'hospitalité dans un pays voisin, où il trouve la persécution et la mort. Il monte enfin sur ce trône de Dehli

acheté par tant de forfaits, et commence à régner au milieu des agitations, des alarmes et de la stupeur générale causés par des événements si imprévus. Le récit de ces événements appartient à la vie de Shah-Djahân ; cependant, pour faire comprendre leur portée réelle, et montrer en même temps de quel point de vue Aurengzeb affectait de les envisager, il serait utile ici de reproduire quelques passages des lettres de ce prince, à ses généraux et à ses fils, lettres que j'ai publiées, il y a six ans (voyez la note page 144) ; mais il suffira, à la rigueur, de résumer les indications très-précises que fournissent ces curieux documents sur le caractère du prétendu Louis XIV asiatique !

Il résulte clairement des aveux involontaires, ou des déclarations positives d'Aurengzeb dans sa correspondance intime, qu'il avait une haute opinion de sa propre habileté, et qu'il tirait surtout vanité de l'art avec lequel il prétendait ménager l'amour-propre de ses omrâhs, et mettre à profit leurs passions. — Et cependant cela ne lui avait guère réussi ; car, au dire des historiens les mieux instruits et les plus impartiaux (dont Elphinstone a résumé les opinions sur ce long règne), « jamais prince ne fut plus souvent dupe et plus mal servi. » — Néanmoins, il avait réussi dans l'ensemble de ses grands projets et sa présomption naturelle croissait avec ses succès. — Mais on se figurerait difficilement avec quelle arrogance il parlait de ses victoires sur ses frères, avec quel mépris et quel froid égoïsme il insultait à leur malheur ; cela est pourtant démontré jusqu'à l'évidence par ses lettres au radja *Djad-Singh* (d'Amber), connu sous le nom de *Mirza-Radja*, qu'il avait attiré dans ses intérêts et qui l'aida puissamment à triompher des prétentions rivales de ses aînés.

Dara, fait prisonnier, avait été amené devant Aurengzeb, le 26 juillet 1659. A quelques jours de là, il fut assassiné par l'ordre exprès de son frère, dans sa prison ; ses fils et le fils de Mourad moururent par le poison, à Gwaliär, où Mourad lui-même avait eu la tête tranchée en expiation (ainsi tenta de le faire croire Aurengzeb) d'un meurtre qu'il avait commis pendant qu'il était vice-roi de Goudjerate. Ainsi, de trois frères ses rivaux, il ne restait plus que Soultan Shoudjah, qui, après sa défaite, à Kadjoua, avait battu en

retraite sur Monghyr, où il s'était fortifié. Il fut forcé, par les savantes manœuvres de l'émir Djämla, d'abandonner ses lignes, et de se retirer à Dacca dans le bas Bengale. Mais l'émir ne lui donnant pas de repos, et ruinant, par des attaques incessantes et par l'habileté de ses mesures, les dernières ressources de ce prince fugitif, il abandonna son armée, et chercha refuge, avec sa famille et une suite peu nombreuse, à la cour du radja d'Arracan. Il paraît certain qu'après les plus cruelles épreuves et de vains efforts pour se soustraire à la persécution que subissaient lui et ses sœurs, au lieu de la sainte hospitalité qu'il avait réclamée, il périt misérablement avec toute sa famille. Bref, en 1661, Aurengzeb était en pleine possession de l'empire; son vieux père Shah-Djahân vivait encore, toujours captif; mais son ressentiment s'était calmé, et, mort à l'empire, il tenait à la vie par l'affection de Padshah-Bégâm, par les égards somptueux dont l'entourait la prudence d'Aurengzeb, et par les divertissements puérils prodigués à la caducité de son intelligence.

La seconde période de l'histoire d'Aurengzeb commence à l'année 1658, ou (si nous la faisons dater du moment où il règne sans compétiteur) à 1661, et se termine en 1670. Pendant ces dix années, l'empire moghol jouit d'une paix profonde, à quelques incidents près, mais dans ces incidents un œil plus pénétrant que celui d'Aurengzeb eût découvert le germe d'une situation nouvelle, pleine de ressources ou de dangers pour la domination musulmane. Un héroïque aventurier, Sewadji, jetait, presque inaperçu, les fondements de l'empire mahratte. Aurengzeb eût pu s'en faire un puissant auxiliaire, il s'en fit un ennemi mortel. Les Mahrattes et les Radjpouts, traités avec cette confiance et cette habile tolérance dont le grand Akbar avait donné l'exemple aux princes de sa race, eussent été les plus fermes appuis du trône moghol.

La bigoterie et la politique à la fois astucieuse et hautaine d'Aurengzeb ruinèrent ses anciennes alliances avec les Radjpouts, rendirent impossible l'adjonction des forces militaires et des ressources, créées par le génie de Sewadji, à celles dont il disposait dans le sud de l'Hindoustan, et l'entraînèrent à cette lutte acharnée avec ses amis d'autrefois et ses ennemis d'aujourd'hui, qui ruina ses finances, lui

aliéna à jamais l'affection des peuples, et commença la décadence de l'empire. Les humiliations de l'ambition déçue accrurent les remords qui empoisonnèrent les derniers instants d'une trop longue vie.

A cette seconde époque, temps de gloire et de puissance, d'habileté réelle et de sages inspirations, se rattache la dernière scène du drame politique dans lequel Aurengzeb et l'émir Djämla jouèrent, probablement de concert, les principaux rôles. Lorsque l'émir eut terminé la guerre de Bengale par l'expulsion de Soultan Shoudjah. Aurengzeb, qui redoutait l'ambition de ce vieux guerrier, habile politique, et l'influence que lui donnaient ses immenses richesses et sa popularité, résolut, tout en l'élevant à la dignité de premier ministre, de le tenir éloigné de la cour, et séparé de son fils Mohammed-Amin. Il investit ce dernier de la charge de *bâkski* (grand trésorier et général en chef de la cavalerie) pour le retenir auprès de sa personne, et donna pour mission à l'émir Djämla la conquête du royaume d'Assam, qui devait ouvrir aux armées impériales (dans l'opinion même de l'émir) la route de la Chine.

Djämla ne pouvait, sans ternir sa réputation militaire, reculer devant cette grande entreprise. Il partit de Dacca à la tête de forces considérables, envahit le Cutch-Behâr et le pays d'Assam par terre et par eau, s'empara de la capitale Ghergông et des trésors du radja, et prouva dans cette glorieuse campagne que l'âge ne lui avait rien enlevé de sa vigueur morale et de la supériorité de son génie stratégique. Cependant, la saison des pluies, se déclarant plus tôt qu'on n'avait dû s'y attendre, et avec une violence extrême, le plaça dans une position critique, en le condamnant à l'inaction pendant plusieurs mois, et l'exposant à des attaques incessantes des indigènes, qui interceptaient ses convois, le harcelaient dans son camp, et trouvaient un puissant auxiliaire dans les maladies qui décimèrent son armée à la fin de cette saison fatale. Il réussit néanmoins, à force de courage, de persévérance, d'habileté, à se maintenir dans l'Assam, et à conclure avec le radja une convention honorable qui lui permit de se retirer avec tout son butin et les honneurs de la guerre, plutôt en vainqueur qui fait acheter sa retraite volontaire, qu'en général forcé de céder le champ de bataille à son ennemi.

Il venait de ramener ses troupes au Bengale et était sur le point d'atteindre Dacca, lorsqu'il succomba lui-même à la dysenterie qui avait fait de si grands ravages parmi ses soldats au commencement de 1663. En apprenant la mort de ce grand homme, Aurengzeb, malgré sa prudence et sa retenue ordinaires, ne put dissimuler la joie que lui causait cette nouvelle, et dit au fils de l'illustre émir, s'il faut en croire les récits du temps recueillis par Bernier à la cour même de l'empereur : « Vous avez perdu un père, et moi le plus grand et le plus redoutable de mes amis ! » Aurengzeb, pendant le cours d'une maladie qui avait mis sa vie dans un danger imminent, déploya une énergie, une présence d'esprit, une force de volonté dont le contraste avec l'extrême faiblesse de son corps avait excité, sinon les sympathies, au moins l'admiration de tous ceux qui approchaient de sa personne, de ceux mêmes qui avaient spéculé sur la probabilité de sa mort prochaine. Aussitôt qu'il put voyager, il partit pour la vallée de Kachemire avec l'élite de ses troupes et toute sa cour, et y arriva en mars 1664. Ce fut pendant son séjour dans cette délicieuse vallée, que s'ouvrit, dans le Dākhhān, la première scène et comme l'exposition du grand drame politique qui devait occuper la moitié de la vie de l'empereur et épuiser ses forces et celles de son empire, mais dont il était bien loin de prévoir alors l'importance toujours croissante, et le dénouement désastreux pour la maison de Teimour. — Sewadji, dont la carrière et les succès n'avaient été jusque-là que ceux d'un condottiere, mais qui avait déjà montré, dans plusieurs rencontres avec les généraux d'Aurengzeb, l'indomptable courage, l'activité merveilleuse et les talents militaires qui le distinguaient éminemment parmi les petits chefs qui relevaient du royaume de Bidjapour, venait, après avoir surpris et pillé l'opulente ville de Surate et le port de Barcélo, de s'emparer de plusieurs navires destinés à porter des pèlerins à la Mecque ; il avait ravagé le territoire de Bidjapour, et poussé ses incursions jusque sur les terres de l'empereur ; il s'était déclaré radja indépendant, et avait fait battre monnaie en son nom. — Ces actes d'hostilité et ces orgueilleuses provocations ne devaient pas rester impunis. Aurengzeb chargea l'un de ses plus habiles généraux et négociateurs, le radja Djaé-Singh (le Mirza Radja), de se concerter avec un autre de ses prin-

cipaux omrâhs, Dilîr-Khân, pour réduire Sewadji à l'obéissance. Les forces combinées de ces deux chefs présentaient de si formidables moyens d'attaque, que Sewadji, après quelques tentatives de résistance, jugea prudent de prêter l'oreille aux propositions que Djaé-Singh lui fit faire pour tâcher d'obtenir l'oubli du passé, la faveur impériale, et l'appui des troupes mogholes contre son ancien suzerain et protecteur le roi de Bidjapour, avec lequel il était en guerre ouverte depuis la mort de son père Shâhdji.

Si la convention conclue eût été religieusement observée par Aurengzeb, il se serait assuré le concours d'un chef déjà redoutable, dont la popularité et l'influence croissaient de jour en jour, et qui comme les autres chefs hindous, appartenant à la caste militaire (dont Sewadji prétendait descendre par les femmes), aurait puissamment contribué à consolider le trône moghol. Aurengzeb écrivit lui-même à Sewadji, pour confirmer les promesses faites en son nom par Djaé-Singh, et l'invita à se rendre à la cour, où il lui laissait entrevoir la réception la plus honorable et d'éclatants témoignages de sa faveur impériale. Sewadji, après avoir opéré la jonction de ses forces à celles des généraux de l'empereur et accompli de concert avec eux une campagne brillante contre Bidjapour, se rendit à l'invitation d'Aurengzeb; mais, au lieu de la réception flatteuse qui lui était promise, il fut traité avec un dédain marqué, et, sur les signes d'indignation qu'il laissa échapper, gardé à vue et espionné. Sewadji, échappé, par le plus hardi et le plus adroit stratagème, à la dangereuse surveillance d'Aurengzeb, rejoignit son armée. La fin de l'année 1661 fut marquée par la mort de Sheh-Djahân. Quelque temps après, Djaé-Singh, qui avait été remplacé dans son commandement par *Djeswânt-Singh*, mourut également et les annales du Radjpoutana attribuent sa mort au poison qui lui aurait été administré par son propre fils, à l'instigation d'Aurengzeb. Cette imputation odieuse ne nous paraît reposer sur aucune preuve : le catalogue des crimes politiques d'Aurengzeb et de ceux que lui conseilla son aveugle fanatisme, n'est déjà que trop considérable. Sewadji accrut considérablement son pouvoir et son influence dans le cours des années 1667, 1668 et 1669 : il fit plus et mieux : il régularisa son gouvernement et l'organisation de son armée; et sa sollicitude pour

le bien-être des classes ouvrières et des cultivateurs le place encore plus haut comme organisateur et administrateur, que comme l'un des plus heureux et des plus brillants aventuriers que la guerre et le pillage aient jamais immortalisés. Il réussit à faire une paix avec Aurengzeb, paix honorable; et ce fut encore, Aurengzeb qui manqua le premier à la foi jurée, après d'inutiles tentatives pour faire retomber Sewadji en son pouvoir.

La troisième période, qui commence à 1670 et se termine à la mort de l'empereur en 1707, se subdivise en deux époques fort inégales; l'une, de 1670 à 1675, principalement marquée par la première défaite que Sewadji fit éprouver à l'armée moghole en bataille rangée (1672), et par la guerre avec les Afghans, qui prit un caractère tellement sérieux après une bataille perdue en 1670 par Amin-Khân (fils de l'émir Djämla), que l'empereur résolut de la conduire en personne; l'autre, de 1675 à 1707, c'est-à-dire une période de plus de trente ans, qui est absorbée par la guerre avec les Radjpouts et avec les Mahrattes. Cette longue lutte mit dans tout leur jour les vices comme les vertus d'Aurengzeb; intolérance et bigoterie superstitieuse, étroitesse de vues politiques, habitudes d'intrigues et de dissimulation, méfiance de tout et de tous; et cependant besoin de gloire, sentiment profond de l'ordre et de l'organisation, tempérence et simplicité dans les goûts, douceur dans les manières, instruction solide et fort étendue pour son temps et le milieu social dans lequel vivait ce *grand roi*, comme l'appelle Bernier. Il faut voir dans les historiens le récit des principaux événements de ces trente années. Je dois me contenter de les résumer en quelques mots. En 1676, après avoir dissipé l'émeute religieuse des *satna-râmis*, Aurengzeb commence à manifester son aversion pour la religion hindoue par l'adoption des mesures les plus vexatoires et les plus impolitiques, puisqu'elles blessaient les chefs radjpouts qui avaient fait la force de son gouvernement et de son armée. A dater de 1677, par suite du rétablissement du *djexla* et des persécutions auxquelles les principales familles des princes radjpouts avaient été en butte, l'empereur s'aliéna complètement et sans retour les affections ou l'obéissance dévouée de cette race guerrière. Les affaires du Däkkhân réclamèrent en même temps l'attention d'Aurengzeb;

son ambition y poursuivit les plans d'agrandissement qu'il avait conçus, et sa vengeance chercha à y atteindre Sewadji. Celui-ci meurt inopinément de maladie en 1680. Son fils Sambadji lui succède, et continue la lutte avec autant de courage, mais avec bien moins de talent. En 1689, un des fils de l'empereur se joint au chef mahratte, et partage les vicissitudes de sa fortune jusqu'en 1688, où, mécontent de son allié et n'ayant plus de confiance dans l'issue de la lutte impie qu'il a soutenue, il s'enfuit en Perse. En 1689, Sambadji tomba entre les mains d'Aurengzeb, qui le livra au supplice le plus cruel. Quoique Sambadji ne fut pas aimé des Mahrattes, sa mort violente, la rare intrépidité qu'il montra au milieu des tortures, et surtout la généreuse indignation avec laquelle il rejeta les offres de *pardon* que lui fit faire Aurengzeb, s'il voulait renoncer à la religion de ses pères pour embrasser le mahométisme, excitèrent, au plus haut degré, l'esprit d'indépendance de cette nation, créée par le génie de Sewadji. — Après une lutte en apparence si inégale, et en dépit des efforts sans cesse renouvelés des armées impériales, ces hardies guérillas de l'Hindoustan se relevèrent en quelques années des défaites qu'elles avaient subies; et, au moment où Aurengzeb descendait dans la tombe, elles étaient plus puissantes, plus entreprenantes que jamais. La nation mahratte commençait dès lors à peser dans les destinées de l'Hindoustan d'un poids tel, qu'il a fallu l'intervention miraculeuse d'Ahmād-Shah (1), pour empêcher l'asservissement de la race moghole à cette race hindoue dégénérée et préparer, pour ainsi dire, l'avènement d'une domination étrangère sous laquelle Hindous et musulmans courbent aujourd'hui la tête.

De 1685 à 1688, Aurengzeb avait réussi à s'emparer du royaume de Bidjapour et de Golconde. L'intrigue, la ruse, le perfidie eurent plus de part à ces conquêtes, si ardemment convoitées, que la force des armes et la destruction des gouvernements. La désorganisation sociale de ces pays créa des complications imprévues et des embarras sans fin à la domination moghole. Le seul avantage qu'Aurengzeb retira de l'annexion de ces États à son empire

(1) Voyez l'Appendice de la 1^{re} partie, lettre F.

fut de pouvoir disposer de toutes ses forces contre les Mahrattes, et il s'attacha avec une persévérance infatigable à ruiner ce pouvoir.

Les dernières années du vieil empereur se consumèrent dans cette lutte, au milieu des inquiétudes causées par les ambitions rivales de ses fils, de ses généraux et de ses ministres; par la crainte d'éprouver le sort de son père; par les remords de sa conduite passée, le relâchement de la discipline dans ses armées, le désordre toujours croissant de ses finances, ses alarmes à l'approche de la mort. Tout montre à la fois les angoisses de l'homme et du souverain. Sa correspondance, qui nous a été conservée, éclaire d'un jour sinistre les derniers incidents de cette vie agitée; elle montre, en dépit de ses habitudes de dissimulation, le vrai, le déplorable caractère d'Aurengzeb. Je ne me refuse pas à reconnaître ses grandes qualités comme administrateur, la prudence et la sagesse de ses vues dans le gouvernement d'un si vaste empire, son amour de la justice, comme moyen de gouvernement, ses talents militaires, son activité, son courage, la simplicité et la pureté de ses mœurs, sa haute intelligence. Mais cette supériorité intellectuelle, ces talents, ce courage, ces éléments si variés de grandeur et de gloire, à quoi ont-ils servi? A étendre, il est vrai, les limites de l'empire moghol, mais à diminuer sa force réelle, à ruiner ses ressources, à rompre l'unité sociale et politique de cette confédération gigantesque fondée par Akbar, à aliéner à Aurengzeb lui-même et à ses successeurs l'affection, le respect, la confiance de leurs sujets. Il faut trouver les causes immédiates de la décadence rapide de cette grande domination, non dans la constitution même de l'empire, mais dans le caractère d'Aurengzeb. Il pécha, non par l'intelligence, mais par le cœur. Il n'eut de foi en aucune affection, en aucun dévouement : personne aussi n'eut foi en lui, et ne compta sur un sentiment généreux ou affectueux de sa part. Son égoïsme, son intolérance religieuse, ses habitudes de duplicité et d'intrigues mesquines, ruinèrent les effets de ses plus sages conceptions. Contemporain de Louis XIV, le rétablissement de l'odieuse capitation du *djéziâ* lui fut aussi fatal que la révocation de l'édit de Nantes le fut au plus grand des rois de France. L'historien attentif pourrait signaler d'autres analogies

entre ces deux souverains; mais, au point de vue de l'aptitude gouvernementale, de l'élévation réelle de la pensée, de la noblesse du caractère, il donnerait la préférence à Louis XIV. Les musulmans de l'Inde affectent de regarder *Alâmgûr* (Aurengzeb) comme le plus grand des empereurs moghols. Bernier et Jacquemont se rangent à leur avis. Ce dernier s'évertue même à justifier l'usurpation sanglante du troisième fils de Shah-Djahân. Je ne saurais admettre cette indulgence pour un crime politique dont le résultat a été la persécution de la race hindoue, la démoralisation de la race moghole, et la décadence de l'empire fondé par le génie d'Akbar.

Si le courage, l'intelligence des affaires, l'habileté portée à sa plus haute puissance, suffisent pour faire un grand homme du souverain d'un grand empire, Aurengzeb a été grand parmi les princes les plus renommés de l'Orient. Comme homme, sa supériorité est incontestable; comme souverain, il a déployé les qualités les plus propres à faire respecter son pouvoir, et a montré une persévérance infatigable dans le maintien du système de gouvernement qu'il avait adopté; mais ce système péchait par la base, et de son adoption date la décadence de l'empire moghol.

APPENDICE

A LA DEUXIÈME PARTIE.

A. L'*Ayin-Akbâr* et les théories gouvernementales d'Akbar.

La source principale où il faut puiser non-seulement des données précises sur le gouvernement d'Akbar, mais encore des renseignements positifs sur l'esprit et les mœurs de son époque, est sans contredit l'*Ayin-Akbâr*. Les justes reproches qui ont été adressés à la rédaction de ce grand ouvrage, et qu'Elphinstone en particulier a fait valoir avec une sage critique et une grande impartialité, doivent nous mettre en garde contre les témoignages d'Abou'l-Fazl en tout ce qui touche au récit des faits qui peuvent affecter la réputation de prudence, de sagesse, d'impeccabilité relative qu'il revendique partout pour son héros ; mais, à l'égard des institutions gouvernementales, des règlements administratifs, de la vie publique du souverain et des habitudes de sa vie privée, l'*Ayin-Akbâr*, appuyé, comme l'est son témoignage, par toutes les autorités contemporaines sans exception, doit être considéré comme le monument le plus précieux qui nous ait été transmis par le xvi^e siècle sur l'état politique et social de l'extrême Orient. Nous sommes loin de penser cependant que la traduction de Gladwin fasse pleinement connaître cet admirable recueil. Cette *prétendue* traduction (comme le dit Duncan-Forbes) (1), publiée il y a plus d'un demi-siècle,

(1) Voyez l'article *Akbar* du *Biographical Dictionary of the Society for the diffusion of useful knowledge*, London, 1842 et 1844, in-8° ; ouvrage remarquable dont il n'a paru que les trois premiers volumes en six parties, et la première partie du quatrième volume.

n'est qu'une version maigre et incomplète à tous égards, plutôt un extrait qu'une traduction, et encore cet extrait fourmille-t-il d'omissions importantes, d'erreurs et de négligences palpables. Il faut convenir en même temps que la traduction d'un pareil ouvrage était une œuvre d'une extrême difficulté à l'époque où Gladwin l'a entreprise, même avec l'appui de Warren-Hastings, qui en comprenait cependant toute l'importance. Ce grand homme d'État, dans la *minute* où, en sa qualité de gouverneur général, il recommande la publication de la traduction de Gladwin au patronage du conseil des Indes, s'exprime ainsi : « Cet ouvrage sera une acquisition d'autant plus précieuse pour la science européenne qu'il expose la constitution première de l'empire moghol, et que l'original a été écrit sous les yeux du *fondateur de cet empire*. Il aidera le jugement de la cour des directeurs sur plusieurs points importants pour les intérêts de la Compagnie ; il montrera en quoi l'administration actuelle se rapproche des principes de l'ancien gouvernement indigène, *principes qu'on trouvera peut-être supérieurs à ceux qu'on a fondés sur leurs ruines*, et certainement d'une application beaucoup plus aisée comme étant plus familiers aux esprits des peuples de l'Inde ; il fera voir également les conséquences probables d'une déviation quelconque de ces principes. »

Dans cette même *minute*, Warren-Hastings exprime une opinion très-favorable sur le travail de Gladwin. Il n'est pas douteux qu'on ne doive tenir compte à Gladwin du zèle et du talent qu'il a montrés dans l'exécution de cette version, si imparfaite qu'elle ait été, ainsi que de la franchise avec laquelle il a fait allusion aux omissions et aux inexactitudes qu'on pourrait lui reprocher. Les temps sont changés : l'étude des langues asiatiques et de l'Hindoustan tout entier a fait de tels progrès, qu'une traduction *complète* de l'*Akbar-Nâme* et de l'*Ayin-Akbârî* (qui ne forment, à proprement parler, qu'un seul ouvrage) pourrait être abordée aujourd'hui avec succès en consultant les annales indiennes (celle du Radjasthan en particulier) et les auteurs mahométans dont les travaux sont entrés dans le domaine de la science historique européenne depuis un quart de siècle. Exécutée dans les conditions philologiques que j'ai indiquées, avec le concours d'un certain nombre de savants et d'artistes,

ce serait une entreprise digne d'une grande nation, car ce serait à la fois faire connaître une des époques les plus intéressantes de l'histoire orientale, constater, pour ainsi dire, ce qui s'est passé à l'une des principales étapes de l'humanité, et éclairer peut-être d'un jour tout nouveau l'ethnographie et l'histoire naturelle de l'Inde (1).

Les extraits qui ont été donnés de l'*Ayin-Akbâri*, par divers auteurs, principalement en ce qui touche à la réforme du culte et à l'administration des revenus territoriaux, suffisent pour montrer le mélange singulier d'enthousiasme religieux et d'esprit philosophique, de larges vues et de minutieuse ponctualité dans la pratique des affaires, qui distingue le caractère d'Akbar et celui de son ministre.

Quelques citations relatives à l'administration générale de l'empire, compléteront l'ensemble des renseignements qui me paraissent indispensables à une appréciation générale du gouvernement d'Akbar et des mœurs de son époque.

« Celui-là est noble entre tous, dit Abou'l-Fazl, qui sait commander à ses passions et se conduire avec une égale convenance envers les hommes de toutes les classes de la société... — Le plus noble exercice du pouvoir suprême, dit-il encore, consiste à améliorer les mœurs, à encourager et perfectionner l'agriculture, à régler conve-

(1) Il n'a encore été publié aucune traduction de l'*Akbar-Nâme*. Il en existe une manuscrite en anglais, par le lieutenant Chalmers, de l'armée de Bombay, qu'Elphinstone a pu consulter à la Société royale asiatique de Londres. Nous venons de dire ce que nous pensons de la traduction publiée de l'*Ayin-Akbâry*; c'est donc un travail à reprendre. Outre cette grande histoire du règne d'Akbar, on doit à Abou'l-Fazl l'*Ayar-Danish* (pierre de touche du savoir), élégante version du poème attribué à Pilpay ou Bidpay, et connu sous le titre *pehlvy* de *Kalei-lah-Damnâh*; — *Das-tour-oul-'Aml*, ou *Règles d'administration*, développement de la partie de l'*Ayin-Akbâry* qui traite des mœurs et des coutumes des peuples de l'Inde, — *Maktoubât* ou *Inshâ*, recueil de dépêches publié par le neveu d'Abou'l-Fazl, Adbou-Isamad, etc. Ces deux derniers recueils devraient être mis à contribution, et fourniraient des pièces du plus grand intérêt pour l'histoire générale du règne.

nablement les différentes branches de l'administration et à entretenir une armée bien disciplinée. Il est impossible d'atteindre ces résultats si désirables sans s'étudier à mériter l'affection des peuples par une sage administration des finances et la plus stricte économie dans les dépenses de l'État. Quand on ne perd pas de vue ces conditions indispensables, les différentes classes de la société jouissent d'une égale prospérité. »

Cette théorie gouvernementale repose évidemment sur la notion d'un pouvoir absolu, mais paternel. La pratique y répondit pendant toute la durée du règne d'Akbar ; mais ce ne fut qu'à dater de la vingtième année de ce règne que l'assiette de l'impôt fut définitivement établie, et à dater de la quarantième, que le système entier du gouvernement reposa sur des règlements et institutions régulièrement promulgués. C'est à cette dernière époque qu'il faut rapporter la division de l'empire en gouvernements ou *soubahs*. Il n'y en eut que douze dans l'origine. Voici comme Abou'l-Fazl expose cette partie importante de l'œuvre gouvernementale d'Akbar :

« Dans la quarantième année du règne de Sa Majesté, ses États comprenaient cent quinze *sircas* (provinces) divisés en deux mille trente-sept *kasbas* (villes) dont le revenu, réglé pour dix ans, s'élevait à une rente (impôt territorial) annuelle de 3 *arribs* 62 *krores* 97 *laks* 55,245 *clams* (1).

» L'empire fut alors partagé en douze grandes divisions, et chacune de ces grandes divisions confiée au gouvernement d'un *soubadâr* ou vice-roi. Le souverain du monde (l'empereur) fit distribuer à cette occasion 12 *laks* de *bétels* (2). Les noms des *soubahs* étaient : Allahabâd, Agra, Aoudh, Adjmiré, Ahmedabâd, Bahâr, Bengale, Dehli, Kaboul, Lahore, Moultân, Malwa. Quand Sa Majesté conquît

(1) Le *dam* était la quarantième partie de la roupie. Le *lak* vaut 100,000 roupies, le *krore* 100 *laks*, l'*arrib* 100 *krores*. On peut évaluer la roupie de cette époque à 2 fr. 50 cent. de notre monnaie.

(2) *Bétels* ou *pânn* (prononcez *pânes*), feuilles du *piper bétel*, préparées avec des aromates et de la chaux, et qu'on mâche comme stomachiques. Le bétel laisse un goût agréable et un parfum particulier dans la bouche.

le Bérar, Khandeish et Ahmadnagar, on en forma trois *soubahs*, ce qui porta le nombre des *soubahs* à quinze (1). »

Le vice-roi portait le titre de *sipâh sâldâr* (équivalant à celui de général en chef) (2). Il correspondait directement avec l'empereur et réunissait les pouvoirs civils et militaires. Le plus haut fonctionnaire militaire après lui était le *saodjdâr*, commandant en chef des milices et des troupes régulières dans chaque province, chargé du maintien de la police territoriale, c'est-à-dire d'assurer la rentrée des contributions foncières. La justice était rendu au nom du souverain, par une cour composée du *mîr ad'l* (grand juge) et du *quazy*, assistés au besoin par les ministres des différentes religions, suivant la croyance des parties, dans le cas litigieux. Le receveur des contributions (*amil gouzzar*) était le principal officier des revenus publics dans les provinces : il avait sous ses ordres les *tepaktchîs* ou percepteurs, et les trésoriers (dont Gladwin ne donne pas le titre en persan). Dans les grandes villes, la police était confiée à un fonctionnaire d'un rang élevé, connu encore aujourd'hui sous le nom de *katwâl* ou *koutwâl*. Les instructions très-détaillées données à ce magistrat le placent, aussi exactement que possible, dans les conditions d'importance politique, d'utilité et d'influence locale, qui distinguent chez nous le préfet de police. Ces instructions sont en général irréprochables au point de vue de l'humanité et de la justice. J'y ai remarqué la consécration d'un principe qui devait avoir été souvent méconnu avant le règne d'Akbar, et qui l'est de nos jours encore dans bien des pays civilisés, — *l'inviolabilité du domicile*. Cette disposition, si honorable pour Akbar, est spécialement rappelée dans le *Dabistân*. A côté de plusieurs prescriptions d'un caractère également recommandable, on est affligé autant que surpris de trouver une injonction au *koutwâl* de faire couper la tête de quiconque aura bu dans la même coupe que

(1) Après la conquête de Bidjapour et de Golconde, le nombre des *soubahs* fut porté à dix-huit ou vingt.

(2) C'est le titre indiqué dans l'*Ayin-Akbarî* ; la désignation de *soubadâr*, employée par Gladwin dans sa traduction, est postérieure à Akbar, selon Elphinstone.

le bourreau, — ou le doigt seulement s'il a mangé des aliments cuits pour cet exécuter public ! On ne peut expliquer cet écart tout à fait inattendu des principes de justice et des habitudes essentiellement *humaines* d'Akbar que par l'horreur que lui inspiraient les professions liées de près ou de loin à la destruction des *créatures de Dieu*. Aussi, dans ces mêmes instructions au koutwâl, est-il expressément recommandé à cet officier de veiller à ce que les bouchers, ceux qui lavent les corps morts ou se livrent à d'autres occupations *impures*, habitent dans des quartiers éloignés des demeures des autres hommes, *qui devaient*, ajoutent les instructions, *éviter la société de ces misérables à l'esprit borné et au cœur endurci*. — Bien que les vice-rois eussent le pouvoir de condamner à la peine capitale, il leur était enjoint de n'avoir recours à l'application de cette peine que dans les cas de flagrant délit, en cas de sédition par exemple; hors de ces circonstances exceptionnelles, ils ne devaient ordonner l'exécution du coupable qu'après confirmation de la sentence par l'empereur (4).

L'ensemble des instructions données aux principaux officiers du gouvernement dans les provinces est, nous le répétons, marqué au coin de la prévoyance, de la sagesse, de l'humanité et de la justice. Quelques habitudes de despotisme s'y montrent encore çà et là; quelques préjugés puérils contrastent avec l'élévation ordinaire de la pensée et la solidité du jugement; mais le système gouvernemental dont elles sont l'expression garantissait évidemment à cette singulière agglomération de peuples placés par le droit divin ou la conquête sous le sceptre d'Akbar les conditions de liberté, de bien-être et de progrès compatibles avec leurs croyances, leurs habitudes et le degré de civilisation générale auquel ils étaient parvenus.

Au milieu des agitations prodigieuses dont l'Inde fut le théâtre sous l'empereur Akbar, pendant ce règne d'un demi-siècle, on éprouve une vive satisfaction à démêler une pensée persévérante d'humanité,

(4) Plusieurs historiens et voyageurs assurent même qu'aucune exécution capitale ne devait avoir lieu avant *trois* injonctions positives de la part de l'empereur.

d'organisation et de paix. Il est consolant de reconnaître que les qualités qui assignent à Akbar son rang élevé parmi les plus grands monarques sont de l'ordre civil, et qu'il a moins brillé par ses exploits militaires que par la sagesse de son gouvernement. Si une bravoure poussée jusqu'à la témérité, si la vive intelligence des choses de la guerre, si la rapidité du coup d'œil dans l'action, l'énergie entraînant dans l'attaque, la clémence après la victoire, sont les vertus du conquérant, Akbar les a possédées sans doute à un haut degré ; mais sa valeur réelle comme souverain d'un vaste empire créé par son ambition, organisé par son génie, se résume essentiellement dans les actes de son administration intérieure. Je tiens à faire reposer cette affirmation sur la discussion des faits que la critique historique a dégagés des annales louangeuses des contemporains ou des récits des voyageurs.

Akbar était ambitieux : le penchant aux émotions de la bataille et aux jouissances de la conquête, s'il lui fut transmis par ses ancêtres, s'était développé naturellement dans une âme aussi ardente, dans une constitution aussi virile que la sienne. Des cinquante ans de son règne, il en passa trente-six dans l'Inde gangétique, et quatorze sans interruption dans le bassin de l'Indus ou dans l'Afghanistan. C'est là sans doute, indépendamment des hautes raisons politiques qui l'appelèrent et le retinrent longtemps dans ces contrées, qu'il se sentait involontairement attiré par les souvenirs de son jeune âge et le voisinage du berceau de Bâbâr, ce grand homme dont il avait continué la race et l'empire, dépassé la puissance et la gloire. Nous avons dit qu'après avoir affermi sa domination dans le Nord, il avait reporté son attention sur le Sud et résolu d'entreprendre la conquête du Dâkkhân. On l'a beaucoup blâmé d'avoir voulu étendre sa puissance de ce côté ; mais Elphinstone a fait observer, avec sa justesse accoutumée et sa connaissance des peuples et des mœurs de l'Orient, que les pays qu'Akbar envahit avaient jadis été soumis à la couronne de Delhi, et qu'il eût encouru bien plutôt le blâme qu'il n'eût obtenu les louanges de ses contemporains, s'il eût négligé l'occasion de reculer les frontières de son empire au delà de la Narbadda. Quoi qu'il en soit, il ne saurait être douteux, d'après l'ensemble de ses actes, qu'Akbar plaçait sa véritable gloire dans la bonne administra-

tion de ses États, et qu'il voulait surtout confier à la reconnaissance des peuples l'immortalité de son nom.

Les sages règlements qu'il mit en vigueur, et dont il surveillait lui-même l'exécution avec le zèle le plus infatigable et le plus minutieux, embrassaient toutes les branches du service public et le service de la maison impériale. Semblable en ce point à notre Charlemagne (qui a montré autant de génie avec moins de connaissance et de respect de l'humanité, dans un siècle, il est vrai, plus voisin de la barbarie, mais chez un peuple plus compacte, plus homogène et plus fort), il ne dédaignait aucun détail et paraissait aussi soucieux de l'entretien de ses jardins, de la prospérité de ses écuries, de ses étables, de ses pigeonniers, du bon état de ses ateliers de menuiserie et d'armurerie, que de la bonne organisation de ses troupes, des triomphes de ses armes ou de sa politique, de la vigilance de sa police, de la tranquillité et du bien-être de ses sujets. L'*Ayin-Akbâry*, rédigé par son ordre et sous ses yeux, nous a transmis ces règlements ou *institutions* avec leurs *exposés de motifs* tracés de main de maître. Bien que la rédaction de ce bel ouvrage se ressente des habitudes d'adulation qui s'unissaient dans l'esprit d'Abou'l-Fazl (comme dans celui de tous les seigneurs de ce temps) à une admiration sincère du grand empereur, il est impossible de le lire avec attention sans se convaincre qu'Akbar était un homme d'une haute intelligence, d'une bonté et d'une magnanimité qui devaient lui gagner tous les cœurs, et de plus d'une piété exaltée. Sous ce dernier rapport, le caractère d'Akbar méritait d'être étudié avec un soin particulier, parce que ce tour religieux de son esprit a exercé une très-grande influence sur ses déterminations comme souverain, et ne me semblait pas avoir été suffisamment apprécié ni par les historiens indigènes ni par les historiens européens, quand j'ai appelé pour la première fois l'attention des hommes vraiment curieux des choses orientales, sur cette phase religieuse de la vie d'Akhar.

B. De l'esprit religieux et des croyances dans l'extrême Orient et dans l'Hindoustan en particulier. — Le culte Shakti.

L'immense série des croyances religieuses qui règnent encore depuis la Perse et l'antique Bactriane jusqu'aux rives du Brahmapoutra offre un des sujets d'études les plus vastes et les plus curieux que le philosophe et le moraliste puissent embrasser. Ces croyances ont plusieurs points de contact, mais on y peut signaler aussi les divergences les plus singulières, en sorte que deux systèmes de croyances partis clairement de la même source aboutissent à des résultats opposés, ou que, se rencontrant, se confondant pour ainsi dire en un point capital, ils s'éloignent ou se contredisent de façon à dérouter toute recherche. On y est parfois choqué du mélange des dogmes ou de la perversion des principes : à côté d'une conception qui vous frappe par sa sublimité, viennent se placer les manifestations d'une crédulité dégradante ; à côté de l'ascétisme le plus rigoureux, de la pureté et de la simplicité des mœurs, surgissent le matérialisme le plus hardi, la sensualité la plus effrénée. Les éléments les plus discordants y sont comme mêlés et confondus. Au milieu de ce chaos, une sorte de poésie superstitieuse plane sur toutes les existences, pénètre toutes les intelligences et les unit par un lien mystérieux. Un Indien vit et respire dans l'atmosphère du surnaturel : un dieu, un esprit, un ange, un diable, une fée ou une sorcière l'épie et le surveille, pour ainsi dire, caché derrière chaque buisson ou chaque quartier de rocher (1). Ce que nos intelligences

(1) Dans les montagnes de Kamaoun, toute maladie a une origine diabolique. L'une des conjurations les plus efficaces pour chasser l'esprit malin est d'enfouir une pièce en terre à la rencontre de quatre chemins, et d'enterrer certaines graines ou drogues à l'endroit même. Les corbeaux ne tardent pas à déterrer les provisions enfouies, et les montagnards voient dans la disparition de ces objets l'accomplissement prochain de leurs desirs. On peut consulter à ce sujet *Turaee et ouler mountains of Kamaoon*, by major Madden, Bengal artillery. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, may et june, 1848.

occidentales considèrent comme d'absurdes légendes a ici un caractère divin : ce sont des *faits* non-seulement probables, mais certains, attestés par de sages *mounis*, et, d'ailleurs, en parfaite harmonie avec l'état du monde à l'époque où vivaient ces divins ascètes et avec ce que la nature conserve encore de cet état primitif. Le vieux *pandit* s'extasie sur les exploits amoureux de Krichna, qui, en Europe, l'enverraient aux galères. Les idées qui servent de base à nos jugements et à notre approbation morale sont bouleversées par cette naïve et imperturbable admiration. Quelles opinions peut-on se former de la valeur intellectuelle de ces innocents enthousiastes ! Et cependant, dans la pratique, ni la raison ni la conscience de l'Hindou ne semblent affectées par l'admission de ces puérités. Nous pouvons le prendre en pitié, rire de lui comme d'une espèce de don Quichotte spiritualiste ; mais, dans les affaires ordinaires de la vie, nous trouvons qu'il ne manque ni de sens, ni de tact, et qu'il se montre, en général, aussi honnête, aussi *moral* que ses juges. De l'accomplissement de ses pèlerinages et des cérémonies qui sont liées à ses croyances, il retire une satisfaction intérieure et des droits toujours respectés à la considération publique, qui l'indemnisent largement de son ignorance philosophique. « En gravissant le Pounaguirî, dit un voyageur auquel j'emprunte une partie de ces remarques, je rencontrai une famille qui revenait après avoir visité un lieu de pèlerinage ; la vieille mère s'avancait d'un pas mal assuré, et non sans émotion, le long des précipices, mais son œil brillait de la flamme de la foi la plus ardente, et témoignait de la conviction qu'elle venait d'assurer son bonheur éternel. N'eût-il pas été cruel de chercher à la détromper (1) ? » Ne nous dissimulons pas que, pour ces pauvres Indiens, les légendes religieuses, les traditions empruntées au *Râmâyana*, au *Mahâbhârata*, remplacent nos drames, nos opéras, nos romans, nos poèmes, nos journaux, et, à tout prendre, n'ont-elles pas un caractère de vérité et d'exactitude relatives aussi satisfaisant que les récits aventureux dont se contente l'Occident ? Il est possible, sinon probable, que Ram et Krichna, tels que

(1) Le major Madden dans le mémoire sur les montagnes de Kamaoon, déjà cité.

les Hindous se les représentent, n'aient jamais répondu à des types réels; mais qu'avons-nous le droit d'en conclure, nous autres Occidentaux? Si nous analysons nos propres sentiments, nous trouvons que don Juan, don Quichotte, Roland, Renaud, Falstaff, et tant d'autres créations de l'imagination humaine, vivent autant et plus dans notre esprit et nos discours que César, Alexandre, Napoléon. Cet ordre d'idées, cultivé de préférence par des imaginations avides du merveilleux, a peut-être été la principale cause, pour le dire en passant, de l'absence presque totale d'*historiens* dans l'Inde proprement dite. Les écrivains indiens ont négligé l'histoire véritable, rationnelle, *exacte* en un mot, pour s'adonner de préférence à la poésie épique et au roman.

Les mahométans établis depuis longtemps dans l'Inde gangétique ou dans le Dâkkhân partagent les convictions des Hindous sur l'existence et l'intervention des esprits, des génies; sur l'efficacité des pèlerinages, sur la puissance surnaturelle que de saints personnages ont acquise par des actes de dévotion et de méditation, par la pénitence et par la prière. Les races auxquelles appartenaient les conquérants ou les usurpateurs qui ont exercé une influence si remarquable sur les destinées de l'Hindoustan avaient conservé les traditions de leurs ancêtres sur la nature mystérieuse des astres, sur le culte dû à ces sources éternelles de feu, de lumière, de vie. La conversion des Moghols et des Tourks à l'islamisme n'avait pu avoir pour résultat de détourner leur imagination de ces sublimes rêveries. Ils retrouvaient, d'ailleurs, dans l'Hindoustan des croyances semblables aux leurs sur les rapports intimes qui liaient la destinée de l'homme aux mouvements et aux qualités occultes des planètes et des étoiles. « Les sages, dit le *Dabistân* (1), croient que chaque grand prophète était voué à un astre particulier : Moïse à *Saturne* par exemple, Jésus au *Soleil*, Mahomet à *Vénus*. — Tchenguiz-Khan (Gengiskan) adorait les astres, et plusieurs circonstances merveilleuses s'observaient

(1) *The Dabistân or school of manners*, translated from the original persian, etc., by David Shea et Anthony Troyer. Paris, 3 vol. in-8°, 1845. — *Transactions of the Literary Society of Bombay*, vol II, p. 242 et suivant. Londres, 1820, in-4°.

daus sa personne ; il faut placer en première ligne la crise extatique connue sous le nom de *Washt*, pendant laquelle *certaines esprits des étoiles s'unissaient à lui.* »

L'auteur du *Dabistân* dit encore de l'empereur Akbar : « Il a vénéré méditativement l'image du *seigneur des feux ou lumières* (le soleil), jusqu'à ce qu'il ait poussé cet exercice de méditation si loin, qu'il suffit qu'il couvre ses yeux pour que *le grand objet* lui soit présent. Alors, quel que soit celui des puissants et illustres personnages de Hind, Irân ou Grèce, ou de tout autre pays, qu'il désire voir, *cette personne se présente à sa vue, et il voit des lumières, explore des routes nouvelles sans nombre, et se rend maître du temporel et de l'éternel.* » Ce passage est curieux, quand on le rapproche du récit des faits plus ou moins constatés que le somnambulisme magnétique offre de nos jours à la curiosité du public. Plus loin, l'auteur du *Dabistân*, racontant la mort du philosophe Kamrân de Shiraz, qui avait été contemporain d'Akbar, s'exprime ainsi : « Kamrân, voyant arriver sa dernière heure, dit à ses disciples, qui l'entouraient : « Je crois à la divinité du souverain créateur, à la prophétie de l'intelligence, à la sainteté (*imâmet*) de l'esprit, au ciel étoilé comme *Kiblah* (temple, autel, le point vers lequel on doit se tourner dans l'acte de la prière) et à la délivrance finale par la philosophie, et je déteste les francs penseurs et toutes les autres religions. » — Au moment de mourir, Kamrân prononça les noms de de l'Être existant par lui-même, de l'intelligence, de l'esprit et des astres ; les assistants répétèrent en chœur ses paroles jusqu'à ce qu'il eût quitté sa dépouille mortelle. Sa vie s'était étendue au delà de cent ans, et il avait conservé jusqu'au dernier moment ses forces et ses facultés intactes. Il eût préféré être brûlé après sa mort ; mais, prévoyant qu'on s'y opposerait, il recommanda à son ami Houshiar de l'enterrer en ayant soin de tourner ses pieds vers l'occident, *comme cela avait en lieu pour Aristote et ses disciples.* — Houshiar se conforma à sa volonté à cet égard. Suivant son désir, il alluma aussi une lampe qu'il laissa brûler à la tête de son cercueil pendant toute une semaine, « *en honneur de la planète (le seigneur Moushterry, Jupiter) qui gouvernait alors sa destinée, et distribua les aliments et les vêtements appropriés à cet astre*

parmi les brahmanes et les nécessiteux, qui tous prièrent pour que Jupiter se montrât propice, afin que l'âme de Hakîm Kamrân pût être réunie aux esprits purs. » La prospérité de la race de Gengiskan paraissait si intimement liée à ces croyances traditionnelles, que le même auteur déclare, dans un autre endroit, « qu'aussi longtemps que les sultans des Moghols ont professé le culte des astres, ils ont conquis les habitants du monde; mais, aussitôt qu'ils ont abandonné ce culte, ils ont perdu beaucoup de pays, et ceux qu'ils ont conservés se sont trouvés être sans force et sans valeur. »

Si l'on se rappelle les pratiques superstitieuses de Houmâyoun, comment il *souffla* sur le front de son fils en lisant à haute voix, au coucher de la lune, quelques versets du Koran, etc., on comprendra qu'Akbar, élevé au milieu de musulmans zélés et fanatiques, disposé d'ailleurs à se passionner pour une religion qu'il croyait révélée à Mahomet par Dieu lui-même, ait été sincèrement dévoué d'abord à la loi du Koran. Marié de très-bonne heure, mais arrivé à l'âge de vingt-huit ans sans avoir d'enfants qui eussent vécu « au delà d'une heure astronomique, » dit Djahân-Gûir dans ses *Mémoires*, il alla au village de Sikry, à dix *coss* environ d'Agra, pour visiter un saint-derviche, Sheikh-Selim, et sollicita l'intervention de ses prières à l'effet d'obtenir du Tout-Puissant qu'il lui accordât au moins un héritier. En présence de ce saint personnage, il fit vœu, s'il avait un fils, de faire à pied le pèlerinage d'Agra à la tombe de Khâdjah Moyin-ed-dîn, dans la cité d'Adjmire. Une de ses *begâms* était fort avancée dans sa grossesse à cette époque; il l'envoya à la maison du sheikh, à Sikry, où elle accoucha d'un prince, *soultan* Selim, et, la même année (1569), Akbar accomplit le pèlerinage annoncé. Il visita plusieurs fois le tombeau du *Pîr* (guide spirituel, saint) Moyin-ed-dîn et d'autres lieux sanctifiés par la résidence ou la mort de quelque éminent confesseur de la foi musulmane. Il paraîtrait même qu'il eut, dans la vingt et unième année de son règne, l'intention de faire le pèlerinage de la Mecque; mais déjà sa tolérance marquée pour d'autres opinions religieuses, et son penchant à s'informer des particularités qui caractérisaient les diverses croyances adoptées par l'humanité, avaient alarmé le bigotisme musulman.

Vingt ans s'écoulèrent sans qu'Akbar jugeât à propos d'exprimer

publiquement ses doutes sur la légitimité des croyances ulamiques. Son temps avait été tellement absorbé, dans cet intervalle, par la guerre et la politique, qu'il ne lui avait pas été possible de s'occuper de l'examen des questions religieuses, examen auquel le portait cependant le penchant naturel de son esprit. Il s'était montré depuis longtemps tolérant par principe et par caractère, et, lorsqu'il introduisit dans les traités qu'il eut à conclure avec plusieurs *radjas* la clause qu'une de leurs filles entrerait dans le harem impérial, il laissa à ces princesses la liberté de pratiquer les cérémonies de leur religion. Le concours éclairé et énergique qu'il trouva d'ailleurs dans ses conseillers favoris, Sheikh-Abou'l-Fazl et son frère aîné Sheikh-Feizy, hommes d'une grande libéralité de sentiments et d'une habileté reconnue, ne dut pas peu contribuer à détruire sa confiance première dans l'excellence de la doctrine du Koran et à lui faire pressentir les avantages qui pourraient résulter, pour l'affermissement de son empire, de l'adoption d'une croyance qui embrasserait en les conciliant, les principaux dogmes du mahométisme et de la révélation brahmanique. Ni lui cependant ni ses conseillers ne pouvaient se dissimuler les difficultés que rencontrerait l'introduction d'un nouvel ordre d'idées et de pratiques religieuses. Ce ne fut donc qu'avec une extrême prudence, et en ménageant à l'antagonisme des diverses croyances des occasions de se manifester sur un terrain où la violence fanatique devait nécessairement faire place à une discussion rationnelle, c'est-à-dire en présence même du souverain, qu'Akbar et ses amis commencèrent à jeter les fondements de la réforme projetée.

L'empereur saisit le premier prétexte favorable, qui s'offrit d'appeler l'attention des seigneurs de sa cour sur l'insuffisance des prescriptions du Koran. Ce fut en 1575. Une controverse très-vive s'était engagée entre les docteurs musulmans sur la grande question du mariage. Les uns soutenaient que le texte du Koran autorisait tout vrai croyant à avoir jusqu'à quatre femmes légitimes, mais pas plus; les autres maintenaient, au contraire, que le texte autorisait jusqu'à neuf femmes légitimes, — et les uns aussi bien que les autres appuyaient leur conviction sur des citations empruntées aux docteurs les plus renommés. — Un autre point, non moins vivement

controversé, était celui de la *légalité* du mariage *temporaire* appelé *moutâh*, et conséquemment de la légitimité des enfants issus d'un semblable mariage. Sur ce point également et sur d'autres encore relatifs au mariage, les opinions et les autorités variaient d'une manière trop frappante pour ne pas ébranler la foi la plus robuste dans l'infailibilité de la loi musulmane. Akbar, à dater de cette époque, ne cacha pas son opinion sur l'incertitude dangereuse des textes et des doctrines du Koran; il multiplia ses entrevues et ses conférences avec les hommes instruits de toutes les sectes et de toutes les religions. Il parut obéir d'ailleurs, ou crut céder peut-être en effet à une inspiration secrète, en proclamant dès ce temps la mission qu'il se croyait appelé à remplir. Voici comment Abou'l-Fazl explique et justifie cette détermination :

« Quand l'heure arrive, où, pour le bonheur de l'humanité, la vérité doit être manifestée, un homme apparaît tout à coup, doué de ce savoir surhumain et revêtu par Dieu de la robe impériale, afin qu'il ait autorité pour conduire les hommes dans le vrai chemin. Tel est de nos jours l'empereur Akbar. Dès l'heure de sa naissance, les astrologues avaient été instruits de ses hautes destinées, et s'étaient communiqué à voix basse cette grande et triomphante nouvelle. Sa Majesté jugea longtemps à propos de cacher à tous les yeux cette vocation mystérieuse; mais comment éviter ce que le Seigneur tout-puissant a résolu dans sa sagesse? Encore enfant, Akbar faisait involontairement des choses qui surprenaient ceux qui en étaient témoins, et, quand enfin ces actes merveilleux prirent malgré lui un caractère tellement évident, que les moins clairvoyants en étaient frappés, il reconnut que la volonté du Tout-Puissant l'avait destiné à guider les hommes dans la voie du salut, et commença à enseigner, à l'extrême satisfaction de ceux qui étaient avides de savoir, etc. »

L'*Akbar-Nâmeh* ne dit rien ou presque rien de la religion introduite dans l'Inde par l'empereur Akbar, Abou'l-Fazl s'était réservé de traiter ce sujet dans l'*Ayin-Akbâri* d'une manière générale, sauf à y revenir (comme il le dit lui-même) dans un écrit spécial que sa mort prématurée ne lui permit pas de mettre au jour. Nous n'avons même à cet égard, dans l'*Ayin-Akbâri*, que des notions fort

incomplètes; mais le *Dabistân* et le *Muntakhab-al-Tawarikh* de Sheikh-Abdoul, Kâdar Badaouni, cités par Kennedy (1) dans sa notice sur les institutions religieuses d'Akbar, nous permettent de porter un jugement assez exact sur les convictions particulières qui déterminèrent Akbar à s'arrêter aux nouveaux principes de croyances qu'il proclama et aux formes d'adoration qu'il mit en usage. Parmi les conférences religieuses supposées que nous a transmises le *Dabistân*, il en est une assez étendue qui se passe entre un philosophe, un brahmane, un musulman, un parsi, un juif et un chrétien, conférence à laquelle Akbar lui-même est censé prendre part. Le philosophe y résume la discussion par une exposition générale de la nouvelle doctrine et conclut en ces mots :

« Ainsi, pour tout homme sage, il doit être évident que la seule voie de salut est celle que nous a tracée l'illustre Akbar; celui qui veut la suivre doit s'abstenir de tout acte de luxure et de sensualité, de détruire tout ce qui a vie, d'attenter à la propriété d'autrui, de l'adultère, du mensonge, de la calomnie, de la violence, de l'injustice et de propos méprisants. Les moyens d'obtenir la félicité éternelle sont compris dans l'exercice des vertus suivantes : libéralité, indulgence et tolérance; chasteté, dévotion, tempérance, courage, douceur, politesse; ferme résolution de plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes, et enfin résignation à la volonté du Créateur. »

Akbar n'admettait l'authenticité des missions divines ni dans la personne d'un Dieu incarné, ni dans celle d'un homme inspiré; il est donc probable que l'auteur du *Dabistân*, en accordant à Akbar les noms d'apôtre et de messager ou envoyé de Dieu, n'a voulu que se conformer au langage adopté à l'égard de Mahomet. Il est au moins certain qu'Akbar ne prit aucun de ces titres; mais, comme il était nécessaire de distinguer la foi nouvelle et son fondateur par des désignations spéciales, il se fit appeler *khalif Oullah* ou vice-régent de Dieu, et voulut que la religion qu'il prétendait enseigner fût désignée par l'épithète *ilahi* (divine), ou plus exactement « de Dieu. »

(1) *Transactions of the Literary Society of Bombay*, vol. II, p. 242 et suiv. Londres, 1820, in-4°.

Il est à remarquer que, comme preuve décisive ou *criterium* de sa croyance, Akbar alléguait qu'elle était en tout d'accord avec la raison. Par la raison seule, elle pouvait et devait être comprise et affirmée, comme il était de son essence d'être propagée par la seule persuasion et non par la force. En 1578, voulant donner une sanction éclatante aux réformes qu'il méditait, Akbar fit publier une ordonnance revêtue des sceaux des principaux docteurs en théologie et des personnages les plus renommés pour leur savoir, déclarant que l'intérêt et la prospérité de la religion exigeaient que l'empereur fût considéré et reconnu comme seul directeur suprême de la foi. C'était imiter, sans le savoir, mais par de plus nobles motifs, la conduite de Henri VIII d'Angleterre.

A dater de cette époque, la fameuse formule du Kalma : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète, » fut remplacée par la formule suivante : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Akbar est son *khalif* (1). » C'était introduire le déisme pur et nier non-seulement la mission divine de Mahomet, mais toute interposition, toute médiation à titre de prophétie ou d'apostolat entre l'homme et Dieu. Aussi, dans les vingt-sept années qui s'écoulèrent entre la fameuse ordonnance de 1578 et la mort d'Akbar, l'abolition graduelle de toutes les institutions particulières au mahométisme occupa presque exclusivement l'empereur. De là l'adoption d'une ère nouvelle, datant de l'avènement d'Akbar au trône de l'Hindoustan, et les nombreuses modifications introduites dans la loi musulmane, jusqu'alors la

(1) Sur la monnaie d'or nommée *schenseh*, de forme ronde et de la valeur de 100 *laldjeltaly mohurs* (1,200 roupies : environ 3,000 fr.), selon Abou'l-Fazl, on lisait (dans l'origine) d'un côté cette inscription : « Le grand roi, le glorieux empereur, Dieu veuille perpétuer son royaume et son règne ! — Frappé à la capitale Agra, etc. ; » de l'autre le Kalma et un verset du Koran. On y ajouta depuis — d'un côté : « La meilleure des monnaies est celle qui est employée à secourir les nécessiteux et qui profite à ceux qui marchent de concert dans les voies du Seigneur ; » de l'autre : « Le sublime monarque ! le très-haut khalif ! Dieu veuille perpétuer son règne et augmenter sa justice et sa droiture. » Enfin, on substitua à ces inscriptions deux *tetrastiques* du prince des poètes (Sheikh-Fézy), comme dit Abou'l-Fazl, qui les cite tout au long, *Ayin-Akbary*, vol. I^{er}, p. 23-24.

seule applicable aux familles de cette croyance. Il est remarquable qu'Akbar ne toucha point au culte hindou, malgré son aversion pour toutes les pratiques de l'idolâtrie. L'antiquité de ces pratiques et leur alliance intime et constante avec la vie publique et privée des Hindous ne permettaient pas, en effet, qu'un souverain humain et bon politique comme l'était Akbar courût risque de s'aliéner la confiance et l'affection de la très-majeure partie de ses sujets en essayant d'attaquer leurs croyances par le côté le plus inexpugnable; celui des habitudes invétérées.

La perfection de la religion nouvelle ne consistait pas d'ailleurs, selon Akbar, dans certaines formes de prières et dans de vaines cérémonies, mais dans la pureté d'une vie sans tache, dans la pratique constante du bien, dans la subordination des attachements mondains à l'amour de l'humanité, et surtout dans l'habitude de rapporter à Dieu chaque pensée, chaque détermination, chaque acte de la vie.

Nous manquons de détails sur la forme définitive donnée par Akbar au culte *ilahi*. Une religion aussi spirituelle et aussi abstraite n'admettait probablement pas, dans les convictions de ce grand homme, des formes liturgiques ou des démonstrations extérieures compliquées. Aussi Akbar fut-il le seul pontife et le seul ministre du nouveau culte, et ce culte n'eut point de temples. Les efforts d'Akbar et de ses amis tendirent constamment à discréditer le prophète arabe et ses doctrines, ainsi que les pratiques de l'islamisme; mais l'obligation, par lui proclamée, de ne servir la cause de sa grande réforme que par la persuasion, s'opposait à ce qu'il gênât ouvertement les musulmans dans l'exercice de leur religion et à ce qu'il imitât les sectateurs du Koran ou des védas en élevant autel contre autel en confiant à des ministres particuliers l'enseignement et la propagation de la foi nouvelle. Comprenant toutefois qu'il pouvait être indispensable au but qu'il se proposait de populariser sa doctrine par l'adoption de quelques cérémonies qui s'adresseraient à des objets extérieurs liés d'une manière évidente et intime à l'adoration du Créateur, il eut recours à certaines pratiques de l'*astrolâtrie* qui lui semblaient concilier ce que lui dictait sa conscience avec la nécessité de se prêter dans des limites raisonnables aux faiblesses et aux tendances maté-

rielles de la multitude. Les savants pouvaient entretenir des opinions différentes au sujet de l'existence des esprits, de l'unité divine, de l'Être existant par lui-même, quelques sectes pouvaient admettre la légitimité de ces notions, et d'autres les nier; mais il n'y avait pas de négation possible au sujet de l'existence du *feu*, de la splendeur et de la bienfaisance du *soleil*. Raisonnant d'après ces prémisses, Abou'l-Fazl exprime dans les termes suivants l'importance du grand exemple qu'Akbar voulut donner chaque jour à ses sujets :

« L'empereur ne se permet jamais de tourner en ridicule les opinions d'aucune secte ou religion; il ne songe qu'à faire un bon emploi de son temps et à ne négliger aucun de ses devoirs religieux, en sorte que, grâce à la pureté de ses intentions, chaque action de sa vie puisse être considérée comme un hommage à la Divinité. Plein de reconnaissance envers la Providence, il lui demande sans cesse de le guider dans l'examen de sa propre conduite; mais il implore plus particulièrement cette faveur à certaines heures de la journée. Ainsi, au point du jour, au moment où le soleil émet ses premiers rayons, à midi quand ce flambeau de l'univers resplendit de tout son éclat, et le soir quand il se dérobe aux regards des habitants de notre globe, à minuit enfin, lorsqu'il va recommencer sa marche ascendante, ces grands mystères se célèbrent en l'honneur du Tout-Puissant, et il faut plaindre les intelligences obscurcies par l'ignorance au point de n'en pas comprendre la signification. Puisque c'est un devoir indispensable pour tous de proportionner la reconnaissance au bienfait, ne devons-nous pas des hommages sans fin à ce dispensateur des biens d'ici-bas, à cette fontaine éternelle de lumière? Et c'est surtout aux princes de la terre qu'il convient de s'incliner devant ce souverain des cieux, symbole de la divine influence qui les protège! Sa Majesté professe une grande vénération pour le *feu* en général, et pour la lumière artificielle, qu'on doit regarder comme une émanation de la lumière naturelle (1). »

(1) Abou'l-Fazl a consacré un chapitre de l'*Ayin-Akbary* à la description de l'*éclairage* du palais (vol. I^{er}, p. 51-53). En voici un extrait : « A midi, quand le soleil entre dans le douzième degré du Bélier, on expose aux rayons du soleil une pierre particulière (une espèce d'onyx (*)

(*) Corindon, *adamantina corindum*.

Conformément à ces principes, Akbar se prosternait devant le soleil ou devant une image de cet astre, et recommandait à ses disciples la pratique constante de cette adoration mystérieuse.

La formule d'initiation au culte *ilahi* nous a été conservée dans l'*Ayin-Akbâry*, et il ne sera pas sans intérêt de rapporter les termes exprès d'Abou'l-Fazl à ce sujet :

« L'empereur, dans sa sagesse, se prête difficilement au désir de ceux qui recherchent les bienfaits de l'initiation. « Comment pour-rais-je enseigner, » dit Sa Majesté, « quand j'ai besoin moi-même d'être instruit ? » Cependant, si le pétitionnaire donne des marques évidentes de sa sincérité, et s'il insiste avec importunité, il est admis un dimanche, au moment où le soleil va passer au méridien. Le récipiendaire se prosterne devant l'empereur, la tête nue et le turban sur la paume de ses mains ; il prononce alors la formule suivante : « Je rejette loin de moi la présomption et l'égoïsme, causes de tant de maux, et viens ici en suppliant, faisant vœu de consacrer le reste de ma vie dans ce monde à mériter l'immortalité. » Sa Majesté étend alors la main vers le récipiendaire, l'aide à se relever, lui replace le turban sur la tête, et dit : « Mes prières sont adressées au ciel en votre faveur, afin que vos aspirations soient exaucées, et que vous obteniez la vie réelle après la vie apparente d'ici-bas. » Il lui donne ensuite le *shâst* (1), sur lequel on a gravé l'un des grands noms de Dieu et les mots *Allah Akbar*, en sorte qu'il puisse comprendre le sens du vers suivant :

Le vrai *shâst* et l'œil pur ne manquent point le but.

connue dans l'Hindoustan sous le nom de *souredje kerant*) ; on met en contact avec cette pierre du coton, qui ne tarde pas à prendre feu, et ce feu céleste est confié à la garde de certaines personnes. Il sert exclusivement à l'éclairage du palais et pour la cuisine impériale, etc., et, quand l'année expire, on se procure de nouveau du feu céleste par les mêmes moyens. » Le *Dabistân* explique fort en détail comment « le sage *nawab* et *sheikh* Abou'l-Fazl reçut ce feu sacré pour la première fois (par ordre de l'empereur) des mains d'Ardeshir, disciple de Zoroastre, etc. (vol. III, p. 95).

(1) Le mot *shâst* (pron. *chasst*) désigne l'étui en ivoire que l'archer porte au pouce, et signifie en même temps l'action de viser le but.

L'initié recevait ensuite quelques instructions ou injonctions spéciales, qui sont mentionnées dans l'*Ayin-Akbari*.

A toutes ces injonctions positives, Akbar avait ajouté une recommandation expresse, à tous les vrais disciples, de ne point porter de barbe au menton. Je ne saurais trouver d'autre explication à cette étrange répugnance d'Akbar, que le désir passionné qu'il éprouvait de contrarier en tout les prescriptions du Koran. Il paraîtrait même, d'après les relations des jésuites et d'autres témoignages, que l'antipathie d'Akbar pour tous les signes extérieurs et pratiques de la religion musulmane le porta à encourager ses sujets musulmans à ne plus fréquenter les mosquées, qu'il n'hésita pas à souiller plusieurs de ces temples de l'islamisme en les convertissant en écuries, en magasins, qu'il fit abattre les minarets, etc. Cependant ces démonstrations intolérantes et passionnées me semblent tellement opposées au caractère d'Akbar, que je doute de l'exactitude de ces assertions.

J'ai déjà eu occasion de remarquer qu'Akbar respecta singulièrement les habitudes religieuses et les préjugés des Hindous. Le prince Sélim (depuis Djahân-Gûir) ayant demandé à son père quel était le motif de ces ménagements pour des idolâtres, Akbar lui répondit : « Mon cher enfant, je suis un puissant monarque, l'ombre de Dieu sur la terre. Je vois que le Tout-Puissant accorde les bienfaits de sa gracieuse providence à toutes les créatures sans distinction; je remplirais mal les devoirs du rang suprême, si je retirais ma compassion ou mon indulgence d'aucun de ceux qui sont confiés à ma charge. Je suis en paix avec la grande famille humaine, avec toutes les créatures de Dieu : pourquoi donc me permettrais-je, par quelque motif que ce fût, d'être la cause de moleslations ou d'agressions envers qui que ce soit? D'ailleurs, les cinq sixièmes de l'humanité ne se composent-ils pas, soit d'Hindous, soit d'autres infidèles? et, si je me laissais aller aux sentiments qu'indique la question que vous m'adressez, quelle autre alternative me resterait-il que de les exterminer tous? J'ai donc cru que le parti le plus sage était de les laisser tranquilles.—Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que la classe dont nous parlons (ainsi que les autres habitants d'Agra) est utilement occupée, soit de l'étude des sciences, soit de la pratique et du

perfectionnement des arts utiles à l'humanité. Un grand nombre d'Hindous sont arrivés aux plus hautes distinctions dans l'État, et l'on rencontre, à vrai dire, dans cette capitale des hommes de toutes les races et de toutes les religions qui existent sur la surface du globe, et auxquels je dois une égale protection. »

On peut rapprocher cette admirable réponse, qui nous a été transmise par Djahân-Gûir lui-même dans ses *Mémoires*, de la lettre au roi de Portugal, que j'ai déjà reproduite, et on se convaincra que l'esprit de tolérance qui distingue si éminemment Akbar, s'alliait chez lui au sentiment le plus net et le plus élevé de ses devoirs comme souverain. S'il fit intervenir son autorité pour modifier quelques-unes des institutions des Hindous, ou pour mieux dire, de leurs coutumes superstitieuses, ce fut exclusivement dans un intérêt d'humanité. C'est ainsi qu'il ne voulut pas souffrir qu'une veuve fût brûlée, contre son gré, avec le corps de son mari (1), qu'il permit aux veuves de se remarier, qu'il défendit qu'on eût recours aux *jugements de Dieu*, que les filles fussent mariées avant l'âge de puberté, qu'on égorgeât des animaux pour les sacrifices, etc. En même temps, il se garda bien de chercher à discréditer, comme il l'avait fait pour le mahométisme, les doctrines fondamentales de la religion des védas et les principales cérémonies ou les habitudes innocentes liées, dans le système hindou, à l'accomplissement des devoirs domestiques. Indépendamment des motifs politiques qui l'avaient déterminé à se montrer ainsi tolérant à l'égard des Hindous, il est à présumer qu'il avait été frappé de la vitalité inhérente à cette grande organisation sociale, dont les profondes racines plongeaient dans l'antiquité la plus reculée. Et à ce sujet nous ne pouvons nous empêcher de remarquer le phénomène particulier que présente la société hindoue, envisagée au point de vue de ses croyances et de ses habitudes religieuses. Des principales religions qui florissaient

(1) Ayant appris que le radja de Djodpour voulait obliger la veuve de son fils à se faire *satti*, c'est-à-dire à se sacrifier sur le bûcher où allait être consumé le corps de son mari, Akbar s'élança à cheval, partit ventre à terre, et ne s'arrêta qu'au lieu même où l'on venait d'entraîner la victime, qu'il arracha à la mort.

autrefois dans l'Asie occidentale, cinq ont disparu, ont cessé d'être dominantes, ou enfin n'existent plus qu'à l'état sporadique : ce sont le sabéisme, le culte hébraïque, le paganisme proprement dit, le culte de Zādhāst (Zoroastre) et le christianisme. Ces différents systèmes de croyances religieuses ont été remplacés, comme *moyen de gouvernement*, par une religion comparativement nouvelle : des côtes de la Méditerranée aux rives du Sirr (le *Jaxartès* des anciens), la seule foi nationale reconnue est celle de Mahomet. Or, aucun des pays compris dans cet immense espace ne repoussa énergiquement les premières invasions des musulmans et leurs tentatives de prosélytisme. L'Hindoustan seul, envahi par eux à son tour, a su conserver son ancienne religion. *Sept cents ans* de guerres ou de persécutions, ou de tentatives de conversions par l'appât des honneurs et des richesses, n'ont pu entamer la croyance hindoue, depuis la première invasion mahométane par Mahmoud, en 1001, jusqu'à la dernière par Ahmād-Shah en 1761. Un siècle d'essais tentés par la domination chrétienne avec les merveilles de sa force matérielle, les séductions de son commerce et de son luxe, de ses arts, de ses sciences, de ses prédications patientes, n'a pas fait, à cet égard, la moindre impression. Akbar, en refusant d'imiter ses prédécesseurs dans leur intolérance sanguinaire, avait donc montré sa supériorité sur l'esprit de son siècle et donné à son arrière-petit fils, Aurengzeb, un exemple dont ce musulman fanatique n'a pas su profiter, ce qui a amené la chute de l'empire moghol !

TROISIÈME PARTIE.

L'INDE

SOUS LA DOMINATION ANGLAISE. — GOUVERNEMENT
DE LA COMPAGNIE, ETC.

INTRODUCTION.

Mon appréciation des graves événements qui compromettent en ce moment l'avenir de l'extrême Orient dans ses relations avec l'Europe, se maintiendra, je l'espère au moins, entièrement indépendante des notions vagues ou incomplètes, des convictions orgueilleuses, des conjectures hasardées, des préjuges vaniteux ou des terreurs exagérées, qui ont agité l'esprit public dans ces derniers temps. Ces manifestations contradictoires ont abondé en France comme en Angleterre, depuis que la révolte inattendue d'une armée qu'on croyait fidèle et dévouée a prouvé et cruellement prouvé aux maîtres de l'Inde qu'ils avaient eu tort de se dire : *Ils n'oseraient !*

A ce point de vue, j'ai reconnu qu'il pouvait être utile d'exposer résolument ce que je crois être la vérité. — Il se peut, sans doute,

que mes prévisions sur l'issue du soulèvement partiel des Hindoustanis, ne soient pas justifiées par les événements; mais j'ai, au moment où j'écris ces lignes, une foi entière et inébranlable dans un avenir qui ne saurait être éloigné; car il me paraît avoir son germe dans les nécessités politiques, morales et matérielles qui président à l'évolution de l'empire indien depuis un siècle, et dont l'action ne peut être entravée d'une manière durable par les agitations insensées de quelques fanatiques ou de quelques ambitieux qui ne savent et ne veulent spéculer que sur les mauvaises passions de l'humanité!

S'il eût plu à la Providence de confier à la France (*comme elle en a été tentée un instant!*) le gouvernement suprême de l'Hindoustan, au lieu d'appeler définitivement la Grande-Bretagne à l'accomplissement de cette haute mission, j'aurais, Dieu aidant, jugé le débat qui se fût élevé peut-être entre la race hindoustani et la domination française, à laquelle j'aurais participé, moi infime, avec la même impartialité que j'apporte aujourd'hui dans l'examen de la crise violente que subit inopinément la puissance anglaise établie dans l'Inde depuis plus d'un siècle. — *Comme individu*, j'aurais sans nul doute, — *comme Français*, peut-être, le droit de me réjouir des désastres qui ébranlent cette puissance colossale; mais les devoirs de l'écrivain politique me paraissent aussi sacrés que ceux de l'historien. Dans son exposition du présent, comme l'historien, dans son appréciation du passé, il doit au public et se doit à lui-même la vérité, toute la vérité, rien que la vérité! Je dirai donc, *quoi qu'il m'en coûte*, que je désire le maintien du pouvoir anglais dans l'Hindoustan.

Je le désire dans l'intérêt de l'Europe occidentale, mais *je le désire surtout dans l'intérêt des Hindoustanis eux-mêmes!*

Quelque étranges que puissent paraître ces assertions, je regarde les Hindoustanis comme le dernier des peuples civilisés en état de gouverner l'Hindoustan, d'ici à des siècles peut-être, et les Anglais comme le premier des peuples européens aptes à gouverner cet immense pays, et *le seul* qui, dans l'état actuel de l'Europe, puisse se *figurer* que ce soit, à la fois, son droit et son devoir. Bien plus! — j'ajoute que si, par impossible, l'Angleterre, en présence de ce soulèvement partiel mais redoutable qui non-seulement lui crée, dès

à présent, des embarras sérieux, mais lui impose des dépenses énormes, des sacrifices et des dangers sans nombre; si l'Angleterre, dis-je, pouvait songer *sérieusement et honorablement* à donner sa démission du protectorat suprême de l'Inde, l'Europe ne devrait pas l'accepter !

L'avenir du gouvernement anglais dans l'Hindoustan est enveloppé de nuages que le canon empêchera peut-être de s'épaissir, mais que l'administration la plus habile, la plus humaine, la plus persévérante dans ses efforts et la plus économe (avec justice et discernement) pourra seule dissiper entièrement. —

N'oubliez pas que l'Inde continentale anglaise s'étend du 7° au 34° parallèle nord et du 60° au 92° degré de longitude orientale; que ses frontières se développent sur une ligne égale à la moitié de la circonférence du globe; qu'elle couvre une superficie dix ou douze fois plus considérable que celle de la France. — Aujourd'hui, les races principales dont se compose la population sont aussi diverses que les aspects sous lesquels se présentent, dans l'Inde, les grandes formes de la nature, les climats, les productions du sol. Les tribus, distinctes par le langage, par les habitudes, par les organes, par leur organisation sociale, sont presque innombrables. Aussi M. Mill, (l'un des employés supérieurs de la Compagnie), dans sa déposition devant le comité de la Chambre des lords (juin 1852), disait-il :

« L'Inde est un pays à part; l'état de la société et de la civilisation, le caractère et les habitudes des populations, les droits généraux et spéciaux établis par elles, diffèrent totalement de ce qui est connu ou admis parmi nous. En fait, *l'étude de l'Inde devrait être une profession distincte, comme celle de médecin ou d'homme de loi.* »

On comprend qu'une population composée d'éléments si divers ne puisse pas être facilement *bien* gouvernée; mais ce qui me paraît parfaitement démontré par l'expérience de plus d'un siècle, c'est que, malgré l'intelligence incontestable des deux grandes races (musulmane et indoue) autour desquelles se groupent toutes les autres, elles seraient aujourd'hui incapables de gouverner l'Hindoustan. Il faut même qu'il y ait à cet égard des indications qui frappent

un observateur impartial dès le premier contact avec les musulmans de l'Inde ; nous ne sachions pas qu'il s'en soit trouvé un *seul* qui ait souhaité aux peuples de l'Inde un gouvernement indigène. — Un jeune Français que l'attrait des études orientales avait conduit en 1855, au centre de l'Inde anglaise, écrivait à ce propos :

« Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu depuis Calcutta jusqu'à Bénarès et au delà, m'amène irrésistiblement à cette conclusion : les Orientaux sont incapables de se gouverner eux-mêmes ! La race des musulmans de l'Inde, en particulier, me paraît frappée de stérilité en tout ce qui touche au gouvernement d'une nation, dans l'état actuel du monde civilisé. »

L'Hindoustan est donc destiné, selon toute apparence, à subir pour un temps indéfini le gouvernement de la race européenne, représentée dans ces lointains climats par les hommes d'État, les généraux, les hardis navigateurs, les habiles négociants, les intrépides soldats de la Grande-Bretagne.

S'il y eut jamais mission évidente imposée par la Providence, c'est celle que l'Angleterre doit accomplir dans l'Inde.

Ce que j'écrivais il y a trois ans (*Revue des Deux Mondes*, août 1854) s'applique d'une manière si frappante aux circonstances actuelles que je n'hésite pas à le reproduire.

« Il faut, disais-je alors, n'avoir pas étudié sérieusement l'histoire de l'Inde et des *invasions musulmanes* en particulier, ou méconnaître de parti pris les vices inhérents à toute administration native, depuis des siècles, et les bienfaits inséparables de l'administration européenne dans l'état actuel de la civilisation, pour ne pas avouer que le gouvernement anglais des Indes orientales a servi, par la seule force des choses et dans son propre intérêt au moins, la cause de l'humanité. Quand il accomplira sa mission, comme il se prépare évidemment à le faire, dans des conditions plus larges, plus libérales et cependant plus prudentes, il sera permis de désirer que les Hindoustanis prennent une part de plus en plus considérable à l'administration de leurs affaires, et finissent enfin par se gouverner eux-mêmes ; mais, dans cette phase de transition où se trouvent et se trouveront encore, pendant un grand nombre d'années, tant d'intérêts divers liés à une domination aussi exceptionnelle, aussi nécessaire

en même temps au salut de tous que l'est la domination anglaise, il vaut mille fois mieux, pour les peuples de l'Inde, être gouvernés par l'élite des intelligences de l'extrême Occident européen que de retomber sous le joug d'une aristocratie indigène ignorante, superstitieuse, vaniteuse et égoïste comme par le passé, ou de subir les dangereux essais, les prétentions ambitieuses, les tâtonnements puérils d'une génération de princes rendus prématurément à l'exercice du pouvoir (1). »

Le gouvernement anglais a commis de grandes fautes, mais il a fait aussi de grandes choses dans l'Hindoustan, et je le crois destiné à en achever de plus grandes encore si elles sont entreprises dans *l'intérêt de l'humanité*. — Il y a longtemps que, pour la première fois, je me suis efforcé d'éclaircir cette double question de l'incapacité et de l'iniquité du gouvernement de la Compagnie, et j'avoue que, dans le cours de mes investigations, je me suis trouvé dans une situation d'esprit qui offrait quelque ressemblance avec ce qu'avait éprouvé

(1) Je puis, dès à présent, donner une preuve toute récente du peu de fond qu'il y a à faire, dans l'Inde, sur la domination indigène entre les mains des princes du pays !

Le souverain d'Haiderabad, le nizam, était mort le 26 avril 1837. — Son fils, Afzool-oud-Daolah, lui a succédé sans opposition.

Le nouveau nizam était âgé de trente ans environ. *Il ne sait ni lire ni écrire*. Élevé au sein d'une cour corrompue et débauchée, dans des habitudes de paresse et de vice, il n'est guère possible d'espérer que son avènement au trône ait été le signal de la moindre amélioration dans la condition du malheureux pays dont il était proclamé souverain !

Accoutumé dès son enfance à satisfaire toutes ses passions, il est moralement et intellectuellement hors d'état de gouverner par lui-même. — « Ce qu'il y a de mieux à faire, disait-on hautement à Madras, c'est de se défier des conseils des vils flatteurs dont il est entouré, et d'agir d'après les avis de son ministre Salar-Jung, homme d'une haute intelligence, d'une expérience et d'une habileté incontestables. » — Le gouvernement anglais, lié par les traités existants, compte en effet exclusivement sur cet homme pour guider le nouveau souverain dans la mise à exécution des réformes qui sont devenues, désormais, d'une nécessité absolue ; autrement, les populations opprimées *n'auront de ressource que dans la révolte ou l'annexion* !

cet Athénien votant pour l'exil d'Aristide uniquement parce qu'il était impatient, ce brave citoyen, de l'entendre sans cesse appeler le *Juste* ! Que de gens aujourd'hui, même en Angleterre, voteraient pour l'expulsion violente de la Compagnie seulement parce qu'on leur a répété jusqu'à satiété que la Compagnie avait commis et était encore capable de commettre tous les crimes !

SECTION PREMIÈRE.

DE LA RÉVOLTE DES CYPARIIS EN 1857.

Les appréciations et les conjectures en politique sont toujours choses délicates ; mais, en fait de politique *orientale*, ces appréciations et ces conjectures ont un caractère fatalement aventureux, et il semble qu'on ne puisse se hasarder au moindre calcul de probabilités sans s'exposer à recevoir à l'improviste un démenti des événements. — Bien plus, on risque, par le temps qui court, de se voir réduit à la nécessité de se démentir soi-même ! C'est ce qui est arrivé à plusieurs journaux, sans en excepter les grands journaux anglais (le *Times*, par exemple, le *Morning Chronicle*, etc. ; j'en passe et des meilleurs !) plus intéressés que nous, cependant, dans les affaires de l'Inde et plus en mesure, on doit le croire, de n'en parler qu'avec connaissance de cause. — Au moins ont-ils jugé nécessaire de modifier fréquemment leurs appréciations, non-seulement sur la signification et la portée de certains détails, mais sur le véritable caractère des faits dominants, incontestables, signalés à l'opinion depuis le mois de mai 1857.

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir échappé entièrement à cette fatalité ; et, bien que mon opinion sur la nature de la lutte engagée et sur son issue probable et désirable à la fois, n'ait pas changé, j'ai reconnu, de bonne heure, que la question politique, qui s'y rattache maintenant d'une manière évidente, rendait cette lutte infiniment plus sérieuse qu'elle ne m'avait paru l'être dans l'origine. — Les peuples ont des vertiges imprévus, comme les éléments leurs secousses inattendues. — Le grand tremblement de terre de 1755

détruisait de fond en comble, en quelques minutes, l'une des capitales de l'Europe, et l'on ne tardait pas à apprendre que cette commotion terrible s'était étendue à plusieurs points du continent européen et même au delà des mers ! Il peut y avoir, il y a souvent, en réalité, moins d'imprévu dans les grands phénomènes politiques que dans ces bouleversements gigantesques de la nature, et l'homme peut se flatter de prédire, jusqu'à un certain point, ce que la Providence décidera du sort des nations ; — mais le plus sage est de ne pas s'y fier, de laisser à l'histoire contemporaine le soin d'enregistrer les événements et de se contenter de poser le plus nettement possible, devant l'opinion, les éléments *matériels*, pour ainsi dire, des graves questions qui s'agitent.

Cette conclusion m'a semblé spécialement applicable aux affaires de l'Inde, dans un moment où, après un siècle, la domination européenne, dans ce vaste empire, est menacée d'une manière si alarmante et si inattendue. — Je crois donc prudent, en ce qui touche à l'avenir de l'empire hindo-britannique, de ne point discuter les questions politiques que soulève la révolte de cette armée indigène si admirablement (en apparence au moins) créée et organisée par le gouvernement anglais ! — Mais, cependant, tout ce que je puis me promettre *aujourd'hui*, 1^{er} janvier 1858, c'est de me borner autant que cela sera possible à poser nettement, devant mes lecteurs, les données statistiques du terrible problème dont la solution appelle tous les efforts, toutes les ressources de la Grande-Bretagne et commande inévitablement l'attention du monde civilisé.

Quelques mots, avant tout, sur l'imprévu de la question et sur les impressions qui me sont restées des premiers renseignements officiels parvenus en Europe au sujet de la révolte des Cypahis.

Et d'abord, essayons de donner une idée générale précise des *grandes voies de communication de l'Indoustan*, qui jouent un rôle si important dans la crise actuelle, au point de vue stratégique.

Les grandes routes militaires, qui sont en même temps grandes routes de poste et de transport, figurent parmi les ouvrages d'utilité publique qui ont honoré, d'une manière remarquable, l'administration du gouvernement suprême de l'empire indo-britannique pendant ces vingt dernières années.

Ces grandes routes militaires sont au nombre de *trois*, dont l'ensemble forme aujourd'hui un immense triangle isocèle, dont le côté oriental se prolonge jusqu'à Peshâwâr (en passant par Dehli, Loudiana et Lahore), et dont les côtés N.-E., N.-O. et S. ont leurs points d'intersection à Dehli au nord, à Calcutta dans l'est, à Bombay dans l'ouest. Ce triangle stratégique occupe exactement le centre de l'Hindoustan proprement dit, et comprend la presque totalité des provinces nord-ouest.

Le côté droit de ce triangle est formé par la grande route militaire « Trunk-Road » (route de Tronc) de Calcutta à Dehli, et, de là, à Lahore et Peshâwâr. — Elle a été commencée vers 1836 et n'a pas moins de 1,423 milles de longueur ou 572 lieues de 4 kilomètres, le mille anglais équivalant à 1 kilomètre 609. On compte de

Calcutta à Dehli	887 milles, soit 356 lieues	3/4
Dehli à Karnaul	78 — 31 —	1/3
Karnaul à Loudiana . .	124 — 49 —	9/10
Loudiana à Firozepour .	74 — 29 —	3/4
Firozepour à Lahore . .	50 — 20 —	11/100
Lahore à Peshâwâr . .	210 — 84 —	1/2
	<hr/> 1,423 — 572 —	<hr/> 3/10

Le côté gauche ou *ouest*, de Bombay à Agra, a été commencé en 1840, sous l'administration de lord Auckland, et devrait être entièrement terminé aujourd'hui. La longueur totale de cette route est de 734 milles, soit 295 lieues (de 4 kilomètres), qui se partagent comme il suit :

De Bombay à Sindwa	270 milles, soit 108 lieues	6/10
De Sindwa à Akberpour . . .	43 — 17 —	3/10
D'Akberpour à Indore	51 — 20 —	1/2
D'Indore à Agra	371 — 148 —	8/10

Le côté *sud*, enfin, de Calcutta à Bombay, est formé par la jonction bout à bout de deux routes de poste proprement dites, l'une d'Ahmednaggâr à Bombay, construite précédemment; l'autre, et c'est la portion principale aujourd'hui, dont la construction a été

autorisée en 1840, et était en pleine activité dès 1846 (1), c'est-à-dire il y a onze ans; mais je doute fort qu'elle soit entièrement terminée dans tous ses détails. — La distance de Calcutta à Ahmednaggär, par la nouvelle route, est de 1,002 milles (403 lieues de 4 kilom.); celle d'A Ahmednaggär à Bombay est de 168 milles (67 lieues 1/2). — La longueur totale de la nouvelle route de poste de Calcutta à Bombay est donc de 1,170 milles, ou un peu plus de 470 lieues, qui se répartissent comme suit, entre les points principaux :

Calcutta à Sumbalpour. . .	307	milles,	soit	123	lieues	1/2
Sumbalpour (par Raépour)						
à Nagpore	339	—		136	—	1/3
Nagpore à Ahmednaggär. .	356	—		143	—	1/5
A Ahmednaggär à Pouna. . .	74	—		29	—	7/10
Pouna à Bombay.	94	—		37	—	8/10
	1,170	—		470	—	6/10

C'est 102 lieues de moins environ que la grande route militaire de Calcutta à Peshâwâr.

La longueur totale de ces trois grandes voies, en partie macadamisées, est de 1,337 lieues. — C'est le périmètre du triangle indiqué plus haut, avec un prolongement du côté N.-O. de ce triangle sur Peshâwâr (au delà de l'Indus) de 216 lieues au moins.

La portion de la route de Calcutta à Dehli a coûté, la construction des ponts comprise, 8,494,184 roupies ou environ 20,485,260 fr. — L'entretien de la ligne totale, lorsqu'elle sera complètement terminée, coûtera annuellement au moins 1,250,000 francs.

La route de Calcutta à Bombay, aura coûté de 12 à 15 millions de francs et son entretien annuel paraît avoir été estimé à environ 900,000 francs. — Les renseignements officiels sur cette ligne m'ont

(1) On a constaté à cette occasion qu'un indigène, employé comme terrassier, recevait en moyenne 3 roupies par mois, soit 7 fr. 50 cent. argent de France, ou 90 francs par an : la moyenne de la main-d'œuvre en Angleterre étant estimée à environ 650 francs par an, la proportion du salaire de l'ouvrier en Angleterre au salaire de l'ouvrier indien est à peu près celle de 7 à 1 !

paru incomplets, et ils le sont aussi, quoiqu'à un moindre degré, sur les deux autres. — La voie qui relie Bombay à Agra a déjà coûté de 6 à 7 millions et les frais d'entretien s'élèveront en moyenne à 130,000 ou 150,000 francs.

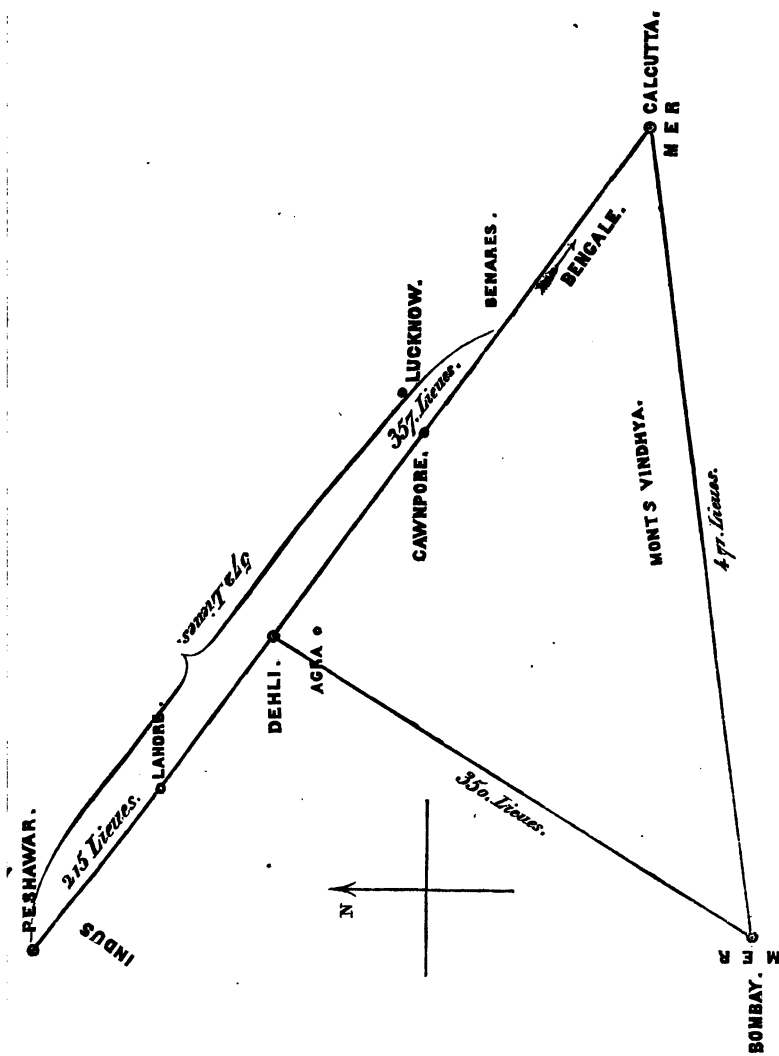
Une grande conception, — une exécution encore incomplète, — 40 millions, au moins, de dépensés, — voilà ce qui m'a frappé, au premier coup d'œil, comme le résultat de ces gigantesques efforts; mais, en serrant de plus près cette question de ponts et chaussées, je suis arrivé à lui reconnaître un degré d'intérêt et d'importance immédiate, par lesquels elle me semble se lier d'une manière intime et inattendue, à la question du soulèvement d'une partie de l'armée indigène aux Indes anglaises.

On a déjà pu remarquer que, dans le but de me faire à moi-même et de donner à mes lecteurs une idée suffisante de l'importance des communications ainsi établies par voie de terre, au centre de l'Hindoustan, j'avais eu la pensée de rapporter à un diagramme très-simple, que fournit la notion même du triangle isocèle, les chiffres significatifs et les principales indications géographiques et statistiques qui se groupent naturellement, soit à l'intérieur de ce système de grandes routes, soit autour de lui et dans son voisinage immédiat. Revenons à cette pensée d'une manière pratique.

Il est bien entendu que les côtés du triangle que nous imaginons indiquent uniquement la *direction générale* des grandes routes.

Les routes elles-mêmes s'écartent toujours plus ou moins, et parfois notablement, de la ligne droite.

La route de *Calcutta* à *Bombay*, par exemple, n'atteint *Bombay* qu'après avoir passé par *Aurengabad* et *Pouna*, l'une en dedans, l'autre en dehors de la base. — La route de *Bombay* à *Agra* (et de là à *Delhi*) passe en dedans du triangle, à commencer de *Sindwa* surtout, et en se dirigeant de là sur *Akberpour*, *Oudjein* et *Gwalior*. — La grande route de *Calcutta* à *Peshawar* est la plus directe, dans son ensemble, et la *plus remarquable du monde entier*, peut-être, par la longueur de son parcours (572 lieues), l'importance des localités qu'elle dessert et (comme nous le verrons bientôt) par les commodités exceptionnelles qu'elle offre aux voyageurs de toutes les classes.



Cela posé, remarquons que les points extrêmes de la base de notre triangle s'appuient à la mer. — Par *Calcutta* et *Bombay*, les troupes anglaises sont sûres d'être ravitaillées, pendant leurs opérations, dans le centre, le nord et le sud de l'Hindoustan. L'importance de ces points de départ est encore augmentée par leur étroite alliance, d'un côté avec le Gange, cet énorme *chemin qui coule* (selon l'expression de Pascal), d'un autre côté avec l'Indus, cet autre grand fleuve qui forme la frontière naturelle de l'empire anglo-indien, dans le nord-ouest, et qui tend à devenir de plus en plus un fleuve anglais. Ces deux grandes artères et leurs affluents sont déjà en parties sillonnées par des bateaux à vapeur, et les Anglais peuvent être considérés, en principe, comme maîtres des domaines fluviaux du Gange, de la Djamna, de la Narbadda, du Tchambâl et du Pandjâb, tous compris dans le triangle ou dans son voisinage immédiat.

Ce sont là des éléments de succès qui m'ont paru décisifs dès l'origine de la lutte actuelle.

Ce qui touche plus particulièrement encore au côté politique et stratégique de la question (et on en est involontairement frappé), c'est que le théâtre tout entier de la révolte (au moins jusqu'à présent) est compris dans le triangle, à l'exception de quelques points qui en sont encore, à vrai dire, des dépendances géographiques, tels que Mirât, Lucknow, Bénarès, etc.

Ces considérations seraient susceptibles de développements intéressants, sans doute, mais je me serais borné à ces indications générales si le caractère spécial de la révolte n'avait appelé mon attention sur le point qui suit.

J'ai déjà eu occasion de remarquer que la partie septentrionale de l'Inde, ou l'*Hindoustan propre*, portait chez les anciens brahmes le nom d'*Ariâvarta* (*terre civilisée et sacrée*) parce que la tradition voulait qu'elle eût été fréquentée par les dieux. — C'est essentiellement le *pays des Hindous* !

La partie méridionale (le Däkkhän) était seulement appelée *terre civilisée*.

Cette distinction ne peut-elle pas expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi la révolte *hindoue* a commencé dans les provinces

du N. O. et s'est propagée, jusqu'à présent, dans le triangle seulement que nous avons indiqué ?

Les musulmans, avides de ressaisir le pouvoir, ont compris qu'ils n'auraient de chances de réussite, qu'en s'assurant du concours des Hindous orthodoxes, et ont appelé de bonne heure à l'aide de leur conspiration le fanatisme brahmanique et l'aversion qu'une portion notable des Hindous éprouvait comme eux pour les Européens. — Les fautes du gouvernement anglais ont fait le reste !

Je crois utile de mettre, à cette occasion, sous les yeux de mes lecteurs, le curieux passage que j'ai extrait du *Radjatarangini* (trad. de Troyer) (1) :

« Ayant d'abord détruit les Sakas, il rendit léger le fardeau de
» l'œuvre à Hari, qui doit descendre sur la terre pour exter-
» miner les Mlétchhas »

Ce sloka fait allusion à la prophétie d'une incarnation future de Vichnou pour la destruction de tous les étrangers et de tous les méchants dans l'Inde.

La voici telle qu'elle est rapportée dans le *Vichnou-Pourana*.
Liv. IV :

« 26^e Sl. Au temps où se perdront toutes les vertus, le bienheu-
» reux Vâsoudeva, descendu glorieux, sous la forme de Kalki, dans la
» maison d'un brahmane éminent de Sambhala (2), détruira tous
» les Mlétchhas, tous les hommes abjects et adonnés à de mau-
» vaises pratiques
» 27^e Sl. Et, par de propres vertus, il rétablira le monde entier.
» Alors, à l'expiration du Kalidjougâ, les âmes des hommes, qui
» se seront réveillées, seront purifiées, et deviendront semblables
» à un cristal sans tache. »

Troyer cite aussi un passage du *Gitagovinda*, dans sa note sur le Sl. 492 du 3^e livre :

«..... Tu porteras le glaive terrible pour l'extermination des
hordes barbares.....»

(1) *Radjatarangini*, liv. 3^e, sl. 128.

(2) Peut-être un endroit du Bengale. Dans le *Radjavali*, il est dit que ce sera dans la maison d'un brahmane du Bengale.

Ce passage reproduit la prédiction du *Vichnou-Pourana* ; Troyer le donne plus au long, d'après la traduction latine de Lassen.

Cette prophétie, si menaçante pour les envahisseurs de l'Inde, ne doit pas les effrayer de longtemps ; car il est dit dans le même pourana :

« 38° Sl. D'après le calcul des hommes deux fois nés, le Kaliyuga » durera trois cent soixante mille ans.

» 39° Sl. D'après un autre comput, il durera douze cents années » divines, à la fin desquelles recommencera l'âge Kritam. »

Cela devait suffire, en effet, pour convaincre les plus crédules des fanatiques Hindous que l'heure de leur triomphe n'avait pas sonné et pour rassurer la population européenne du Bengale, au plus fort de la crise. — Mais le fanatisme et la peur ne raisonnent pas !

Remarquons, pour achever de donner une idée de l'importance de notre triangle stratégique et politique, dans son ensemble :

1° Que le gouvernement des provinces du Nord-Ouest y est compris presque en entier.

2° Qu'il comprend également la presque totalité du cours de la *Narbadda*, une partie de celui du *Tapty*, la *Sône*, le *Tchambâl*, la *Djamna*.

3° Que sa base s'appuie dans toute sa longueur, sur la chaîne des monts *Vindhya*, qui, avec le bassin de la *Narbadda*, forme la séparation de l'Inde centrale et du *Däkkhän*.

4° Constatons que la surface de ce triangle est de onze mille lieues carrées de France, c'est-à-dire le tiers de la surface de la France.

Revenons maintenant sur la grande route militaire de *Calcutta* à *Peshâwâr*, qui, comme monument du génie européen, mérite une attention spéciale, surtout dans les circonstances actuelles.

Remarquons en passant que la station de *Karnaul* (ou *Karnâl*) par laquelle passe cette route (entre *Dehli* et *Loudiana*) a été sans cesse et bien à tort confondue avec *Karnoul* (ancienne *Candonour*), située dans le *Däkkhän* (à 279 milles de *Seringapatam*) sur les bords de la *Toumbaddra*, et qui était, en 1839, le chef-lieu d'une petite principauté musulmane dont le souverain fut détrôné cette même année. — Quelques particularités de cet événement, passé inaperçu

à cette époque, méritent d'être rappelées aujourd'hui. — Le 18 octobre 1839, le navâb de Karnoul fut défait et fait prisonnier après une résistance courte mais furieuse. Les troupes du navâb, composées principalement d'Arabes, d'Afghans et de quelques Beloutchis, firent preuve d'un courage désespéré, d'un dévouement chevaleresque, *dignes d'une meilleure cause*, disent les relations anglaises. — La variété infinie et la profusion d'armes et de munitions qu'on découvrit dans les caves du *xénana* témoignaient de la monomanie vraiment étrange du navâb, qui n'avait pas dû dépenser moins de 6 laks de roupies (1,500,000 francs) à l'achat seul du métal qu'on trouva en nature ou sous forme d'instruments de guerre de toute espèce.

Le secret et l'intelligence avec lesquels ces opérations avaient été conduites, donnaient lieu de penser que *l'affaire de Karnoul n'était qu'une ramification d'un complot plus étendu pour le renversement du pouvoir anglais dans l'Inde*.

Quoi qu'il en soit de l'importance passée ou actuelle de Karnoul (dans le Dākhhān), la station de Karnâl (dans la province de Dehli) se recommande aux voyageurs arrivant de l'ancienne capitale de l'Hindoustan (dont elle est éloignée d'environ 32 lieues), surtout parce que, de ce point, on a une belle vue de l'Himalaya. — Après une route dans un pays plus inculte, l'œil aime à se reposer sur ces sommets neigeux, qui attirent le regard et élèvent la pensée. L'un des observateurs les plus consciencieux et les plus intelligents qui aient parcouru les *upper provinces* (provinces du haut) remarque que les routes y sont, en général, supérieures à nos meilleures routes de traverse et au moins égales, sur les grandes lignes, à nos anciennes grandes routes de poste. Cette observation est particulièrement vraie pour la grande route militaire de Bénarès à Karnâl et au delà en passant par Dehli; les communications y sont *naturellement* très-faciles pendant huit ou neuf mois de l'année, et le sol fournit en abondance d'excellents matériaux pour les routes, entre autres le *kanker*, espèce de tuf qu'on trouve à quelques pieds de profondeur et sur les bords des rivières. — Ces circonstances expliquent comment tous les gouvernements, surtout dans l'Hindoustan proprement dit, se sont occupés des routes et pourquoi la sollicitude des gouver-

nements indigènes pour les voyageurs a frappé les moins attentifs. — Sir Erskine Perry, le voyageur distingué dont je viens d'invoquer le témoignage (ancien grand juge à Bombay, aujourd'hui membre du Parlement), a insisté sur ce point (1).

« Rien ne m'a semblé plus remarquable, dit-il, pendant mes excursions dans l'Inde, que les monuments de la sympathie manifestée, depuis les temps les plus reculés et depuis l'Himalaya jusqu'au cap Comorin, pour les besoins et l'agrément des voyageurs. Il est probable que la civilisation précoce de l'Inde est due en grande partie à la facilité avec laquelle on a pu pénétrer dans ces vastes plaines et les parcourir dans toutes les directions, pendant neuf mois de l'année, grâce aux routes et à l'hospitalité gratuite offerte par les souverains indigènes et les riches de toute caste, à ceux que des motifs religieux ou d'autres intérêts appellent d'un point de l'Hindoustan à l'autre. »

Les Anglais ne pouvaient mieux faire que de marcher, à cet égard, sur les traces des souverains indigènes. — Ils s'y sont pris un peu tard peut-être; mais, pendant les vingt dernières années, l'Angleterre a réussi à graver les titres de sa puissance sur la face de l'Hindoustan, en caractères ineffaçables. — La grande route de Calcutta à Peshâwar est la plus belle qu'aucun gouvernement ait construite dans les temps modernes, et il n'y a rien en Europe qui puisse lui être comparé. Elle est sans doute destinée, même avant son entier achèvement, à se voir abandonnée pour les voies ferrées et les canaux, si la cause européenne triomphe cette année dans l'Hindoustan; mais, dans son état, imparfait encore à plusieurs égards, la grande route stratégique de l'Inde, avec ses embranchements, du sud-est au nord-ouest, de l'embouchure du Gange à l'Indus, — est un des travaux les plus grandioses et les plus utiles qui aient jamais été entrepris et exécutés par la volonté persévérante d'un gouvernement. — Les grands résultats obtenus par le gouvernement des Indes britanniques dictaient, hier à peine, à un étranger qui a été à portée de comparer et de juger les véritables intérêts des Euro-

(1) Introduction à deux *essais*, rédigés en anglais par deux indigènes, élèves de l'institution Elphinstone, et imprimés à Bombay, en 1852.

péens et des indigènes dans l'extrême Orient(1), les paroles suivantes que nous nous plaçons à reproduire :

« Les Anglais, malgré les continuelles guerres qui les ont occupés, ont ouvert un canal d'irrigation qui, naissant au pied de l'Himalaya, arrive jusqu'aux champs de Dehli après un parcours de 758 kilomètres, et un autre appelé le *canal du Gange*, qui, prenant sa source à Hardwar, finit à Cawnpore, formant un développement de 1,500 kilomètres. Il a fallu faire traverser les eaux de ce canal par la rivière Solani (*sic*) (2), et, à cet effet, on leur a construit un pont de quinze arches, ayant chacune 50 pieds d'ouverture. — Cette magnifique construction a coûté plus de 7 millions de francs.

» Une grande route pour voitures a été pratiquée. Partant de Calcutta, elle se dirige vers Bénarès, Agra, Dehli, et doit arriver au pied de l'Himalaya sur un parcours de 2,400 kilomètres ; elle en mesure aujourd'hui 1,600. Une route pareille, qui compte déjà 1,200 kilomètres de Bombay à Agra, est en construction, et une autre encore, de Calcutta à Bombay, s'étend déjà à 250 kilomètres.

» Enfin, un vaste réseau de chemins de fer a été commencé ; les actions jouissent d'un fort intérêt assuré par le gouvernement et quelques centaines de kilomètres sont en exploitation. »

Quoiqu'il y ait dans ce court exposé plusieurs inexactitudes, il est vrai dans son ensemble, et montre que le témoignage d'un étranger de distinction et en position d'être bien renseigné est favorable au gouvernement de la Compagnie des Indes orientales, en ce qui touche aux travaux d'utilité publique. — Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet.

Cela dit, revenons à notre *grande route* par excellence et à ses embranchements.

De Calcutta à Bénarès, la grande route passe par 45 stages ou relais, éloignés l'un de l'autre de 10 milles (16 kilomètres) en

(1) *L'Angleterre, la Chine et l'Inde*, par don Sinibaldo de Mas, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. la reine d'Espagne en Chine. — 1 vol. in-8°. Paris, 1858.

(2) J'avoue ne pas savoir quelle est la rivière que M. de Mas a désignée par ce nom.

moyenne. — Les principaux relais sont ceux de Boutsher ou Bancoura, Tchass, Dunghaï, Hazariebâg, Shâhergatty, Burroun, Sasserâm, Fattiseraï près Nobâtpour. On compte 31 bangalows et autant de seraïs (ces derniers plus particulièrement destinés aux voyageurs indigènes) sur ce parcours total de 421 milles (680 kilomètres). Chaque bangalow se compose de deux appartements meublés distincts, mais parfaitement semblables, avec cuisines et autres dépendances, et le nombre de domestiques strictement nécessaire pour le service ordinaire de l'étape est attaché à chaque bangalow et seraï. — Un voyageur, une famille ou même deux, peuvent faire halte aux bangalows, mais à la condition de n'y pas séjourner au delà de vingt-quatre heures. — Sur les 45 stages (y compris Calcutta et Bénarès), 6 relais de *bearer* (porteurs de palanquins), seulement coïncident avec les bangalows, mais les 31 bangalows sont tous sur la grande route, ainsi que les seraïs. — La position de 29 de ces établissements avait été déterminée dès 1823, par un comité d'officiers d'état-major, les constructions commencées immédiatement et promptement achevées, et j'ai moi-même occupé les deux autres au plus tard en 1830. Ainsi, pour cette portion considérable de la grande route, les travaux exécutés dans l'intérêt des voyageurs datent non pas seulement de vingt ans, mais de vingt-sept ans au moins.

Disons tout de suite que ces bangalows sont d'une immense ressource, malgré la pauvreté et l'insuffisance apparente de l'ameublement, et que, sur d'autres lignes, ces maisonnettes de refuge, moins fréquentes, il est vrai, semblent ne rien laisser à désirer pour le confort des voyageurs. — Ainsi, le prince Soltykoff, se dirigeant, en 1845, de Cattack sur Calcutta, écrivait de Balasore le 5 août (1) :

« J'avance lentement vers Calcutta au milieu des pluies et des boues, par des marais sans fin où règnent les grenouilles. On oublie les grenouilles, dont la voix est couverte par celle des porteurs, qui ne cessent de chanter un récitatif monotone, mais assez agréable et favorable au sommeil. Balassor (*sic*) est une station où il y a une

(1) *Voyages dans l'Inde et en Perse*, édition in-12 (1855), pages 271 et 272.

très-bonne petite maison pour les voyageurs, avec un lit, un bain, une cuisine, cinq ou six domestiques indiens et tout ce qu'il faut pour être commodément ; par conséquent, je m'y établis pour vingt-quatre heures et plus, afin de changer de vêtements et de me reposer de l'ennui de ce voyage par la pluie. Dans la partie de l'Inde où je passe maintenant, on rencontre de ces maisons, toutes les quatre-vingts verstes à peu près (1) et je me suis décidé à profiter de tous ces endroits et à m'y arrêter des journées et des nuits entières. »

Je ne puis, moi, porter témoignage qu'aux *accommodations*, commodités, que présentent les bangalows construites par le gouvernement sur les routes du Nord-Ouest ; mais la valeur très-réelle de ces auberges temporaires a été comprise par de plus difficiles que moi, et ce même spirituel touriste qui se consolait dans *la maison des voyageurs* à Balasore, le 5 août 1845, des mauvaises nuits que lui avaient fait passer les *mugissements* des grenouilles (dont la voix, dit-il, fait frémir dans ces parages !), écrivait d'Agra deux mois après (28 octobre) :

« Le Dāk-Bangalo est très-commode, de sorte que j'y reste, quoique le gouverneur général, qui se trouve ici, ait la bonté de m'offrir une tente dans son camp, et le gouverneur d'Agra un appartement dans sa maison, qui est au milieu d'un parc. Cependant, je risque considérablement, vu que, si quelque autre arrivait à la station, je serais forcé de lui céder la place ; c'est le règlement. On n'en a ici la jouissance que pendant vingt-quatre heures, au lieu de trois jours, qui est le terme ordinaire (2), attendu qu'Agra est un lieu de passage, et que la probabilité d'une guerre avec les Sikes (*sic*) occasionne un grand mouvement vers le nord. Après cela, tout arrivant a le droit de vous expulser ; mais 1° ladite maison est composée de deux appartements totalement séparés... ; 2° je compte beaucoup sur les relations que la plupart des voyageurs anglais, tant civils que militaires, ont à Agra et qui les engageront plutôt à se loger chez leurs connaissances qu'à la station. »

(1) Vingt lieues.

(2) L'instruction publiée par le *Post master général*, en 1850, disait positivement : « It is expeted that travellers will not occupy apartments in » the bangalows above one day and a night *at the most*. »

La mention des Sikhs et du *grand mouvement vers le nord* qu'occasionnait alors la guerre imminente avec le Pandjâb donne un intérêt particulier au récit du prince Soltykoff en 1845. Aujourd'hui, chose étrange ! les Sikhs, conquis, soumis et contents, sont les meilleurs soldats de la Compagnie après les Européens !

Les détails que j'ai donnés suffisent, au reste, pour établir d'une manière satisfaisante que les bangalows ont dû rendre de grands services depuis leur création, en 1824, et sont destinés, si l'Hindoustan rentre bientôt tout entier sous la domination européenne, à venir plus complètement en aide aux voyageurs de toutes les nations dans l'avenir.

Revenons à la révolte !

Pendant que les maladies et la mort menacent ou détruisent les hommes, mettent avec leur impassibilité fatale, les familles au désespoir, les arts et la littérature en deuil ; — la guerre et les méprises de la politique, ces maladies des nations, se jouent de la sagesse des gouvernements, de la crédulité des masses, et changent la face du monde !

J'étais resté plus d'un mois étranger, pour ainsi dire, aux choses de l'Orient, et en reprenant avec les forces du corps, au mois de juillet dernier, l'activité curieuse de la pensée, je me hâtais de me mettre, autant que possible, au courant de ce qui se passait au delà de l'Arabie, au delà du cap de Bonne-Espérance, et qui préoccupait, à si juste titre, les partisans comme les adversaires de la domination anglaise, ou même de l'influence britannique dans l'extrême Orient.

Plusieurs malles étaient arrivées grosses de révélations aussi inquiétantes qu'inattendues, et les malles de mai, en particulier, avaient porté l'alarme au plus haut degré en permettant à toutes les classes de la société anglaise de supposer que l'esprit d'insubordination et de révolte, parmi les troupes indigènes, faisait de rapides progrès ; que la désaffection des populations allait croissant de jour en jour ; que, dans un avenir horriblement prochain, les Hindoustanis se lèveraient comme un seul homme pour briser le joug, et que des milliers de familles dans le Royaume-Uni auraient à déplorer la ruine et la mort de leurs proches ou de leurs amis les plus chers et l'anéantissement de la puissance anglaise sur les bords du Gange et del'Indus !

De nombreux détails avaient été donnés et ne pouvaient laisser de doutes sur la gravité des circonstances signalées. L'ensemble même de la situation avait été diversement, quoique sérieusement, jugé par les principaux partis ; mais on ne possédait évidemment pas les éléments indispensables d'une discussion utile ! (On ne les possède pas tous encore !)

Cela était vrai dans l'Inde comme ici ; ce qui n'empêchait pas que la presse de Bombay ne parût *entièrement rassurée* sur l'issue de la lutte engagée avec les troupes indigènes révoltées dans la présidence du Bengale ! Les journaux de Calcutta contenaient déjà au mois de mai des indications officielles d'une importance décisive, selon moi, sur l'esprit qui avait dicté ou dicterait les mesures prises ou à prendre par le gouverneur général au début de cette lutte. Les correspondances particulières, à dater de cette époque, fournissaient des renseignements d'une valeur incontestable.

L'ensemble de ces indications capitales me paraissait alors et m'a paru, pendant plusieurs mois, se résumer dans les documents que je vais reproduire et qui serviront naturellement de préface à l'exposé impartial que je me propose de soumettre à mes lecteurs pour les mettre à même de juger de la situation réelle des Indes anglaises, en 1857. — Le calcul des probabilités, dans l'état actuel du monde, joue un rôle plus important chaque jour. — Je m'efforcerai de ne négliger aucun des éléments indispensables de ce calcul.

Les lettres qui ont paru dans les journaux, sur le sujet qui nous occupe, sont innombrables. — Je ne donne ici que quelques-unes de celles qui m'ont été adressées, du théâtre même des événements, par des parents ou des amis, ou des correspondants qui connaissaient le vif intérêt que je prenais à la question et l'importance que j'attachais à être bien renseigné. — Cette correspondance nous conduit jusqu'à l'époque où le triomphe de la cause européenne dans cette lutte étrange commence à devenir probable. — Je la ferai précéder des premières indications officielles auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure.

Voici donc, pour commencer (et sans commentaires), l'adresse remise au gouverneur général en conseil, de la part des Français résidant à Calcutta, et qui porte la date du 23 mai 1857 :

MONSIEUR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL,

En présence des graves circonstances dans lesquelles se trouve actuellement le pays, par suite de la révolte à main armée de certains régiments natifs de l'Inde, les soussignés, tous résidents français à Calcutta, en vue des dangers qui peuvent menacer, d'un jour à l'autre, les propriétés, la vie des familles, se sont réunis d'un commun accord et viennent se mettre à la disposition de Votre Excellence, en cas de besoin, la priant de vouloir bien accepter leurs services pour le salut commun et comme preuve de dévouement envers Sa Majesté la reine d'Angleterre.

(Suivaient 46 signatures.)

La réponse ne se fit pas attendre. Elle avait une double signification qui ne pouvait échapper à personne et qui, dans l'état d'hésitation partielle de l'opinion en Europe sur l'issue probable du conflit, me semblait tout à fait destinée à convaincre les plus incrédules que l'Angleterre *n'avait besoin de personne* pour mettre l'ordre dans son ménage indien (*l'Italia fara da se!*), et qu'au 25 mai 1857, le gouvernement des Indes anglaises regardait l'incident comme à peu près terminé! — Jugez-en, chers lecteurs!

A MM. Angelucci et autres résidents français à Calcutta.

MESSIEURS,

Le gouverneur général en conseil me charge de vous transmettre ses sincères remerciements pour votre adresse du 23, qui témoigne de votre attachement pour Sa Majesté la reine en plaçant vos services à la disposition du gouvernement pour le salut commun, en conséquence de la révolte partielle de quelques régiments indiens dans les provinces du Nord-Ouest.

Sa Seigneurie regarde cette expression des sentiments de la communauté française avec une vive satisfaction, et est convaincue

qu'en cas de nécessité on peut entièrement compter sur ses sympathies pour le gouvernement anglais et son active coopération dans la cause de l'ordre. Mais le gouverneur général est convaincu qu'il n'y aura pas lieu de faire appel à ses services. Tout est tranquille dans un rayon de 600 milles autour de la capitale. Le mal causé par une terreur panique passagère et sans fondement a déjà été arrêté, et il y a toute raison d'espérer que, dans l'espace de quelques jours, la tranquillité et la confiance seront rétablies dans toute l'étendue de la présidence.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre très-obéissant serviteur.

CH. BRADON,

Secrétaire du gouvernement de l'Inde,

Chambre du conseil, 25 mai 1857.

Radjmâhal, 30 juin.

..... Il se passe de tristes choses dans les provinces du haut. Nos régiments se sont soulevés, les uns après les autres, jusqu'à quarante et plus. D'horribles massacres ont été commis : hommes, femmes, enfants de tous les âges, sans égard ou respect pour aucune classe, ont été traités de même. — Depuis le colonel du régiment jusqu'au clairon, tous ont été massacrés quand et comme ils sont tombés entre les mains des meurtriers. — Vous verrez dans les journaux ces affreux détails, et ils vous donneront une idée plus complète que je ne saurais le faire de ce qui s'est passé et se passe encore. La crise tire, cependant, je crois, à sa fin (1). — Dehli, s'il n'est pas déjà

(1) Cette croyance dans un avenir prochain favorable aux armes britanniques étonnera moins, sans doute, quand on saura que la lettre est écrite par un Anglais ; mais on ne pourra pas s'empêcher de remarquer combien il était étrange qu'un employé de la Compagnie pût, au mois de juin 1857, se figurer (Dehli n'étant pas encore pris) qu'on était

pris, a certainement été détruit en partie, et je désire ardemment, avec tous les Européens qui sont dans l'Inde, qu'il ne s'en échappe pas un seul homme. Je n'hésiterais pas pour ma part à tuer, pendre, détruire jusqu'au dernier de ces brigands de Dehli, de ces infâmes rebelles ! — Votre cœur saignerait au récit des tourments, des souffrances, des supplices infligés par eux aux pauvres femmes surtout et aux enfants ! — Aussi, les soldats européens sont littéralement fous de rage et feront payer cher aux cipayes leur trahison.

Nous avons eu dernièrement un de ces meurtres hideux commis à notre porte. — Le 5^e régiment de cavalerie irrégulière, commandé par le major Mac-Donald, était cantonné près de Déogurh, à un endroit appelé *Phonie*. Eh bien, le 12 de ce mois, le major Mac-Donald, le lieutenant sir N. Leslie et le docteur Grant étaient assis, entre huit et neuf heures du soir, en dehors de leur maison, prenant tranquillement leur thé, quand trois ou quatre hommes se précipitèrent sur eux, et, avant que les officiers eussent eu le temps de s'élancer dans leur appartement et de saisir leurs armes, ils étaient cruellement blessés tous trois. Sir N. Leslie reçut un coup de sabre au travers du dos au moment où il cherchait à se lever de son fauteuil ; le docteur Grant fut blessé plusieurs fois au bras et à la jambe, et le major Mac-Donald eut le sommet du crâne enlevé ; heureusement pour lui, ce n'était guère que le cuir chevelu. Sir N. Leslie mourut une demi-heure après ; les deux autres officiers sont sauvés, mais le docteur Grant perdra le bras, à ce qu'on croit. — Trois jours après, l'un des assassins va chez le docteur indigène pour se faire panser la main ; le médecin lui demande comment il a été blessé, à quoi cet homme répond qu'il a reçu un coup de pied de son cheval ; mais l'Esculape remarque, en pansant la main, qu'elle a été, non lacérée, mais coupée net, et, soupçonnant qu'il a eu affaire à l'un des assassins, se hâte d'aller chez l'adjutant sous-officier du régiment, et lui fait part de ses soupçons. — On fouille immédiatement la cabane de l'homme, et on y trouve des vêtements trempés de sang, appartenant

déjà au commencement de la fin ! — Je vois bien d'autres remarques à faire sur les sentiments exprimés dans cette lettre ; mais elles se présenteront d'elles-mêmes.

au sawar blessé et à un autre de ses camarades. — On s'empare de tous deux, et, peu d'instant après, un troisième est arrêté sur la dénonciation de l'un de ses camarades, qui déclare qu'il s'était absenté dans la soirée du meurtre, et qu'il était couvert de sang. — Tous les trois ont été jugés par une cour martiale, composée d'officiers indigènes, et condamnés à être pendus.

On les a placés chacun sur un éléphant avec une corde autour du cou ; le major, malade et souffrant de sa blessure comme il l'était, accompagnait néanmoins la lugubre expédition ; — un des trois hommes commença à crier : « Allah ! Allah ! » Le major Mac-Donald alla droit à lui, et lui jura qu'il lui brûlerait la cervelle s'il se faisait entendre encore une fois. — On trouva bientôt trois fortes branches d'arbre auxquelles on attacha les cordes passées au cou des condamnés, et les éléphants, ayant été brusquement mis en mouvement, à un signal donné, les trois assassins restèrent pendus.

Le régiment eut une attitude convenable pendant ces scènes émouvantes ; il n'y eut point de tentative pour délivrer les prisonniers, quoique le père de l'un d'eux fût dans les rangs et assistât à l'exécution de son fils. Quelques jours après, je fus obligé d'aller à Pir-Pointy pour mettre ordre aux différends survenus entre les constructeurs des travaux du chemin de fer et leurs coolis et employés. — Ayant occasion, le jour suivant, de conférer avec M. Y..., qui m'appelait à Bhagulpour, à 53 milles de là, je m'y rendis à cheval tout d'une traite et trouvai toute la station dans un état d'agitation et d'alarme, parce que le 5^e régiment de cavalerie irrégulière (celui de *Phonie*), qui y avait été envoyé, donnait des marques de désaffection. — Les résidents européens résolurent de tenir conseil, et il fut décidé qu'on vivrait tous ensemble dans une grande maison (celle de M. Y...) et qu'on s'organiserait de manière à vendre nos vies aussi cher que possible. — Le soir même, nous étions réunis au nombre de vingt et un hommes à peu près, autant de femmes et quinze ou vingt enfants : le major Mac-Donald était venu nous rejoindre ; il a miraculeusement échappé à la mort ! il est en pleine voie de guérison.

Nous nous sommes tous inscrits pour le service régulier des gardes et patrouilles ; j'ai commandé celle de deux à quatre heures

du matin, et tout s'est passé tranquillement. — Le jour suivant, un steamer étant arrivé, toutes les dames et tous les enfants ont été mis à bord et expédiés à Calcutta. M. Y... a voulu que je profitasse de cette occasion pour retourner à Radjmâhal (d'où je vous écris), car il venait d'apprendre que le 63^e N. I. et le 44^e cavalerie régulière s'étaient révoltés à Berhampour, et il est possible qu'ils se dirigent vers le nord, et, dans ce cas, la station serait menacée; il me recommandait donc de pourvoir le plus promptement possible à la sûreté des femmes. — En arrivant, j'ai rassemblé ces messieurs, leur ai dit ce qui se passait et les ai engagés à envoyer, sans délai, leurs familles à bord du steamer le *Bénarès*, qui venait d'arriver au Ghât avec les fugitifs de Bhagulpour; cela fut fait immédiatement, et quatre dames avec quatre enfants furent embarqués pour Calcutta.

Le steamer était tellement encombré, qu'on avait peine à respirer à bord. Le *Bénarès* parti, nous avions encore quatre dames et trois enfants à expédier. — Heureusement, le jour suivant, le steamer la *Djamna*, capitaine Hockley, descendant la rivière, put s'arrêter quelques instants, et le capitaine trouva moyen de loger ces sept passagers dans un espace de huit pieds carrés environ, rogné sur les autres.

Nous voilà donc débarassés des femmes et des enfants et prêts à tout. — Nous sommes trente Européens environ, y compris ceux employés sur le chemin de fer. A un signal convenu, nous pouvons tous être rassemblés à Radjmâhal. La journée d'hier nous a rapporté de bonnes nouvelles. — Un nombre considérable de troupes européennes était arrivé à Behrampour et les symptômes d'agitation, dans les deux corps indigènes, paraissaient avoir cessé. — On espérait que tout irait bien. — D'un autre côté, nous avions vu arriver, hier, non sans quelques inquiétudes, le 25^e N. I., venant de Birmah et remontant la rivière en bateaux; il faut espérer qu'ils vont continuer leur route. — Un steamer du gouvernement arrive au Ghât à l'instant, avec 170 hommes du 78^e highlanders. Le gouvernement envoie, aussi rapidement que possible, tout ce qu'il peut rassembler d'Européens, les uns sur des steamers, les autres par la grande route stratégique, en voitures et véhicules de toute espèce. — Je crois que les plus mauvais jours sont passés.

Dinapore (1), 14 juillet.

MON CHER ONCLE,

Je comprends ce que vous avez dû souffrir de mon long silence, et la date même de cette lettre vous apprendra que j'ai été forcé de quitter Feizabâd (2). Je suis seul ici. — Dieu a permis que ma femme, ma belle-sœur et mes cinq enfants (le plus jeune âgé de huit jours !) trouvassent enfin un asile à Calcutta ! Avant de vous faire un récit sommaire des cruelles épreuves par lesquelles nous avons passé, je dois vous dire quelques mots de la situation générale des affaires.

Vous avez appris par les journaux que la presque totalité des régiments indigènes de la présidence du Bengale se sont révoltés ; que les diverses stations ont été brûlées et pillées par les rebelles, et les caisses du gouvernement enlevées pour se les partager entre eux. Vous avez le détail des atrocités commises par ces démons à face humaine, et vous pouvez être certain que ce qui vous est connu est encore au-dessous de la réalité. Ce qui s'est passé à Dehli, à Meerut et dans les provinces du Nord-Ouest en général passe toute croyance ! Dehli n'a pas encore été entièrement arraché des mains de ces brigands ; mais le mois ne s'écoulera pas, je l'espère, sans que l'heure de la vengeance ait sonné. Cawnpore n'est plus qu'un monceau de ruines ; le brave général Wheeler, qui s'y défendait avec une poignée

(1) *Dinapore*, petite ville et station militaire considérable, située sur la rive droite du Gange (par 25° 1/2 de lat. N.), à 2 milles de Patna.

(2) *Feizabâd* (*la belle résidence*), — capitale d'Oude (prononcé et écrit souvent par les Anglais *Aoudh*), au temps de Soudjah-Ood-Dowlah, qui transporta le siège de son gouvernement à Lucknow. — *Feizabâd* est encore une ville considérable et une station militaire importante, dans le voisinage immédiat d'*Aoudh*, l'ancienne *Ayodhya*, la capitale du grand Rama. — Elle est située sur la rive droite de la Gagggrah (ou Gagrah), à 80 milles E. de Lucknow.

d'Européens, a été tué (1) ; la petite phalange héroïque qui lui avait survécu, a été massacrée sans pitié par les rebelles, malgré la capitulation qui leur garantissait une retraite honorable sur Allahabâd ! Mon ancien chef, l'intrépide général sir Henry Lawrence, tenait toujours bon à Lucknow, où il avait armé le vieux fort Matchely-Bhawan, de manière à résister pendant longtemps à toute attaque sérieuse (2).

Tout le pays d'Aoudh est au pouvoir des insurgés, à l'exception de la capitale, et les régiments révoltés marchent sur ce point avec leurs canons ; mais, partout où ils se sont montrés en face et ont essayé de nous tenir tête, ils ont été mis en déroute complète.

On sait maintenant que le roi de Dehli, celui d'Aoudh (Oude), et le navâb de Moorshâdabad sont les instigateurs de la révolte.

Nous attendons avec anxiété l'arrivée des renforts européens que nous amène l'expédition de Chine. C'est une circonstance vraiment providentielle que ces forces aient pu être mises à la disposition de notre gouverneur général en un pareil moment ! Le véritable caractère de l'insurrection est mahométan, — il n'est plus permis d'en douter. — Le soulèvement a été préparé de loin par les conspirateurs ; mais le but politique qu'ils se proposaient est manqué. — La masse des populations n'a pas voulu s'associer au mouvement, et ce mouvement, une fois commencé, n'a révélé que l'incapacité absolue des chefs et les instincts de cruauté et de rapine des misérables qui se sont laissé entraîner.

Abordons maintenant le récit des événements qui nous concernent plus particulièrement. — Mon frère Adolphe était à Lucknow à la tête de son régiment (le 3^e de gendarmerie indigène). Il y a bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles directes de lui. — Les jour-

(1) Ce général est mort, en effet, et les Européens qu'il commandait ont été tous massacrés ! — Cawnpore a été repris plus tard par le brigadier général Havelock, le 16 juillet. — Les événements qui, depuis, se sont rattachés à la brillante carrière de cet intrépide et habile général, enlevé prématurément lui-même à sa patrie, trop tard reconnaissante, ont déjà été soigneusement enregistrés par l'histoire.

(2) Le général sir Henry Lawrence était mort, le 4 juillet, des blessures qu'il avait reçues dans une sortie.

naux m'ont appris que le 3^e régiment s'était révolté il y a un mois environ ; que sir Henri Lawrence les avait mitraillés pendant vingt minutes, les avait chargés ensuite à la tête des Européens et les avait mis en fuite dans le plus complet désordre. — Point de nouvelles récentes non plus de mon pauvre frère Patrick ! Il était, comme vous le savez, à *Mohamdy*, dans le district de *Sitapore*. Il se trouvait, au moment du soulèvement, dans le fort, avec le député commissaire du gouvernement, sous la garde d'un détachement du 9^e régiment d'Aoudh (*9th irregular*), son ancien régiment. — On apprit tout à coup que la garnison de *Shahdjahanpoor* (district de Bareilly) s'était révoltée, et que plusieurs des Européens qui se trouvaient à cette station (voisine d'Aoudh) avaient trouvé un refuge momentané chez un zémidar du pays d'Aoudh, près de la frontière. Ils rejoignirent bientôt mon frère à *Mohamdy*, et tous ensemble se mirent en route pour Lucknow. — Le malheur voulut qu'ils fussent rencontrés par les révoltés de *Sitapore*, et tous, à l'exception de notre pauvre Patrick, furent égorgés !

Voilà ce que m'ont appris les journaux. Mais je suis sans une ligne de Patrick ou d'Adolphe, depuis le 7 juin ! — Puisse la bonté divine leur avoir conservé la vie, au milieu de tant de dangers ! — Patrick avait heureusement trouvé asile et protection pour sa femme, chez un radjah voisin, quelque temps avant que la révolte éclatât. — Vers le même temps, j'avais envoyé ma femme, mes cinq enfants et ma belle-sœur au fort de *Shâgundj*, situé à 12 milles environ dans le sud de *Feizabâd* et appartenant au radjah Man-Sing, qui m'avait promis aide et protection pour moi et les miens (1). Avec ma famille, se réfugièrent dans le fort les familles du capitaine Reed, du député-commissaire, capitaine Dawson, du capitaine Thurburn, magistrat

(1) Man-Sing a tenu parole, autant au moins que l'ont permis des circonstances bien cruelles et d'un intérêt bien saisissant dont j'essayerai peut-être de rendre compte un jour ! — Tout ce qu'il m'est permis de dire, en ce moment, c'est que le capitaine Patrick Orr, frère du signataire de cette lettre, a été livré aux Cypahis révoltés de Lucknow et massacré par eux ; sa femme et sa fille, livrées en même temps que lui, ont pu s'échapper par l'intervention du radjah Man-Sing.

de Feizabâd ; M. Bradford, commissaire adjoint, un employé et un caporal.

Le 9 juin (deux jours après!), les troupes en garnison à Feizabâd (le 22^e régiment d'infanterie du Bengale, le 6^e d'infanterie irrégulière d'Aoudh, auquel j'avais appartenu, et un escadron du 15^e de cavalerie irrégulière) se mettaient en pleine révolte. — Ils *chargèrent* leurs officiers européens sur des bateaux découverts et leur permirent de descendre la rivière et de se sauver comme ils pourraient ! La plupart ont été massacrés depuis par les cipayes du 17^e régiment B.-N.-I. qui s'était révolté à *Azym-Gurh*, qu'il avait pillé, et se dirigeait sur Feizabâd quand il rencontra les fugitifs : d'autres sont tombés plus tard assommés par des zémindars de Gorrukpore.

Quant à nous, Reed, Thurburn et moi-même, nous étions *dans la ville* de Feizabâd, à deux milles environ des cantonnements, quand la révolte se déclara. — Nous eûmes, tout juste, le temps de monter à cheval et de fuir, ventre à terre, à travers champs. Craignant, avec raison, que la route de Shah-Gundj ne fut déjà interceptée, nous fîmes un circuit, prenant, de temps à autre quelques instants de repos chez des Zémindars, qui nous offrirent sans hésiter leur protection, et nous réussîmes à atteindre Shah-Gundj dans la matinée du 11 juin. — Nous parvîmes à nous glisser dans le fort, où vous pouvez vous figurer, mon cher oncle, avec quel inexprimable bonheur nous retrouvâmes nos femmes et nos enfants !

A neuf heures du soir, ce même jour 11, le radjah nous fit tous conduire au Ghât (les troupes rebelles nous avaient déjà réclamés de lui comme leur proie légitime), où nous ne pûmes arriver toutefois que le lendemain à la pointe du jour. Nous y trouvâmes deux bateaux préparés, l'un pour nous, l'autre pour l'escorte que nous donnait notre ami le radjah. — Nous commençâmes immédiatement à descendre la rivière. Nous étions vingt-neuf Européens en tout, dont quatorze enfants. — Enfin, après vingt jours d'horribles anxiétés, de privations et de misères de toute espèce, Dieu a permis que nous arrivions à Dinapore !

Le 30 juin, j'ai pu envoyer à Calcutta, par un steamer qui redescendait le Gange, ma femme, ma sœur et mes enfants, qui ont été grossir le nombre déjà si considérable des réfugiés des provinces des

hauts. Nous avons tout perdu, et sommes arrivés ici avec les seuls vêtements que nous avions sur le dos au moment de la fuite.

Remercions la Providence d'être sortis vivants de cette terrible épreuve !

J'omets nécessairement une foule de détails. — Ce n'est pas le temps de raconter : c'est surtout et ce sera longtemps encore le temps d'agir !

Notre empire de l'Inde est ébranlé jusque dans ses fondements ! Il nous arrive heureusement des renforts de Burmah, de Ceylan, de Bombay et, je l'espère, de l'expédition de Chine.

Le fort William a été sur le point de tomber entre les mains des rebelles ! leur projet a été découvert au moment de l'exécution ! Nous avons ici trois régiments d'infanterie indigène dont nous nous méfions ; mais nos 600 baïonnettes européennes et notre artillerie les tiennent en échec.

Je reçois l'ordre de me rendre à Allahabâd avec plusieurs autres officiers. Cette place sera probablement le centre de nos opérations.

Nous vivons dans un temps d'incertitudes et d'alarmes continues, mon cher oncle ; mais nous croyons fermement que la cause de l'Angleterre triomphera et que le sang innocent sera vengé ! — J'écrirai par la prochaine malle, etc.

Calcutta, 22 août 1837.

. . . . La révolte est encore en progrès. — La dernière *mutinerie* dont nous avons eu connaissance est celle d'un régiment de cavalerie irrégulière à Bhaghalpore (station située à moitié chemin de Dinapore, sur les bords du Gange) ; ils ont décampé avec leurs chevaux et leurs armes, sans brûler la cervelle à leurs officiers, et se sont dirigés sur Boussie, où ils se croyaient sûrs de fraterniser avec quelques hommes du 32^e régiment B. N. I. qu'ils savaient y rencontrer, mais qui, chose étrange, refusèrent de faire cause commune avec eux, et ils se déterminèrent probablement, en conséquence, à faire

route soit pour Lucknow, soit pour Delhi. — Les révoltés de Dinapore ont été attaqués et mis en déroute par le major Eyre avec 200 Européens, non loin d'Arrah, dont la petite garnison s'est trouvée ainsi dégagée le 2 du courant, après s'être vaillamment défendue pendant sept jours. — Les Sikhs se sont noblement montrés dans cette circonstance, et ont repoussé toutes les offres qui leur étaient faites par l'ennemi pendant la durée du siège. — Le major Eyre a depuis, dans un second engagement, mis les mutins en déroute complète; ils ont quitté le district et paraissent s'être enfuis dans la direction les uns d'Oude, les autres de Dehli.

Le *commissioner* (ou commissaire en chef civil) de Patna, après la révolte des troupes indigènes de Dinapore, avait donné l'ordre à tous les *civiliens* des divisions de Béhar, Tchapra et Tirhout de se réfugier immédiatement à Dinapore; l'événement a prouvé que c'était la plus fâcheuse détermination qu'il fût possible de prendre, A peine les civiliens eurent-ils quitté l'importante station de Gaya, que la police mahométane, à la paye du gouvernement, ouvrit les portes de la geôle aux prisonniers et commença à faire brûler les bâtiments publics et les archives et à détruire les propriétés particulières des Européens; une section d'entre eux suivit les troupes qui, peu de temps auparavant, étaient parties avec la caisse du gouvernement, mais elle fut attaquée et mise en fuite.

En conséquence de ce même ordre du *commissioner*, tous les officiers civils avaient quitté Tchapra et Tirhout, et la station Mouzzâferpour était restée sous la garde d'un petit détachement indigène, qui toutefois refusa de rendre le trésor à un petit nombre de rebelles qui étaient accourus pour s'en emparer; et, quand le collecteur revint, quelques jours après, il trouva le détachement gardant fidèlement le dépôt qu'il lui avait confié. — Toutefois, les ordres donnés par le commissaire en chef avaient causé un mal infini, et un grand nombre d'indigotiers, aussitôt qu'ils en avaient eu connaissance, avaient abandonné leurs factoreries et suivi les civiliens à Dinapore: si les civiliens étaient restés tranquilles à Gaya, il n'y aurait eu aucun désordre. Tchapra et Tirhout n'ont pas bougé, et les planteurs, à leur retour, ont trouvé tout leur personnel à son poste, bien que les travaux des manufactures aient dû souffrir de l'absence des chefs. —

L'imprudence des mesures adoptées a été appréciée comme elle devait l'être par le gouvernement, qui a destitué le commissioner de Patna et l'a remplacé immédiatement. Les civils qui avaient obéi dans cette occasion aux ordres donnés ont été mis au traitement de non-activité pour tout le temps de leur absence de leurs postes respectifs. — On doit attribuer ce grave désordre en entier au refus obstiné de lord Canning de désarmer les régiments indigènes à Dinapore; quelques semaines auparavant, un des régiments de la reine avait offert, en passant devant cette station, de se charger de ce désarmement. Mais Sa Seigneurie répondit aux dernières instances qu'on lui fit à ce sujet, qu'il était trop impatient de hâter l'arrivée du 5^e *fusiliers* et des autres troupes européennes destinées à rejoindre le général Havelock, pour permettre qu'on les retint à Dinapore une heure seulement dans le but indiqué : et cependant, en conséquence de cette malencontreuse détermination, ces mêmes troupes qu'on n'avait pas voulu désarmer se sont révoltées; deux ou trois régiments destinés à renforcer le général Havelock ont dû être retenus dans le Sud, en partie pour combattre ces mêmes révoltés, en partie pour protéger les différentes stations sur les bords du Gange, où il y avait probabilité que les rebelles pussent fraterniser. Les indigotiers et autres Européens, dans le district d'Arrah, ont perdu tout ce qu'ils possédaient, et un grand nombre d'entre eux, qui ne se sont tirés de la bagarre qu'avec ce qu'ils avaient sur leur dos, sont aujourd'hui entièrement à la charge des fonds de secours (*relief fund*)! — Ce n'est qu'après ces expériences réitérées et sanglantes que le gouverneur général a consenti au désarmement des troupes indigènes à Barhampour, qui se trouve au centre des districts indigotiers du bas Bengale, et c'a été un grand soulagement pour les pauvres planteurs.

Le général Havelock n'a pas réussi à atteindre Lucknow; sa petite brigade était trop faible dès l'origine pour permettre de penser qu'il pût mener à bon port, en cette saison critique de l'année, une entreprise aussi hasardeuse. — Cette troupe d'aventuriers héroïques, réduite chaque jour par les accidents et le choléra, arrêtée à chaque pas par des masses de rebelles ou par des villages armés qu'il fallait repousser ou enlever à la pointe de la baïonnette, mar-

quait chacun de ses pas par un triomphe sans doute, mais il devenait évidemment impossible d'attendre cette fois le but de l'expédition : le général a dû se replier sur Cawnpore et y attendre des renforts qui ne pourront le rejoindre que dans le courant du mois prochain ; il ne pourra donc marcher de nouveau sur Lucknow que quelques jours après, et bien des gens pensent que la place ne pourra pas tenir jusque-là ; nous espérons bien qu'ils se trompent, et, après ce qui s'est passé à Cawnpore, nous sommes convaincus que l'intrépide garnison de Lucknow se fera tuer jusqu'au dernier homme plutôt que de capituler.

Si le gouverneur général avait accepté la première offre qui lui avait été faite par Djan-Bahadour de ses 3,000 Gourkhas, l'intervention opportune de ces 3,000 auxiliaires aurait suffi pour sauver non-seulement Lucknow, mais Cawnpore ; et, si les troupes indigènes de Dinapore eussent été désarmées dans l'origine, les renforts qu'on s'est vu obligé de retenir dans le bas pays seraient aujourd'hui avec Havelock sur la route d'Agra et de Delhi après avoir débloqué Lucknow ! — Delhi est encore entre les mains des rebelles, qui ont fait une vigoureuse sortie le 31 juillet et ne sont rentrés que dans la matinée suivante, après avoir perdu 3,000 hommes tués ou blessés, tandis que notre perte n'est évaluée qu'à une soixantaine d'hommes en tout. — Il nous arrivait des renforts du Pandjâb, mais tant qu'il n'en serait pas venu de ce côté (du Bengale), on ne s'attendait pas à se trouver assez forts pour donner l'assaut.

Nos hommes étaient en bon état, et, d'après les dernières nouvelles, il en était de même à Agra, où tous les Européens et les chrétiens indigènes s'étaient réunis et organisés militairement dans le fort. — Les rebelles n'avaient fait aucune nouvelle tentative contre eux depuis l'engagement du 5 juillet, jour où la totalité des maisons, boutiques, édifices publics, archives, mobiliers, etc., avaient été pillés et détruits, les prisonniers mis en liberté ayant été les premiers et les plus actifs dans cette œuvre de destruction, aussi complète dans son genre que celle qui avait eu lieu à Allahabâd le 6 juin.

La station de Mirât a été fortifiée et approvisionnée pour longtemps ; on nous écrit de là qu'on est prêt à tout événement. — On

peut considérer Cawnpore comme hors de danger pour le moment, étant occupé par les généraux Havelock et Neill, à la tête d'un millier d'Européens bien armés. — Allahabâd et son fort n'ont rien à craindre, bien qu'on y ait découvert dernièrement une nouvelle conspiration mahométane, étouffée avant qu'elle ait put éclater. — On met les stations de Mirzapore, Bénarès, Ghazipore, Tchounar et Dinapore en état de résister à toute attaque du dedans ou du dehors : on y envoie des troupes européennes aussitôt qu'il s'en trouve de disponibles : ces mesures, ainsi que les désarmements récents, prouvent qu'enfin le gouvernement est convaincu de cette vérité qu'il n'y a pas à compter sur un seul régiment d'infanterie natif du Bengale. — Plût à Dieu que le gouverneur général et ses conseillers eussent fait attention dès l'origine aux avertissements qui leur étaient donnés coup sur coup et qu'ils avaient accueillis avec un dédain si marqué en mai dernier, n'y voyant que les symptômes d'une terreur panique, passagère et sans fondement, et les représentant comme tels à la population de Calcutta, lorsque celle-ci offrait ses services, refusés alors et réclamés ensuite pour le maintien de l'ordre et la de la sécurité publique.

Ce n'est, en effet, que depuis la formation du corps des volontaires que les habitants de Calcutta ont joui de quelque tranquillité, leurs seuls protecteurs n'ayant été, jusque-là, qu'une police native, inutile et corrompue, composée principalement de mahométans qui, tout dernièrement encore, ont montré l'esprit qui les animait en huant et en tournant en ridicule les troupes indigènes venues de Madras pour combattre à côté des Anglais. Calcutta et sa banlieue sont aujourd'hui en sûreté. Toutes les précautions ont été prises et des piquets de troupes européennes sont dispersés par toute la ville, prêts à réprimer la moindre tentative d'insurrection. Le roi d'Oude et son premier ministre sont toujours prisonniers au fort William... Lord Elgin retourne en Chine sur l'un des steamers de la Compagnie péninsulaire et orientale, laissant à la disposition du gouvernement le *Shannon* et la *Perle*, dont les équipages ont été formés en brigade navale (de 400 hommes) et sont partis avec de gros canons pour le théâtre de la guerre, sous le commandement du capitaine Peel (commandant la frégate de Sa Majesté le *Shannon*).

Nous aurons fort à faire pour conserver ce qui reste entre nos mains jusqu'à l'arrivée des renforts attendus d'Angleterre, et, une fois arrivées, ces nouvelles troupes auront une rude besogne devant elles, car il ne s'agira de rien moins que de conquérir tout le pays compris entre Calcutta et le Pandjâb et d'y rétablir l'ordre. Cet espace immense comprend les provinces de Béhar, Patna, Arrah, Shahabâd, Bénarès, Djonpour, Ghazeepour, Gârrackpour, Azimgurb, Mirzapore, les territoires de Saugar et de la Narbadda, le Bondelcând, Allahabâd, Cawnpore, Oude, Shahdjanpour, Bareilly, Saharanpour, Mourâdabâd, Mirât, Balandshahâr, Allygurh, Mainpourie, Etawah et Agra, peuplés d'environ 60 millions d'habitants et présentant une superficie de plus de 200,000 milles carrés ! Tout cela est hors de nos mains, à l'exception de quelques stations telles qu'Allahabâd, Cawnpore, Lucknow, Agra et Mirât, où tous les Européens qui ont pu échapper aux massacres sont aujourd'hui en état de siège. — Il n'y a plus ni lois, ni organisation, ni ordre, ni sécurité dans ces districts : l'autorité de la Compagnie y est foulée aux pieds ; ses caisses ont été pillées, ses archives brûlées ; plus de perception d'impôts ou de revenus, quels qu'ils soient ; tous les travaux interrompus, et tout indigène soupçonné d'être favorable à la continuation de la domination anglaise dans l'Inde ignominieusement mis à mort !

Tout cela n'empêche pas que nous ne partagions de toute notre âme l'opinion exprimée par l'un de nos officiers supérieurs qui écrivait de devant Dehli, il y a quelques jours seulement :

« Nous n'avons pas la moindre idée d'un mouvement rétrograde ; mais nous attendons avec anxiété l'arrivée des braves gens que l'Angleterre envoie à notre aide et avec lesquels nous saurons accomplir notre tâche et balayer tout obstacle politique ou autre qui pourrait empêcher notre influence de devenir universelle et complète. »

Il sera temps ensuite de régler enfin cette question si souvent débattue du *double gouvernement* de l'Inde. — Le vœu de l'immense majorité des loyaux sujets de la reine (au moins hors des services publics) est, d'une extrémité de l'empire à l'autre, que le gouvernement direct de l'Inde passe des mains de la Compagnie aux mains de Sa Majesté...

Allahabad, 3 septembre 1837.

MES CHERS AMIS,

Je ne pourrai vous écrire en détail par cette malle comme je l'avais espéré, car je suis au moment de partir pour accompagner le général Outram à Cawnpore et, de là, à Lucknow.

Les choses ont pris un sombre aspect dans ces derniers temps, et nous ne comptons aujourd'hui guère moins de 100,000 hommes de nos régiments indigènes en révolte ouverte. — Il est vrai qu'il y en a eu déjà bon nombre de tués et grand nombre aussi de dispersés par tout le pays ; mais la supériorité numérique de nos ennemis est encore écrasante.

Le général Havelock s'est avancé deux fois de Cawnpore au secours de Lucknow, assiégée, comme vous le savez, depuis juillet, et deux fois il a été contraint de se replier sur Cawnpore. — Je n'ai pas reçu de lettres de mes frères depuis le 6 juin. — Je sais seulement qu'ils sont à Lucknow avec leurs femmes et leurs enfants, et mes inquiétudes à leur égard sont affreuses ! Je sais qu'ils sont là une poignée de braves soldats entourés par une multitude de cipayes rebelles, et que, jusqu'à présent, ils ont fait une résistance brillante. — Heureusement pour eux, sir Henri Lawrence, avec une prévoyance admirable, avait fortifié la résidence et ses approches, et y avait amassé des provisions considérables.

Voici le rapport officiel relatif à l'action meurtrière et désastreuse à la suite de laquelle le général sir H. Lawrence a succombé.

Cette pièce dont j'ai eu connaissance seulement au moment où je terminais mon travail, est extraite des *Parliamentary Papers* tout récemment publiés et suffit pour montrer que le moment n'est pas venu d'écrire l'histoire de l'insurrection !

« LUCKNOW. — Le 30 juin, sir H. Lawrence fit une sortie avec 200 hommes du 32^e d'infanterie, 40 hommes de cavalerie et 11 canons. Il eut une rencontre avec un corps d'insurgés à peu près à huit milles de Lucknow ; il fut obligé de se retirer avec une grande perte d'hommes et d'officiers, par suite de la trahison de la cavalerie et

d'une partie de l'artillerie et la perte de six canons : il fut poursuivi jusque sous les murs de Lucknow, qui depuis a été régulièrement assiégé. Sir H. Lawrence est mort le 4 juillet des suites de blessures reçues le 30. — Le 10, tout allait bien. Tous les jours quelques hommes tués et blessés, mais pas de dégâts faits aux défenses. Le feu de l'ennemi se ralentit et ses attaques sont moins fréquentes. Des provisions en réserve pour six semaines. — Le général Have-lock écrit, de Cawnpore, que le 18 tout était tranquille à Lucknow pour le moment. »

(Extrait du Rapport officiel daté de Fort-William, 21 juillet.)

Cet intrépide général fut mortellement blessé en juillet dernier, laissant le commandement au major Banks, qui fut tué lui-même peu de temps après ! — Je ne sais qui commande maintenant à Lucknow. — J'ai essayé bien des fois depuis de faire parvenir des lettres à mes pauvres frères, mais je n'ai pu encore y réussir. — Hier encore, j'ai fait une nouvelle tentative par l'entremise du général (Outram), et on a promis deux cents roupies (500 francs) au messager s'il rapporte une réponse.

Vous aurez reçu, je l'espère, la lettre que je vous ai écrite de Dinapore, et où je vous donnais les détails de notre fuite miraculeuse de Feizabâd. — Ma pauvre Héléne était accouchée depuis huit jours seulement, quand elle s'est vue contrainte de quitter son lit de douleur ! — Nous avons pu nous échapper, le capitaine et M^{rs}. Reid, le capitaine et M^{rs}. Dawson, M. et madame Bradford, Héléne, sa sœur et moi, le capitaine et M^{rs}. Thorburn, deux sergents européens et leurs femmes et quatorze enfants en tout ; et Dieu a permis que nous atteignissions Dinapore sains et saufs, après vingt jours de privations et de souffrances dans un bateau sur le Gagrah. — A Dinapore, nous pûmes nous procurer quelques vêtements, dont nous avions grand besoin, je vous assure ! — Je vous fais grâce du détail de toutes nos misères ! — Je fus assez heureux pour pouvoir trouver immédiatement passage pour Héléne, sa sœur et les enfants sur un steamer qui se rendait à Calcutta, et j'écrivis à M. Edmonstone, secrétaire du gouvernement, pour lui demander des ordres ; sa réponse m'enjoignit de me rendre à Allahabâd et de me mettre à la disposition de

l'officier supérieur commandant la station. — J'arrivai à Allahabâd vers le 13 juillet. Comme on avait besoin d'un steamer à Cawnpore, je reçus l'ordre d'accompagner le détachement qu'on envoyait à bord, où l'on pensait que la connaissance particulière que j'avais non-seulement de la langue, mais du pays d'Aoude, me rendraient plus spécialement utile.

Vous savez que le pays d'Aoude s'étend sur la rive gauche du Gange. Eh bien donc, je me rendis à bord du steamer, presque immédiatement à mon arrivée ici ; mais la machine se déranger dès le second jour de notre voyage et nous fûmes forcés de revenir ! — La machine une fois réparée, nous nous remîmes en route ; mais elle se détraqua de nouveau, et nous nous vîmes dans la nécessité de revenir une seconde fois à Allahabâd ! — Enfin, le vapeur la *Djamna*, armé de 12 obusiers et avec un équipage d'Européens, arriva à Allahabâd et reçut bientôt l'ordre de remonter le Gange et de détruire tous les bateaux qu'il rencontrerait dans de certaines limites, afin d'arrêter les communications entre Aoude et le district d'Allahabâd, les gens d'Aoude ayant commencé à traverser la rivière et à commettre des déprédations sur la rive droite.

Je reçus immédiatement un nouvel ordre de service émané cette fois du général Outram, commandant en chef toutes les stations entre Dinapore et Cawnpore (ces deux stations *incluses*) et, en outre, commissaire en chef d'Aoude. — Cet ordre m'enjoignait d'attendre à Allahabâd l'arrivée du général récemment de retour à Calcutta de l'expédition de Perse.

Outram est arrivé à Allahabâd dans la soirée du 1^{er} septembre. — Il n'attend que l'arrivée de 1,500 Européens, *qui seront ici aujourd'hui*, pour commencer sa marche sur Lucknow. — Havelock, ayant échoué dans sa seconde tentative pour débloquer Lucknow, par suite du petit nombre de ses troupes et du nombre toujours croissant de ses malades, en présence d'une multitude d'ennemis, a repassé le Gange et est maintenant à Cawnpore, où nous allons le rejoindre ; et nous essayerons, après notre jonction, de nous frayer un passage jusqu'à nos pauvres amis de Lucknow ! Ils se sont, en vérité, bien vaillamment défendus ! — Ils ont repoussé, il y a quelques jours, une attaque furieuse des rebelles dirigée par une centaine de fana-

tiques (*ghazis*). — Ils les ont mis dans une déroute complète, leur tuant plus de deux cents hommes.

Beaucoup de nos gens ont pu réussir, en cette occasion, à ramener au camp des bœufs, du grain et d'autres provisions. — Les femmes et les enfants manquent de bien des choses, mais ils ont jusqu'à présent la vie sauve, et, Dieu aidant, nous arriverons à temps pour les sauver!

Vous aurez lu dans les journaux, mes chers amis, les détails de l'affreux massacre de Cawnpore : 640 victimes, hommes, femmes, enfants, ont été immolés de la manière la plus barbare par ces lâches assassins! — C'était le pauvre colonel Wheeler qui commandait à Cawnpore et qui, avec une poignée d'Européens, avait opposé une résistance intrépide aux rebelles qui l'assiégeaient sous les ordres de Nana-Sahib. — Il s'était enfin vu réduit à capituler avec ces brigands et s'était rendu, sur la promesse solennelle qui lui avait été faite qu'on permettrait à la garnison de s'embarquer avec les femmes et les enfants sur des bateaux qu'on leur fournirait pour se rendre à Allahabâd.

Vous savez qu'à peine embarqués, et malgré la foi jurée, on a tiré sur eux. — La plupart des bateaux ont été coulés. Les Européens qui ont échappé à cet horrible guet-apens ont été saisis, ramenés à Cawnpore et fusillés! Les femmes et les enfants ont été enfermés dans la maison d'assemblée (*assembly Rooms*) de Cawnpore, et, quand le général Havelock avec le major Reynoud, après avoir défait les insurgés dans plusieurs rencontres, reprenait possession de Cawnpore et forçait Nana-Sahib à s'enfuir de Bithoor, ce monstre donnait l'ordre de massacrer les prisonniers. Ma plume se refuse à décrire les atrocités commises dans cette occasion par ces lâches rebelles indignes du nom de soldats! — Et ce n'est pas seulement à Cawnpore que de semblables horreurs ont terrifié les regards : à Furruckabad également, des atrocités inouïes ont marqué le passage de ces démons incarnés! Je ne saurais m'arrêter plus longtemps sur ces affreuses images.

Je ne sais quelle est la force de la garnison de Lucknow : quelques centaines d'hommes peut-être, du 32^e régiment d'infanterie de la reine. — Le nombre de rebelles en Aoude est très-considérable, car

la majorité de notre armée indigène du Bengale se recrutait des gens d'Aoude, et bien des régiments indigènes y sont retournés.

Ils ont élu pour chef un enfant, parent de l'ex-roi de Lucknow. — Il devient de plus en plus évident qu'il faut attribuer cette rébellion à l'influence mahométane. — Pour nous qui sommes sur les lieux, la chose est aussi clairement démontrée que possible !

Dehli ne s'est pas encore rendu, mais nous attendons la nouvelle de sa chute *d'un jour à l'autre*. — Nous avons besoin de troupes européennes ; malheureusement, au lieu de nous envoyer des renforts *over land* (par la voie de terre), le gouvernement s'est amusé à nous les envoyer par le *cap de Bonne-Espérance*. C'est encore une question de savoir si on ne se décidera pas — une fois Lucknow dégagé — à abandonner momentanément Aoude ! Si Delhi tombe, nous n'évacuerons probablement pas Aoude ; mais, si le siège de Delhi se prolonge, nous serons forcés de renoncer à occuper ce pays, — *car nous manquons* des forces suffisantes. Gorruckpore a été évacué (1). — Trois corps d'infanterie indigène à Dinapore (le 7^e, le 8^e et le 40^e régiment d'infanterie) se sont révoltés dernièrement et ont pris la direction de Futtehpoore ; mais on a pu les joindre à Arrah, et ils ont été mis en déroute complète.

Au total, mes chers amis, nous sommes dans un bien triste moment. — Nous manquons de troupes ! — Nous n'attendons des renforts de quelque importance, à Calcutta, que *vers le 1^{er} novembre* ! — S'il faut s'étonner de quelque chose, c'est que nous nous soyons maintenus dans le pays avec cette poignée d'Européens !

Il faut que je complète en toute hâte mes dispositions de départ, car nous serons bientôt en marche. Et ainsi, mes amis bien-aimés, encore une fois, adieu !

(1) Le district de Gorruckpore a été occupé de nouveau (pour le gouvernement anglais), par les Goorkhas, dans les derniers jours d'août ou les premiers jours de septembre.

Dinapore, 17 septembre.

... Je suis désolé de n'avoir pu vous répondre plus tôt; mais il faut attribuer exclusivement ce long silence aux tristes circonstances dans lesquelles je me trouve depuis bientôt six mois, — six mois pendant lesquels ma vie m'a paru un songe! Aujourd'hui encore, je ne puis croire à ce que je vois! — Cette année 1857 devait être néfaste pour nous sous tous les rapports! — Près de Ghazipore, nous apprenions les massacres de Mirât et de Dehli, et nous étions depuis quelques jours à B..., lorsque le régiment indigène en station à Azimgârh se révolta et tua trois de ses officiers européens : c'était le 3 juin, et, trois jours après, nous étions attaqués par 300 hommes, tous déterminés à nous massacrer! — Il a fallu l'interposition de la Providence pour nous sauver! — Sans le radjah du district, qui se trouvait passer la nuit chez nous avec ses gens, et les fusils anglais de ces messieurs, — nous aurions indubitablement augmenté le nombre des victimes! — Je ne puis y penser sans frémir!

Depuis cet attentat, nous nous étions réfugiés chez ce même radjah, lorsque l'arrivée de cinq officiers qui n'avaient eu que le temps de se sauver de Feizabâd (où les cipayes étaient en pleine révolte) (1), nous décida à nous retirer à Dinapore, où nous sommes depuis le 17 juin, attendant des jours meilleurs! — L'avenir nous paraît encore bien noir. — Dans quelques jours, nous connaissons notre sort, qui dépend entièrement de celui de Lucknow. — Les généraux Outram, Havelock et Neill marchent en ce moment au secours de cette place. — S'ils sont victorieux, nous sommes sauvés! — Dans le cas contraire, ce nouvel échec serait notre coup de grâce; car nos propriétés touchent au pays d'Oude, et ce serait folie de retourner dans des endroits gouvernés par les natifs! — Lucknow renferme en ce moment 230 femmes, 130 enfants, 150 soldats malades et 300 combattants. Il y a trois mois qu'ils se défendent seuls contre 40 ou 50 mille insurgés! Les forces anglaises dans

(1) L'un de ces cinq officiers était le signataire de la lettre qui précède.

les environs étaient si faibles, qu'elles ont échoué jusqu'à présent dans les tentatives faites pour les secourir. — Réussira-t-on cette fois à les délivrer? — Je tremble pour ceux qui ont entrepris cet acte de courage. — Ils ne sont que 3,000! — Que Dieu les protège!

Vous ne pouvez vous figurer, chers amis, quel est l'état de ce pays? — L'Angleterre se fait encore illusion, mais elle gémera amèrement quand elle connaîtra la terrible vérité! — Depuis Saint-Domingue, on n'avait jamais vu chose semblable. Je ne vous donne pas de longs détails; mais, je vous le dis sans hésiter : croyez que les Anglais sont *favorisés par Dieu*; autrement, ils auraient déjà dû perdre le pays par la seule force des choses! — Mais, comme disent ces monstres de musulmans : « Ce n'était pas écrit. » — Nous croyons qu'ils battront les Indiens cet hiver, et cela le plus complètement possible, puisque avec si peu de troupes européennes, et malgré les pertes qu'ils ont subies, ils sont encore sur pied! — Mais il leur faut au moins cent mille hommes pour regagner toutes leurs possessions révoltées.

Nous apprenons tous les jours de nouvelles défections, et Dehli n'est point pris, comme on le croit en Europe. — Ceux de nos amis qui ont quitté l'Inde cette année, ont été bien inspirés! La vie est encore bien peu sûre ici! etc. »

Radjmahal, 18 septembre.

... J'espère, avant longtemps, ne plus me trouver dans la nécessité de faire usage des pouvoirs extraordinaires dont j'ai été investi pour juger et faire *pendre*, au besoin, sans délai, tout déserteur ou rebelle saisi dans mon district. — J'avais fait arrêter, à Kishnaghur, un cipaye qui avait pris part à l'insurrection de Bénarès : il ne m'a pas été possible, d'après les rapports qui m'étaient parvenus, de lui faire grâce de la vie. — J'ai eu aussi à faire pendre, le 20 juillet dernier, un malheureux Santhal. — Quand je lui avais annoncé que ses jours étaient comptés, il avait écouté très-tranquillement la fatale sentence, et m'avait prié, avec un grand sang-

froid, de lui faire donner un peu de *bhang* (extrait narcotique de chanvre), qu'on lui a apporté par mes ordres et qu'il a reçu avec une satisfaction extrême ! J'étais beaucoup plus ému en prononçant la sentence de mort, que lui en l'écoutant, je vous assure ! — J'ai reçu l'ordre, depuis, d'en faire pendre deux autres ; — c'étaient les assassins de madame Thomas et de sa sœur, qu'ils avaient eu la barbarie de couper par morceaux ! — Ils ont été exécutés le 25 juillet.

Quant aux déserteurs qui nous tombent sous la main, on ne les fait pas languir : une forte branche du premier arbre venu suffit pour en faire justice ! — On les pendait encore par vingtaines, il y a quelques semaines, à Bénarès et à Allahabâd. — Écartons, s'il se peut, ces horribles images ! — Je crois, au reste, que les plus mauvais temps sont passés ! La seule station importante qui nous donne encore des inquiétudes sérieuses, c'est Lucknow. La garnison néanmoins se défendait vaillamment et paraissait devoir tenir bien longtemps encore, d'après les dernières nouvelles, qui sont du 2 de ce mois. — Le général Havelock marche à son secours avec quelques milliers d'Européens, et doit, au moment où j'écris, avoir dégagé Lucknow, et mis les brigands qui l'assiégeaient, en déroute complète ! — Nous sommes tranquilles de nos côtés. Le gouvernement a donné l'ordre que toutes les dames, femmes de soldats et enfants fussent envoyés à Calcutta ou à quelques autres stations *au-dessous* de Radjmâhal. — Ne vous figurez pas que nous courions ici le moindre danger maintenant, etc. (1). »

(1) On reconnaitra ici, et dans la lettre citée plus loin (sous la date du 3 octobre), lettre écrite après la prise de Dehli, l'influence persistante des sentiments exaltés de l'indignation haineuse et de la confiance toute britannique que j'ai déjà eu occasion de signaler en citant l'opinion de ce correspondant sur l'issue de la lutte, issue *très-prochaine*, selon lui au mois de juin 1857, c'est-à-dire quatre mois avant la prise de Dehli.

Pondichéry, 10 septembre.

J'ai reçu le 20 août la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 23 juillet. Je me préparais dès lors à remplir la promesse que je vous avais faite de vous entretenir de la position des affaires dans l'Inde et, en particulier, de l'influence que les derniers événements ont eue sur nos établissements français. — Je m'empresse d'autant plus volontiers de vous tenir parole, que la lecture des journaux d'Europe m'a convaincu qu'on s'est fait en France, et même en Angleterre, une idée à la fois inexacte et incomplète des causes immédiates de la grande rébellion qui me semble à la veille de devenir une révolution véritable.

Après avoir détruit l'armée indigène du Bengale, elle a désorganisé l'administration intérieure de cette présidence, rompu violemment les relations, mutuellement avantageuses, qui subsistaient entre les Hindoustanis et les Européens, établis à quelque titre que ce fût dans le haut Bengale et dans toutes les provinces du Nord-Ouest, jeté l'alarme dans les présidences de Bombay et de Madras, ensanglanté, succagé, incendié et détruit une foule de stations et mis en question, d'une manière inattendue, l'existence même du grand empire indo-britannique !

Les Anglais ont cherché de bonne foi, sans doute, à démêler les motifs de cette révolte imprévue, et ils se sont arrêtés de préférence sur certaines idées qui se rattachaient immédiatement à l'organisation vicieuse de l'armée et à son administration plus vicieuse encore. — Ces idées ont été développées au sein du Parlement ; et on y a surtout insisté sur l'adoption imprudente de plusieurs mesures dont le résultat devait être et a été, en apparence au moins, d'alarmer la conscience des cipayes en blessant ouvertement, sans nécessité, leurs convictions, leurs habitudes religieuses, leurs préjugés, si vous voulez. — On affectait de ne voir dans le soulèvement qui a pris si rapidement des proportions gigantesques, que la manifestation d'un mécontentement partiel qui se produisait accidentellement dans une classe particulière, et qui n'avait et ne pouvait avoir d'écho dans les autres classes de la population ! — Là est l'erreur capitale,

je ne veux pas dire l'erreur volontaire, du gouvernement anglais. — La grande secousse imprimée à tout l'empire par cette révolte, qu'on s'est obstiné, pendant deux mois au moins, à qualifier de révolte exclusivement militaire, a prouvé qu'il fallait lui reconnaître un caractère politique, et que les sympathies d'une portion considérable de la nation hindoustani lui étaient acquises. — Il est devenu évident que le gouvernement de la Compagnie s'était aliéné la confiance des masses, en portant une main cupide sur les *propriétés* à tous les étages de la société indienne, et en ne respectant ni les droits de succession, ni les droits souverains garantis par des traités solennels.

Sans parler de la *dépossession* brutale du roi d'Aoude (qui néanmoins a peut-être été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase des iniquités), nous avons eu près de nous, dans cette portion de l'Inde, plus d'un exemple de souverains indigènes dépossédés de leur vivant ou mourant sans que la Compagnie voulût leur reconnaître un successeur ! Il semblait que le gouvernement ne pût se résoudre à laisser passer l'occasion qui se présentait de s'emparer, sous les prétextes les plus futiles, de la fortune de ces malheureux princes, ou de supprimer, au détriment de leurs familles et de leurs humbles mais dévoués et toujours nombreux serviteurs, les pensions ou allocations dont ils avaient joui de leur vivant. — Le gouvernement anglais de l'Inde ne voyait dans son interprétation simoniaque des traités conclus avec les souverains indigènes grands ou petits — hindous ou musulmans — que le retour à son trésor, — retour probable en un grand nombre de cas, assuré dans plusieurs — des pensions dont il s'agit, et dont le chiffre est énorme. — L'influence de ces considérations fiscales sur la marche antérieure et les actes prospectifs du gouvernement suprême, devenait plus évidente aux yeux des natifs de jour en jour, ou du moins leur paraissait telle. — D'ailleurs, cet entourage considérable de serviteurs ou de clients que l'on trouve invariablement, depuis des siècles, à la cour ou à la résidence des chefs, dans tout l'Hindoustan, avait déjà, en plus d'une circonstance, été ruiné, dispersé, réduit au désespoir par l'application subite et rigoureuse de mesures semblables à celles que je viens d'indiquer, et dont la menace semblait perpétuelle ! — Il en

est résulté tout naturellement que le mécontentement, l'inquiétude, la défiance (et, chez les Orientaux, de la défiance à la haine il n'y a qu'un pas!) ont passé des hautes classes dans le peuple, ou tout au moins dans cette portion nombreuse du peuple qui, dans l'Inde gangétique, a été de tout temps dans la dépendance immédiate des grands, ou sous leur influence plus ou moins directe.

Les mécontents étant trouvés, il n'a pas été difficile d'en faire des conspirateurs. Les prétextes de révolte immédiate se sont présentés, et ils ont été saisis avec avidité, bien qu'avec une habileté douteuse. — L'armée de la présidence du Bengale a donné l'exemple; les populations des petites villes, des villages, des hameaux, se sont, en plus d'une circonstance, graduellement associées à cette protestation contre la domination britannique; en Aoude particulièrement, le soulèvement a pris le caractère d'un mouvement national, et il est devenu évident que la déposition brutale du souverain indigène, la violation des traités passés avec cette famille royale d'Aoude (les plus anciens, les plus fidèles, les plus *utiles* alliés de la Compagnie!) avaient éveillé dans la masse du peuple un sentiment d'indignation et de haine que l'orgueil anglais et son aveugle confiance dans l'avenir étaient loin de soupçonner! — Tels sont, selon moi, les faits capitaux qui se rattachent à la rébellion, — tels sont les motifs réels du soulèvement qui ébranle les Indes anglaises et qui ne sera comprimé, aussi bien que la révolution générale dont il *peut* être l'avant-coureur, que par des sacrifices énormes!

On a déjà remarqué, il est vrai, que l'insurrection n'avait encore gagné ni le Pandjâb, ni les présidences de Bombay et de Madras. Cela est vrai à la rigueur, au moment où j'écris; — mais la question du soulèvement des indigènes dans ces deux grands gouvernements ne me paraît indécise, moralement parlant, que parce que, d'un côté, les rebelles de la présidence du Bengale ne se sont montrés, jusqu'à présent, qu'habiles à détruire, et qu'il ne s'est pas produit parmi eux, depuis quatre mois, un *seul chef capable*, et que, d'un autre côté, les troupes européennes envoyées par la Grande-Bretagne au secours de son armée dans l'Inde arrivent déjà ou sont sur le point d'arriver, et qu'elles *peuvent* (ainsi le prévoit l'instinct des populations) faire tourner la chance contre l'insurrection. Cependant Bombay et

Madras (dont nous ne sommes éloignés que de 100 milles) sont encore dans le plus grand émoi ! — Leurs fortifications ne leur ont pas semblé une protection suffisante et elles ont adopté les mesures les plus énergiques pour mettre à l'abri de toute surprise la population européenne et les propriétés. — Calcutta elle-même a dû prendre ses précautions.

Quant à nous, pauvre Pondichéry ! — point perdu, pour ainsi dire, dans ce vaste empire, — nous ne sommes cependant pas sans crainte. Nous redoutons le contre-coup ! — Nous nous consolons, il est vrai, en nous disant que les Hindous n'ont pas contre les Français les mêmes sujets de plaintes que contre les Anglais ; qu'ils n'éprouvent pas les mêmes antipathies à notre égard et qu'ils ne nous attaqueront pas. — La ville est sans défense aucune depuis la dernière démolition, qui date, je crois, de 1792, et cela donne involontairement à penser dans un pays où les commotions politiques offrent si facilement un prétexte à des tentatives de dévastation et de pillage auxquelles certaines classes du peuple se montrent toujours prêtes à participer. Notre nouveau gouverneur a voulu rassurer la population en faisant barricader l'extrémité des rues, en établissant quelques épaulements et même quelques têtes de pont aux abords de la ville, obstacles bien insuffisants, je vous assure, contre une attaque sérieuse, ne serait-elle tentée que par une centaine d'hommes ! Aux termes du traité de rétrocession des établissements français de l'Inde, il nous est interdit d'entretenir des troupes européennes ; il nous est permis seulement d'avoir 200 cipayes pour le maintien de la police !

L'Angleterre s'est, il est vrai, engagée, aux termes de ce même traité, à nous protéger en cas de guerre, et voici en quoi consiste sa protection actuelle dans un moment aussi critique : l'envoi de 250 fusils qui ont été distribués aux habitants qui les avaient demandés (je suis du nombre), deux obusiers de montagne, 30 sabres de cavalerie, quelques cartouches, obus, gargousses et mitraille sous la charge d'un sergent artificier. — Deux matélots, pris sur l'un des bâtiments de commerce en ce moment sur notre rade, enseignent à nos cipayes l'exercice de nos deux petits canons ! — cela est vraiment pitoyable. — Voilà déjà quatre mois que nous connaissons les événements du

nord de l'Inde et les tendances alarmantes de la Péninsule, et il semble réellement incroyable que notre administration locale n'ait pas fait les diligences nécessaires auprès de l'empereur pour obtenir l'envoi immédiat d'au moins quatre ou cinq bâtimens de guerre (à vapeur surtout), avec des troupes suffisantes pour protéger nos établissemens, les Anglais étant impuissans, en ce moment au moins, à se protéger eux-mêmes. — Cela est d'autant plus déplorable que ces établissemens ont pris, depuis plusieurs années, et principalement sous l'administration éclairée de M. le contre-amiral Verninbac, un développement considérable. — Avant les six dernières années, notre rade ne voyait guère plus de 20 à 25 navires de commerce par an; depuis cinq ou six ans, 230 à 250 navires visitent chaque année Pondichéry pour y prendre leurs chargemens. — Nous vivons dans l'espoir que la mère patrie se souviendra enfin qu'elle a des enfans sur ces côtes, et qu'elle leur enverra bientôt les secours qu'ils réclament.

Je vous tiendrai au courant par toutes les malles, c'est-à-dire tous les quinze jours, des nouvelles de ce pays. — Je vous donnerai aussi des renseignemens sur l'immigration de nos parages aux Antilles et à la Réunion. — Les faits que j'ai indiqués plus haut à l'égard de la politique de la Compagnie, qui a amené cette conflagration générale, répondent, ce me semble, à ce qui a été dit au sein du Parlement anglais : — examinez la marche des événemens, et vous serez convaincu de la réalité de ce que j'ai avancé. — Ce que le gouvernement veut bien laisser dire à la presse de l'Inde est évidemment insuffisant pour éclairer la situation; aussi croyons-nous ne pouvoir nous fier qu'aux lettres particulières qui nous viennent du théâtre même des événemens. — Vous trouverez, dans la lettre que je vous envoie, et qui a été écrite le 22 août dernier, par l'une des premières maisons de Calcutta, le résumé le plus lucide et le plus complet des principaux faits relatifs à l'insurrection, etc. (1).

(1) J'ai eu soin de citer plus haut cette lettre, qui m'a paru donner un résumé des plus nets et des plus complets comme des plus impartiaux qu'il fût possible de désirer sur la *situation* au mois d'août 1857.

APRÈS LA PRISE DE DEHLI.

En résumant les documents officiels ou demi-officiels reçus jusqu'alors et les correspondances particulières déjà publiées, j'arrivais à cette conclusion que la situation s'était améliorée, moralement parlant; mais, au point de vue matériel, la prise même de Dehli et le ravitaillement de Lucknow par la colonne sous le commandement immédiat du brave général Havelock ne semblaient pas avoir eu une influence *immédiate* et *décisive* sur l'issue probable de la lutte. Les insurgés, forcés d'abandonner Dehli après un siège de plus de trois mois, tenaient encore la campagne et avaient réussi, depuis, à rejoindre soit les révoltés dans le pays d'Aoude, soit ceux de Gwalior, et la *désaffection* paraît avoir fait des progrès sensibles depuis le mois de septembre.

Mes correspondances particulières laissent peu de doute à cet égard. Il résultait même des renseignements qui me venaient en novembre dernier que des points qui, jusqu'alors, n'avaient donné aucune inquiétude sérieuse et semblaient à l'abri de toute commotion politique qui pût se rattacher à l'insurrection militaire du Bengale, venait d'être soudainement envahis par l'esprit de révolte? L'extrait suivant d'une lettre *des bords du Brahmapoutra* démontrait que, même de ce côté, le gouvernement des Indes anglaises, non-seulement ne peut compter sur l'affection, le dévouement ou la neutralité des chefs indigènes, en cas de revers, mais qu'il devait s'attendre désormais à ce que ces chefs et leurs adhérents saisissent avec empressement toute occasion qui se présentera de secouer le joug de la domination européenne, et d'exterminer sans pitié, et avec la même cruauté et la même perfidie que l'ont fait les révoltés dans les provinces du Nord-Ouest, tous les Européens qui tomberaient en leur pouvoir.

Goalparah (1), 30 septembre 1837.

(Expédiée le 2 octobre.)

Notre petite province a eu sa part d'alarmes et la révolte a pu se croire sur le point de nous anéantir ! — Mais, grâce au dispensateur suprême des biens et des maux, le gouvernement a su profiter à temps des terribles leçons qui venaient de lui être données dans le Nord-Ouest et nous est venu en aide à la réception des premiers avis de notre commissaire, et, la semaine dernière, cent hommes des *marines* passaient devant cette place sur un steamer, se rendant à *Debrogghore*, où les *cipayes* se montraient tout prêts à se révolter.

Il y a dans le régiment qui tient garnison à *Debrogghore* environ 500 Hindoustanis, qui se sont entendus pour offrir à l'ex-roi d'Assam de massacrer tous les Européens et de le replacer sur le trône de ses ancêtres. Le jeune prince, ou plutôt ses conseillers, accueillirent avec empressement les propositions qui leur étaient faites, et les *cipayes* commencèrent à parler hautement des assassinats qu'ils avaient résolus. — Ils épargneraient, disaient-ils, le vieux colonel Hannay, qu'ils connaissaient depuis tant d'années, mais ils égorgeraient madame Hannay et tous les autres Européens. — Heureusement pour nous, le complot fut découvert et le jeune radjah, soudainement arrêté et transporté sans bruit à bord d'un bateau, fut envoyé à Dacca. Les Gourkhas du régiment s'étaient tous déclarés pour nous et leur attitude a quelque peu imposé aux mutins. Les mesures que les Européens, de concert avec eux, auront adoptées pour le châtimement des rebelles sont encore un profond secret.

(1) Goalparah, ville dépendante de la province du Bengale, chef-lieu du district de Rangamatty, située sur la rive sud du Brahmapouttra, près des frontières d'Assam, à 170 milles de Dacca (environ 68 lieues de 4 kilomètres). — C'est un marché assez considérable, et qui le serait bien davantage si les transactions commerciales n'étaient pas souvent paralysées par les excursions et les violences des chefs indigènes dans le pays d'Assam sur-tout. (Note du signataire de la lettre.)

Le corps en garnison à Gowhatty ne compte heureusement que peu d'Hindoustanis; le major Fisher, chargé de l'organisation de ce corps n'avait voulu en enrôler que le moins possible, parce qu'il savait que le climat leur était contraire et qu'on n'en ferait que de mauvais soldats; il prit des Gourkhas de préférence et ce fut une véritable inspiration, car tous les Gourkhas, du premier au dernier, se montrent dévoués. Dans toutes les stations d'Assam, il y a eu une véritable panique; mais, grâce à Dieu, il n'en est résulté aucun grave inconvénient. — A Goalparah, il n'y a pas eu d'agitation. Les natifs ici, comme dans le Bengale, sont principalement adonnés au commerce; ils aiment notre domination parce qu'elle leur donne l'espoir de conserver ce qu'ils auront amassé par l'industrie, tandis que le retour de la domination mahométane ne leur permettrait pas de compter sur un instant de sécurité et de repos.

A Gowhatty, tous les habitants chrétiens se sont réunis et ont formé une compagnie de volontaires pour la protection des familles et des propriétés...

Un autre correspondant nous écrivait de Chandernagor, le 4 octobre (*la lettre a été expédiée le 8*) :

« Nous avons été dernièrement et sommes encore fortement émus par l'état alarmant des affaires dans ce pays. La révolte des troupes indigènes et la désaffection parmi les populations ont fait des progrès, et il semble impossible de prévoir où cela s'arrêtera, si des renforts suffisants ne nous arrivent pas bientôt! Ce n'est pas une lutte ordinaire que le gouvernement a à soutenir en ce moment; ce sont d'épouvantables massacres des deux côtés, et je ne vois pas que la paix puisse être rétablie à moins d'énormes sacrifices. Cette malle vous porte cependant quelques nouvelles encourageantes : la prise de Delhi, le ravitaillement de Lucknow à un moment si miraculeusement opportun. — Mais quelle boucherie que cet assaut qui dure huit jours avant que Delhi succombe et que les rebelles soient dispersés! — Quelle expédition glorieusement fatale que celle qui délivre la garnison de Lucknow et se trouve réduite avec elle, après

avoir acheté ce succès par la mort d'un excellent général et de tant de braves, à se défendre contre un nouvel investissement de la place par des dizaines de milliers d'ennemis acharnés !..... »

Enfin, un troisième correspondant, que sa position et sa résidence officielles placent à une moindre distance du principal théâtre des événements, qui est à même d'être bien renseigné, et dont le témoignage avait, à mes yeux, une très-haute valeur (malgré nos différences d'opinion), envisageait la situation générale d'un œil plus favorable ; sa lettre, datée de *Bhaghalpore*, le 3 octobre, contenait les passages suivants :

« Dehli est enfin tombé en notre pouvoir, après une lutte sanglante, vers le 16 septembre, et notre perte n'a pas été aussi considérable, Dieu merci, qu'on aurait pu s'y attendre dans une semblable occasion. — D'un autre côté, Lucknow doit avoir été effectivement secouru au moment où je vous écris, par les forces envoyées de Cawnpore, sous les ordres des généraux Havelock et Neill. — D'après la dernière dépêche télégraphique (reçue hier au soir), ils n'étaient plus qu'à 14 milles (5 lieues environ) de Lucknow... — Tous ces brigands vont bientôt changer de ton, et l'agitation qu'ils ont fomentée dans le pays d'Aoude et les provinces du Nord-Ouest ne tardera pas à se calmer. Ce sera le moment de châtier, comme il convient ces infâmes rebelles, traîtres à leur drapeau, et ces petits chefs indigènes qui ont fait cause commune avec ces mécréants !

» Je serai, pour ma part, sans pitié pour eux...

» Je me mettrai probablement en campagne avant longtemps, car les Santhals se sont soulevés, à ce qu'on m'assure, au nombre de 6,000 environ, dans leur ancien district de Pouroulia, dans la division sud-ouest de la province, et j'ai été prévenu que, d'un moment à l'autre, j'aurais à me rendre à Doumka pour empêcher que l'insurrection ne gagne notre alaka... Maintenant que Dehli est pris et Lucknow secouru, les natifs y regarderont à deux fois avant de se brouiller

avec nous... Le gouvernement avait ordonné, il y a quelque temps, que toutes les dames, femmes de militaires et enfants quittassent les stations au-dessus de Radjmâhal ; mais, depuis que Delhi est tombé en notre pouvoir, cet ordre a été contremandé et toutes les femmes ont la permission de rejoindre leurs maris..... »

J'arrête ici mes citations, non que ma correspondance particulière cesse, à dater des premiers jours d'octobre, de présenter des renseignements curieux, des récits d'un véritable intérêt, mais parce qu'il m'est démontré, de plus en plus, que le temps n'est pas venu d'écrire *l'histoire de la révolte*, et parce que les lettres que j'ai citées suffisent, si je ne me trompe, pour donner une idée générale exacte de l'opinion des Européens dans l'Inde même, sur cette révolution essayée par les cypahis et dont l'empire indo-britannique est encore menacé (1).

Aoudh.

La prise de Delhi n'avait pas, comme l'orgueil britannique était si disposé à le croire, porté un coup mortel à la rébellion : — Les cypahis révoltés avaient des adhérents dans la masse de la population hindoustani, et plus particulièrement dans le pays d'Aoudh. — C'est dans Aoudh que la révolte avait noué ses premières intrigues sérieuses : c'est dans Aoudh qu'elle avait cherché à s'organiser en même temps qu'à Delhi : c'est à Lacknow, la capitale du *souverain dépossédé*, c'est dans les villes et les villages d'Aoudh (ce pays des souvenirs *hindous* par excellence) qu'elle s'était sentie chez elle pour ainsi dire, et qu'elle avait entrevu la possibilité de soutenir et de perpétuer au besoin une guerre d'extermination qui pèserait sur les

(1) L'opinion ne paraît pas avoir sensiblement changé, depuis les premiers mois de la lutte, parmi les résidents anglais ou français. — Militaires, civils, négociants, planteurs, — tous s'accordent à faire une large part au gouvernement de la Compagnie dans les désastres incalculables qui, au signal, pour ainsi dire, de cette révolte insensée, de cette désertion étrange et si *entièrement imprévue*, sont venus fondre sur l'Hindoustan (avril 1858).

Anglais jusqu'à les écraser ! — C'est dans Aoudh enfin que les cypahis révoltés, Hindous et musulmans, ont trouvé leurs premières et leurs dernières ressources. — C'est là, en un mot, que la révolte est née politiquement et moralement ; c'est là qu'elle a eu sa raison de vivre ; c'est là quelle devait mourir ! — Aussi quelle attraction puissante Lacknow a exercée sur les rebelles depuis que Dehli est retombé au pouvoir des Anglais ! Quelle lutte acharnée s'est engagée sur les bords du Gange et sur la *Goumti* ! Combien d'événements que l'histoire ne pourra se dispenser d'enregistrer et dont elle aura à discuter avec soin la signification et la portée ! — Que d'incidents dramatiques ! quels contrastes et quels enseignements ressortent déjà du choc de ces races appelées inopinément par la Providence à donner la mesure de leurs forces, de leurs aptitudes, de leurs vertus et de leurs vices, dans un moment de crise !

Depuis le mois d'octobre jusqu'à la délivrance presque miraculeuse de la garnison européenne de Lacknow par le commandant en chef, son évacuation si habilement et si sagement conduite sur Cawnpore ; la concentration des rebelles, en grande force, à Lacknow même, où ils s'étaient fortifiés ; la défaite des insurgés de Gwalior près de Cawnpore, par l'infatigable sir Colin Campbell ; sa seconde campagne en Aoudh ; la prise de Lacknow, enfin, dans la seconde quinzaine de mars, la mise en fuite de la grande armée rebelle (mais non encore sa destruction), etc. ; — quelle série de faits à raconter, quelle complication d'intérêts à démêler, d'émotions à reproduire, si je n'avais pas dû résister à la tentation d'écrire pendant le retard qu'éprouvait inopinément l'impression de mon livre !

Je ne pouvais, cependant, en aucun cas, méconnaître l'importance de la *question d'Aoudh* dans les circonstances actuelles, et, bien que ma position exceptionnelle, à l'égard de cette question, m'imposât et m'impose encore une certaine réserve, j'ai dû tenir compte de l'impression que l'annexion du royaume d'Aoudh a laissée dans l'opinion publique, tant en France qu'en Angleterre. — Je viens de relire, d'ailleurs, la lettre que j'ai citée plus haut de mon correspondant de Pondichéry, et j'y remarque ces passages : « Sans parler de la *dépossession brutale* du roi d'Aoudh (qui a peut-être été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase des iniquités), nous avons eu près de

nous... plus d'un exemple de souverains indigènes dépossédés de leur vivant ou mourant sans que la Compagnie voulût leur reconnaître un successeur. » — Et, plus loin, en parlant de la révolte : « En Aoude particulièrement, le soulèvement a pris le caractère d'un mouvement national, et il est devenu évident que la déposition du souverain indigène, la violation des traités passés avec cette famille royale d'Aoude (les plus anciens, les plus fidèles, les plus *utiles* alliés de la Compagnie!) avaient éveillé dans la masse du peuple un sentiment d'indignation et de haine que l'orgueil anglais et son aveugle confiance dans l'avenir étaient loin de soupçonner!... Tels sont les motifs réels du soulèvement qui ébranle en ce moment les Indes anglaises et qui ne sera comprimé, aussi bien que la révolution générale, dont il *peut* être l'avant-coureur, que par des sacrifices énormes! »

La question d'Aoudh est encore pendante, selon moi, au point de vue moral comme au point de vue politique; les souverains musulmans d'Aoudh (pays éminemment hindou) ont-ils sagement et paternellement gouverné leurs sujets, ou ont-ils, au contraire, mérité que le pouvoir suzerain, avec lequel ils avaient traité en 1801, se fit une arme de ce traité de 1801 pour monter sur le trône d'Aoudh, à leur place, au nom de l'humanité outragée? J'aime mieux, aujourd'hui, laisser à un *indigène*, homme distingué, versé dans l'administration des affaires et qui était en 1834 l'un des ministres (si ce n'est le vrai ministre du roi d'Aoudh); j'aime mieux, dis-je, laisser à ce haut fonctionnaire le soin d'exposer, à sa manière, la position relative du gouvernement *suprême* de la Compagnie et du gouvernement d'Aoudh, gouvernement notoirement dirigé et, disait-on alors, *protégé* par la Compagnie!

La question était restée posée précisément dans les mêmes termes jusqu'à l'*annexion*, par lord Dalhousie, en 1856. — Le document qui va suivre, et dont l'original (persan) est entre mes mains, a donc, comme source d'information *sur la question d'Aoudh*, une importance incontestable.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

Il suffit de parcourir la plupart des journaux anglais et persans pour s'apercevoir que les écrivains d'*Akbar* cherchent à présenter le royaume d'Aoudh comme étant en proie à l'anarchie et gémissant sous l'oppression de ses gouverneurs. Quelques-uns de ces écrivailleurs, à la solde de certaines intrigues et dont l'âme est aussi noire que l'encre dont ils barbouillent leur papier, loin d'approfondir et de vérifier les bruits répandus par les malveillants, se hâtent de les enregistrer comme des faits authentiques et suent sang et eau pour causer tout le mal possible au gouvernement d'Aoudh, leur bienfaiteur ! Mais, Dieu aidant, ils n'atteindront jamais le but de leurs infâmes désirs, et seront un jour sévèrement punis de leur ingratitude, car *le royaume d'Aoudh est, pour ainsi dire, l'œil et le flambeau de l'Hindoustan* ; des milliers d'hommes trouvent, dans les ressources de ce royaume, leurs moyens de subsistance ; quiconque, par conséquent, lui veut du mal, est ennemi du genre humain, et comme tel n'échappera pas aux châtimens que le créateur de toutes choses réserve dans les deux mondes aux méchans.

Celui qui trace ces lignes sous l'unique inspiration de la justice de Dieu, se propose de réduire au néant les accusations, les mensonges et les impostures des détracteurs du gouvernement d'Aoudh ; de rétablir la vérité aux yeux de tous, — en l'appuyant des preuves les plus claires et les plus évidentes, en sorte que les hommes intelligents, après avoir pris connaissance de cet écrit et tiré des conclusions logiques de l'ensemble des faits et des raisonnemens qui leur sont soumis, ne puissent former aucun doute sur la sincérité et l'authenticité de ce qui aura été avancé.

Et d'abord, ceux qui présentent le royaume d'Aoudh comme livré à l'anarchie, s'ils entendent établir par là que l'état de ce royaume, comparé à celui de l'empire anglais, est désordre et anarchie, nous trouveront peu disposés à leur disputer la légitimité de cette assertion ; mais ces gens-là, faute d'avoir approfondi le sujet, ou égarés, peut-être, par la jalousie, ne comprennent nullement qu'une organi-

sation pareille à celle de l'empire anglais dans l'Inde est un chef-d'œuvre politique auquel aucun autre État de l'Hindoustan ne saurait avoir la prétention d'atteindre et dont il ne saurait même approcher !

Il faut bien se convaincre, en effet, que l'administration intérieure des possessions anglaises est telle, que, depuis la création jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis sept ou huit mille années dont les événements se trouvent consignés dans les annales des peuples, il ne s'est rien vu de semblable ; et que ceci ne soit point regardé comme une assertion gratuite, car l'auteur de cet écrit est complètement libre de toute prévention nationale sous ce rapport ; il a étudié sérieusement la question et il est intimement convaincu que tous les gens raisonnables, après un court examen, reconnaîtront la parfaite exactitude des assertions suivantes.

Avait-on connu, dans l'Inde, avant l'établissement de la domination anglaise, un empire où pendant un grand nombre d'années la perception des revenus se fût toujours effectuée d'une manière régulière, et où l'on n'eût demandé au cultivateur ou exigé de lui que la redevance territoriale strictement déterminée par la loi, d'après les habitudes immémoriales du pays ?

Avait-il jamais existé un empire, dans l'Hindoustan, où la loi pourvût à l'entretien et à l'éducation des orphelins et se préoccupât de leurs intérêts avec une sollicitude tellement maternelle, que plus d'une fois les orphelins de zémindars, laissés, en bas âge, à la charge du gouvernement, et parvenus à leur majorité, se soient trouvés tout à coup propriétaires d'une fortune que leurs pères n'avaient pas même vue en rêve ?

Que dire des ressources infinies offertes aux pétitionnaires de tous les rangs de la société par les différents ordres de juridiction auxquels ils sont libres d'appeler, petits ou grands ?

Quel est l'empire où les sujets, simples cultivateurs, aient eu le droit de porter plainte contre les décisions de leurs supérieurs et des agents du gouvernement, où la procédure et les arrêts fussent constamment conduits et prononcés d'après les usages et règlements établis pour tous les sujets de l'empire, sans la moindre distinction ou préférence, soit dans l'audition des témoins, soit dans l'apprécia-

tion des documents et des pièces de conviction, en sorte que la *justice*, en un mot, fût rendue d'une manière tout à fait égale à l'égard d'un prince ou d'un laboureur ?

Il est vrai que les ouvrages de jurisprudence musulmane parlent d'un pareil état de choses ; mais ceci même ne s'applique qu'aux commencements de l'islamisme, et encore cette organisation n'a-t-elle jamais été en vigueur et fonctionné également sous tous les rapports à aucune époque de la domination musulmane.

L'empire anglais est le seul ou un étranger, possédât-il des millions de roupies, n'est jamais exposé à aucune avanle ou vexation de la part du gouvernement ; et, qui plus est, il arrive souvent que les employés et autres gens au service de ce gouvernement, qui ne reçoivent par mois qu'un traitement très-modique, placent en dépôt, dans le trésor du gouvernement, des sommes considérables sans que personne leur demande jamais compte de ces économies. C'est encore un trait particulier à l'organisation de cet empire, que si, par exemple, un voleur veut éviter au prix d'énormes sacrifices le châtiment qui l'attend, la justice demeure incorruptible et suit sans hésiter son cours ordinaire. Que l'on dise dans quel empire antérieur la sûreté des routes et des chemins était portée au point où elle l'est dans celui-ci, où les voyageurs isolés, les marchands avec leur argent et leurs marchandises ont voyagé sans que la crainte des brigands et des voleurs se présentât jamais à leur esprit ? Depuis Calcutta, siège du gouvernement, jusque dans les contrées les plus éloignées du Midi et de l'Ouest, les voyageurs traversent aujourd'hui tous les pays aussi tranquillement que s'ils se promenaient dans un jardin ou dans un bazar ; ils s'endorment commodément dans les auberges et lieux de halte et s'y croient plus à l'abri de tout accident que dans leurs propres maisons. Parmi les établissements particuliers à cet empire, celui dont l'utilité s'étend généralement à tous les habitants, c'est sans contredit l'établissement des *dàks* ou postes.

Autrefois, si quelqu'un se proposait de faire le voyage, par exemple, de Dehli à Môrchedabâd, sa famille lui faisait des adieux comme s'il partait pour un autre monde ; car, à moins d'acheter chèrement à l'année les services d'un messenger exprès, il était impossible de se procurer des nouvelles des siens. Aujourd'hui, grâce aux soins de ce

gouvernement, un voyageur qui se rend dans les pays les plus éloignés de l'Est ou de l'Ouest peut chaque jour correspondre avec sa famille; bien plus, au moyen des dâks, il peut faire des envois d'argent et de toute sorte d'objets sans le moindre danger; chaque année, des millions de roupies sont dépensés pour la construction, la réparation et l'entretien des routes, et cela dans le seul but d'utilité générale; or, l'empire d'Iskänder (Alexandre) ou celui de Dara (Darius) n'ont jamais connu des dépenses aussi fortes pour le même objet.

Indépendamment de tout cela, l'empire anglais se distingue encore par une particularité qui est la source constante d'une quantité d'avantages et contribue puissamment à faire disparaître une foule d'abus. Dans tous les pays, les dépenses ont toujours été liées d'une manière si intime aux revenus, que, s'il arrivait que les dépenses s'accrussent au delà des prévisions, les redevances de toute espèce étaient augmentées en conséquence, et la perception des impôts sur les cultivateurs donnait inévitablement lieu à une foule d'abus et d'extorsions. Le contraire a constamment lieu sous le gouvernement anglais, où les dépenses sont, dans une certaine mesure, indépendantes des revenus territoriaux. Le commerce et un crédit illimité ouvrent au gouvernement des sources abondantes de recettes, et il n'a jamais recours à ces expédients ruineux ou violents qui ne remplissent le trésor du prince qu'en donnant lieu à d'énormes abus. Au surplus, l'organisation parfaite de la force armée assurant constamment, dans la conviction de tous, la victoire aux armes anglaises, est une des causes principales qui ont anéanti entièrement l'esprit de révolte chez les hommes audacieux et turbulents tels que l'étaient jadis les radjas, les grands propriétaires fonciers et autres classes d'habitants du pays.

Nous demanderons si la dixième partie de ces avantages s'est jamais rencontrée dans un seul et même empire, et, si l'on soutient que ce n'est pas impossible, nous dirons que, pour réaliser un tel état, il faudrait que tous les individus, appartenant à la même communauté, fussent animés du même sentiment national et contribuassent, chacun pour sa part, à l'action du gouvernement. Chez les Anglais, en effet, les principes du gouvernement et les sages doctrines d'administration sont également répandus parmi tous les membres du service civil, et

le caractère individuel (bon ou mauvais) d'un chef n'entraîne pas nécessairement la prospérité ou la misère des peuples. On pourrait dire que c'est *la loi* qui est le chef dans l'Inde anglaise et non tel ou tel individu !

Dieu seul, qui tient les cœurs dans sa main, a pu inspirer ces nobles dispositions à la nation anglaise et la guider dans leur application au gouvernement de l'Inde. Aucun des rois des Indiens et des Turcs, aucun monarque arabe ou persan n'est jamais parvenu à fonder une domination semblable ; et comment pourrait-elle atteindre à quelque chose de pareil ce pauvre roi d'Aoudh, qui, vu le petit nombre de troupes dont il dispose, le peu d'étendue de son royaume et l'absence presque complète d'hommes, sinon dévoués, au moins habiles, parmi ses conseillers, se trouve dans une position si inférieure ?

Cependant, si les gens mal intentionnés auxquels nous répondons voulaient soutenir que le royaume d'Aoudh est, plus que tout autre État indépendant de l'Inde, livré à la désorganisation et au désordre, ils mériteraient d'être punis par le Très-Haut comme ennemis de toute équité. Chaque ami de la vérité reconnaîtra, au contraire, que, parmi tous les gouvernements de l'Hindoustan, ce qui comprend les États de Sindhia, de Holkar, les territoires du Nizam et le Pandjâb (les Sikhs), le royaume d'Aoudh est encore celui où l'ordre et l'organisation intérieure sont le mieux établis. Le royaume d'Aoudh étant supérieur, à cet égard, aux autres puissances de l'Inde, si quelqu'un s'avise de reprocher à son gouvernement qu'il pêche par son peu d'énergie et de fermeté, il commet une grave erreur. — En effet, les habitants de l'Inde sont de leur nature bons et doux ; les agents du gouvernement, appartenant eux-mêmes à la race indigène, se recommandent par les mêmes qualités, et, s'il est vrai que les Turcs, les Arabes, les Persans, comparés aux Indiens, soient naturellement durs et oppressifs, leurs chefs le sont également, de sorte qu'on pourrait dire que la tyrannie des Indiens est encore préférable à la justice des autres pays.

Si ces observations générales ne suffisent pas pour porter la conviction dans les esprits, nous pourrions facilement entrer dans les détails. Ainsi, par exemple, la sécurité dont jouit la ville de Lacknow

est telle, qu'aucune autre ville sans exception n'est plus favorisée à cet égard. — Dans l'espace des deux dernières années, il n'a pas été versé une seule goutte de sang (1). La sainte décade de Moharram que l'on pouvait regarder comme l'époque fixe de rixes sanglantes, s'est passée sans qu'il eût été porté un coup d'épingle à qui que ce fût, et comment y saurait-il être question d'effusion de sang? Si nos assertions solennelles, à cet égard, ont à leur tour besoin d'appui, nous dirons que toute personne désireuse de s'éclairer sur ce point, peut consulter les documents et rapports détaillés sur la police de la ville de Lacknow, qui se trouvent dans les bureaux du résident anglais. Il y trouvera la confirmation éclatante de nos paroles.

On n'entend jamais, dans cette grande et populeuse ville de Lacknow, le nom même de *voleurs*; la main des supérieurs et des puissants ne s'y appesantit jamais sur les pauvres et les faibles; le peuple n'a rien à redouter de la part du roi ni de son vizir; bien loin de là, ce peuple ne cesse de prier Dieu de prolonger le règne du monarque et de conserver le vizir sain et sauf. Les marchands établis à Lacknow vendent aux palais du roi une infinité d'articles, touchent leur argent sans difficulté ni contestation, en jouissent et le dépensent comme ils l'entendent. Et il ne s'agit pas d'une somme peu considérable; dans ces deux dernières années, les palais du roi ont fait des achats pour 16 à 17 laks de roubles (2). La somme a été payée entièrement. En un mot, les journées des habitants de Lacknow sont des jours de Nāo-rôz (3), et leurs nuits se passent comme des nuits de fêtes et de réjouissances.

On nous dira peut-être que tout cet ordre qui règne dans la capitale est l'œuvre du *hakim* (médecin) Mehdi-Ali-Khân. 1^o Nous déclarons d'abord que nous ne nous sommes nullement proposé de parler dans ces pages de l'administration du hakim Mehdi-Ali-Khân (4), bien

(1) Mot à mot : le nez n'a saigné à personne.

(2) Environ 4 millions de francs.

(3) Jour de l'an chez les Persans.

(4) Le navâb Mehdi-Ali-Khân, connu sous le nom de *hakim*, parce qu'il avait exercé la médecine dans sa jeunesse, avait été premier ministre en Aoudh avant l'époque à laquelle l'auteur de ce mémoire faisait partie

que nous en connaissions mieux que personne les moindres détails et que nous soyons disposé à les porter en temps et lieu à la connaissance du public dans un exposé impartial. 2° Nous admettrons pour un instant que l'assertion de nos adversaires soit exacte et nous dirons : De deux choses l'une : où cet état de choses si satisfaisant dont on veut faire honneur au *hakim* dure encore et le désordre n'existe pas, ou bien le désordre existait aussi du temps de Mehdi-Ali-Khân. 3° Pour être juste, il faut convenir que l'usage de faire promener chaque semaine dans la ville un ou deux hommes coupables de quelque léger délit, sur un âne et avec le visage noirci, usage qui était en vigueur du temps de Mehdi-Ali-Khân, n'existe plus, et que des collisions pareilles à celles qui ont eu lieu au sein même de la capitale avec les *koulehendazes* (corps d'artillerie) ne se sont pas renouvelées sous l'administration actuelle, tandis qu'elles ont caractérisé l'administration si vantée du *hakim*. Nous ne voulons point discuter si les *koulehendazes* étaient coupables ou non; nous voulons, pour le moment, faire observer qu'au sein même de Lacknow, 300 à 400 hommes ont été tués par suite d'une collision déplorable à laquelle on chercherait en vain quelque chose de semblable dans ce royaume depuis Borhan-oul-Mouk jusqu'à nos jours. L'ordre et la tranquillité procurés à l'aide de la force armée et non sans quelque violence, et le même ordre obtenu paisiblement sont deux choses différentes et il est évident pour tous les hommes intelligents que ce dernier état est supérieur au premier. Du reste, je ne prétends pas que l'organisation de ce royaume est telle, qu'elle ne laisse rien à désirer, je dis que tout imparfaite qu'elle soit, le royaume d'Aoudh n'en a jamais eu d'aussi parfaite et qu'il ne s'en trouve de plus parfaite nulle part dans l'Orient, si ce n'est dans l'empire anglais. Entrons à ce sujet dans quelques détails.

Depuis *Tchandi-Partabpour*, situé près du zillah de *Djonnpour*

du ministère. — C'était un homme ferme et intelligent, un administrateur habile. Il tomba soudainement dans la disgrâce du roi Nasser-oud-Dine, qui fut cependant obligé de le rappeler quelques années plus tard pour plaire au gouvernement anglais; — l'auteur du mémoire juge cet homme d'État avec une partialité évidente.

sur les frontières des possessions anglaises, jusqu'à Shababâd dépendance de Shahdjâhânpour, on compte 12 stations ou étapes (munzels (1), ce qui constitue la longueur du royaume d'Aoudh de l'est à l'ouest; son étendue du nord au midi est à peu près la même. Or, dans toute cette étendue, depuis deux ans entiers, aucun voyageur n'a jamais été inquiété sur les routes; le seul accident qui soit parvenu à notre connaissance est celui d'un Anglais qui s'était arrêté à 7 kouroub (coss) (environ 5 lieues) de la ville de Lacknow et qui, malgré les instances de ses compagnons, voulant continuer sa route pendant la nuit, fut tué par quelques brigands; les gardiens cependant que le gouvernement d'Aoudh entretient dans ces lieux accoururent encore assez tôt pour sauver du pillage les effets du voyageur. C'est le seul exemple d'un pareil accident dans toute l'année 1241 (2) fasâli. Deux conflits seulement ont eu lieu, l'un à Ahervesi dans l'alaka de Banguer appartenant à Kheirabed et l'autre dans Behdesi, dépendance de Bangpour, et, il faut le dire, ces deux conflits étaient justes et commandés par l'intérêt même de l'ordre et de la tranquillité; car il est connu de tout le monde que les voleurs de l'alaka de Banguer sont les plus redoutables de tout le pays de l'Ouest et que Ahervesi a été longtemps, pour ainsi dire, la caverne des brigands; par conséquent, leur extermination était un des besoins les plus impérieux. D'un autre côté, Zalim-Singh (talloukdar de Behdesi), dont le nom répond parfaitement à son caractère (3), commettait, depuis l'époque du navâb Saadet-Alli-Khân jusqu'à celle du roi Gazi-ed-Dine-Heïder-Khân, des brigandages sans nombre, pillait les dâks (postes) et les bateaux et exerçait des avanies même à l'égard des Anglais. Les faits relatifs à ce personnage se trouvent consignés dans les notes et correspondances échangées entre la Compagnie anglaise et le gouvernement d'Aoudh. Cet état de choses dura jusqu'au moment où l'illustre navâb et puissant seigneur lord Hastings, se trouvant sur les hauteurs de Sapatou, résolut de tirer une éclatante ven-

(1) Un munzel ou journée de marche est de 6 à 8 coss, 5 à 6 lieues en moyenne.

(2) 1835 de notre ère.

(3) *Zalim* veut dire tyran, oppresseur.

geance de ces outrages. Zalim-Singh n'était pas seul la cause de tous ces désordres ; sa femme le surpassa à cet égard, et, depuis l'époque où Zalim-Singh, enfermé dans une prison à Lacknow, parvint à s'échapper après avoir gagné ses gardiens, les rixes, les combats n'eurent plus de terme.

Les fils de Zalim-Singh, *Djahnohun* et *Bisnâth*, ne démentirent point leur origine et se firent connaître par leur conduite oppressive et désordonnée, surtout du moment où Djahnohun entra au service de Randjit-Singh, prince de Lahore... Peu de temps après, sa mère, l'ayant fait revenir dans le pays, lui inspira tant d'ambition, qu'il répétait souvent : « Randjit-Singh n'est qu'un homme, et, moi, je suis un homme aussi. »

Depuis cette époque, ayant exclu son père de la principauté, il prit le titre de *mahâradja* et donna à son frère celui de général et voulut s'assimiler aux autres radjas. On pourrait lui appliquer ces vers d'un poète : « La corneille a eu la prétention de marcher avec la grâce d'une perdrix, elle a oublié la marche qui convient à une corneille. » Laissé impunément pendant quelques années à ses penchants d'oppression et de désordre, il s'empara d'une énorme somme d'argent, appartenant au navâb Golam-Hussin-Khân-Darogha, de Gazi-ed-Dine; Heïder-Khân, roi d'Aoudh, et tous les riches propriétaires de son alaka et du voisinage devinrent victimes de ses extorsions. On aurait peine à croire de quels excès il s'est rendu coupable.

En 1239, il fit mettre à mort un brahmane, habitant son alaka et nommé Matavin, malgré le respect et l'adoration dont sa caste est l'objet chez les Hindous. Trois fois il engagea des combats avec les troupes du gouvernement et, après en avoir tué beaucoup, s'empara de leur artillerie. On raconte de lui un trait surprenant de cruauté. On en comprendra toute l'atrocité en se rappelant ce qu'on dit dans l'histoire des khalifes Abbasides, connus sous le nom de « khalifes de Bagdad, » parce qu'ils avaient choisi cette ville pour leur capitale. Le khalife Moutevakkel (Alla-Allah), qui était un tyran abominable, avait réuni un jour chez lui plusieurs convives ; il fit apporter des serpents venimeux et des scorpions qui, lâchés dans l'appartement, se glissaient dans les vêtements des hommes et les mordaient et les piquaient à plaisir. Le khalife faisait ensuite

appliquer des antidotes et des topiques sur les blessures et on était heureux de pouvoir s'en tirer la vie sauve! Que notre indigne radja ait connu ou non ce fait, il est certain qu'en l'imitant il a renchéri sur la cruauté du kaliphe, car il faisait nourrir dans un grand vase une certaine quantité de scorpions, et, toutes les fois qu'il se mettait en colère contre quelque fermier de son teallouque, ses gens jetaient cet infortuné dans le vase, où les morsures des scorpions lui faisaient pousser des cris effroyables.

Enfin, le gouverneur de la province et les troupes du gouvernement d'Aoudh, fatigués de ses excès, résolurent d'y mettre un terme, et, saisissant une occasion favorable, se mirent à la poursuite de ce brigand au moment où, à la tête d'un détachement, il s'échappait pendant la nuit du fort où il s'était renfermé. On le poursuivit jusque sur le territoire anglais et on finit par anéantir toute sa bande et le tuer lui-même. — Toutefois le territoire anglais avait été violé et le roi d'Aoudh fut obligé, en expiation de cette offense involontaire, de destituer Mir-Ihtimâm, et le chef des troupes et de les réprimander sévèrement à cause de la violation des frontières anglaises, bien qu'elle eût eu lieu tout à fait fortuitement et dans une nuit obscure. Cependant, ce qui prouve suffisamment combien la conduite de ces brigands avait excité la réprobation universelle, c'est qu'il n'est parvenu, de la part du gouvernement anglais, aucune réclamation au sujet de la mort de ces rebelles et que tout s'est borné aux réclamations soulevées par la violation du territoire. — Mais nous croyons inutile d'insister sur ce sujet.....

De tout ce qui précède, on voit clairement que l'extermination des individus qui commettaient des brigandages et autres actes pareils était indispensable et conforme à cette maxime (du Coran): « Pour vous, la vie est dans les représailles. » D'ailleurs, que les hommes équitables interrogent nos accusateurs et les somment de déclarer si cette oppression qu'ils reprochent aux gouvernants du royaume d'Aoudh est de longue date? si les désordres qui éclatent encore de temps à autre sont de longue durée? s'il n'est pas vrai de dire, au contraire, que, si de semblables désordres se manifestent dans une province, au bout d'un an, au plus, le pays est de nouveau ramené au calme et les revenus sont perçus régulièrement, comme par le

passé? « Ce n'est pas un pays dévasté, dit le poète, qui peut supporter la tyrannie. » Si ces hommes sont réellement amis de la vérité, ils ont un moyen de le prouver, c'est de nous citer un seul zémindar qui, évitant l'oppression des collecteurs de revenus, se soit réfugié dans quelque endroit appartenant aux possessions anglaises qui entourent de tout côté le royaume d'Aoudh ! qu'on nous nomme *ces mille ou douze cents cultivateurs*, abandonnant le territoire d'Aoudh pour aller habiter quelques alakas incultes du territoire anglais et les ensemençer ! Non, on ne saura le prouver ; tous les zémindars et cultivateurs habitent le pays où ils sont établis de père en fils, en ont soin et l'ensemencent comme par le passé. Il serait à désirer que ceux qui avancent de pareils faits, jetant le voile de l'anonyme, désignassent le pays que les cultivateurs auraient abandonné, et que l'illustre navâb, le gouverneur général de l'Inde, choisît des personnes de confiance à l'effet de constater si les habitants de tel et tel alaka, l'habitent réellement ou s'ils l'ont abandonné pour se transporter ailleurs ; que le gouverneur général ordonne, en outre, à ses agents de lui communiquer la liste des individus qui se seraient expatriés du royaume d'Aoudh, afin que la vérité soit connue tout entière. Nous disons, au contraire, que, pendant l'année de disette qui a affligé le pays de Bandelkhond et autres provinces du Midi, des milliers d'hommes quittant leurs foyers, vinrent à Lacknow, se répandirent dans les autres provinces de ce royaume, y trouvèrent, grâce à la miséricorde Inépuisable de Dieu, de quoi subvenir à leurs besoins ; qu'ils y passèrent plusieurs mois avec leurs familles et que plusieurs obtinrent, de la générosité du gouvernement d'Aoudh, des provisions de route pour effectuer leur retour dans leur propre pays. Beaucoup d'entre eux retournèrent, en effet, à l'entrée de la saison des pluies dans leur patrie, mais un grand nombre préférèrent rester dans le royaume d'Aoudh et y gagner leur vie par le travail ou y vivre de la charité des autres. Ceci est dit d'une manière générale ; si l'on veut des détails, nous dirons que les *tchaklas* de *Behrapetes* et *Konda* furent conférées à feu Mir-Hadi-Ali-Khân, surnommé « Seïf-ed-Doulah. » Ce personnage administra lesdites tchaklas avec tant de sens et y mit tant d'ordre, que nous ne croyons pas exagérer en disant que ces

districts ressemblaient parfaitement à ceux des possessions anglaises qui sont dans l'état le plus prospère. En 1241 *fasâli*, ce personnage étant mort, les ministres de la cour d'Aoudh conservèrent l'administration de ses *tchaklas* à son gendre et héritier nommé *Sâyed Imdad-Ali-Khân*. Les *zémindars* de ces *tchaklas*, de leur côté, guidés par le souvenir des bons procédés du défunt envers eux, continuèrent à entretenir les mêmes relations avec son héritier *Sâyed Imdad-Ali-Khân*. Ceci prouve suffisamment le bon ordre établi dans ces *alakas* et ne nous semble mériter que des éloges.

Les mêmes réflexions s'appliquent à l'*alaka Biswareh*, qui a été conféré à *Lalmân Betwari* et aux *tchaklas* de *Deriabâd*, de *Bari*, de *Midialoun*, rapportant environ 20 laks de roupies, données à *Banhk-Kenden-Lal* par le *hakim Mehdi-Ali-Khân*, à titre de ferme. Ces biens restèrent entre les mains des individus susnommés jusqu'à l'année 1240 *fasâli* : les ministres actuels de la cour d'Aoudh les changèrent alors en *amâni* (terres administrées directement pour le compte du gouvernement) et firent aux cultivateurs la remise de cinq laks de roupies, qui était le quart des revenus annuels de ces *alakas*. Il est clair qu'on ne peut procéder avec plus de justice et d'égards, et c'est à cette manière d'agir qu'il faut attribuer que, tandis qu'il ne se passait jamais une année sans qu'il y eût de collisions sur quelques points des *alakas* précités, rien de pareil n'est arrivé dans l'année 1241. Tout ceci est trop connu de tout le monde pour qu'il nous paraisse nécessaire de l'appuyer par d'autres preuves. Si cependant il restait à quelqu'un le moindre doute à ce sujet, les registres et les rapports qui se trouvent à la cour d'Aoudh, ainsi que ceux du résident anglais, sont là pour prouver la vérité de nos paroles. On apprendra que l'*alaka* de *Khairabad* a été donné à *Zaferiâb-Khân*; et, bien que les *talloukdars* y soient, comme par le passé, turbulents, l'argent dû a été payé régulièrement et sans aucune collision. Les ministres de la cour, contents de la facilité avec laquelle la perception était effectuée, firent remise de la somme d'un lak et 50 mille roupies en faveur des cultivateurs. La somme de dix laks s'y perçoit entièrement et sans contestation; tous les fermiers s'acquittent avec exactitude de leurs engagements.

L'*alaka* de *Sabdi* a été conféré à titre d'*amâni* à *Koutbeddin*,

Hasan-Khân, neveu de *Mir-Ali-Baki-Khân*, et employé comme *mounchi* auprès du résident colonel Baillie. Cet homme, dont la conduite honorable est connue de tout le monde, a introduit un tel ordre dans cet alaka, que ce lieu, qui a été toujours regardé comme un repaire de voleurs et de réfractaires, et dont les désordres ont été la cause de la mort du tchakladar *Vilaiÿt-Ali-Khân*, que ce lieu, dis-je, rapporta un lak de roupies de plus sans qu'aucune collision eût lieu. Nous ne parlerons pas des alakas de *Mahommedi*, de *Sandila*, de *Hedheh*, de *Resoulabâd*, de *Badjnour*, qui rapportent plus de 22 laks de roupies et où, pendant ces deux dernières années, aucun conflit n'a eu lieu et où le paiement des sommes dues s'est fait sans aucun délai. Aucun cultivateur de ces alakas n'a porté de plainte, aucun n'a abandonné son pays.

Quant à *Soultanpour*, *Pertabquedeh*, *Roudouli*, *Akberpour*, *Petchemratha* : ces cinq tchaklas, rapportant plus de 30 laks de roupies (1), appartiennent au radja Bakhtavar-Singh. Beaucoup de gens se plaignent de la dureté des procédés de ses frères Darsen-Singh et Antchha-Singh, et son neveu, Râm-Adhin-Singh, et il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais il est certain, cependant, qu'ils ont mis beaucoup d'ordre dans leurs alakas et ne se sont rendus coupables d'aucune oppression. Cela s'explique en partie par cette circonstance que les tchaklas en question se trouvent dans les pays de l'Ouest, à la distance de 2 à 300 kourouh (*coss*) de Calcutta, qu'ils entourent Shahdjâhânbâd, et qu'ainsi les tchakladars, persuadés qu'on a les yeux constamment fixés sur eux, s'abstiennent soigneusement de tout acte tyrannique. Nous répétons ici ce que nous avons dit plus haut, que les désordres, quand ils se produisent, durent au plus un ou deux ans et que tout rentre ensuite dans le calme.

Les tchaklas que nous avons nommés sont sous l'administration du radja Bakhtavar-Singh depuis l'an 1235 fasâli, et dans le cours de ces sept années les sommes dues au trésor du royaume ont été régulièrement perçues, ce qui ne saurait avoir eu lieu si, comme on le prétend, ce radja se rendait coupable d'exactions. Du reste, ces districts sont situés sur la grande route. Le colonel Low, résident

(1) 7 à 8 millions de francs.

anglais, a passé par ici dans son voyage à Bénarès et à Calcutta. Si l'on n'ajoute pas foi à nos assertions, que l'on s'informe auprès de lui, et qu'on lui demande si le pays qu'il a traversé, était habité et cultivé, ou bien, dépeuplé et ruiné. Si l'on veut cependant avoir une idée exacte et vraie de l'état où se trouve le royaume d'Aoudh et des désordres qui s'y commettent effectivement, l'auteur est prêt à exposer lui-même les faits.

Et d'abord, il faut savoir que les extorsions qui peuvent encore y avoir lieu n'atteignent que les pauvres cultivateurs qui n'ont aucun moyen de résister aux collecteurs et non pas les zémindars ou riches propriétaires fonciers qui ont des hommes armés à leur solde, des forts, des canons et tout l'appareil militaire. Les collecteurs ne sauraient exercer aucune violence contre eux; bien plus, les zémindars récalcitrants ne consentent jamais à comparaître eux-mêmes devant les collecteurs et traitent leurs affaires par l'intermédiaire de leurs propres agents: s'ils se présentent quelquefois en personne devant les collecteurs, ils viennent armés et accompagnés d'une suite nombreuse, et on serait plutôt en droit de regarder le gouvernement comme dominé par l'insolence des zémindars que de reprocher aux collecteurs et au gouvernement d'Aoudh des procédés tyranniques à l'égard des zémindars. Un autre sujet de *plaintes* est relatif à la perception des taxes (*abwab*), droits d'office dont le montant n'est jamais déterminé d'une manière fixe et régulière, ce qui est une source de vexations et de souffrances surtout pour les cultivateurs inexpérimentés que les collecteurs, dans leur langage particulier, désignent par le nom de *khâm* (mot à mot: cultivateurs crus). Il arrive, par exemple, que les taxes ont été consenties et acceptées à raison de..... Mais, au moment de régler les comptes, si le collecteur se trouve à court, pour satisfaire à ses engagements envers le trésor, d'une somme de cinq, six ou même dix laks de roubles, il la perçoit ou la complète au moyen de ces taxes arbitrairement déterminées. Indépendamment de ces deux sources de désordres et d'oppressions, il faut reconnaître que les pauvres gens ont fréquemment à souffrir des vexations de la part des troupes qui appuient la collection des revenus. — Ainsi, les soldats enlèvent les lits des paysans et jusqu'aux toits de leurs cabanes, pour se mettre

à l'abri si le temps est mauvais. Ils s'emparent aussi de leur bois et autres provisions pareilles, objets de peu de valeur, sans doute, mais que les gens pauvres ont cependant beaucoup de peine à se procurer. Ainsi, comme nous l'avons dit, ce n'est point le pillage, le brigandage, les dangers qu'on peut courir sur les routes qui témoignent en réalité de la mauvaise administration du royaume d'Aoudh. Rien de cela ne s'y voit jamais que par exception : le mal est dans les contestations qui ont lieu parfois entre les zémindars et les collecteurs de revenus. Un zémindar récalcitrant, fuyant le collecteur, attaque et brûle un village, et les ennemis du gouvernement d'Aoudh exagèrent ou multiplient à plaisir quelques faits isolés et donnent ainsi naissance à des bruits de grands désordres et de pillages continuels. Tout ce mal a encore sa source en ce que les collecteurs n'ont pas de moyens suffisants pour réduire et châtier les zémindars réfractaires, et il serait cependant indispensable que des rebelles de cette espèce fussent poursuivis sans relâche afin que le pays en fût complètement délivré. L'exemple de châtimens sévères pourrait seul retenir les zémindars portés à s'abandonner à de semblables excès, et c'est ce qui a lieu invariablement dans les possessions anglaises.

Mais cela est presque impossible en Aoudh ; les zémindars y comptent trop sur l'impunité, d'abord, parce que les troupes royales ne sont pas assez nombreuses pour se mettre à la poursuite de tous les zémindars réfractaires, et, ensuite, parce que, les revenus du royaume n'étant pas assez considérables pour supporter, sans une nécessité absolue, de grands sacrifices, il résulterait des pertes notables pour le trésor de la fuite des zémindars, avec lesquels les cultivateurs ont ordinairement l'*habitude de se sauver (sic)*. Les collecteurs sont donc obligés de tolérer bien des abus et de pactiser avec les zémindars, ce qui enhardit les réfractaires de cette classe à résister à main armée aux agents du gouvernement ! — En outre, il existe entre les Anglais et le royaume d'Aoudh une convention en vertu de laquelle les individus coupables et passibles de la juridiction *foudjdarie* (cours criminelles), doivent être livrés à la demande de la partie lésée. Or, les Anglais n'ont jamais voulu livrer les zémindars qui, après avoir combattu les collecteurs, se réfugiaient sur leur territoire et portaient de là leurs dévastations dans le

royaume! Les magistrats anglais leur accordent un asile sûr, et, lorsque les autorités d'Aoudh demandent leur extradition, on leur répond que tous ces troubles ont leur source dans le fait de la perception des revenus, et qu'ils ne peuvent, par conséquent, être du ressort des cours criminelles! — Ces procédés ont occasionné et occasionnent tous les désordres qu'on a reprochés au gouvernement d'Aoudh. Nous reconnaissons que la plupart des zémindars fuient pour se soustraire, disent-ils, à la perception exagérée des revenus, mais ils ont réellement pour but d'échapper aux poursuites qui les menacent pour d'autres offenses ou délits, et, si le refus des autorités anglaises est explicable en théorie, les ministres de la cour d'Aoudh ont au moins le droit de s'étonner que les Anglais, si sévères contre tout individu qui se rend coupable de quelque acte de tyrannie ou de violence, souffrent que les transfuges criminels auxquels nous faisons allusion, portent la dévastation sur le territoire d'Aoudh, et tuent et pillent tant de gens innocents. Comment les autorités anglaises peuvent-elles tolérer de pareils excès? Le gouvernement d'Aoudh supporte difficilement, comme nous l'avons déjà dit, les pertes que lui causent de pareils désordres, et les dépenses excédant de beaucoup les revenus fonciers par suite des largesses qu'exige la magnificence de la cour (*sic*), il est évident qu'on est réduit à user de ménagements envers des talloukdars récalcitrants.

Il faut convenir en même temps que ces excès ont leur source dans le système d'*idjareh* et que celui d'*amâni* est loin de présenter ces inconvénients. Dans le système *amâni*, en effet, les zémindars ne peuvent se refuser à reconnaître que toute opposition de leur part à la perception régulière de l'impôt territorial, est un acte de révolte contre le souverain, et, d'un autre côté, l'intérêt privé des amils (collecteurs) se confond avec les intérêts du trésor. Il résulte de l'adoption de ce dernier système dans les tchaklas Biswareh, Deriabâd, Bari et Midialoun, que ces districts rapporteront (*après remise d'environ sept laks de roupies aux contribuables*) trente laks de roupies (1) à peu près, sans donner occasion

(1) Environ 7,500,000 francs.

à aucun des abus *qui se pratiquent ordinairement (sic)*. Aussi est-il probable qu'à partir de l'année 1242 fasâli, le reste du royaume recevra l'application du système *amâni* et les talloukdars actuels ne seront maintenus qu'à cette condition. On a déjà entendu dire que plusieurs d'entre ces talloukdars, notamment ceux de Saloun, de Biswareh, de Soultanpour, se sont rendus dernièrement à Lacknow, capitale du royaume, pour s'entendre avec le gouvernement à cet effet, et, ce qui est plus étonnant, que *Serbedoun-Singh*, talloukdar d'Akberpour, connu dans tous les pays environnants comme le plus enclin à la rébellion et qui ne s'était jusqu'ici jamais montré à Lacknow, s'y serait également rendu dans le même but ! Si le système dont nous venons de parler allait enfin prévaloir, le royaume d'Aoudh parviendrait sans aucun doute à un état si prospère, qu'il deviendrait l'objet de la jalousie de beaucoup d'autres pays.

Nous voilà arrivés au reproche d'inexactitude et de mauvaise foi adressé au gouvernement d'Aoudh, relativement au paiement des traitements et salaires divers. — Si les journalistes, en formulant ce reproche ont eu l'intention d'établir, entre le royaume d'Aoudh et les autres États de l'Inde, une comparaison favorable à ces derniers, que Dieu veuille pardonner à nos détracteurs et nous préserver d'un régime aussi déplorable que ceux qu'on a la hardiesse de nous citer comme modèles ! Mais, encore une fois, s'ils veulent comparer notre administration financière à ce qui se fait dans les possessions anglaises, nous répondrons qu'il n'est permis à aucun État de l'Inde de se mesurer avec l'illustre nation anglaise et que les reproches adressés au royaume d'Aoudh, ne peuvent provenir que d'un examen superficiel des circonstances. Indépendamment de l'immense étendue du pays soumis à la domination anglaise, les dépenses de ce gouvernement ne sont nullement, comme nous l'avons dit plus haut, limitées par l'importance annuelle du revenu territorial. La nation anglaise, en fait d'administration, est guidée par les principes d'une haute sagesse.

On dépense pour les objets nécessaires des laks de roupies quand la raison le commande : et, dans ce cas, un *dinar* ou un *acherfi* (monnaie d'or) semble n'avoir pas plus de prix, aux yeux du gouvernement de Calcutta, qu'une coquille ou un tesson,

mais, en revanche, une coquille n'est jamais dépensée inutilement, et c'est tout le contraire de ce que l'on a vu dans les empires musulmans anciens et modernes de l'Inde, surtout dans le gouvernement des Timourides et dans tous les gouvernements qui dépendaient de l'empire moghol, comme le royaume d'Aoudh, par exemple.

Les gouvernants de tous ces pays n'ont jamais pensé à régler leurs dépenses d'après la stricte nécessité; bien plus, à leur avis, c'était un besoin impérieux que de dépenser des sommes considérables dans le noble but de procurer de la nourriture à toutes les créatures de Dieu, aux êtres raisonnables aussi bien qu'aux animaux (et, en effet, ces dépenses réduites au pied d'une stricte nécessité, seraient bien peu de chose)! On saisira facilement la vérité de cette observation si l'on considère la manière de vivre de la cour d'Aoudh. — Depuis le dernier partage, les terres ne rapportent qu'un crou et 35 laks de roupies (1). Or, il est connu de tout le monde que les troupes, les domestiques, les ouvriers qui travaillent dans les fabriques royales et les divers officiers au service de la cour, forment un personnel de 70 mille individus. De nos jours, on n'a pas vu moins de 400 éléphants appartenant au roi, les autres animaux sont dans la même proportion. Les dépenses pour la cuisine se montent à 22 laks de roupies par an. Les frais d'arrosement se montent, par an, de 40 à 50 mille roupies (2) *sans compter les dépenses du palais du roi*. La mère de Sa Majesté touche 22 laks de roupies par an (3). Environ 14 laks par an (4) sont donnés aux oncles, tantes et cousins du roi. Les officiers anglais au service du roi, tant supérieurs qu'inférieurs, reçoivent jusqu'à mille roupies par mois, en sorte que les dépenses de ce genre se montent à 2 1/2 laks de roupies (5) par an. Les dépenses pour le creusement des canaux, trois laks et 55 mille roupies par an (6), sans compter les sommes dépensées chaque année pour sou-

(1) Environ 34 millions de francs.

(2) 100 à 150,000 francs.

(3) 550,000 francs.

(4) 3,500,000 francs.

(5) 625,000 francs.

(6) 887,500 francs.

lager les malheureuses victimes de la disette, ainsi que les nombreux présents en khilât (kheïläts) (robes, shalls, bijoux) et autres genres de largesse qu'il serait difficile d'énumérer et qui paraissent incroyables aux personnes qui n'ont pas une connaissance particulière des habitudes orientales. Et, en vérité, quand on voit la munificence de la cour d'Aoudh et sa générosité portées à un tel point par la nécessité des traditions qu'elle tient à honneur de respecter, il semble injuste de la condamner sur certains points de détail présentés, d'ailleurs, avec une inexactitude marquée.

Il convient d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Ainsi, les troupes, par exemple, reçoivent leur paye d'une manière qui ne se pratique nulle part ailleurs, sans en excepter même l'empire anglais. On leur accorde quinze jours à titre de gratification et elles reçoivent, en outre, la paye de chaque mois. Quand elles se rendent, à la fin de l'année, dans les alakas et villages, on leur avance la solde d'un ou deux mois.

En outre, les troupes qui stationnent dans la capitale sont de trois classes : celles dont la paye est assurée sur les villages de la banlieue, et qui la reçoivent tous les mois ; celles qui la reçoivent au moment de leur arrivée dans les villages, et celles enfin qui restent constamment dans la capitale et qui sont payées tous les mois. Il en est de même avec les pensions accordées aux personnes de rang appelées communément *aghra* et qui ne sont astreintes à aucun service particulier. Il arrive quelquefois du retard dans le paiement des domestiques ; seulement, les femmes du palais ne sont jamais exposées à éprouver aucun retard dans le paiement, et ceci parce que les officiers *ne redoutent rien autant que le bruit de leurs tambours et de leurs crécelles (sic)*, car il faut savoir que, sous le règne de feu *Saadet-Ali-Khân*, ces femmes avaient pris l'habitude de monter sur les terrasses des maisons, d'y battre leurs tambours et de causer avec leurs crécelles et par leurs cris un tintamarre égal à celui de la décade du Moharram chaque fois qu'elles éprouvaient le moindre retard dans le paiement de leurs gages.

Depuis trois ans, on n'a rien vu de semblable, tandis qu'autrefois il ne se passait pas une année sans que ces scènes scandaleuses se renouvelassent. Quiconque, en outre, est exempt de partialité

reconnaitra que les émeutes de troupes que les Indiens appellent *danga*, si fréquentes autrefois dans ce royaume, n'ont pas eu lieu une seule fois durant ce même espace de temps. Quant aux retards qui peuvent avoir lieu dans le payement des officiers, ces retards sont attribuables à des causes parfaitement légitimes, et ceux qui adressent des reproches au gouvernement d'Aoudh ont sans doute entendu que, toutes les fois qu'un événement grave se produit dans les possessions anglaises, il en résulte souvent qu'à l'exception de la solde des troupes en campagne, tous les autres traitements subissent des retards de neuf ou dix mois, ou même d'une année entière.

Nous croyons avoir suffisamment démontré la vérité de nos assertions en ce qui touche au gouvernement d'Aoudh et à l'emploi des deniers publics. En tout cas, et pour terminer ces observations, nous ajouterons que, conformément à l'opinion de tous les sages des temps modernes, l'état de ce monde est *tel qu'il doit être*; autrement, le Créateur de toutes choses, puissant et sage par excellence, en aurait permis et décrété un autre.

Cette opinion sera peut-être traitée de chimérique par bien des gens; mais les hommes d'un entendement droit en reconnaitront la justesse, car il est prouvé que, depuis la création du premier homme, ce monde n'a jamais été exempt de désordres et de bouleversements, témoin le crime commis dès les premiers jours sur *Habil* (Abel) par le maudit *Kabil* (Caïn)! Il est sage d'en conclure que le désordre et les guerres même ont leur mission arrêtée dans les desseins de Dieu et contribuent inévitablement à la longue au maintien de l'harmonie et à l'organisation générale! En somme donc, quiconque voudrait que l'effusion de sang, le pillage et la rapine n'eussent jamais lieu, voudrait des choses au delà de ce que peut permettre la nature humaine et de ce que veut le plus sage des sages!

Pour revenir enfin au sujet spécial qui nous occupe, tous les hommes sensés sont d'accord que, parmi les princes qui ont régné sur l'Inde depuis trois ou quatre siècles, aucun ne s'est autant distingué par sa sagesse, par sa prudence, par son expérience et son habileté que le grand empereur Aurengzeh-Alāmgûir. On ne

pourrait en faire un meilleur éloge qu'en disant que, pendant seize années consécutives où ce monarque se trouvait dans le Dākhhān, les provinces les plus éloignées de son empire, telles que le *Bengale* et le *Kaboul*, ont été *constamment* préservées de tout désordre. Eh bien, malgré tout cela, les grandes capitales Dehli et Agra elles-mêmes ont été le théâtre de collisions continuelles avec les zémindars. Un fait important vient à l'appui de ce que nous disons. Abd-el-Gani-Khān, juge de Methara, qui jusqu'à nos jours est célébré dans les chansons du peuple de ce pays, personnage renommé par sa justice et connu par l'ascendant qu'il avait toujours exercé sur les *soubah-dars*, fut tué par des zémindars dans le voisinage même du camp impérial, dans la douzième année du règne d'Aurengzeb, par conséquent longtemps avant l'expédition du Dākhhān.

On peut vérifier le fait dans le livre intitulé *Meaciri Alāmgutri* (événements du règne d'Alāmguir) composé par le *savant du siècle*, Kadi-Mostajed-Khān, livre brillant par l'éloquence non moins par la vérité des faits qu'il rapporte, car le *savant du siècle* était au service particulier du monarque dont nous parlons et l'accompagnait partout. Les événements de cette nature étant bien plus fréquents encore dans les temps antérieurs au règne d'Aurengzeb, il est inutile d'en parler ici, et tous ceux qui ont quelque connaissance des annales de l'empire moghol le savent parfaitement.

Nous avons dit au commencement de cet exposé, dépouillé de toute partialité, que les possessions anglaises, vu l'organisation et l'ordre qui y règne, ne sont point sujettes à ces événements et scènes déplorables qui se voient ailleurs. La vérité et les renseignements que nous nous sommes procurés, nous autorisent à dire qu'autrefois les commissaires du gouvernement anglais faisaient tous les six mois des tournées dans les provinces à l'effet de se renseigner par eux-mêmes et de statuer sur les occurrences exceptionnelles qui avaient pu se produire dans l'administration intérieure. Quant aux cas d'effusion de sang, de vol et de pillage, il y a eu, il y a encore des *foudjdaries*, établies dans les zillahs. Et, cependant, il est à remarquer, si nous sommes bien informé, que la quantité de cas pareils est maintenant plus grande dans l'espace d'un mois qu'elle ne l'était autrefois dans l'espace de six; or, l'attention minutieuse que les

cours anglaises se sont efforcées de donner même aux cas peu importants, dans le but d'assurer partout l'ordre et la bonne organisation, n'a jamais atteint ce but désirable sans causer quelque mal. — Plaise à Dieu qu'en dernière analyse, le bien l'emporte sur le mal ! — Si l'on se récriait contre cette observation, nous serions obligé de la développer. — Les *bhoumi yan* (habitants indigènes) (1) de chaque pays et surtout ceux de l'Inde (dont la nature et les dispositions sont mieux connues à cause de l'identité de race) sont extrêmement attachés à leurs propriétés et au sol qu'ils cultivent ; ils sacrifient sans hésitation leur vie pour les conserver, et c'est uniquement par cet attachement à leur sol natal que les habitants embrassaient par milliers la religion musulmane. La translation arbitraire du droit de propriété d'un individu à un autre, se pratiquant plus fréquemment dans l'empire anglais que dans tout autre pays de l'Inde, les habitants préfèrent souvent les abus et les excès des gouvernements indigènes aux inconvénients que nous venons d'indiquer, et cela est si vrai, que les zémindars du royaume d'Aoudh, informés de ce qui se passe dans les possessions anglaises et de la manière dont les propriétaires y ont été dépossédés de leur héritage en vertu du *bii soultani* (achat royal), préfèrent leur position actuelle et déclarent souvent que, quoi qu'il arrive, ils resteront de préférence dans le pays où ils espèrent qu'on respectera leurs droits de propriétaires héréditaires. De leur côté, les zémindars des possessions anglaises ne souhaiteraient rien autant que d'appartenir au royaume d'Aoudh ! — Ce qui sert à réfuter les calomnieux du gouvernement d'Aoudh, c'est l'état même où se trouvent les zémindars. — Si l'oppression y avait réellement lieu, les familles des zémindars et des talloukdars auraient été anéanties il y a longtemps. Cependant, un grand nombre jouissent d'une grande aisance, ont des demeures commodes, des tentes, des chevaux, des éléphants, des canons et souvent, comme nous l'avons déjà dit, tout un attirail militaire. Nous citerons les noms de quelques-uns.

Bakht-Singh, zémindar de *Kisari*, de l'alaka *Sabdi*, est regardé comme possédant plusieurs laks de roupies, — Bohundal, tallouk-

(1) Pluriel de *bhoumia* ; de *bhoumi*, terre.

dar de *Banguer* dans l'alaka de *Khetrabad*, — Bakht-Singh, talloukdar de *Vil*, — Zeïn-Singh, talloukdar de *Kiser*, — Madhou-Singh, de Rampour-Perala, — Cemrad-Singh, — le radja *Keman-Singh*, talloukdar de *Belrampour*, — le talloukdar de *Boundi*, — tous possèdent des ressources considérables et ont à leur service plusieurs centaines d'hommes. Si l'on voulait nommer tous les grands zémindars, on pourrait sans peine composer un gros livre. Les talloukdars dans le zillah de *Bisvareh*, dans les tchaklas de *Soullanpour*, de *Pertabghedeh*, d'*Akberpour*, de *Betch-Hemratha*, de *Koudaouli* sont tous des gens riches et disposant de beaucoup de moyens. Ceux de *Deriâbâd* le sont également, surtout *Perthipet-Brahma-Valeh*, qui dépense un lak de roupies chaque année.

Si l'exposé que nous venons de tracer obtient l'approbation des gens sérieux, nous nous occuperons, avec l'aide de Dieu, à dresser une liste complète de tous les zémindars et talloukdars du royaume d'Aoudh, depuis cent ans. — Quant à ce qui concerne les cas d'effusion de sang, de vol et de pillage qui se commettent dans les possessions anglaises, les convenances ne nous permettent d'entrer dans aucun détail; nous dirons seulement que, si l'on voulait prendre en considération les faits rapportés par les journaux anglais et en comparer le nombre avec celui des événements pareils dans le royaume d'Aoudh, tout en tenant compte de l'étendue respective des territoires, la comparaison serait à notre avantage, quand même on ne voudrait pas relever l'existence de tant de moyens que le gouvernement anglais met en œuvre pour assurer la prévention des délits ou leur punition, et au nombre desquels il faut compter *la police*. Cette institution est sans doute établie pour le bien du peuple; mais combien de maux et de vexations n'en résulte-t-il pas pour les cultivateurs et les fermiers? Certes, si la suppression de la police, comme on en a déjà parlé, a lieu, et si les fonctions de la haute police sont confiées aux zémindars eux-mêmes, le repos et le bonheur des cultivateurs, et du peuple en général, n'en seront que mieux assurés. Si les possessions anglaises, avec cette administration régulière dont elles jouissent, ces moyens assurés de châtier les coupables et cette attention minutieuse apportée dans les affaires, ne sont pas exempts de nombreux désordres, l'introduction d'une

autorité semblable dans le royaume d'Aoudh ferait concevoir des craintes énormes pour le repos et la prospérité du peuple ! Il en est de même avec cette multiplicité de tribunaux institués évidemment pour le bien des individus qui, se trouvant lésés dans leurs droits par la sentence d'un juge, ont leur recours ouvert devant un autre tribunal. Ici comme dans beaucoup d'autres cas, le bien ne se fait jamais sans que le mal s'y glisse aussi. Un autre inconvénient que l'on voit dans les possessions anglaises et qui pèse lourdement sur les cultivateurs, c'est la commission de 50 ou au moins de 30 pour cent allouée aux *malgouxars* (1) dans les provinces récemment acquises ; ce qui ne se pratique dans aucun autre pays. Nous dirons, pour terminer cet exposé, que la police, dont les inconvénients se font encore plus sentir aux pauvres qu'aux riches, et le trop grand nombre des juridictions sont *deux grands maux* dont il faut chercher à se préserver ; autrement, les propriétés ne sauraient rester dans les mains de ceux qui les possèdent. Si l'on soutient toutefois que le gouvernement anglais arrive par ces moyens à rendre justice à tous ou à prévenir les délits, nous répondrons sans hésiter que les agents du gouvernement d'Aoudh se préoccupent avec empressement d'atteindre le même but et y réussissent au moins aussi facilement !

Je livre ce curieux document à mes lecteurs sans insister sur l'application toute spéciale qu'ils en peuvent faire aux discussions parlementaires de la première quinzaine de mai, en Angleterre (2). — Je

(1) Collecteurs.

(2) Dans cette question d'Aoudh, dans la question de la *confiscation projetée*, en particulier, lord Ellenborough a eu raison, mille fois raison comme homme, comme homme de cœur et d'expérience, comme ami sincère des Hindoustanis sans cesser d'être Anglais ; mais il a eu tort, comme homme d'État, dans les circonstances actuelles ; car, il a, selon moi, donné à la *question d'Aoudh* une importance *bien plus redoutable*, une portée politique bien plus grande que celles qu'elle avait atteintes par le passé. — L'Angleterre pourra-t-elle maintenant se tirer *seule* de cette affaire de l'Inde ? — Je commence à en douter ! — 18 mai.

crois cependant utile d'appeler particulièrement l'attention sur les conclusions de notre haut fonctionnaire. — Voyez comme, tout en affectant d'admirer le pouvoir suzerain de la Compagnie et de ménager sa susceptibilité, il cherche à faire ressortir l'incapacité gouvernementale des Anglais dans l'Inde, leur appréciation erronée du caractère indigène, etc. — Je ne crois pas néanmoins que le tableau qu'il trace lui-même de la situation du pays d'Aoudh et, subsidiairement, des *États natifs*, en général, sous l'administration indigène, soit de nature à encourager les espérances des partisans de l'indépendance *hindoustanie*. — Au moment où j'écris ces lignes, mes yeux tombent sur le passage suivant d'un *journal* de voyage que j'avais tenu (vers l'époque où l'administration dont faisait partie le signataire de ce mémoire était dans toute sa force) en descendant la rivière *Goumty*, de Lacknow à son embouchure dans le Gange, au mois de novembre 1833.

« 16 novembre. — En vue d'*Isaouly*, à 5 heures du soir. — *Isaouly* est une ville (avec un petit fort) située sur des hauteurs dans le centre d'une presqu'île dont nos bateaux ont fait le tour et ils ont été amarrés sous le fort à six heures et demie du soir. — Radja-Därsun-Singh avait envoyé quelques cypahis à ma rencontre pour nous servir d'escorte. — Ces gens nous ont quittés avant la nuit..... Leur départ nous a été, de fait, plus utile que leur arrivée, nos bateaux étant déjà encombrés de monde. — Goumân-Singh, beau-frère de Bakhtawar-Singh et l'un des *amils* (percepteurs) de cette province, se trouvait campé dans ses tentes, à peu de distance d'*Isaouly* et, n'ayant pu me voir à deux heures de l'après-midi, heure de notre repas, avait promis de venir me trouver à *Isaouly* dans la soirée; mais je n'ai plus entendu parler de lui. — Les districts de *Soultan-pour*, *Isaouly*, etc. (voir plus haut, p. 247) sont sous l'administration du radja Därsun-Singh, frère du radja Bakhtavar-Singh. Son nom est la terreur de tous ces districts. — Il y a eu tout dernièrement des troubles dans son gouvernement et beaucoup de sang versé et de villages brûlés tant par les troupes du roi que par les zéminars réfractaires, etc. »

Ce n'est pas la seule indication que pourrait fournir mon *journal* (de 1833) de ces désordres déplorables, et, dans la journée même

du 16 novembre qui avait donné lieu aux observations qu'on vient de lire, un pauvre zémindar du village de *Pitchoty* était venu me trouver à bord de mon *badjerow* (bateau de voyage) pour se plaindre des exactions dont il était victime (de la part du radja Därsun-Singh) et me supplier d'intercéder en sa faveur. — *Ab uno disce omnes!*

SECTION II.

COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES.

CONSTITUTION DE LA COMPAGNIE EN 1835. — HISTOIRE ET EXAMEN DE LA DERNIÈRE CHARTE (1855), ETC.

L'origine première du gouvernement de la Compagnie est remarquable par le règne auquel elle se rattache, celui d'Élisabeth; par la date de la charte d'incorporation de la première *Compagnie des Indes*, le 31 décembre 1600, et surtout par le contraste entre le point de départ, le commerce, et le point d'arrivée, l'empire!

Ce n'est pas ici le lieu de suivre dans toutes ses phases le développement de ce pouvoir colossal; cependant, il importe de bien constater un fait important que je viens d'indiquer, fait déguisé, il est vrai, sous l'appareil des formes commerciales, mais qui perce au travers des chiffres et se révèle par les hésitations et les précautions affectées d'une ambition que les honneurs vulgaires et les profits du négoce ne pouvaient satisfaire. — Depuis un siècle et demi, le commerce a cessé d'être le but exclusif ou même le but principal de la Compagnie. — Le pouvoir, les possessions territoriales, l'empire, voilà ce qu'elle a convoité sans presque oser le vouloir, voilà le résultat vers lequel elle a été fatalement entraînée et qu'elle n'a complètement atteint que depuis quelques années.

J'envisage ici la question sous le point de vue le plus général; j'admets que, dans l'origine, les diverses associations qui se sont formées en Angleterre pour envoyer des flottes marchandes aux Indes orientales, ne songeaient qu'aux profits que pourraient réaliser les cargaisons de retour; mais, à dater de 1689, et surtout depuis la fusion

des deux grandes compagnies rivales en une seule et la constitution définitive de la Compagnie actuelle en 1702-1708, la tendance à l'agrandissement, l'esprit de conquête, la volonté de devenir puissante dans l'Inde, se sont montrés en toute occasion et ont dominé toute question commerciale. — Les archives de la Compagnie fournissent, à cet égard, un document d'autant plus curieux qu'il révèle, à une époque si reculée, la pensée tout entière de ce gouvernement, pensée ambitieuse et cupide à la fois. Les directeurs, dans les instructions envoyées à leurs principaux agents dans l'Inde, en 1689, s'exprimaient ainsi :

« L'augmentation de nos revenus est un sujet qui nous intéresse autant que la prospérité de notre commerce ; c'est cela qui nous rendra forts, tandis que vingt accidents peuvent interrompre notre commerce ; c'est avec cela que *nous deviendrons une nation dans l'Inde* ; sans cela, nous ne sommes qu'une réunion d'aventuriers sous la protection d'une charte royale, faisant le commerce là seulement où il n'est pas de l'intérêt de quelqu'un de puissant de s'y opposer, et c'est pour cela que les sages Hollandais, dans toutes leurs instructions générales, instructions que nous avons lues, écrivent dix paragraphes concernant leur gouvernement, l'administration civile et militaire, la guerre et l'augmentation de leurs revenus, pour un paragraphe concernant leur commerce. »

L'historien des Indes anglaises, l'illustre Mill, avait signalé cette tendance précoce à la souveraineté ; toutefois, il s'était borné à en conclure qu'un commerce dédaigné est un commerce négligé et, conséquemment, un commerce sans profit ; vérité que la discussion publique des ressources et de la situation financière de la Compagnie dans ces derniers temps, a pleinement établie, comme résultat de sa longue existence commerciale. — Ce n'était pas là toute la vérité, ce n'était pas là le résultat le plus important d'un siècle de combats, de monopole et d'intrigues.

Un acte du parlement formulait, d'une manière officielle, en 1833, ce résultat définitif, résultat politique et non commercial, conséquence forcée d'un développement monstrueux et d'une complication d'intérêts dont le ministère anglais n'avait ni la volonté ni le loisir d'accepter la responsabilité. — Par cet acte, qui reçut l'assentiment

du roi Guillaume IV, le 28 août 1833, la Compagnie renonçait au monopole de Chine, suspendait indéfiniment tout négoce et était, à ces conditions, investie du gouvernement immédiat de l'empire indo-britannique jusqu'au 30 avril 1854. — La couronne ne déléguait, toutefois, ses pouvoirs à la Compagnie que sous la clause expresse, acceptée par elle, de soumettre ses actes au contrôle d'un conseil spécial. — La désignation ordinaire de ce conseil était alors celle de *bureau de contrôle* (*Board of Control*) et ses membres avaient et ont encore le titre de « commissaires de Sa Majesté pour les affaires de l'Inde. »

Leur président siégeait, dès lors, parmi les ministres. — La première formation du bureau de contrôle remonte à l'année 1784. — Je rendrai compte bientôt de ses attributions; mais il convient, avant tout, de constater quelles étaient l'organisation de la Compagnie des Indes orientales et les fonctions de la *cour des directeurs* lors de la promulgation de l'avant-dernière charte (en 1834).

Le capital de la Compagnie est de six millions sterling ou environ 150 millions de francs (1). L'intérêt de ces six millions sterling, au taux de 10 1/2 p. c., aurait été réparti, d'après les renseignements les plus exacts recueillis en 1840, entre 3,579 propriétaires; mais je crois ce chiffre (emprunté à Montgomery Martin) inexact. — Quoi qu'il en soit, les affaires générales de la Compagnie étaient réglées par la *cour des propriétaires*. — Ceux des propriétaires qui possédaient pour 500 £ d'actions de la Compagnie, depuis au moins un an, avaient droit de siéger et de prendre part aux débats, mais ils ne pouvaient pas voter; 1,000 £, donnaient droit à un vote, 3,000 £ à deux votes, 6,000 £ à trois votes, et enfin 10,000 £ et au-dessus à quatre votes, nombre le plus élevé auquel un seul propriétaire pût prétendre. — Il en est encore ainsi. Les femmes peuvent posséder des actions de la Compagnie; les étrangers, à quelque nation, à quelque religion qu'ils appartiennent, peuvent également devenir propriétaires.

Les uns et les autres ont droit de prendre part aux débats et de

(1) La Compagnie avait été autorisée, en 1797, à porter son capital à 8 millions; mais elle n'a pas eu recours à cette mesure.

voter aux conditions que je viens de mentionner. Le nombre total des votants était estimé à deux mille en 1832 ; 2,211 votes appartenaient à des hommes, 372 à des femmes. — En tout, 2,583 votes.

Aujourd'hui, d'après la liste des *propriétaires ayant droit de voter*, donnée par l'*East-India register* (au 14 avril 1838), 2,125 votes se répartissent entre 1,244 hommes et 388 femmes.

La cour des propriétaires s'assemble régulièrement tous les trois mois. Elle nomme des *directeurs* tirés de son sein pour administrer les affaires politiques, financières, etc., de la Compagnie. La cour des directeurs, émanée de la cour des propriétaires, se composait de trente membres qui devaient satisfaire aux conditions suivantes : être né sujet anglais ou avoir été naturalisé, posséder des actions de la Compagnie pour au moins 2,000 £, n'être ni directeur de la banque d'Angleterre, ni directeur de la Compagnie de la mer du Sud. — De ces trente membres, vingt-quatre seulement étaient en activité, six sortant à tour de rôle, tous les ans, de la direction active et n'étant rééligibles qu'à l'expiration de l'année. La cour des directeurs se choisissait chaque année un président et un vice-président. — Cette cour s'assemblait une fois par semaine. — Il fallait que treize membres fussent présents pour constituer la cour. — Toutes les questions étaient décidées au scrutin secret. — La cour des directeurs se partageait, pour l'expédition des affaires ordinaires, en trois comités : 1^o de l'intérieur et de la comptabilité, composé de huit directeurs ; 2^o des affaires politiques et militaires, composé de sept directeurs ; 3^o comité législatif, des revenus et de la justice, sept directeurs. — Les affaires secrètes étaient confiées exclusivement à un comité qui se composait du président, du vice-président et du plus ancien directeur. Les membres de ce *conseil des trois* prêtaient entre les mains l'un de l'autre, avant d'entrer en fonctions, le serment dont voici la teneur :

« Je jure d'exécuter fidèlement le mandat qui m'est confié comme membre du comité secret nommé par la cour des directeurs de la Compagnie des Indes et de me servir des pouvoirs qui me sont attribués en cette qualité avec toute l'habileté et tout le jugement dont je suis capable. — Je ne confierai ou ne ferai connaître à qui que ce soit les ordres secrets, instructions, dépêches, lettres offi-

cielles ou communications qui pourront m'être donnés ou envoyés par les commissaires pour les affaires de l'Inde, si ce n'est aux autres membres dudit comité secret, ou à la personne ou aux personnes dûment nommées et désignées pour transcrire ou préparer ces documents, à moins que je n'y sois autorisé par lesdits commissaires. Qu'ainsi Dieu me soit en aide ! »

Le gouvernement suprême des Indes recevait directement ses instructions de la cour des directeurs. Une importante prérogative de ce corps était la nomination à peu près exclusive aux grades ou emplois par lesquels se recrutent les différentes branches du service dans l'Inde ; patronage immense et qui suffisait pour donner une influence considérable à la cour des directeurs, en Angleterre même, où les plus grandes familles sont souvent désireuses de voir leurs plus jeunes membres entrer dans la carrière à la fois honorable et lucrative que peut leur ouvrir la protection d'un directeur. Ce patronage était réglé sur les bases suivantes : Le nombre des commis (1), cadets et chirurgiens aides-major à nommer dans le cours de l'année étant connu, ce nombre était divisé en trente parts. Le président de la cour des directeurs avait deux nominations, le vice-président

(1) Les jeunes gens admis à concourir pour les emplois civils (le service civil, aux Indes anglaises, embrasse l'administration, la justice et les finances) portaient le titre de *writers*, écrivains. Cette dénomination fait partie de l'ancienne classification des employés civils de la Compagnie en *writers*, écrivains ; *factors*, facteurs, après cinq ans de grade d'écrivain ; *junior merchants*, après trois ans d'emploi comme facteurs ; *senior merchants*, enfin, après trois ans d'emploi comme *junior*, c'est-à-dire après onze ans de service.

Cette singulière classification n'était plus en rapport, dès 1840, avec les formes et le but de l'administration. — Depuis ce temps, les employés du service civil régulier (*covenanted civil servants*) sont divisés en six classes d'après la date de leurs commissions. — Il y a, en outre, un certain nombre d'employés civils (*uncovenanted*) qui n'appartiennent pas au service régulier et qui ne peuvent prétendre qu'à des emplois d'un certain ordre ; mais, parmi les employés européens de cette classe supplémentaire, on compte des hommes d'un mérite incontesté et dont plusieurs ont rendu de grands services dans la crise actuelle.

deux, le président du conseil de l'Inde *deux* également, et chacun des directeurs *une*. Une partie du patronage était entre les mains des ministres par l'intermédiaire du conseil de l'Inde, la nomination des juges, des évêques et des officiers de l'armée de la reine qui étaient appelés à servir dans l'Inde leur étant dévolue. — La couronne s'était aussi réservé le droit d'accorder ou de refuser sa sanction à la nomination du gouverneur général, des gouverneurs et des généraux commandant en chef les armées de l'Inde (1).

Dans les relations que la charte de 1833 avait établies entre le conseil de l'Inde (*Board of Control*) et la cour des directeurs, les grandes mesures administratives et surtout politiques émanaient du bureau, qui, en outre, exerçait un droit de contrôle absolu sur toute la correspondance de la cour des directeurs. Quant à la correspondance générale, ce droit était mitigé par le droit de remontrance que la charte reconnaissait à la cour des directeurs, et, en ce qui concernait la correspondance secrète, les ordres du bureau, étant alors sans appel, devaient être transmis par l'intermédiaire du comité secret et revêtus des signatures des membres de ce comité, en sorte que les agents de la Compagnie au dehors ne reconnaissent que l'autorité de la cour des directeurs et ne correspondaient qu'avec elle, quoique l'autorité suprême et l'initiative des grandes mesures appartenissent, comme je l'ai déjà dit, au conseil suprême des affaires de l'Inde ou bureau de contrôle. Cette organisation manquait, jusqu'à un certain point, d'unité et, conséquemment, de force; mais elle était peut-être la seule possible au milieu des circonstances tout à fait anormales où se trouvaient, en 1833, d'un côté la Compagnie, de l'autre le gouvernement royal. C'était une forme de transition par laquelle il était sage de passer et qui ne semblait

(1) Le *patronage* qui s'attachait au titre de directeur de la Compagnie était le plus important avantage de cette position. Le traitement d'un directeur n'était que de 300 £ (environ 7,500 fr.). Le président du bureau de contrôle recevait 3,500 £ par an (à peu près 90,000 francs). Le département des affaires de l'Inde coûtait à l'État environ 800,000 fr. par an. L'ensemble des traitements payés à l'hôtel de la Compagnie des Indes s'élevait, d'après mes calculs, à près de 3 millions de francs par an, à l'époque à laquelle se rapportent les détails qui précèdent.

pas devoir compromettre l'avenir de la domination anglaise dans l'Hindoustan. Sur quelques points de détail seulement, il y avait désaccord inévitable entre ces deux pouvoirs ; mais les bases de la transaction étaient larges, rationnelles, simples, et ont suffi à maintenir ce système de gouvernement jusqu'au 30 avril 1854. La Compagnie avait fait, au total, une belle affaire en acceptant les conditions que le gouvernement lui avait offertes ; elle avait abandonné, il est vrai, ses privilèges commerciaux, mais son commerce l'avait appauvrie, loin de l'enrichir. Toutes les propriétés mobilières et immobilières qui lui appartenaient au 22 avril 1834, avaient été transférées à la couronne, mais elle en conservait l'administration. L'exploitation des immenses ressources de l'Hindoustan lui était concédée pour vingt ans au moins ; le dividende de ses actionnaires était payé sur le revenu de l'Inde, et garanti, en outre, sur un fonds de 2 millions sterl. mis à part sur le montant de la réalisation de ses valeurs commerciales (estimées à 21 millions sterl.). — Enfin, si le gouvernement jugeait à propos d'user de la faculté qu'il s'était réservée de racheter les actions qui donnaient droit à ce dividende, ce remboursement ne pourrait se faire que dans quarante ans (c'est-à-dire au plus tôt en 1874), au taux de 200 pour 100, à moins que la Compagnie ne cessât en 1854 d'être chargée du gouvernement immédiat de l'Inde, auquel cas elle pourrait exiger le remboursement, dans trois ans, à ce même taux de 200 pour 100.

Ces détails, quoique très-succincts, suffisent, je pense, pour donner une idée exacte des formes et de l'action du gouvernement suprême des affaires de l'Inde, en Angleterre, sous l'empire de la charte promulguée en 1833.

Avant d'examiner sommairement quelles modifications ont été apportées à ce système par la charte de 1854, constatons quelle était l'importance de l'empire indien au commencement de la dernière phase administrative que je viens d'analyser.

En 1831, d'après les documents officiels imprimés par ordre du parlement, les territoires anglais dans l'Inde occupaient une superficie de 514,190 milles carrés (1), peuplée d'environ 100 millions

(1) C'est-à-dire dix fois la superficie de l'Angleterre.

d'âmes. La totalité des territoires possédés directement par l'Angleterre, ou protégés par elle, était évaluée à 1,128,800 milles carrés, habités par environ 160 millions d'âmes. C'était à cette multitude, déjà prodigieuse, répandue sur un espace immense, que l'Angleterre envoyait tous les cinq à six ans, par l'intermédiaire d'une compagnie de *négociants retirés du commerce*, un roi sous le titre de gouverneur général.

La cour des directeurs de la Compagnie, émanée de la cour des propriétaires, se composait, nous venons de le voir, sous l'avant-dernière charte, de trente membres, dont vingt-quatre seulement étaient en activité, six sortant, à tour de rôle, tous les ans de la direction, et n'étant rééligibles qu'à l'expiration de l'année. La cour s'assemblait une fois par semaine. Il fallait que treize membres au moins fussent présents pour constituer la cour; la prérogative la plus importante de ce corps était la nomination à peu près exclusive aux grades ou emplois par lesquels se recrutent les différentes branches du service dans l'Inde. Enfin, depuis 1784, l'Inde était de fait gouvernée par le bureau de contrôle et immédiatement par la Compagnie, forme de double gouvernement qui avait donné lieu à des tiraillements fâcheux et à d'amères critiques de la part d'hommes considérables de tous les partis.

Le dernier bill de l'Inde est intitulé : *Acte pour pourvoir au gouvernement de l'Inde* (20 août 1853). — Un préambule rappelle l'acte passé dans la session du parlement tenue dans les années 3 et 4 du roi Guillaume IV (chap. 85), *pour le meilleur gouvernement des territoires de Sa Majesté dans l'Inde, jusqu'au trentième jour d'avril 1854*, etc. Il déclare que la reine, avec l'avis et du consentement des lords et communes assemblés en parlement, et par l'autorité dudit parlement, a arrêté les dispositions qui suivent. Voici maintenant le résumé du bill, dont je cite à peu près textuellement l'article premier :

« Jusqu'à ce que le parlement en ait autrement décidé, tous les territoires en la possession et sous le gouvernement de la Com-

pagnie des Indes orientales continueront à être soumis audit gouvernement aux mêmes conditions que par le passé, c'est-à-dire que toutes les dispositions en vigueur à l'égard de ladite Compagnie et desdits gouvernements et territoires respectivement continueront (*en tant qu'elles ne sont pas modifiées par le présent acte ou ne sont pas en contradiction avec la teneur dudit acte*) à avoir leur plein et entier effet après le trentième jour d'avril 1854, comme si ledit terme ne fût pas expiré (1). »

L'art. 2 introduisait immédiatement une modification des plus importantes, en déclarant qu'à dater du second mercredi du mois d'avril 1854, et après ce même jour, il y aurait dix-huit directeurs de la Compagnie, *et non plus* (2), etc.

La reine était autorisée par l'art. 3 à nommer, avant le deuxième mercredi d'avril 1854, trois directeurs, l'un pour deux ans, un autre pour quatre ans, et un troisième pour six ans. Chaque directeur ainsi nommé, et tout autre directeur qui pourrait être nommé par Sa Majesté, en vertu des dispositions du nouvel acte, devait avoir été employé *dix ans au moins dans l'Inde* au service de la couronne et au service de la Compagnie. — Les directeurs en exercice le deuxième mercredi d'avril 1854 et les personnes ou survivants des personnes qui, ayant été directeurs de la Compagnie, auraient cessé de l'être par l'expiration du terme pour lequel ils étaient élus, étaient autorisés, par l'art. 4, à choisir parmi eux quinze noms qui désigneraient — avec les trois noms choisis par Sa Majesté — les *premiers directeurs de ladite Compagnie sous le présent acte* (3)

(1) Le nouvel acte constitutionnel été inauguré à Calcutta, le 4 mai 1854.

(2) Pour toutes les dépêches et documents émanant de la cour des directeurs, les signatures du président et du vice-président, et du plus ancien membre de la cour, *ou de deux quelconques d'entre eux*, avec le contre-seing du secrétaire de la Compagnie devaient suffire à l'avenir au lieu des signatures de la *majorité* des directeurs. Dix directeurs suffisaient dans l'état actuel des choses pour constituer *une cour*.

(3) Cette élection des quinze nouveaux membres de la cour des directeurs par les trente anciens, avait été vivement critiquée et particulièrement par lord Ellenborough (séance de la chambre des lords, du 5 août 1853).

et, de ces quinze personnes, cinq étaient nommées pour deux ans, cinq pour quatre ans, cinq pour six ans, etc.

Enfin, dans la pensée de porter à *six* le nombre des directeurs, nommés par la reine et de réduire à *douze* celui des autres directeurs, la reine, en vertu de l'art. 5, nommait aux *trois* premiers emplois de directeurs vacants pour toute autre cause que l'expiration du temps pour lequel un directeur est nommé ou élu. Il était, d'ailleurs, pourvu à toute vacance qui surviendrait à l'avenir parmi les directeurs nommés par la couronne, une fois le nombre de six atteint, par ordonnance de Sa Majesté (art. 6), et les emplois vacants parmi les autres directeurs seraient remplis par voie d'élection comme par le passé. Il faut remarquer ici que, des douze emplois de directeur qui restaient, d'après le nouveau bill, soumis au régime de l'élection, *six* ne pouvaient être accordés qu'à des personnes *ayant résidé au moins dix ans dans l'Inde*, et ce nombre de *six* devait être soigneusement maintenu, en sorte que, sur une cour des directeurs composée de dix-huit membres, *douze* auraient résidé dix ans au moins dans l'Inde et six de ces douze y auraient exercé des fonctions publiques.

La durée ordinaire des fonctions d'un directeur, nommé soit par la couronne, soit par la cour générale, est de six années (art. 7). Les directeurs sont rééligibles. Il suffit, pour être apte à occuper le poste de directeur, indépendamment des autres conditions mentionnés, de posséder au moins 1,000 £ (25,000 francs) dans les fonds de la Compagnie (*stock*), au lieu de 2,000 £ exigées autrefois. Le directeur élu devait, avant d'entrer en fonctions, faire une déclaration solennelle à cet effet.

L'article 13 dispose que *toute personne qui sera à l'avenir, nommée directeur de la Compagnie* devra, avant d'entrer en fonctions, prêter le serment dont suit la formule, et dont la rédaction (bien que le sens ne puisse en être douteux) m'avait paru manquer à la fois de précision et de dignité. Voici la reproduction littérale de cette formule de serment :

« Je jure que je serai fidèle à *Sa Majesté la reine Victoria*, et que je remplirai *de mon mieux* le service qui m'est assigné, comme l'un des directeurs de la Compagnie des Indes orientales, dans l'ad-

ministration du gouvernement de l'Inde, *en dépôt pour la couronne*. Ainsi Dieu me soit en aide (1) ! »

Quelle que fût, au reste, la valeur logique et grammaticale de la rédaction, il n'en est pas moins évident qu'à dater de l'emploi de cette formule, les relations de la Compagnie des Indes avec le souverain de la Grande-Bretagne et son gouvernement entraînent dans une phase nouvelle, et que *la Compagnie avait perdu du terrain, comme pouvoir politique, en Angleterre et même dans l'Inde*.

La rédaction de la charte de 1833-1854 avait, du reste, dans son ensemble, une tendance marquée à placer les directeurs de la Compagnie dans une dépendance de plus en plus étroite du *bureau des commissaires pour les affaires de l'Inde*, ou, pour parler plus exactement, dans la dépendance absolue du ministère, attendu que le bureau des commissaires ne s'assemble jamais, n'existe que de nom (2) et ne se compose, pratiquement parlant, que du président (ministre de la couronne) et de ses secrétaires. — C'était, à vrai dire, comme une préface à la destitution officielle, dès lors projetée, de la Compagnie.

Les dispositions les plus saillantes, après celles qui établissent la nouvelle constitution de la cour des directeurs, sont celles qui ont trait au gouvernement immédiat de l'Inde, à l'administration de la justice dans ce vaste empire, et aux moyens de *recruter* d'une manière plus efficace et plus satisfaisante que par le passé le personnel des différentes branches du service. Ces dispositions indiquent l'intention du gouvernement d'établir, *au moins*, une nouvelle cour de justice dont le siège et les attributions avaient été l'objet de diverses allusions dans la discussion du bill de l'Inde. Comme résultat lié à

(1) L'article 11 autorise ceux des directeurs qui sont nommés par la reine, et qui pourraient être élus membres de la chambre des communes, à siéger et voter comme tels dans le parlement. Il stipule, en outre, que ces directeurs membres de la chambre des communes ne pourront être révoqués par la cour générale de la Compagnie, et que la reine se réserve de remplacer celui ou ceux d'entre eux dont l'incapacité ou l'inconduite pourraient donner lieu à l'adoption de cette mesure.

(2) Voyez : A. Mills : *Indiana in 1838*, chap. II. *Existing government of British India*, p. 36.

l'exercice des pouvoirs judiciaires dans l'Inde, il convient de faire observer que, par l'art. 27, « les amendes et confiscations de toute espèce appartiennent à la Compagnie, pour le produit en être appliqué aux dépenses de l'Inde. »

Après avoir rappelé qu'à diverses époques il a été établi dans l'Inde des commissaires pour l'examen des lois anciennes et la rédaction de lois nouvelles (*Indian law-commissioners*), le bill consacre encore la disposition suivante :

« Art. 28. — La reine pourra nommer des commissaires, en Angleterre, pour examiner les propositions faites par lesdits *law-commissioners*, et faire leur rapport sur les travaux desdits commissaires employés dans l'Inde à diverses époques à cet effet, et les commissaires de la reine pourront être autorisés à appeler en Angleterre tels témoins qu'ils jugeraient convenable d'examiner, ou se faire présenter tels documents des archives du bureau de contrôle ou de la Compagnie qu'ils croiront utile de consulter. »

Le gouvernement se montrait déterminé, d'ailleurs, à augmenter les ressources militaires de la Compagnie d'une manière durable. Le bureau des commissaires pour les affaires de l'Inde était autorisé à donner ou approuver les ordres nécessaires pour la levée et l'entretien de 20,000 hommes de troupes européennes (officiers, sous-officiers et soldats compris) qui seraient employées par la Compagnie et payées sur les revenus de l'Inde, au lieu de 12,200. Le dépôt, en Europe, comprend aujourd'hui 4,000 hommes (officiers, sous-officiers et soldats), au lieu de 2,000 que la Compagnie avait été autorisée à lever et entretenir par les actes de George III, etc.

Des articles relatifs à l'importance politique du bureau de l'Inde, aux traitements du président et du vice-président de la cour des directeurs, à celui du général en chef des forces employées dans l'Inde, à la nomination des aspirants au service civil, etc., complétaient l'ensemble des grandes dispositions arrêtées par cet acte et qui paraissaient destinées à avoir une influence considérable sur l'avenir des Indes anglaises.

J'étais, il y a quatre ans, tenté de dire avec lord Ellenborough (séance de la chambre des lords du 5 avril 1853) : « Ce que ce bill a de mauvais n'est pas nouveau, et ce qu'il a de nouveau

n'est pas mauvais ! » Il donnait prise dans son ensemble aux reproches suivants. Il ne contient pas de déclarations précises sur la ferme volonté du parlement anglais de veiller à ce que l'Inde soit *sagement, justement et paternellement gouvernée* à l'avenir. Il laisse encore en suspens plusieurs questions d'une extrême importance, telles que celles de la création d'une nouvelle présidence, de l'établissement définitif de la présidence d'Agra, etc. Il montre à la fois (et ce n'est pas son moindre défaut) *le désir et l'intention de se passer de la Compagnie* et la nécessité où se trouvait le gouvernement de la reine d'avoir indéfiniment recours au gouvernement, par procuration, de cette même Compagnie. — Il faut cependant reconnaître que le bill, envisagé à son véritable point de vue, c'est-à-dire comme mesure de transition, pourvoyait, autant que possible, à certaines exigences de la situation, et donnait satisfaction dès lors à des intérêts depuis longtemps en souffrance. Les difficultés prévues et à prévoir étaient d'un ordre si élevé, que l'on comprend l'hésitation, au moins dans de certaines limites, avec laquelle on les avait abordées.

Cela me rappelle qu'en 1833, lors de la discussion du fameux *Paper of Hints*, suggestions ou insinuations relatives à la charte de la Compagnie (1), envoyé à la cour des directeurs le 17 décembre 1832 par le président du bureau de contrôle (Charles Grant, depuis lord Glenelg), Saint-George Tucker, l'un des membres les plus distingués de la cour des directeurs (2), s'était exprimé sur les difficultés de toute nature que présente l'administration de l'empire indo-britannique dans les termes suivants : « Notre territoire est déjà beaucoup plus étendu qu'il ne devrait l'être pour nous permettre de le gouverner convenablement. Nous avons plus de sujets que nous n'en pouvons pro-

(1) Singulier titre pour une communication de cette importance ! Le *Paper of Hints*, avait été lu le 10 décembre aux président et vice-président de la cour des directeurs, en présence de lord Grey (alors ministre), et envoyé une première fois sous enveloppe, mais sans lettre d'envoi, le 11 décembre. Ce même document fut transmis en duplicata, le 17, avec une lettre de M. Grant.

(2) Preliminary Papers respecting, the E. J. company's charter (1835, in-4°, p. 141),

téger de manière à assurer leur bien-être et à améliorer leur condition sociale. Enfin, les devoirs que nous avons à remplir, les intérêts divers que nous avons à concilier sont tellement compliqués, qu'ils dépassent de beaucoup la portée ordinaire de l'intelligence humaine. »

Ce qui était vrai alors l'est encore aujourd'hui, le deviendra chaque jour davantage. De là résulte la nécessité absolue de n'appeler à prendre une part importante au gouvernement de l'Inde que des intelligences d'élite. Il est devenu non moins indispensable de n'admettre aux emplois civils et militaires que des jeunes gens soumis, dans un libre concours, à des examens préalables, et dont l'éducation solide et spéciale aura été démontrée par ces examens.

Le nouveau bill satisfaisait dans une certaine mesure à ces importantes conditions, et, de l'application intelligente des nouveaux principes adoptés à cet égard, on pouvait encore espérer des résultats heureux pour le gouvernement de l'Inde. Cet espoir a été déçu, et je vois, pour ma part, dans la quasi-révolution de 1857-1858 et dans la situation politique de l'Angleterre elle-même (au moment où j'écris) la preuve que le temps est venu, dans l'intérêt des Hindoustanis, comme dans celui de la Grande-Bretagne et de l'Europe, de transférer l'administration directe de l'Inde, de la Compagnie au gouvernement de la reine.

Mais, pour que ce grand changement puisse profiter, en réalité, aux parties intéressées, il faut, avant tout, que l'Hindoustan soit mieux connu *des Anglais* eux-mêmes; il faut que la valeur relative de ses diverses populations, de la population hindoue en particulier, soit plus loyalement, plus sagement, plus rationnellement appréciée. Plusieurs publicistes anglais, hommes éminents par l'intelligence ou d'une compétence incontestable par l'expérience qu'ils ont acquise au service du gouvernement de l'Inde, partagent mes convictions à ce sujet. Je ne crois pas cependant qu'aucun d'eux ait, dans ces derniers temps, étudié spécialement le rôle *que la société hindoue avait été appelée à remplir dans le monde oriental* et l'influence qu'elle y exerce encore aujourd'hui.

J'ai passé bon nombre d'années au milieu de cette population mélangée et cependant homogène à beaucoup d'égards, de cette société

hindoustanie, qui porte sur son front le double sceau du brahmanisme et de l'islamisme; j'ai même été adopté par elle, pour ainsi dire, pendant une portion notable de ma vie, et j'ai eu de fréquentes occasions d'étudier de près les mœurs du pays. Eh bien, j'ai pu constater que l'influence des institutions et des usages hindous était dominante parmi toutes les populations d'origine étrangère. Ce n'est pas sans quelque surprise et sans une vive satisfaction que j'ai trouvé dans un ouvrage publié par un éminent magistrat anglais, ancien président de la cour suprême de Bombay, sir Erskine Perry (aujourd'hui membre du parlement), le passage suivant, qui confirme d'une manière frappante la justesse de cette remarque (1) :

« Telle est l'influence des usages et des opinions des Hindous sur les hommes de toutes castes ou couleurs qui sont en relations habituelles avec eux, que graduellement tous prennent une *teinte hindoue* (si l'on peut s'exprimer ainsi) qu'il est impossible de méconnaître. Parsis, Moghols, Afghans, Israélites et chrétiens qui sont établis depuis longtemps dans l'Inde ont subi cette influence et échangé une bonne partie de leur patrimoine d'idées contre les notions, la manière de voir, le ton habituel de la société hindoue. En observant ce phénomène, j'ai souvent été conduit à le comparer au phénomène géologique que présente, selon les savants, le sol noir du Dākkhān, qui a la propriété de s'assimiler toute substance étrangère introduite dans son sein. »

Un fait social d'une aussi grande portée attirait invinciblement mes réflexions et mes études; j'ai donc voulu remonter à la source de l'influence exercée par les Hindous sur les immigrants qui se sont établis au milieu d'eux, de gré ou de force, sans se mêler à leur antique race. Or, chez un peuple où la vie extérieure et la vie intérieure sont depuis un temps immémorial dans la dépendance obligatoire, permanente, intime, d'une seule et même formule réglementaire, l'observance de la loi divine, — les mœurs sont avant tout le résultat des institutions. Il fallait donc chercher à apprécier le véritable caractère de ces institutions émanées de Dieu même, selon

(1) *Cases illustrative of oriental life, etc.*, 1 vol. in-8°. Londres, 1853, (p. 112).

les Hindous, et révélées par les *védas* à l'origine des siècles. Ce qu'il y a de grandeur et de force dans ces institutions primordiales m'a profondément impressionné dès le début de mes recherches : le temps n'a fait qu'accroître cette impression. — La rigoureuse observance des lois de Manou, à aucune époque, a-t-elle jamais été constatée? A-t-elle pu même être inférée des témoignages ou conclue des traditions les plus respectables? Un vaste empire s'est-il formé et s'est-il maintenu pendant des siècles sous l'influence exclusive de ces lois? Il est permis d'en douter; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que des millions d'hommes ont foi dans cette législation; c'est que, dans leur ensemble et comme système social complet, les lois de Manou n'ont pas cessé, depuis des milliers d'années, de gouverner la société hindoue et d'exercer une influence marquée sur les races que les décrets de la Providence ont introduites comme éléments nouveaux dans la grande famille hindoustanie. Ainsi le rôle assigné à ce vaste système social a occupé et occupe encore une place des plus importantes dans l'histoire de l'humanité. Là où se trouvaient, dans une certaine mesure au moins, la grandeur et la force, devait se trouver la durée, et l'histoire des trois derniers siècles prouve qu'aujourd'hui encore l'antique organisation sociale dont nous admirons les proportions gigantesques doit être respectée, et que sur cette base la domination européenne doit faire reposer provisoirement l'avenir de l'Hindoustan.

Où ont abouti les autres civilisations antiques? La Babylonie, l'Assyrie, l'Égypte, ne vivent plus que par leurs monuments en ruines et leurs inscriptions mutilées : leurs peuples ont disparu. Le peuple juif a cessé d'exister comme corps de nation; il est réduit, par une dispersion fatale, à ne plus peser dans la balance du monde. Les civilisations grecque et romaine ont laissé sur le globe leurs traces lumineuses; mais il n'y a plus de Grecs ni Romains. L'empire chinois enfin, le plus vaste et le plus peuplé qui se soit formé parmi les hommes, a pu se maintenir pendant des milliers d'années, il est vrai, avec ses rites et ses pratiques superstitieuses, grâce au principe absolu de l'autorité paternelle personnifiée dans ses souverains, grâce surtout à la politique de l'isolement; mais il est aujourd'hui en pleine décadence : la moralité, l'existence même d'un pouvoir

souverain ne s'y manifestent plus que par de vaines proclamations. La pratique gouvernementale a perdu son unité, ses moyens d'action. L'organisation, qui fait la force des nations, croule de toutes parts, et la nationalité chinoise est menacée par des révolutions qui démembreront l'empire, en même temps que le caractère chinois, étranger à toute conviction, à toute habitude vraiment religieuse, se montre de plus en plus disposé à subir les influences occidentales qui sont destinées à le transformer dans l'avenir.

La civilisation hindoue, au contraire, bâtie, selon les convictions de l'immense majorité des Hindous, sur le roc de la révélation, appuyée sur des institutions d'une aptitude et d'une prévoyance merveilleuses, a résisté au poids des siècles, soutenu vaillamment le choc des révolutions et des conquêtes, repoussé constamment la détrousse des croyances ou des pratiques étrangères. — Les autres peuples sont venus puiser aux sources divines de sa poésie et de sa science philosophique; elle ne leur a rien demandé. Chargée de maintenir la pratique invariable des règles qui gouvernent, depuis les temps anté-historiques, la vie privée et les habitudes religieuses de ses enfants, elle a suffi à sa tâche. Elle est restée forte contre les persécutions, tolérante malgré les exemples de fanatisme, calme dans la bonne fortune, résignée dans le malheur, debout enfin sur les ruines des autres civilisations, et le regard tourné sans cesse vers l'avenir que sa foi lui promet! Voilà ce qui m'a semblé résulter invinciblement de l'ensemble des témoignages historiques et de la discussion impartiale des faits.

Il fallait cependant, tout en reconnaissant la grandeur du rôle que la société hindoue a joué de tout temps et joue encore dans l'extrême Orient, ne pas négliger l'étude des autres éléments sociaux introduits dans l'Hindoustan par l'immigration ou la conquête, et en particulier de l'élément mahométan, le plus important de tous. C'est à quoi je me suis attaché. J'ai été ainsi conduit à examiner quel usage la domination musulmane avait fait du pouvoir que les événements avaient placé entre ses mains, et nous sommes arrivés à cette conclusion, qu'un seul parmi les souverains musulmans de l'Inde gangétique, Akbar, avait compris pleinement sa mission et consacré toute sa volonté, toutes les ressources de sa puissante intelligence, à

l'œuvre si glorieuse de la fusion politique des deux grandes races qui se partageaient les forces vives de son empire. Les historiens musulmans ont bien plutôt raconté, d'un point de vue exclusif, les événements qui ont signalé le règne de ce prince et ceux de ses successeurs, qu'ils n'ont songé à peindre une époque. Le ministre favori et le panégyriste d'Akbar, bien que doué du coup d'œil du philosophe et de celui de l'homme d'État, a lui-même cédé (et nous l'avons déjà reconnu) à l'admiration excessive que lui inspirait son héros, et ses récits sont entachés d'exagération ou n'embrassent qu'un certain ordre de faits souvent incomplètement rapportés. Tous manquent de cette première qualité de l'historien, l'indépendance. Les historiens anglais, un excepté (l'illustre Elphinstone), ont étudié dans Akbar, le conquérant, le monarque absolu, plutôt que l'homme religieux, le législateur prévoyant et humain par caractère et par principes, le pasteur de peuples, éminemment doué du sentiment des choses grandes et durablement utiles. Elphinstone lui-même m'a semblé n'avoir pas suffisamment apprécié ce qu'il y a eu de merveilleux dans l'organisation et l'administration d'un si vaste empire par une intelligence de premier ordre, atteignant le but qu'elle s'était proposé par un demi-siècle d'efforts, et léguant à la postérité l'exemple, *unique en Orient*, de sa bienfaisante grandeur. Il y avait donc là, au moins dans ma conviction, quelque chose à faire qui n'avait pas été fait encore, et c'est ce que j'ai tenté. Dans l'intérêt des populations de l'Hindoustan, dans l'intérêt des Anglais, aujourd'hui *maîtres après Dieu* dans l'Hindoustan, comme l'est un capitaine à bord de son navire, dans l'intérêt enfin du monde civilisé, j'ai essayé de rendre pleine et entière justice au caractère du grand homme dont j'ai retracé la vie si glorieuse, et surtout à la solidité des principes qui l'ont guidé dans le gouvernement de l'Inde.

Le parlement aura compris, dans ces derniers temps, la *nécessité absolue* de gouverner les Hindoustanis par la tolérance et l'exemple des vertus chrétiennes plus encore que par l'énergie, par l'ordre, le sentiment de l'organisation et la science administrative et militaire qui caractérisent si particulièrement l'Europe moderne. Que les Anglais dans l'Inde demeurent chrétiens, mais que leur influence intellectuelle et morale s'exerce à l'avenir par des bienfaits. Si la

conversion des Hindous doit s'opérer un jour, ce sera par cette voie. Le devoir d'un gouvernement sage sera non-seulement de respecter le caractère et les habitudes des Hindous, mais de les faire servir à la régénération des masses, en faisant comprendre aux peuples de l'Inde que les bases de leurs institutions, que le sens primitif et réel de leurs dogmes religieux, aujourd'hui ignoré ou incompris par la plupart d'entre eux, sont en harmonie avec les croyances fondamentales qui gouvernent les grandes nations de l'Occident. Au lieu de les engager à renoncer à la pratique de leur religion, on s'attachera à les convaincre qu'il est en leur pouvoir de participer, sans compromettre leur salut, aux avantages que les progrès de la civilisation ont créés parmi nous. On fera germer dans leurs cœurs les notions de la fraternité humaine et de l'égalité devant Dieu et devant la loi, en pratiquant à leur égard les devoirs que ces saintes formules prescrivent aux gouvernements du XIX^e siècle. On n'en fera probablement jamais des chrétiens, mais on en fera peut-être un jour, malgré ce qui se passe encore sous nos yeux et qui semble exclure tout espoir de rapprochement intime et durable entre les deux races ; — on en fera, dis-je, des amis des chrétiens, et des amis dévoués !

SECTION III.

DESCRIPTION DE L'INDE ET SITUATION DE LA COMPAGNIE EN 1837-1858.

Je rappelle à mes lecteurs que l'Inde continentale des anciens, envisagée sous le point de vue de ses limites extrêmes, s'étendait du 8° au 35° degré de latitude nord et du 65° au 91° degré de longitude orientale (méridien de Paris).

L'empire moghol, sous Aurengzeb, a dépassé ces limites en longitude ; mais plusieurs États du Sud n'étaient pas soumis au joug musulman.

L'empire indo-britannique, aujourd'hui, embrasse tous ces États, ainsi que l'Inde centrale, dont quelques districts ne reconnaissent qu'imparfaitement la domination des empereurs moghols : il com-

prend en outre Ceylan (1), la majeure partie de la presqu'île malaise, le Pégou, etc. : il s'étend en fait du 6° parallèle jusqu'au 34°; en longitude, du 68° au 92° degré (méridien de Paris) et même au delà.

La grande presqu'île hindoustannique, par sa position intermédiaire à l'égard des peuples de l'Asie postérieure d'un côté, et des Arabes de l'autre, se trouve dans des conditions analogues à celles où se trouve l'Italie entre la Grèce dans l'Est et la péninsule ibérique dans l'Ouest. On ne l'approche que par de vastes surfaces de mer, ou en traversant des chaînes de montagnes d'un passage difficile. — Envisagée dans son ensemble, cette vaste contrée offre, suivant la belle remarque de W. Jones, la figure d'un quadrilatère qui se divise en deux immenses triangles dont la base commune est la ligne de jonction des bouches de l'Indus à celles du Gange et du Brahmapoutra. Cette ligne, comprenant toute la largeur de l'Hindoustan de l'est à l'ouest, n'a pas moins de 1,650 milles anglais d'étendue (environ 690 lieues); c'est la distance qui, en Europe, sépare Bayonne de Constantinople. Le triangle septentrional a son sommet à *Leh* sur l'Indus supérieur; le triangle méridional a le sien au cap Comorin. La ligne qui joint les deux sommets n'a pas moins de 1,975 milles (ou environ 795 lieues), c'est-à-dire que la distance entre ces deux points est à peu près la même que celle qui sépare Bordeaux de Moscou ou Naples d'Arkhangel). La surface totale des deux triangles est à peu près égale à la moitié de la superficie de l'Europe continentale, moins la péninsule scandinave. Le triangle du Nord contient trois fois la superficie de l'empire d'Autriche, celui du Sud trois fois celle de la France. — Les côtes du triangle du Nord sont formées par de hautes chaînes de montagnes; le centre est occupé par de basses vallées ou des plaines immenses. Dans le triangle du Sud, au contraire, les côtes sont des terres basses, étroites, tandis que le milieu est rempli de

(1) Colonie riche en productions de toute espèce, avec une population qui doit dépasser aujourd'hui 160 mille âmes.

Les importations et exportations réunies de Ceylan se sont élevées, en 1855, à plus de 7 millions. — Depuis 1849, les finances de la colonie sont dans un état de prospérité croissante. — C'est ce que constatent les *Parliamentary Papers* publiés en mai 1857.

montagnes ou de hauts plateaux. Le contraste est complet sous le point de vue astronomique, comme sous celui de la configuration plastique des surfaces. La base commune à ces triangles est formée en grande partie par la vallée de la Narbadda, au pied des monts Vindhya; aussi ces montagnes et la rivière Narbadda ont-elles une grande importance absolue et traditionnelle, comme partageant l'Hindoustan en deux parties qui se distinguent l'une de l'autre non moins par leur aspect physique que par le caractère, le langage et les mœurs des peuples qui les habitent et par les souvenirs religieux ou historiques qui se rattachent à chacune d'elles. — Nous avons vu (p. 7) que la partie orientale portait chez les anciens brahmanes le nom d'Ariāvarta, *terre civilisée et sacrée*. — La partie occidentale était appelée seulement *terre civilisée*. — Le Dākṣhān offre, d'ailleurs, d'autres contrastes dont l'influence ne saurait être méconnue. Les côtes de l'Est ou de l'Ouest étant tournées vers des mers animées par des courants et des systèmes de vent très-différents, les courants d'air, les eaux, les productions, les peuples eux-mêmes, diffèrent sur l'une et l'autre plage, et à ces différences correspondent des besoins et des échanges, en un mot, des relations commerciales d'un caractère distinct.

Résumons en peu de mots ce que l'on sait aujourd'hui sur l'aspect géologique et hydrographique de l'*Hindoustan* embrassé du point de vue le plus général.

Un pays dont l'étendue égale celle de la moitié de l'Europe doit nécessairement présenter une grande diversité de surfaces; aussi, depuis des siècles, les voyageurs qui ont visité différentes parties de ce pays ont décrit ou indiqué, chacun de son point de vue exclusif, ce labyrinthe de montagnes et de vallées, de plaines fertiles, de déserts, de provinces peuplées, de forêts, de bassins fluviaux et de côtes. Il était à peu près impossible de se former, d'après ces données éparses, toujours incomplètes, souvent inexactes, une idée de l'ensemble des caractères physiques de ces contrées. C'est aux déterminations rigoureuses fournies, dans ces derniers temps, par la géodésie, la géognosie, la botanique, la climatologie, que nous devons la connaissance du vrai relief du pays, et c'est par le judicieux emploi des éléments qu'elles ont rassemblés qu'on a pu arriver enfin

à la construction d'une carte tant soit peu exacte de l'Hindoustan. Le gouvernement anglais a fait exécuter, dans ce but, une série de travaux que l'on peut, sans hésiter, ranger au nombre des entreprises qui honorent le plus le génie européen.

Les énormes chaînes de l'Himalaya au nord et à l'est, avec leurs pics élevés de vingt et un à vingt-quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, les monts Soliman, qui terminent le bassin de l'Indus à l'occident, le grand désert de sable qui sépare le Sindh du Radjpoutana, les chaînes qui traversent le Radjpoutana, le plateau central de Malwa, les monts Vindhya, qui se lient à ce plateau et à ses dépendances; puis, au sud de cette chaîne, les groupes connus sous le nom de Ghâtes orientaux et occidentaux et enfin les Ghâtes méridionaux ou la chaîne qui se termine au cap Comorin : tels sont les traits géologiques les plus saillants de cette vaste contrée. Les terrains élevés y sont à l'ensemble des terres basses, d'après nos calculs, dans le rapport approximatif de 19 à 14. Toutes ces grandes formes de la nature sont traversées d'une multitude innombrable de courants d'eau depuis les cimes les plus hautes jusqu'aux plages de l'Océan. Dans l'Inde du Nord, toutes les sources et leurs ramifications infinies se partagent en deux systèmes gigantesques, celui de l'Indus et le système combiné du Gange et du Brahmapoutra. — Le Dâkkhân ou l'Inde du Sud-Est est, au contraire, arrosé par une multitude de rivières bien plus petites, mais se jetant isolément dans la mer. La longueur de ces rivières et leur profondeur vont en s'amoindrisant du nord au sud à mesure que la presque île se rétrécit. — Les deux rivières situées le plus au nord, la *Narbadda* et le *Tapti*, ont cela de particulier que, contrairement à la pente générale, elles courent de l'est à l'ouest, en ligne presque directe, se jeter dans la mer à la côte de Malabar, tandis que le *Godaverfi*, le *Kistnah*, le *Panar*, le *Bavéry*, qui ont leurs sources près de la côte du Malabar, dans les montagnes marginales du plateau du Dâkkhân, c'est-à-dire dans la pente orientale des Ghâtes, vont traverser les plaines du plateau de l'ouest à l'est et se jeter dans la mer du Bengale à la côte de Coromandel. En résumé, trois des plus grands fleuves du monde, plusieurs autres fleuves ou rivières considérables, égaux par le volume de leurs eaux et la longueur de leur cours aux principaux

neuves de l'Europe, et un grand nombre de rivières secondaires arrosent et fertilisent plusieurs parties de l'Hindoustan; mais l'Hindoustan n'est pas aussi favorisé, sous ce rapport, que l'Inde transgangaïque, surtout cette portion de l'Inde qui s'étend à l'est du grand Gange et du Brahmapoutra.

La fertilité de l'Hindoustan, la beauté de son climat, sont presque proverbiales; cela est dû, sans doute, à ce que l'on a appliqué au pays entier ce qui n'est vrai que de quelques-unes de ses parties ou à l'année ce qui n'est vrai que d'une saison. Les conquérants musulmans n'avaient pas une très-haute opinion des avantages que pouvait offrir un établissement durable dans ces contrées et ce n'est qu'une longue habitude qui a vaincu leurs répugnances. — Ce n'est pas la richesse du sol, mais les richesses minérales et les produits de l'Inde; ce n'est pas la beauté du climat, mais la soif et l'espoir du butin qui paraissent avoir tenté ces hordes envahissantes. — Le fanatisme religieux, agissant comme prétexte et comme excitant à la fois, a fait le reste et livré l'Hindoustan, pendant près de dix siècles, à toutes les horreurs de la dévastation et du pillage.

Selon les brahmes, l'Inde se divisait originairement en dix grands royaumes et l'existence de ces divisions générales paraît être confirmée par celle de dix dialectes principaux, correspondant à chacune de ces divisions. Environ deux mille ans avant l'ère chrétienne, selon les pouranas, le Bhârata-Khandâ aurait compris quatre riches et puissants royaumes. Tous les autres États secondaires de l'Inde auraient été tributaires de l'un ou de l'autre de ces grands empires et ceux-ci auraient formé à leur tour, à de certaines époques, une confédération soumise à un seul chef ou empereur. La probabilité de cette organisation politique a été appréciée dans la première partie de ce livre (p. 14 à p. 20). Quoi qu'il en ait été à cet égard, l'indépendance des races hindoues fut, en réalité, détruite par les invasions successives des mahométans, de l'an 1001 à l'an 1193 de l'ère chrétienne. — A dater du XI^e siècle, la domination plus ou moins absolue de l'Hindoustan passa d'une dynastie de conquérants à l'autre, jusqu'à Bâbâr, descendant de Timour, qui, envahissant ce malheureux pays pour la cinquième fois, 1525, détrôna l'empereur pathân, Soultan-Ibrahim, et commença la dynastie moghole, qui a régné sans compé-

tuteur sur ce vaste empire (si l'on en excepte l'usurpation de Shère-Khan) pendant près de deux siècles. — Sous le règne d'Akbar, petit-fils de Bâbâr, l'empire fut divisé en *soubahs* ou gouvernements (voyez p. 20), ceux-ci en *sarcars* ou provinces et les provinces en *pargannahs* ou districts. Le nombre des *soubahs* a varié sous le règne d'Akbar et sous les règnes suivants ; mais on peut en compter vingt sous Aurengzeb, savoir : Kaboul, Kandâhâr, Lahore, Kachmire, Admir, Moulân, Dehli, Agra, Aoudh, Allahabâd, Behâr, Bengale, Orissa, Malwa, Goudjrate, Khândeish, Bérar, Aurangabâd, Golconde et Bidjapour. C'est là l'époque la plus brillante de la domination moghole et celle où l'administration musulmane a eu le plus d'unité et de vigueur. — Mais Aurengzeb épuisa les forces de l'empire et la période de décadence a commencé avec le XVIII^e siècle sous le règne de Shah-Allâm, fils d'Aurengzeb. La désorganisation qui suivit l'invasion de *Nadâr-Shah* laissa vacant, par le fait, le trône de l'Hindoustan, où l'Angleterre est venue s'asseoir. — Elle a ramassé les débris et reconstruit l'édifice impérial sur des bases qui seront, peut-être, plus durables !

J'avais préparé pour cette section de la 3^e partie de mon livre une description générale des productions de l'Inde dans les trois règnes et un tableau de ses ressources agricoles et commerciales ; mais l'insertion de ce travail eût grossi, sans une nécessité absolue, un ouvrage dont la publication ne doit pas être retardée, si cet ouvrage est utile et il ne peut l'être que par son application immédiate aux questions politiques que la crise indienne de 1857-1858 a soulevées. — Je me décide donc à aborder, sans plus de délai, l'exposition sommaire mais exacte, je l'espère, des divisions territoriales, de l'organisation politique actuelle de l'empire indo-britannique et des éléments de force et de grandeur que le gouvernement de la Compagnie est sans doute à la veille, *nolens volens*, de transmettre au gouvernement de la reine Victoria.

Et d'abord, l'examen de l'ensemble des Indes anglaises, en 1857, nous fournit le résumé général suivant :

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DES GRANDES DIVISIONS TERRITORIALES

SUPERFICIE

TERRITOIRES.	GOUVERNEMENTS.
Possessions de la Grande-Bretagne sous l'administration directe de la Compagnie, savoir	<p>Sous le gouverneur général de l'Inde en conseil. (Voir, pour les détails statistiques relatifs à cette division, appendice, tableau A)</p> <p>Sous le lieutenant gouverneur du Bengale. (Voir appendice, tableau B.)</p> <p>Sous le lieutenant gouverneur des provinces du Nord-Ouest. (Voir appendice, tableau C)</p> <p>Sous le gouvernement de Madras. (Voir appendice, tableau D.)</p> <p>Sous le gouvernement de Bombay. (Voir appendice, tableau E.)</p>
États indigènes, dans la dépendance politique des présidences de	<p>Bengale . .</p> <p>Madras . .</p> <p>Bombay . .</p> <p>(Voir appendice, tabl. F.)</p>
Possessions étrangères (européennes).	<p>Françaises .</p> <p>Portugaises }</p> <p>(Voir appendice, tabl. G.)</p>
	Total.

(1) La colonie de Ceylan, se trouvant dans la dépendance directe du gouverneur

POLITIQUES DE L'HINDOUSTAN ET DE SES DÉPENDANCES.

ÉLATION EN 1857 (1).

SUPERFICIE en MILLES CARRÉS.	SUPERFICIE TOTALE en MILLES CARRÉS	POPULATION.	POPULATION TOTALE.
246,030		23,253,972	
221,969		40,852,397	
105,759		53,655,193	
132,090		22,437,297	
131,544		11,790,204	
	837,412		151,990,901
515,533		38,702,206	
51,802		5,213,671	
60,575		4,460,370	
	627,910		48,576,247
188		203,887	
1,066		313,262	
	1,234		517,149
	1,466,576		180,884,297

la reine, n'est pas comprise dans ce résumé général.

LA PRÉSIDENTE DU BENGAL (ou du fort William)

EST, DE BEAUCOUP, LA PLUS IMPORTANTE, ET SA CAPITALE, CALCUTTA, EST LE SIÈGE DU GOUVERNEMENT SUPRÊME DE L'INDE ANGLAISE.

Cela posé, les documents les plus authentiques et les plus récents donnent la composition suivante au personnel gouvernemental, dans les trois présidences :

CONSEIL SUPRÊME DE L'INDE.

Le vicomte Canning, gouverneur général de l'Inde, et, en même temps, gouverneur du fort William (siège depuis le 29 février 1856).

Le général sir Colin Campbell, commandant en chef des armées de l'Inde, siège, comme membre extraordinaire du conseil suprême, depuis le 21 août 1857.

On compte, en outre, quatre membres ordinaires, dont le plus ancien siège depuis le 2 avril 1852.

N. B. Deux membres du conseil suprême *désignés*, dont l'un, le major général sir James Outram (ancien général en chef de l'expédition de Perse et aujourd'hui commissaire en chef du gouvernement dans la province d'Aoudh, etc.), a été nommé le 3 juin 1857 (1).

SECRÉTAIRES DU GOUVERNEMENT DE L'INDE.

Un pour le département de l'intérieur (assisté d'un sous-secrétaire).

Un pour le département des finances (assisté d'un sous-secrétaire).

(1) Au moment de mettre sous presse, j'apprends que sir James Outram a pris possession de son siège au conseil suprême, en avril dernier.

Je m'en réjouis pour l'Inde entière et pour le malheureux pays d'Aoudh en particulier ! — La *confiscation*, dont les grands propriétaires et fermiers étaient menacés, et dont les petits cultivateurs auraient été les premiers à souffrir (les *seuls* peut-être !), ne tiendra pas devant l'opposition persévérante de sir James Outram, aussi habile et sage administrateur qu'il s'est montré bon général !

Un pour le département des affaires étrangères (assisté d'un sous-secrétaire).

Un pour le département militaire, assisté d'un secrétaire député.
(*Deputy secretary.*)

Un pour le département des travaux publics, assisté de deux sous-secrétaires dont l'un supplémentaire. (*Additional sub-secretary.*)

CONSEIL LÉGISLATIF DE L'INDE.

Le gouverneur général, *président*.

Le premier membre du conseil suprême, *vice-président*.

Huit membres (dont quatre siégeant *ex officio*).

Un secrétaire.

GOVERNEMENTS SUBORDONNÉS A LA PRÉSIDENTE DU BENGAL.

GOVERNEMENT DU BENGAL.

F.-J. Halliday, lieutenant-gouverneur, a pris charge le 1^{er} mai 1854.

Un secrétaire.

Un secrétaire *junior*.

PROVINCES DU NORD-OUEST.

Un lieutenant-gouverneur (ce poste est vacant).

Un secrétaire.

Un secrétaire adjoint.

PROVINCES CENTRALES.

Un lieutenant-gouverneur.

Un secrétaire.

PRÉSIDENCE DE MADRAS (ou du fort Saint-George).

CONSEIL.

Lord Harris, gouverneur, siège depuis le 28 avril 1854.

Sir Patrick Grant, commandant en chef de l'armée de Madras (appelé à Calcutta pour remplir provisoirement les fonctions de commandant en chef des armées de l'Inde, avant l'arrivée de sir Colin Campbell), membre extraordinaire du conseil (*ex officio*), siège depuis le 10 juin 1856. On compte, en outre, deux membres ordinaires du conseil.

N. B. Il paraît y avoir, de plus, un membre provisoire ou *désigné*, qui n'est cependant point nommé dans l'*East-India register* pour 1858.

SECRÉTAIRES DU GOUVERNEMENT.

Un secrétaire en chef pour les départements politique, public et des finances, assisté d'un secrétaire député.

Un secrétaire pour les départements de la justice et du revenu.

Un secrétaire pour le département militaire, assisté d'un secrétaire député.

PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

CONSEIL.

Lord Elphinstone, gouverneur (siège depuis le 26 décembre 1853).

Le lieutenant général, sir Henry Somerset, commandant en chef, membre du conseil (*ex officio*), y siège depuis le 16 mars 1855.

Deux membres ordinaires complètent le conseil.

N. B. Il paraît y avoir, en outre, un membre provisoire ou *désigné* du conseil de Bombay qui n'est point nommé dans l'*East-India register* pour 1858.

SECRÉTAIRES DU GOUVERNEMENT.

Un secrétaire en chef pour les départements des finances et du revenu.

Un secrétaire pour les départements, secret, politique et judiciaire.

Un secrétaire pour les départements, général, ecclésiastique, des chemins de fer et des travaux publics.

Un secrétaire pour les départements, militaire et naval.

N. B. Les gouvernements de Madras et Bombay ont le privilège de correspondre directement avec la cour des directeurs, mais à la condition de fournir régulièrement, au gouverneur général de l'Inde en conseil, extraits de leur correspondance.

Dans la capitale de chacune des présidences et même aux chefs-lieux des gouvernements subordonnés, le pouvoir exécutif est, en tout ce qui concerne les mesures générales, réglé par des commissions spéciales, ou des bureaux permanents (*boards*); mais je ne saurais entrer ici dans les *détails* de l'organisation administrative supérieure, ni dans un examen spécial des systèmes encore en vigueur pour l'administration des finances de l'Inde, l'administration de la justice aux Européens et aux indigènes, la direction de l'instruction publique et des cultes, l'état actuel des travaux publics : — toutes questions déjà exposées et débattues, avec une grande précipitation, dans ces derniers temps (au moins, selon moi), des deux côtés du détroit.

En ce qui touche cependant aux travaux publics, je tiens à indiquer, à l'appui de ce que j'en ai dit plus haut, le témoignage officiel des documents parlementaires (nos 44 et 75 de la session 1858) — les plus récents qui me soient connus. — Je me permettrai, d'ailleurs, de renvoyer pour l'ensemble des *pp* aux renseignements officiels, sur toutes les branches de service que je viens d'énumérer, à l'ouvrage de M. Arthur Mills. M. P. (*India in 1858*, etc.).

Quant à l'armée *anglo-indienne*, je crois sage de ne rien dire de ce qu'elle est, en ce moment, sous l'administration directe et suprême de la Compagnie et de ne me livrer à aucune conjecture sur

ce qu'elle pourra devenir par suite de la nouvelle organisation qui se prépare pour l'empire indo-britannique. — Les renseignements que j'ai recueillis sur les forces maritimes de la Compagnie sont résumés dans l'appendice, tableaux I, I', II".

Quant aux *détails* statistiques, enfin, qui se rattachent à l'importance de l'empire Indien, aux points de vue politique et agricole; je les ai également rassemblés dans l'appendice.— Les seuls chiffres que je me croie obligé de constater ici sont les suivants, extraits du dernier compte rendu soumis au parlement par la Compagnie des Indes (le 26 juin 1857), il y a un an environ, et qui montrent (fort incomplètement, il est vrai) la situation probable du gouvernement de l'Inde, au point de vue financier, pendant l'année qui a fini au 30 avril 1857.

Total des *revenus* et *recettes* (estimés) de toutes les présidences de l'Inde, au 30 avril 1857. . . . £ 29,344,960 fr. 733,624,000

Total des *dépenses* de l'Inde,
y compris les charges défrayées
en Angleterre (estimées) au

30 avril 1857.	34,326,022	783,150,550
Balance estimée (déficit) . . .	1,981,062	49,526,550

Ce qui suit complètera ce que je crois indispensable de dire pour donner à mes lecteurs une idée générale exacte des *moyens d'administration* du gouvernement de la compagnie.

Je m'étais promis (p. 24) de montrer à quel point de vue le gouvernement anglais s'était placé pour apprécier l'importance des langues hindoustaniques, et quelles étaient celles de ces langues dont il encourageait l'étude parmi les fonctionnaires civils et militaires employés dans les trois présidences.—Voici ce que j'ai trouvé, à cet égard, dans les *Statistical Papers*, imprimés par ordre du parlement au mois de mars 1853 :

Les langues enseignées à Haileybury (1) sont :

(1) Le collège Haileybury ou l'*East-India College*, ouvert aux aspirants

Le persan (1),
L'ourdou ou hindoustani,
Le sanscrit,
Et le télougou.

On y enseigne également, si l'étudiant le désire :

L'arabe,
Le bengali,
Le hindi,
Et le mahratte.

Dans l'Inde, les employés civils sont tenus à passer un examen dans deux langues, savoir :

AU BENGAL :

Dans les provinces du Nord-Ouest :
Le persan et le hindi.

Dans celles du Sud :

Le bengali, avec le persan ou l'hindoustani.

A MADRAS :

Le tamil (ou tamoul) et le télougou.

Des encouragements sont donnés à tous les étudiants qui voudraient apprendre une troisième langue : le canarais, le malayala ou l'hindoustani.

aux emplois civils dans l'Inde, — comptait, au mois de juin 1857, un principal, sept professeurs et quarante-deux employés de grades inférieurs. Ce personnel a dû coûter à la Compagnie, d'après l'*estimé* soumis au parlement, pour l'année 1856-1857, 163,000 francs environ. — Le personnel du *collège militaire* d'Addiscombe, plus considérable, est porté dans le même *estimé*, pour 242,050 fr.

(1) Quoique l'usage du persan ait été aboli dans le cours de judicature de la Compagnie des Indes, la connaissance de cette langue est indispensable, attendu que le bengali et l'hindoustani, ont emprunté un très-grand nombre de mots au persan.

A BOMBAY :

L'hindoustani avec le mahratte ou le goudjerati.

L'ARABE est la clef du persan, de l'ourdou ou hindoustani, du poushtou et du sindhi. — C'est l'organe par excellence de la foi mahométane, des lois et des coutumes des musulmans.

Le SANSKRIT est le père des dialectes de l'Inde supérieure, savoir :

Le hindi,

Le bengali,

Le pendjabi,

Le mahratte,

Le goudjrati,

Le cāchi,

Le boundéla,

Le brighhakhār,

L'ourya et l'assāmais, qui doivent tous être considérés comme ses dérivés.

Les dialectes de l'Inde du Sud, savoir :

Le télougou (ou telinga), le malayala,

Le tamoul (le canarais et le cingalais lui sont aussi très-intimement liés).

C'est dans les livres sanscrits que tous les Hindous orthodoxes puisent, par l'intermédiaire de la caste brahmanique, les éléments de leur croyance et les moyens de *pratiquer* régulièrement leur culte. — Le sanscrit est la langue dans laquelle ont été écrites *les lois de Manou*, qu'on peut regarder comme la base actuelle de la loi civile des Hindous et, en même temps, le guide infallible de leurs occupations journalières (1).

L'ourdou ou hindoustani, le langage ordinaire des mahométans dans toute l'Inde, est le hindi (langue primitive des Hindous) modifié par l'arabe et le persan, que parlaient les conquérants musulmans.

(1) Voyez p. 12 de ce volume.

La formation spontanée du langage ourdou est mentionnée comme il suit dans la traduction du conte des *Quatre derviches* de Meer Ummun.

« Lorsqu'Akbar monta sur le trône de Dehli, en l'an 963 de l'hégire (1556 de J.-C.), plusieurs races hindoues et musulmanes se présentèrent dans la cité impériale. — Elles différaient en langage et en dialecte; mais, en vivant et en commerçant ensemble, elles adoptèrent définitivement une seule langue qui fut appelée *ourdou*. »

On trouve les aborigènes de l'Inde principalement dans les districts de la frontière sud-ouest du Bengale. On ne connaît que peu de chose de leur langue primitive, désignée sous le nom de « langage des *côtes*. » — C'est parmi ces peuplades surtout qu'ont été enrôlés les *coulies* expédiés dans les colonies anglaises.

Les langues dans lesquelles les actes législatifs du gouverneur général en conseil ont été traduits et portés à la connaissance de tous, sont :

Le persan.

Le bengali.

L'hindoustani.

Comme un moyen de répandre des renseignements utiles et des avis officiels parmi les officiers indigènes du gouvernement, on publie des *gazettes* en bengali et en hindoustani.

En 1837, l'usage de la langue persane, dans les cours de justice de la Compagnie des Indes, fut aboli, et on lui substitua, dans chaque district, la langue du pays.

Les décisions des tribunaux, depuis cette époque, sont publiées, avec les pièces à l'appui, dans la langue parlée par le juge, soit européen, soit indigène, et, subséquemment, traduites dans la langue du pays où la cause a été jugée.

J'ai montré plus haut comment le dernier arrangement conclu avec la Compagnie avait été formulé de manière à créer des embarras aux deux parties contractantes. Lors de la discussion de l'avant-dernière charte (1833), la plupart des membres de la cour des directeurs ne présentaient pas, au point de vue politique, les garanties de capacité et d'expérience que semblait réclamer l'exercice du pouvoir dont on les rendait dépositaires; mais, quelle que pût

être l'opinion à cet égard, l'inaptitude du parlement lui-même à exercer une influence directe et utile sur le gouvernement de l'Inde, s'était révélée de la manière la moins équivoque dans le cours des débats. Ce ne fut pas seulement de l'indifférence qu'on put remarquer dans les deux chambres, mais des signes évidents d'impatience et d'ennui chaque fois que les législateurs étaient appelés à se prononcer sur des questions qui touchaient cependant au bien-être de 150 millions d'hommes et aux plus graves intérêts, non-seulement de l'Inde, mais de tout l'empire britannique. Cette remarque ne sera pas moins vraie, je le crains, en 1858 qu'elle ne l'était en 1833, qu'elle ne l'a été en 1852, quand la discussion s'est ouverte pour la nomination des comités chargés de s'enquérir des affaires de l'Inde ; — il est arrivé plus d'une fois que les chambres ne se sont pas trouvées en nombre pour voter !

La constitution du parlement est encore telle, au moment où j'écris, qu'on se flatterait vainement, j'en suis convaincu, de trouver en lui, dans un avenir prochain, le gardien sage et vigilant de la prospérité de l'Hindoustan. Je compte sur une lutte vive entre les *indophiles* et les hommes qui prétendent être plus *Anglais* que l'Angleterre elle-même : — mais cette lutte ne saurait durer longtemps *dans les circonstances actuelles* : — les forces me paraissent trop inégales. Le parti du gouvernement de la reine l'emportera cette fois encore et à plus juste titre, et dans des conditions politiques plus favorables et plus honorables qu'en 1852. Les fautes et les malheurs de la Compagnie seront les plus puissants auxiliaires de ses ennemis. — Voilà donc à quoi doit fatalement aboutir la discussion parlementaire qui s'approche.

Absorbés par des habitudes politiques invétérées, par les affaires européennes, par la défense et la discussion passionnée d'intérêts plus immédiats, les membres du parlement abandonneront nécessairement, pour la plupart, le gouvernement des affaires de l'Inde au ministre du jour, et l'action ministérielle, dans ces grandes questions du gouvernement indien, s'exerce inévitablement sous l'influence du besoin qu'éprouve et qu'éprouvera le ministre de s'assurer la *majorité*. — Et cependant, l'existence de la Compagnie, comme pouvoir intermédiaire, a été, dans un grand nombre de circonstances, un

bien pour l'Hindoustan. La Compagnie s'est acquittée de la tâche immense qu'elle avait acceptée, il y a quatre ans, avec plus de zèle que d'habileté peut-être, et nous doutions longtemps avant la révolte qu'elle eût fait de bien grands progrès dans la consolidation de son œuvre politique. Les formes de son gouvernement manquent surtout de simplicité et d'économie; son action, dans ces derniers temps, a été déplorablement imprévoyante. L'administration de la justice y est incertaine, coûteuse et compliquée par l'influence d'idées tout européennes qui ont fait croire à la possibilité de la rédaction d'un code universellement applicable à toutes les Indes anglaises.—Remarquons, d'ailleurs, que, sous les meilleurs gouvernements, il y a toujours beaucoup à faire pour contre-balancer les maux inséparables de l'exercice de l'autorité; dans l'Inde anglaise, la nature même des rapports qui subsistent entre le gouvernement et ses administrés directs ou indirects, rend ces maux plus fréquents, et leur donne, en outre, des proportions redoutables.—Une domination étrangère exercée par des maîtres habiles, mais différents par leur origine immédiate, leur langage, leur civilisation et leurs habitudes religieuses, des peuples qu'ils ont soumis, ne saurait avoir de profondes racines dans le pays. La sympathie des Anglais pour les natifs de l'Inde, si elle existe ou si elle a jamais existé, n'avait de base possible que dans le sentiment du devoir, nullement (ou par exception seulement) dans l'identité de certains intérêts. Aucun lien durable n'attache l'Anglais à ce pays, que la nature a rendu si beau et si riche par lui-même, mais qu'il n'est pas personnellement intéressé, lui, Anglais, à embellir ou à perfectionner; — *pour qui, en un mot, ce ne peut jamais être une patrie!*

C'est à ce vice radical et immédiat qu'il faut attribuer les principaux défauts du gouvernement anglo-indien, machine imparfaite à tant d'égards, et, selon les propres expressions de Wilson, *mal adaptée à la condition sociale des peuples auxquels elle a été imposée*. La lente et onéreuse distribution de la justice, l'organisation faible et vicieuse de la police, la saignée perpétuelle et épuisante faite au revenu public par l'exigence impassible de la mère patrie, telles sont les causes auxquelles il faut attribuer les difficultés contre lesquelles lutte aujourd'hui l'Hindoustan et qui menacent encore son avenir.

Nous ne devons pas, toutefois, en considérant l'administration anglaise de l'Inde dans son ensemble, accuser d'incapacité le gouvernement qui n'a pas deviné la commotion sanglante de 1857. — *Il a péché par imprévoyance et par orgueil!* mais je ne saurais, même aujourd'hui, me refuser à reconnaître qu'il avait exercé une influence salubre sur la condition présente et sur l'avenir des peuples de l'Hindoustan, jusqu'au moment de cette crise redoutable dont il me paraît *probable* qu'il sortira, sinon avec honneur, au moins avec les honneurs de la guerre. — Que l'Hindoustan ait souffert et doive souffrir encore de la substitution d'une domination étrangère à l'autorité de ses propres chefs, cela me semble indubitable; mais je crois non moins fermement qu'il a trouvé une compensation relative à ces maux dans une meilleure forme de gouvernement, dans la protection qui lui a été assurée jusqu'à présent contre les ennemis du dehors, dans la sécurité toute *nouvelle* des personnes et des biens, dans le développement du commerce, l'accroissement des cultures et l'introduction graduelle des arts et des sciences, de l'intelligence et de la civilisation de l'Europe.

Les changements que la cruelle expérience d'un passé tout récent ou des considérations politiques pourront déterminer le parlement à apporter dans le gouvernement des possessions anglaises aux Indes orientales, seront dans quelques jours le thème des discussions les plus importantes et probablement les plus animées. L'un des documents qui se rattachent fatalement à ce débat redoutable m'est revenu irrésistiblement à la pensée. Je veux parler du discours prononcé, il y a six ans, dans la chambre des lords (avril 1852) par lord Derby, alors premier ministre, avant la nomination du comité chargé d'examiner quelles bases il conviendrait d'adopter pour la nouvelle charte (la charte *actuellement* en vigueur) à octroyer à la Compagnie des Indes orientales *pour la meilleure administration* de ce vaste empire.

Le discours de lord Derby traitait la question du point vue le plus élevé de la politique et cherchait principalement, en se rendant compte de l'état de l'Inde, à établir quelles étaient les conditions auxquelles le gouvernement de la reine devait satisfaire pour améliorer cette situation d'une manière progressive; il admettait, non-

seulement comme possible, mais comme probable, qu'à une époque (sans doute encore fort éloignée) la direction des affaires de ce pays passerait aux mains des indigènes. Les sentiments élevés de lord Derby et les nobles convictions qu'il exprimait à cet égard, se résument dans le passage suivant :

« Le temps n'est pas venu, sans doute, de faire jouir les peuples
 » de l'Inde du bienfait des institutions européennes : il s'écoulera
 » bien des années avant qu'un pareil changement soit possible ;
 » mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il est de notre devoir, en vue
 » des intérêts de l'humanité, de la morale et de la religion, de
 » veiller à ce que les habitants de l'Inde soient graduellement
 » investis de pouvoirs aussi étendus que la prudence puisse le
 » permettre, dans le but de prendre une part de plus en plus active
 » à l'administration de leurs affaires intérieures, pouvoirs qu'ils
 » exerceront sous le contrôle de l'autorité anglaise et sous la pro-
 » tection des lois par lesquelles cette autorité les a régis avec tant
 » de fermeté et de modération, apprenant ainsi à la respecter, à
 » l'imiter et, je l'espère au moins, à la surpasser un jour. Et si le
 » résultat de cette initiation graduelle d'un peuple à l'art de se
 » gouverner lui-même devait être de l'entraîner à désirer une part
 » plus active et plus décisive encore, non-seulement à son admi-
 » nistration judiciaire, mais à ses affaires politiques, je dis, milords,
 » que, quand même la conséquence de ces tendances nouvelles
 » devrait être la chute de la domination gigantesque de la Grande-
 » Bretagne dans l'Hindoustan, quand même cette domination, toute-
 » puissante aujourd'hui, devrait, après des siècles (car il s'écoulera
 » des siècles avant qu'un pareil événement puisse se produire), se
 » suicider de ses propres mains, il resterait à notre grande nation la
 » gloire incontestable d'avoir affranchi les peuples de l'Inde du
 » joug de l'ignorance et de la superstition, de les avoir mis en état,
 » au moment où cessera notre domination, de s'administrer eux-
 » mêmes, comme nation indépendante, sous l'influence de ces lois
 » et de ces principes dont nous leur aurons fait comprendre l'utilité
 » et soigneusement enseigné l'application bienfaisante. — Ils devront
 » nous en être à jamais reconnaissants. — Ce ne sera pas l'œuvre
 » de quelques mois ou de quelques années, ni peut-être même de

» quelques siècles; mais, bien qu'aucun de nous ne puisse vivre
» pour en être témoin, bien qu'il soit de notre devoir d'éviter
» aujourd'hui de placer entre les mains de ces peuples un pouvoir
» dont ils seraient hors d'état de faire un bon usage, cette convic-
» tion ne saurait nous dispenser de l'obligation qui nous est im-
» posée d'employer tous nos efforts à élever de plus en plus la
» condition sociale des Indiens et de leur confier l'administration
» de leurs affaires dans les limites que prescrit le soin de leurs
» véritables intérêts, sous la surintendance du gouvernement bri-
» tannique. »

Il est clair qu'à l'époque où lord Derby prononçait son discours, il n'avait pas le moindre pressentiment de la terrible secousse qui devait ébranler l'empire anglo-indien cinq ans après, presque jour pour jour ! mais, eût-il eu ce pressentiment, je ne pense pas qu'il eût dû changer (je crois fermement qu'il *n'eût pas* changé) un mot à cette déclaration de principes et que sa confiance dans la durée indéfinie de la domination britannique aux Indes orientales fût restée inébranlable dans son esprit, comme elle se fût montrée telle dans son langage.

Aujourd'hui que lord Derby a reçu de si frappantes leçons sur l'instabilité des choses humaines :

De la crise inattendue de 1857-1858 au Bengale,

De la retraite forcée de lord Palmerston,

De son propre retour au pouvoir, en conséquence de la dissolution imprévue du ministère Palmerston,

Enfin, de la retraite précipitée de son collègue lord Ellenborough à l'occasion de la question d'Aoudh ;

Aujourd'hui, dis-je, doit-on s'attendre à ce que les convictions de cet homme d'État, en ce qui touche à l'avenir de l'empire indien, se soient modifiées de manière à exercer une influence notable sur la question du maintien de la Compagnie au gouvernement suprême et immédiat de l'Inde ? — Je ne le crois pas ; — mais je crois très-fermement que lord Derby et le ministre qui lui succédera, peut-être avant longtemps, sont engagés d'honneur à ne rien négliger pour remplir, au moins en partie, le programme d'émancipation que je viens de reproduire, si, toutefois, la tournure que peuvent encore prendre les

affaires de l'Inde et la politique continentale leur en donnent le temps !

Un de nos esprits les plus éclairés et de nos plus habiles écrivains, sans reconnaître au gouvernement anglais des motifs d'action aussi élevés et aussi désintéressés que ceux que nous applaudissons dans le manifeste de politique indienne que lord Derby présentait au parlement en 1852, entrevoyait, au mois de décembre dernier, « la durée subsistante de la domination britannique sur l'Inde, » et cela résultait, selon lui, « de la gravité même du péril qu'elle venait de courir ! (1). » — Je vois, au contraire, dans l'insurrection de 1857 (« cette épaisse et sinistre nuit, comme dit M. Villemain, qui semble en partie se dissiper »), un motif très-sérieux de douter que des siècles doivent s'écouler, comme l'affirmait lord Derby, avant que l'Hindoustan échappe à la domination des Anglais. — Cependant, en ce qui touche à l'issue probable de la lutte *actuelle* et de ses conséquences pour l'empire politique de l'Angleterre en Europe, les remarques suivantes de M. Villemain ne me paraissent pas s'éloigner d'une juste appréciation de la situation. — J'ai souligné certains passages qui m'ont plus particulièrement frappé.

« Les belles et vastes contrées tant de fois ravagées *depuis leur déchéance d'une antique civilisation* ne semblent point destinées à briser encore de longtemps le joug que le génie du Septentrion a mis sur elles..... Ces races mêlées et presque toutes éternées qui couvrent la grande presqu'île du Gange, ces cultes hindous et mahométans, ces débris de principautés indigènes, ces *castes oppressives* ne reprendront pas l'empire de ce vaste pays. — Elles ne s'arracheront pas aux mains *habiles et tenaces* de vainqueurs peu nombreux, mais si supérieurs à ceux qu'ils assujettissent, armées d'une tactique si puissante et avertis de leurs périls par une si terrible leçon..... Qu'aura-t-elle (l'Inde) à *souffrir de plus* ou que pourra-t-elle gagner pour elle-même et pour l'humanité, à la situation nouvelle de ses dominateurs et au *problème, chaque jour plus avancé, de l'ascen-*

(1) Voy. *Revue des Deux Mondes*, n° du 13 décembre 1857 : *Du Génie anglais dans l'Inde*, etc., par M. Villemain, de l'Académie française, p. 810 à 825.

dant européen sur le monde asiatique? — Voilà ce que l'avenir verra se développer avec plus ou moins de sacrifices et d'obstacles, et ce qui, de longtemps, ne laissera pas à l'Angleterre toute sa force disponible en Europe! »

SECTION IV.

DE LA CONFÉDÉRATION INDO-BRITANNIQUE.

L'intérêt toujours croissant qui s'attache à l'issue, peut-être encore incertaine, de la lutte engagée dans l'Inde gangétique, me détermine à appeler l'attention de mes lecteurs sur un fait politique très-peu connu, malgré son importance, et d'où me paraît devoir découler, dans les circonstances actuelles, le salut de l'empire anglo-indien. — Je veux parler de l'ensemble des traités ou conventions qui lient le gouvernement anglais aux divers États indigènes de l'Hindoustan et qui constituent ou sont destinés à constituer la *confédération indo-britannique*.

La domination anglaise s'est établie lentement dans l'Inde : elle y est devenue prédominante lorsque les Français ont renoncé à y maintenir leur influence; elle y a pris un caractère absolu depuis que les Mahrattes ont été contraints, par les armes britanniques, non-seulement à abandonner leurs prétentions à la succession du vieil empire moghol, mais à se soumettre à la souveraineté de l'Angleterre. — Ils ont signé des traités avec cette puissance par l'intermédiaire de la Compagnie des Indes.

Des traités analogues avaient été déjà passés avec plusieurs princes indigènes longtemps avant la soumission des Mahrattes ; d'autres ont été passés depuis, et, de l'ensemble de ces négociations, il est résulté de fait, plutôt que de nom, il y a un quart de siècle au plus, la vaste organisation politique à laquelle nous faisons allusion en ce moment et dont les bases, jetées par les mains habiles de lord Wellesley, ont été étendues ou consolidées, en partie, par les judicieux efforts de lord Hastings et de plusieurs de ses successeurs, en particulier de lord William Bentinck.

Je ne puis indiquer ici que la marche générale des événements qui ont amené ce grand résultat, mais il est acquis à l'histoire.

La confédération indo-britannique *existe* ; et, sans m'arrêter à examiner, dès à présent, quelle peut être, en réalité, sa valeur morale, je n'hésite pas à lui reconnaître une très-haute valeur politique dans les circonstances actuelles ? — Pourrait-il en être autrement d'une vaste organisation territoriale, administrative et militaire, arrêtée par des conventions spéciales, officiellement consenties dans un but d'intérêt général aussi bien que particulier ?

Les traités auxquels je fais allusion ont eu, en effet, pour objet de garantir, non-seulement l'avenir politique de *plusieurs centaines* de familles princières, leur indépendance relative et leur bien-être, mais la protection, la liberté de plus en plus élargie et la prospérité matérielle de plus de 50 millions d'hommes : je suis convaincu que cette organisation, par le seul fait de son existence et par les relations intimes et singulièrement variées qu'elle a établies depuis trente ans entre le pouvoir suzerain dans l'Inde et ses vassaux de toutes les classes, rendait impossible toute rupture soudaine du système, *malgré ses notables imperfections*.

Je crois fermement qu'en dépit des *annexions dalhousiennes*, ce système n'a pas été sérieusement entamé, jusqu'à présent, par la révolte de l'armée indigène du Bengale. — Le maintien de la *confédération anglo-indienne* et son perfectionnement me paraissent donc, non-seulement possibles, mais urgents, et désormais certains, si l'Angleterre a le bon sens de le vouloir.

Les Anglais, deux fois conquérants de l'Inde gangétique, ne doivent plus parler du passé que pour consolider leurs alliances avec les princes indigènes : c'est là que je vois, en ce moment, leur salut et celui de l'Hindoustan.

Je peux me tromper encore sur l'issue immédiate de la lutte ; — cette lutte peut se prolonger au delà de mes prévisions ; — elle peut emprunter à des événements imprévus un caractère différent, à de certains égards, de celui que je lui reconnais aujourd'hui (22 janvier) ; — mais la question des alliances, quoi qu'il advienne prochainement, sera toujours d'une immense importance et d'une grande complication dans l'avenir, et il serait impardonnable à l'opinion

publique de ne pas tenir compte, dès à présent, de l'une des données principales du problème.

Je regarde donc comme indispensable de montrer quelle était, en réalité, dans son ensemble, la *constitution politique de l'empire indo-britannique*, au moment où la rébellion a éclaté dans la présidence du Bengale.

Le fait dominant de cette constitution était (et, selon moi, il est encore) celui-ci :

L'empire indo-britannique affecte officiellement le caractère d'une confédération à la tête de laquelle est placée, comme protectrice et pouvoir dirigeant, au nom de la Grande-Bretagne, la Compagnie des Indes.

L'ensemble des possessions territoriales se divisait naturellement en deux grandes sections ou portions : les territoires appartenant en propre à la Compagnie, les territoires possédés par divers princes indigènes.

Cela posé, les États indigènes, placés en 1853 sous la protection de la Compagnie et liés avec elle par des traités, occupaient une superficie territoriale d'environ 77,126 milles anglais carrés, et comptaient une population de 53 millions d'âmes. — Les fatales annexions projetées dès lors, et depuis opérées par lord Dalhousie, ont réduit ces chiffres à 627,910 milles carrés et 48 millions d'habitants (1). — Je donnerai, cependant, *dans les termes mêmes* (autant que possible) employés par les agents officiels du gouvernement anglais devant le parlement de 1853 (2), le résumé de la *situation faite aux princes indigènes* par ces traités.

Je suis loin, bien loin, Dieu le sait ! de trouver cette situation digne du grand pouvoir européen qui l'a imposée à ses alliés, et conforme à ses propres intérêts ; — mais elle est, après tout, le résultat de la première pacification *réelle et générale de l'Inde* et le principal, si ce n'est le seul moyen qui reste à l'Angleterre d'y consolider sa domination et son influence avec l'approbation du monde entier.

(1) Voir, pour les chiffres principaux, le *Résumé général* ci-dessus, et, pour les détails, le tableau F de l'APPENDICE J.

(2) *Statistical Papers*, déjà cités.

C'est à dater de 1833, surtout, que la position des princes indigènes, le rôle qui leur était assigné, dès lors, dans ce drame compliqué du gouvernement de la Compagnie et l'avenir dont ils semblaient menacés, avaient attiré l'attention publique. J'ai sous les yeux un *Essai historique sur les princes de l'Inde*, etc. (1), publié en cette année 1833 et où je trouve une *liste* très-détaillée dont je me contenterai d'extraire le *résumé* suivant :

RELEVÉ DES PRINCES INDIGÈNES, PROTÉGÉS, STIPENDIAIRES,
SUBSIDIAIRES ET FEUDATAIRES, EN 1833.

Princes musulmans, d'origine abyssinienne	3
— hindous, de caste bhramanique	9
— hindous de castes inférieures	9
— musulmans de diverses origines	25
— hindous mahrattes (dont plusieurs de caste brahmanique), placés ou maintenus par le gouvernement anglais à la tête d'États séparés.	15
— hindous radjpouts	54
— sikhs	15
TOTAL des principaux chefs indigènes reconnus par le gouvernement de la Compagnie en 1833.	130

Le livre de 1833 contient des détails intéressants sur plusieurs de ces familles princières et fait connaître l'état de leurs relations, à cette époque, avec le gouvernement suprême; mais les *Statistical Papers* de 1853 (bien que la situation politique eût peu changé depuis vingt ans) établissent avec une *franchise* remarquable et dans le plus grand détail la classification des États indigènes, d'après les traités conclus et les obligations imposées à chacun d'eux. Je citerai

(1) *An Historical Sketch of the princes of India, stipendary, subsidiary, protected, tributary and feudatory*, etc. By an officer in the service of the Hble. East-India Company. — Edinburg, 1833. — 1 vol. in-8° de 220 pages.

donc la presque totalité de ce curieux travail. — Il n'y a rien de changé depuis la publication officielle de ce document, que ce que le désastreux système d'*annexion* a fait passer sous la souveraineté directe de l'Angleterre, jusque et y compris 1856.

« A l'exception des rois d'Ava et de Siam, avec lesquels la Compagnie des Indes est en relations diplomatiques, on peut à peine affirmer qu'il reste aucun prince indépendant dans l'Inde, à moins que ce ne soit le radja de Dholpour (1) et le radja de Tippérah (2).

» Le radja de Népal, quoiqu'il ne soit pas autrement dépendant, est tenu, par le traité de 1815, de se soumettre à la décision du gouvernement anglais, dans le cas où il surviendrait quelque différend entre lui et son voisin le radja du Sikkim : de plus, il lui est interdit de prendre à son service aucun sujet européen ou américain.

» Sur tous les autres États indigènes de l'Inde (3), l'autorité suprême du pouvoir britannique a été établie, et d'*allié* on est devenu *maître* dans tous les cas possibles.

» Sous l'administration indigène, les efforts de tous les princes en dispute ont été constamment dirigés, non vers la défense de leurs propres droits et une *juste* limitation du pouvoir des autres chefs, mais vers la subversion totale du pouvoir de leurs rivaux et l'absorption des territoires de leurs voisins dans les leurs. — On a vu quelquefois un État indigène dominant, capable, à de certains égards, de *contrôler le pays*; mais le but réel de ce souverain a invaria-

(1) D'après le traité de 1806, ce radja conserve sur ses territoires une souveraineté absolue, exempte de tout droit d'intervention de la part du gouvernement anglais, lequel gouvernement est également dispensé de toute responsabilité comme aide ou protection.

(2) Il ne faut pas confondre ce district avec celui qui porte le même nom et qui lui est contigu au Bengale. Il est situé à l'est de cette partie des possessions anglaises, et est un pays sauvage, sans culture. Le gouvernement anglais n'a jamais établi aucune relation diplomatique avec ce radja.

(3) Un traité (conclu il y a bientôt 80 ans) subsiste entre le gouvernement anglais et le radja de Boutan; mais le pays du radja peut être considéré comme ayant des relations plutôt avec le Tibet qu'avec l'Inde.

blement été l'agrandissement de son pouvoir aux dépens de tout ce qui l'entourait.

» De plus, l'autorité exercée était, dans beaucoup de cas, à peu près nominale, surtout à l'égard des provinces et des États situés à une distance plus ou moins considérable du siège principal du gouvernement.

» Le système par lequel le gouvernement britannique a remplacé ce régime d'usurpation, de tyrannie et d'anarchie, a défini les limites des divers États indigènes, et, en restreignant chacun d'eux dans ces limites, il a eu pour but d'assurer à tous la jouissance de leurs justes droits.

» C'est au moyen de traités subsidiaires et protecteurs que ce but si désiré a été atteint.

» Sous le système *subsidiaire*, le gouvernement anglais fournit une force militaire régulière (spéciale (1) ou autre) pour la protection de l'État indigène et le gouvernement indigène en défraye les dépenses. Avec les États qui ne sont pas compris dans ce système, les engagements imposent l'obligation de *protection* de la part du pouvoir suprême, et *soumission* de celle du subordonné. — Il y a quelques cas où un État dépendant est sujet au paiement d'un tribut; dans d'autres, il est exempt de toute redevance pécuniaire.

» Par tous les traités tant *subsidiaires* que *protecteurs*, les gouvernements indigènes renoncent au droit de se défendre eux-mêmes ainsi qu'au droit de maintenir des relations diplomatiques avec les autres États; et le gouvernement anglais, qui garantit la sécurité au dehors et la tranquillité au dedans, est constitué l'arbitre des différends qui peuvent subvenir entre les princes indigènes. — Cepen-

(1) Par les stipulations du traité avec le galkvar, le gouvernement anglais est tenu de fournir une force subsidiaire de 4,000 infanterie, 2 régiments de cavalerie et une compagnie d'artillerie européenne. Quant aux possessions du Nizam, la force subsidiaire ne peut pas être moindre de 8,000 infanterie, 2 régiments de cavalerie et un complément d'artillerie. — Mais, pour ce qui concerne Aoudh et la plupart des États subsidiaires et protégés restants, le gouvernement anglais est tenu de défendre toutes les principautés contre tout ennemi et est libre de donner la force qu'il jugera nécessaire.

dant; dans la moitié des traités *subsidiaires* et dans la grande majorité des traités *protecteurs*, le gouvernement britannique s'engage à ne pas s'immiscer dans l'administration intérieure des États. — Les stipulations sur d'autres varient dans les divers traités ou engagements, mais l'interdiction d'employer des Européens ou des Américains est un article commun à tous les traités, et presque tous les chefs indigènes *protégés* s'obligent, en outre, à coopérer avec le pouvoir suprême (*paramount power*) à sa première réquisition.

» Mais, bien que privés de l'exercice du pouvoir militaire en ce qui touche à toute agression extérieure, les gouvernements natifs sont libres d'entretenir une force militaire séparée; ils en sont même requis dans certains cas, et, en temps de guerre, cette force séparée est à la disposition du gouvernement anglais contre l'ennemi commun (1). Le nombre de ces troupes est quelquefois limité d'une manière précise.

» Il résulte de ce qui précède, que les États indigènes peuvent se partager en deux classes : 1° *subsidaire*; 2° *protégée*.

» Les États avec lesquels des alliances subsidiaires ont été contractées, sont au nombre de *dix*, savoir (par ordre alphabétique) :

Aoudh ;
Câch ;
Cochin ;
Goudjrate (territoire du gaïkvar) ;
Gwaliâr (possessions de Scindia) ;
Haïderabad (territoire du Nizam) ;
Indore (territoire de Holkar) ;
Mysore ;
Nagpour ou Bérar ;
Travancore.

» Pour les États suivants (compris dans la liste), les frais imposés

(1) Il est utile de constater ici qu'une force *subsidaire* est composée des troupes irrégulières du gouvernement britannique; un *contingent* est une force levée et maintenue par l'État indigène, quoiqu'il puisse être commandé par des officiers anglais.

pour le maintien de la force subsidiaire, ont été commués en une cession de territoire au gouvernement britannique.

	DÉSIGNATION DU TERRITOIRE CÉDÉ.	DATE DE LA CÉSSION.
	Bénarès.	1775
Aoudh	Gorâckpour, bas Doâb, Barcilly, etc.	1801
	Districts dans le Goudjrate.	1805
Goudjrate (Gaïkvar).	Ferme d'Ahmédabad, etc.	1817
Gwalïar (1) (Scindia).	Haut Doâb, territoire de Delhi, etc.	1803
	Sarkârs (ou Circars) du Nord	1766
Haïderabad (Nizam).	Gauntour.	1788
	Districts acquis de Tippou.	1800
Indore (Holkar). .	Khandeïsh et autres districts. . . .	1818

» Le radja de Nagpour ou Bérar, indépendamment des territoires cédés sur la Narbadda et dans le voisinage, paye au gouvernement britannique un subside annuel de 80,000 £. (2 millions de francs).

(1) Par le traité de 1717, des fonds avaient été mis de côté pour le paiement d'un contingent qui devait être fourni par Scindia et commandé par des officiers anglais. Ces dispositions ont été modifiées par un traité en avril 1820, et par un nouvel arrangement en 1836. Par le traité de Gwalïar, conclu en 1844, certains districts ont été assignés au gouvernement britannique pour le maintien d'une force plus considérable qui serait commandée par des officiers anglais et stationnée sur le territoire de Scindia. Le contingent consiste en 8,401 hommes. — Les forces militaires du maharadja (indépendamment de ce contingent) ne doivent pas excéder 9,000 hommes.

» Les quatre autres États subsidiaires payent un subside annuel, comme suit :

Câch	£	20,000	(500,000 fr.)
Cochin		24,000	(600,000 »)
Mysore		245,000	(6,125,000 »)
Travancore		79,643	(2,000,000 » envir.)

» Le gouvernement britannique s'est réservé le droit, en cas de mauvaise administration, de se charger lui-même du gouvernement des pays dans les États de :

Aoudh, Mysore (3).
Nagpour (1), Travancore (4),
Cochin (2),

« Les autres États subsidiaires :

Câch, Haïderabad,
Goudjrate, Indore,
Gwallâr,

ne sont sujets à aucun contrôle dans leur administration intérieure : cependant, il y a eu des cas où le gouvernement des chefs a été tellement oppressif, et, dans d'autres, les mœurs du peuple tellement déréglées, que l'intervention du gouvernement anglais a été jugée quelquefois absolument nécessaire, non-seulement parmi les États *subsidiaires*, mais encore parmi plusieurs États *protégés*.—Au fait, on doit admettre qu'une nécessité évidente donne le droit d'intervenir

(1) Aoudh et Nagpour restent sous la domination de leurs chefs respectifs.

(2) Dans l'État de Cochin, en conséquence de la mauvaise administration du radja, les affaires de son pays ont été dirigées, depuis 1839, par un ministre indigène qui s'entendait à cet effet avec le résident anglais.

(3) Quant au Mysore, le gouvernement britannique en a pris la direction en 1834, à cause de la mauvaise administration du radja. — La réclamation du radja pour être réintégré dans ses possessions a été déclarée inadmissible en 1847.

(4) En 1805, les Anglais ont pris le gouvernement entier de l'État de Travancore ; mais, dans l'année 1813, le radja mineur, en atteignant sa seizième année, fut admis à jouir pleinement de ses droits.

dans tous les cas (c'est-à-dire quelle que soit la nature de l'alliance contractée), attendu que l'anarchie ou le désordre résultant d'une mauvaise administration ne sauraient être tolérés dans un district sans grand danger pour les districts environnants, et que la continuation d'un pareil état de choses conduirait inévitablement à la dissolution de l'État lui-même, et, conséquemment, à l'intervention immédiate du gouvernement britannique, obligé de remplir le devoir que le traité lui impose de protéger l'État menacé.

» En outre des États indigènes qui ont des traités subsidiaires, il y en a environ 200 (1) qui reconnaissent la suprématie du gouvernement britannique et qui ont droit à sa protection, soit par les traités, soit par des engagements spéciaux. — Les chefs de ces États sont de religions diverses et peuvent être divisés en :

Musulmans,

Hindous orthodoxes,

Mahrattes,

Boundéas,

Radjpouts,

Djâts,

Sikhs,

Bhyls,

} tous professant l'hindouisme avec quelques modifications.

» Dans quelques-uns des petits États compris dans l'énumération ci-dessus, les chefs ne sont pas entièrement indépendants même en matière ordinaire d'administration intérieure. Dans plusieurs États de la frontière sud-ouest du Bengale (tels que Sârgondja et autres), la justice civile est entre les mains des chefs, mais leurs décisions peuvent donner lieu à un appel à l'agent anglais, tandis qu'en matière criminelle, leur juridiction est encore plus strictement limitée (2). — Telle est à peu près la position des djaguirdârs mahrattes

(1) Ce chiffre ne comprend pas les petits radjas des monts de Cossya et de Gurrôe, ceux des Câtâtack-mehals et les chefs de la province de Kattyvâr. — Si on en tenait compte, on arriverait à doubler, et au delà, le chiffre indiqué dans le texte.

(2) Ces chefs ont le pouvoir de prononcer toute peine afflictive moindre que la peine capitale; cependant, tout châtiment sévère est sujet au contrôle de l'agent anglais, et celui-ci n'a le droit de prononcer sen-

qui sont obligés de soumettre toutes les affaires criminelles de quelque importance à la décision du gouvernement suprême.

» Dans deux États protégés, Kolapour et Sāvānt-Varry (1), le gouvernement anglais s'est vu forcé de prendre entre ses mains l'administration du pays au nom des chefs, qui ont reçu un traitement annuel. — En ce qui concerne Kolapour, le transfert du pouvoir gouvernemental au prince mineur dépendra de l'opinion que pourrait avoir plus tard le gouvernement suprême, de son caractère individuel et de son aptitude à gouverner. — A Sāvānt-Varry, l'héritier présomptif ayant perdu son droit (2), le pays, à la mort du chef actuel, sera à la disposition du gouvernement suprême.

Dans quelques autres États, comme ceux du Kattyvâr, du Myhie et Riva-Canntas, ainsi que ceux qui sont tributaires du gaïkvâr, le chef du Goudjrate, des arrangements ont été pris pour que le gaïkvâr s'abstienne de toute intervention et que le gouvernement anglais se charge de l'administration du pays, en garantissant le tribut dû au gaïkvar. — En faisant de semblables arrangements, le gouvernement britannique a conféré de grands bienfaits au pays en abolissant l'infanticide, le *sally*, le trafic des esclaves et le système de pillage organisé connu sous le nom de *bharwallie* (3) aussi bien que par la création d'une cour criminelle pour la constatation et le jugement des délits les plus graves, sous la direction du résident anglais, les chefs indigènes des différents États compris dans la juridiction de cette cour criminelle y remplissant les fonctions de juges assesseurs.

» Depuis l'an 1829, époque à laquelle la pratique du *sally* a été abolie dans les territoires de la Compagnie, le gouvernement su-

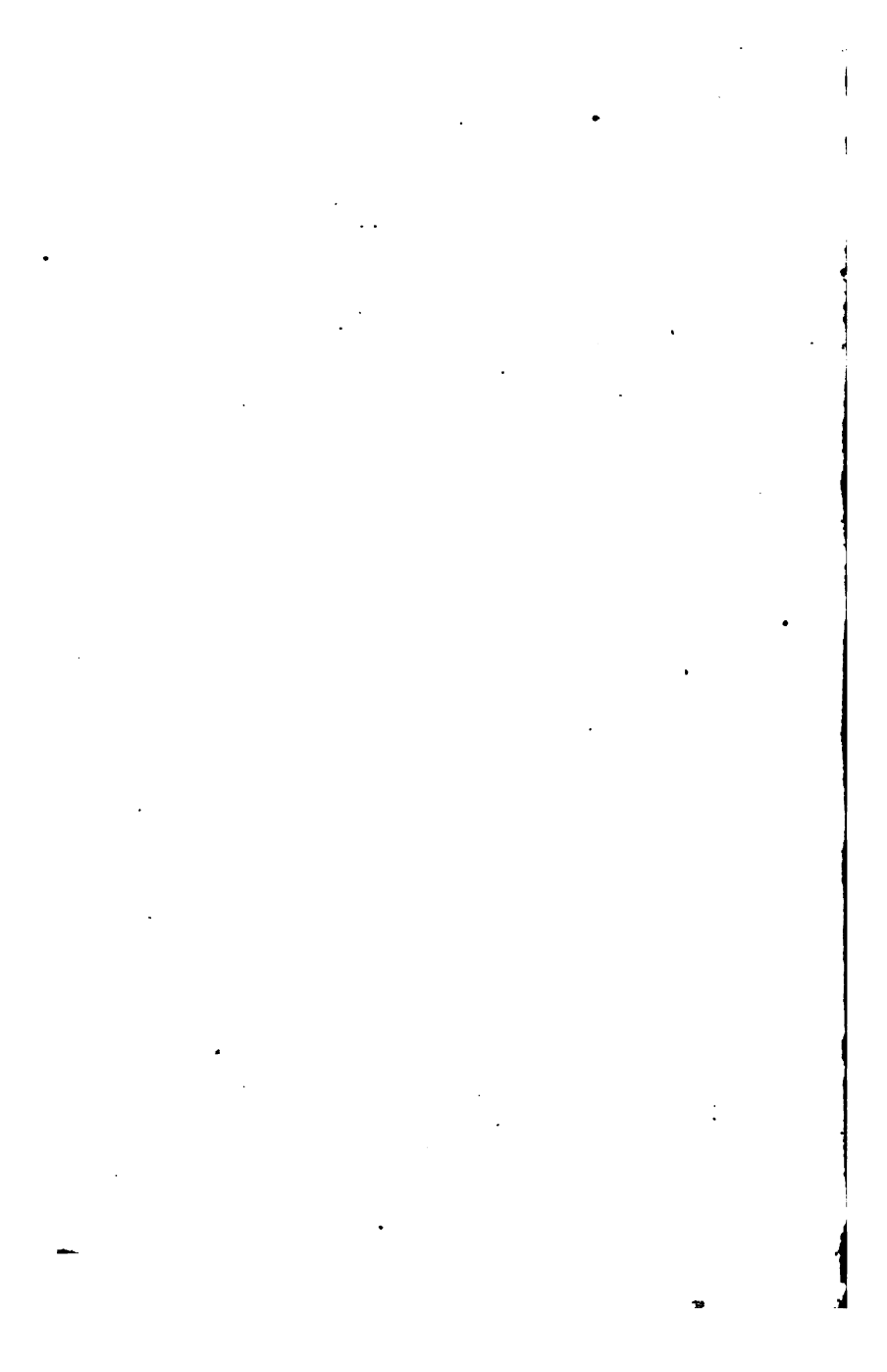
tence de mort que dans les cas qui sont régulièrement amenés et débattus devant son tribunal, et chaque châtiment infligé doit être inscrit dans le rapport mensuel adressé au gouvernement.

(1) Ces deux États avaient été longtemps en proie à des désordres intérieurs qui avaient fini par donner lieu à l'explosion d'une révolte générale.

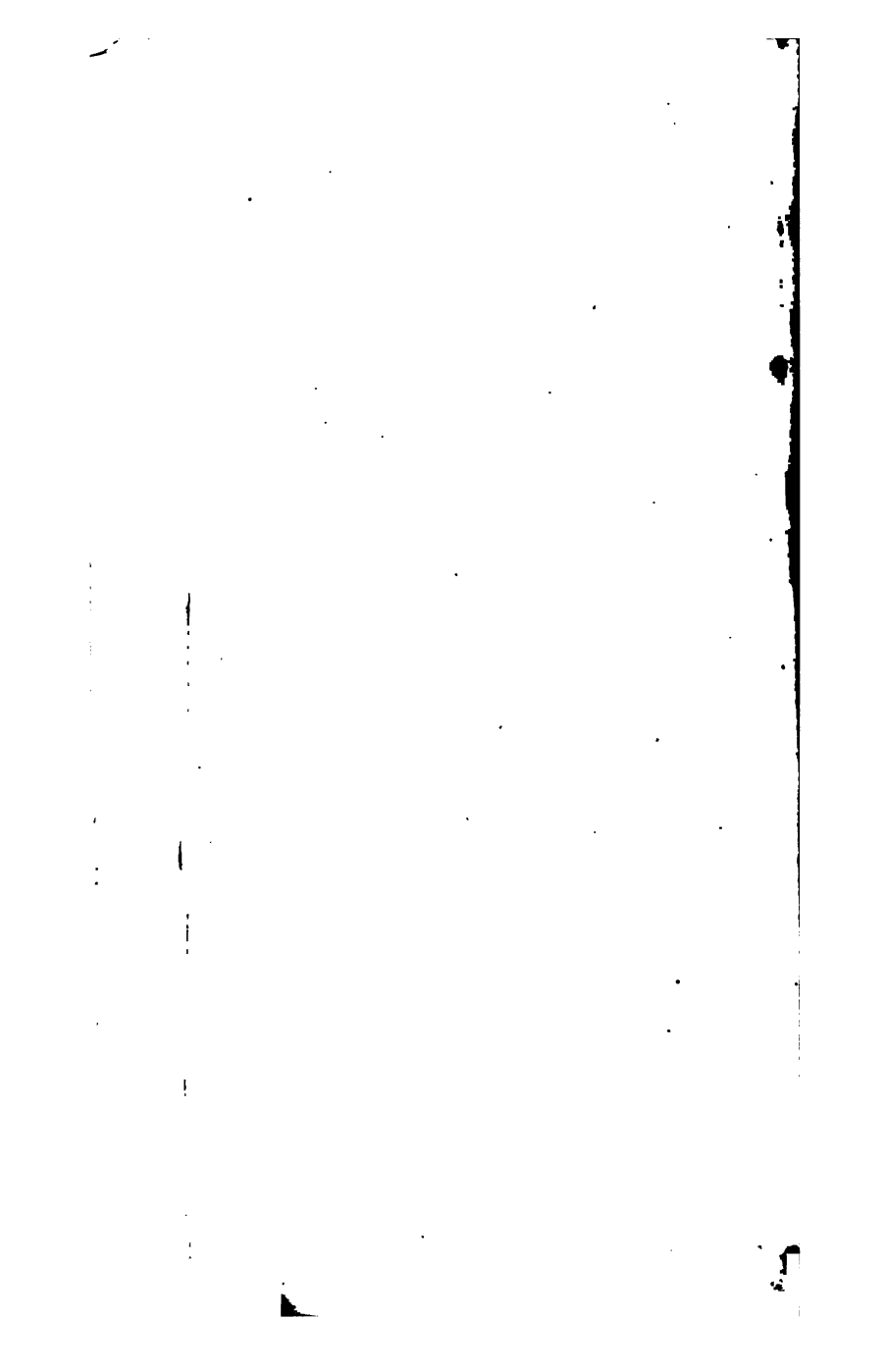
(2) On ne dit ni comment ni pourquoi.

(3) Recours à un pillage général dans le but d'extorquer des concessions importantes d'un supérieur féodal.

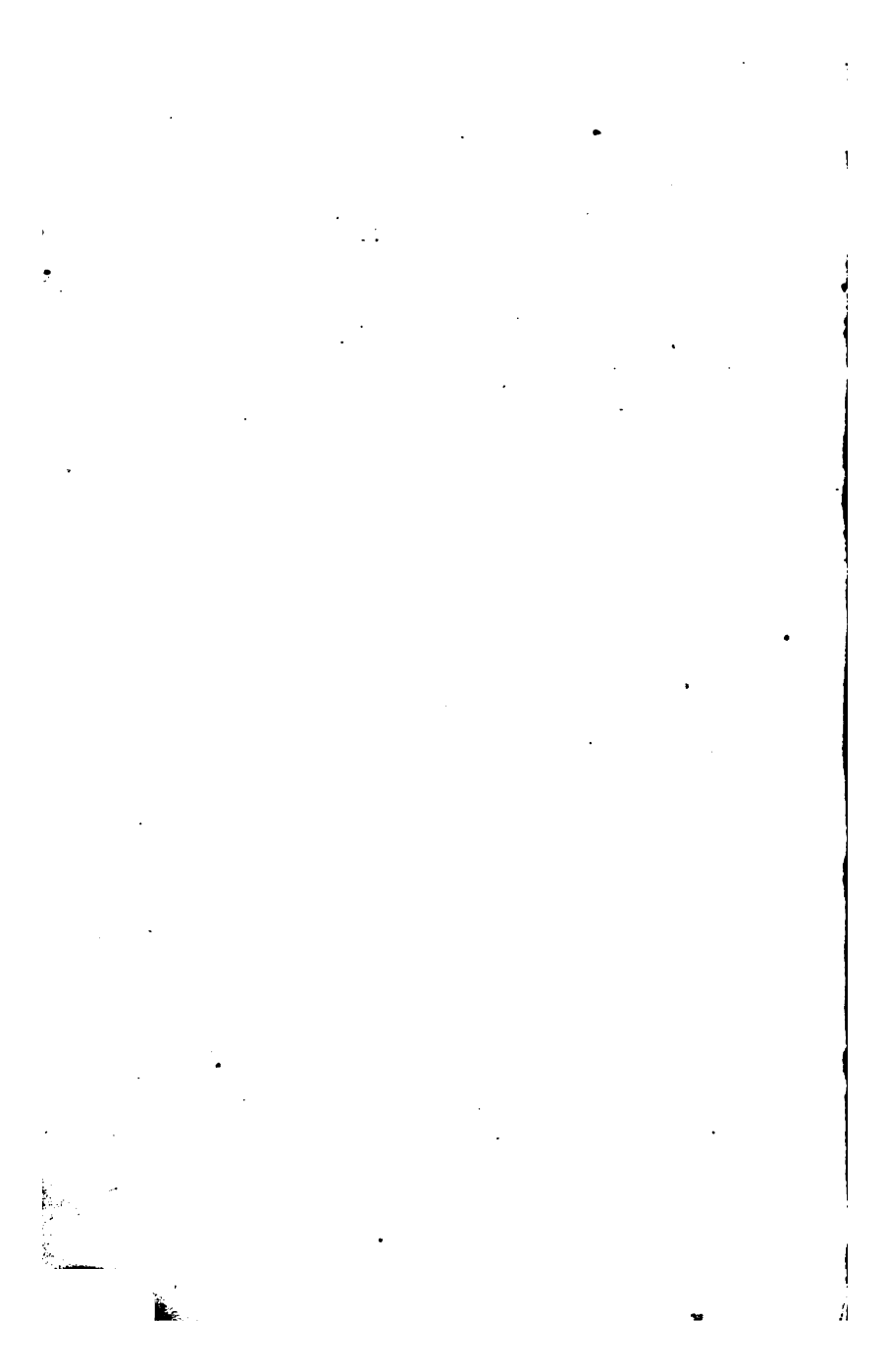
prême s'est efforcé d'en obtenir l'abolition dans les États indigènes, et il y a réussi en grande partie. Cet heureux résultat a été atteint sans avoir recours à aucune coercition ou menace et à l'aide seulement d'une vigilance active, toujours prête à saisir toutes les occasions de se prévaloir des suggestions opportunes et des renseignements convenables pour arriver au but désiré.



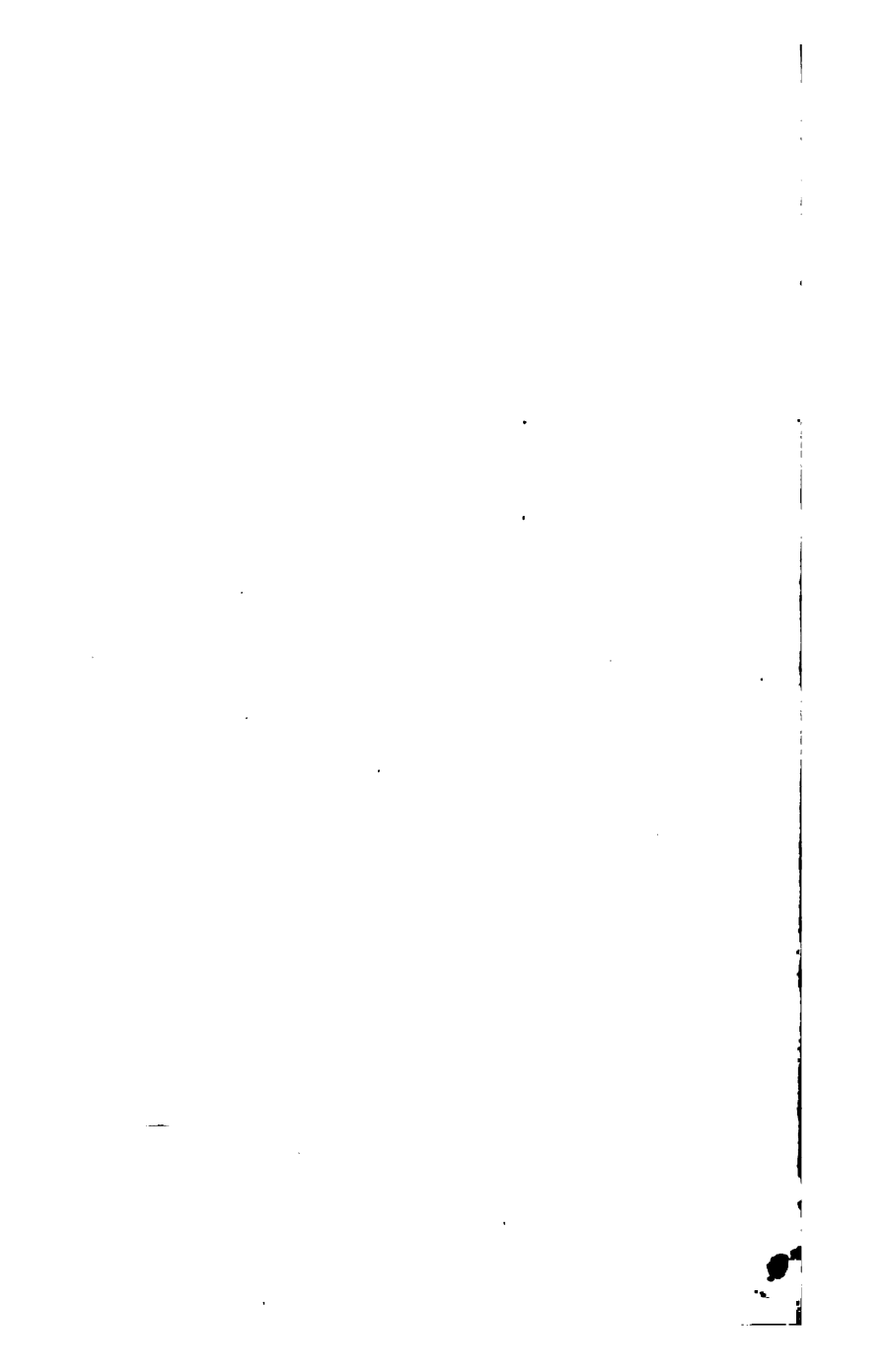




JUN
25
1904







**F. — TABLEAUX DES PRINCIPAUX ÉTATS INDIGÈNES, PROTÉGÉS
OU ADMINISTRÉS PAR CHAQUE PRÉSIDENTE EN 1857.**

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS (de 1 ^{re} 609).	POPULATION.
PRÉSIDENTE DU BENGAL.			
Alli-Mohun, ou Radjpour-Ali.	Malwa ou Inde centrale.	708	69,384
Amdjherra	Dito.	584	57,232
Bahadourgarh	Près de Dehli.	48	14,400
Bhawlpour.	Cis-Sutledje	25,200	925,000
Bhopal	Inde centrale.	6,764	663,656
Bhartpour	Près d'Agra	1,978	600,000
Ballabgarh.	Près de Dehli	190	57,000
Bundelcand : Adjyghar	Inde centrale.	340	43,000
Allypoora	Dito.	85	9,000
Behri.	Dito.	30	2,500
Behut	Dito.	15	2,500
Berounda	Dito.	275	24,000
Baonee.	Dito.	127	18,000
Bhaésonda.	Dito.	8	2,000
Bidjavar.	Dito.	920	90,000
Bidjna	Dito.	27	2,000
Tchatterpour	Dito.	1,240	12,000
Tchirkarce	Dito.	880	81,000
Dattiah.	Dito.	850	120,000
A reporter. . .		40,269	2,794,672

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILES CARRÉS (de 1 ^{re} , 609).	POPULATION.
	Report. . .	40,269	2,794,672
Doorwae.	Inde centrale.	18	8,000
Garaoli	Dito.	50	5,000
Gorihar	Dito.	76	7,500
Djigni	Dito.	27	2,800
Djeusso.	Dito.	180	24,000
Kampta	Dito.	1	500
Logasi	Dito.	29	3,500
— Meuckri	Dito.	10	1,600
Noagaon ou Naëgowan . .	Dito.	16	1,800
Nayagaon	Dito.	30	5,000
Oortcha, ou Tchree	Dito.	2,160	240,000
Panna	Dito.	688	67,500
Paharee	Dito.	4	800
Pahrah.	Dito.	10	1,600
Paldeo	Dito.	28	3,500
Pourwa	Dito.	12	1,300
Somptar	Dito.	173	28,800
Sarilah.	Dito.	33	4,800
Tohri-Futtiipoor	Dito.	36	6,000
Taraon	Dito.	12	2,000
Burwani.	Dito.	1,380	22,317
	A reporter. . .	43,246	3,231,589

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILES CARRÉS (de 14,609).	POPULATION.
	Report. . .	45,246	3,251,589
Koutch-Behar	Frontière du nord-est .	1,364	136,400
Cossya et Garrow-Hills (dis- tricts des montagnes Cossya et Garrow). . .	Dito.	4,347	65,205
Cattack-mehals : Autmallik .	Orissa	648	29,160
Boad.	Dito.	1,577	61,965
Deustpalla.	Dito.	162	7,290
Koondjerry.	Dito.	5,022	225,990
Moharbandge.	Dito.	2,025	91,125
Autres petits mehals (1) . .	Dito.	7,695	346,275
Deodjana.	Près de Dehli.	71	6,390
Déwas	Inde centrale.	256	25,088
Dhar	Dito.	1,070	104,860
Dholpore	Sur les bords de la ri- vière Tchambal . . .	1,626	550,000
Farracknaggor.	Près de Dehli.	22	4,400
Possessions de Golab-Sing. .	Kachmire	60,000	3,000,000
Gwalior (États de Scindia) .	Inde centrale.	53,119	3,228,512
Petits États montagnards sur les bords du Sutledje : Baghul	Cis-Sutledje		22,305
Bidja.	Dito.		981
	A reporter. . .	163,820	11,137,553

(1) *Mehals, maals, mhals*, etc., districts envisagés, surtout, sous le point de vue territorial, comme sources de revenus.

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILES CARRÉS (de 4,609).	POPULATION.
	Report. . .	163,820	11,137,335
Belaspoor	Cis-Sutledje		64,848
Besabar	Dito.		45,025
Badjie	Dito.		9,001
Balsan.	Dito.		4,892
Dhamie	Dito.		2,853
Dharkothee	Dito.		612
Ghound	Dito.		965
Hindour.	Dito.		49,978
Djoubal.	Dito.		17,262
Kuomharsén.	Dito.	5,000	7,829
Kounhyar	Dito.		1,906
Kounthal.	Dito.		18,083
Kotl	Dito.		3,981
Kothar.	Dito.		3,990
Mangol.	Dito.		917
Maélog.	Dito.		7,558
Moudhann	Dito.		2,431
Pattiala.	Dito.		48,836
Saugri.	Dito.		1,994
Simla	Dito.		31,858
Sirmour	Dito.		75,595
	A reporter. . .	168,820	11,537,747

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS (de 1 ^r , 609).	POPULATION.
	Report. . .	168,820	11,537,747
Theog	Cis-Sutledje		4,423
Tarreh.	Dito.		3,082
Tchumba	Trans-Sutledje	3,216	101,631
Meudhl.	Dito.	1,082	139,259
Sokhat.	Dito.	420	44,552
Haiderabad, ou possessions du Nizam	Le Dâkkân.	95,337	10,666,008
Indore : Territoire appartenant à Holkar.	Inde centrale	8,318	815,164
Djabooa, y compris Borai, ou Bori, et Djacknoda. . . .	Dito.	1,348	132,104
Djhadjhar	Près de Dehli	1,230	110,700
Djoura.	Inde centrale.	872	85,456
Kourwal.	Dito.	200	19,600
Kapoortallah.	Trans-Sutledje	598	212,721
Loharou	Près de Dehli	200	18,000
Mannipour.	Frontière du N.-E. . .	7,584	75,840
Nepaul.	Nord du Bengale. . . .	54,500	1,940,000
Omutwarra : Narsinghar . .	Inde centrale.	1,348	132,104
Radjgurh.	Dito.	74	6,660
Pataowdl.	Près de Dehli.		
	A reporter. . .	345,147	26,023,051

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILES CARRÉS (de 4,609).	POPULATION.
	Report. . .	345,147	26,023,031
États radjpouts : Alwar, ou Matcherry, y compris Tedjarra.	Rajpoutana.	3,573	280,000
Banswarra.	Dito.	1,440	144,000
Bikanir	Dito.	17,676	539,250
Boundl.	Dito.	2,291	229,100
Doongerpour	Dito.	1,000	100,000
Djessulmere.	Dito.	12,232	74,400
Djaépore, ou Djaénagar. .	Dito.	15,251	1,891,124
Djhallawar	Dito.	2,200	220,000
Djaoudpour	Dito.	33,672	1,783,600
Keraoull.	Dito.	1,878	187,800
Kishengarh	Dito.	724	70,952
Kotah	Dito.	4,339	433,900
Odeypour ou Mewar. . . .	Dito.	11,614	1,161,400
Pertabgarh et Daoleah. . .	Dito.	1,457	145,700
Serohl	Dito.	3,024	151,200
Rampour.	Rohilcund	720	320,400
Ratlam.	Inde centrale.	936	91,728
Les territoires de Saugor et Narbadda ; Kothl	Dito.	100	50,000
Maéhr.	Dito.	1,026	100,000
	A reporter. . .	462,520	35,947,605

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILES CARRÉS (de 14,609).	POPULATION.
	Report. . .	462,320	33,947,603
Otcheyrah	Inde centrale.	436	120,000
Rewa et Moukandpour . .	Dito.	9,827	1,200,000
Sohawal	Dito	179	80,000
Shahgurb	Dito.	676	30,000
Sita-Mow.	Dito.	208	20,384
États des Sikhs protégés : Furrid-Kote	Cis-Sutledje	604	73,500
Djhlnd.	Dito.	683	162,920
Koulsia	Dito.	153	62,000
Molair-Kottl	Dito.	165	46,200
Mamdote.	Dito.	370	37,100
Nabha	Dito.	638	184,240
Pattialla.	Dito.	4,682	1,310,960
Pattialla et Khaslta (Chacun pour une part.)	Dito.	18	7,200
Pattialla et Nabha (Chacun pour une part.)	Dito.	31	8,680
Frontière S.-O. du Bengale : Bombra	Orissa	1,244	55,980
Bonei	Dito.	1,037	47,563
Bora-Samba	Dito.	623	27,990
Bargan.	Orissa	399	17,933
Gangpour	Dito.	2,493	112,183
	A reporter. . .	486,827	37,534,464

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS (de 1,609).	POPULATION.
	Report. . .	486,827	37,554,464
Djashpore	Orissa	617	27,765
Keriall, ou Koren, y compris Bhokar.	Dito.	1,512	68,040
Korea	Dito.	2,225	100,000
Nowagar, ou Bindra-Nowagar.	Dito.	1,512	68,040
Patna	Dito.	1,158	52,110
Phooldjt.	Dito.	890	40,050
Rhaéghar	Dito.	1,421	63,945
Sarannghar	Dito.	799	35,955
Sergoudja	Dito.	5,441	316,252
Sonepour	Dito.	1,467	66,015
Sactl	Dito.	268	12,060
Sickkim	Nord du Bengale. . .	1,670	61,766
Tonk et autres dépendances d'Amlr-Khan	Inde centrale.	1,864	182,672
Tipperah.	Près de Burmah. . .	7,632	Inconnue.
GRAND TOTAL POUR LA PRÉSIDENTIE DU BENGALÉ.		515,302	38,649,134
PRÉSIDENTIE DE MADRAS.			
Cochin	Côte de Malabar . . .	1,988	288,176
Djeypoor et les zemindars des montagnes.	Orissa	13,041	391,230
	A reporter. . .	15,029	679,406

NOMS.	SITUATIONS.	SUPERFICIE EN MILES CARRÉS (de 1 ^k ,609).	POPULATION.
	Report. . .	15,029	679,406
Mysore	Inde du Sud	30,886	3,460,696
Poodoocottah, possessions du radja Tondiman	Dito.	1,165	61,745
Travancore	Dito.	4,722	1,011,824
GRAND TOTAL POUR LA PRÉSIDENCE DE MADRAS. . .		51,802	5,215,671
PRÉSIDENCE DE BOMBAY.			
Balasinore	Guzerat.	258	19,092
Bansda	Dito.	325	24,050
Baroda, possessions du Gui- cowar	Dito.	4,399	325,526
Cambay	Dito.	500	37,000
Catch.	Inde occidentale. . . .	6,764	500,556
Daung-Radjas (1)	Guzerat	950	70,300
Dhurrumpour	Dito.	250	16,650
Petits États du Goudjérate : Tchaorar	Dito.	225	2,500
Tchalanpour	Dito.	1,850	130,000
Rhadanpour	Guzerat.	850	45,000
Baubier	Dito.	120	500
Tcharcat.	Dito.	80	2,500
A reporter. . .		16,491	1,173,654

(1) Petits chefs indigènes dépendants du radja de Daung.

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS (de 1 ^{re} 609).	POPULATION.
	Report. . .	16,491	1,173,654
Déodar	Guzerat.	80	2,000
Seogaum.	Dito.	64	4,500
Therwarra	Dito.	48	800
Tharraud	Dito.	600	23,000
Warye	Dito.	299	20,000
Wow.	Dito.	564	10,000
Petits chefs de Kattywar . .	Dito.	19,850	1,468,900
Khaerpour.	Scindia.	5,000	105,000
Kolapour.	(S.). Pays des Mahrattes.	3,445	500,000
Maéhee-Caunta	Guzerat.	3,400	150,000
Peint et Hursoul.	Près de Amednuffur . .	750	55,500
Rewa-Caunta : Barreca, ou Deagar-Barreca.	Guzerat.	870	64,380
Loonawarra	Dito.	500	37,000
Les chefs mewassee, habi- tant les bords du Her- budda et du Myhee . . .	Dito.	375	27,750
Odeypour (Chota), ou Mo- hun	Dito.	1,059	78,366
Rajpeepla	Dito.	1,650	122,100
Soauth.	Dito.	425	31,450
	A reporter. . .	55,350	3,874,400

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE EN MILLES CARRÉS (de 1 ^k ,609).	POPULATION.
	Report. . .	55,350	3,874,400
Sattara (Djaguirs du) : Akal- kote	Sattara	La superficie et la po- pulation de ces États ont été comprises dans les chiffres donnés pour la prin- cipauté de Sattara, tableau E.	
Bhore	Dito.		
Juth	Dito.		
Ounde	Dito.		
Phaltam	Dito.		
Wachee	Dito.		
Sawant-Warri	Konkan du Sud . . .	800	120,000
Djaguirs Mahrattes du Sud .	Pays Mahrattes du Sud.	3,700	410,470
Sutchin	Guzerat.	300	22,200
Wasravl (chefs Bhils)	Dito.	450	33,300
GRAND TOTAL POUR LA PRÉSIDENTE DE BOMBAY. .		60,600	4,460,370

RECAPITULATION.

Principaux États indigènes mentionnés dans le rapport soumis au parlement
par la Compagnie des Indes orientales au mois de juillet 1837. . . . 192

Superficie totale. . . 627,704 milles carrés.

Population totale . . 48,323,175 habitants (1).

(1) Dont 38,649,134 sous l'administration de la présidence du Bengale ; 5,213,671
sous la présidence de Madras ; 4,460,360 sous la présidence de Bombay.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les aveux officiels qu'on vient de lire semblent appeler de curieux commentaires. — Je ne crois pas nécessaire de m'y arrêter en ce moment.

Je n'écris pas l'*histoire* de ce temps-ci, je le répète ; mais j'ai lu l'*histoire* de l'Inde jusque dans les temps voisins de l'époque actuelle et j'ai donné une attention particulière aux récits, aux opinions des voyageurs, aux assertions formelles ou aux déclarations solennelles des historiens, des historiens anglais surtout. — Qu'est-il résulté pour moi de l'ensemble des faits recueillis et commentés par ces derniers ? Qu'ai-je dû conclure de leurs aveux (1), lors même qu'ils écrivaient dans le but évident de défendre la cause de la domination anglaise dans l'Inde, la cause de la *Compagnie*, devant le siècle et devant la postérité ? — Voici les conclusions auxquelles j'ai été invinciblement entraîné :

Les Anglais n'ont regardé les Indiens, pendant de longues années, que comme un peuple de *noirs*, sinon de *négres*, avec lequel il était avantageux de trafiquer ; puis ils en sont venus à penser que ce peuple devait être *subjugué* ; puis, après avoir subjugué les Hindoustanis, ils les ont traités avant tout comme *contribuables*. — Après un autre laps de temps, on est arrivé à les envisager comme un peuple qu'il fallait *gouverner* et on a créé pour eux, et le plus souvent *contre eux*, tout un arsenal de lois ; mais, chose étrange, ce n'est qu'après avoir élaboré ce gouvernement, ces lois, ces règlements destinés à assurer l'avenir de la *domination anglaise* qu'on a jugé utile d'étudier les hommes que ces institutions nouvelles devaient régir et de s'occuper sérieusement d'améliorer leur sort !

L'héritière de l'empire d'Akbar, la reine d'Angleterre, du consentement et avec le concours de son parlement, va-t-elle entrer résolument dans la noble voie tracée par le puissant génie d'Akbar, et désormais est-il permis d'espérer que le sort des populations de

(1) Voyez *the Administration of the East-India Company*. — By W.-J. Kaye. 1 vol. in-8°. Londres, 1833.

L'Hindoustan s'améliorera graduellement, en effet, sous l'influence d'institutions sagement adaptées aux conditions nouvelles où se trouve le monde civilisé ?

La solution définitive de ce problème m'apparaît parfois comme redoutable à l'Angleterre elle-même. Ne serait-elle pas encore exposée à trouver, sans qu'elle eût le droit de s'en plaindre, une cause de ruine dans le triomphe de ses armes, de son intelligence et de son industrie, à trois mille lieues du centre naturel de sa force et de sa nationalité ?

Je ne sais, mais les tendances actuelles du monde civilisé semblent indiquer, ou du moins rendent possible, et jusqu'à un certain point probable, une solution moins affligeante pour l'orgueil britannique. — Cette solution, désirée ou même prévue par plusieurs esprits éminents dans l'Inde et dans l'Europe occidentale, a été indiquée par le ministère anglais, dans les dernières sessions du parlement, comme le but vers lequel devaient tendre désormais tous les efforts du gouvernement indo-britannique. Elle se résume en cette formule (qui renferme la substance du discours de lord Derby que j'ai cité plus haut) : — « Élever de plus en plus la condition sociale des peuples de l'Hindoustan et les mettre en état de s'administrer eux-mêmes un jour, à l'aide des principes et des lois dont l'Angleterre lui aura fait comprendre l'utilité et soigneusement enseigné l'application bienfaisante. »

En effet, la Providence, qui a confié momentanément à l'Angleterre les destinées de l'Hindoustan, permettra peut-être que, par un miracle de sagesse et de prudence humaines, les Anglais, après avoir triomphé dans la crise actuelle, se ménagent la possibilité de renoncer un jour avec dignité, sans autre collision violente (soit avec l'invasion étrangère, soit dans l'intérieur de l'empire), sans précipitation, en un mot, et sans secousse, à la domination gigantesque qu'ils continueront à exercer, sans doute, pour un temps plus ou moins considérable. Mais il me semble qu'il faut envisager la question de plus haut encore : — que la lutte est engagée désormais, en Orient, entre le génie de la *domination européenne* et la résistance rationnelle ou instinctive des peuples asiatiques.

Quelle que soit, au point de vue des intérêts anglais, français ou

russes, l'issue de cette lutte, je crois fermement qu'avec le concours *intéressé* de l'Angleterre, ou sans elle au besoin, la cause de l'humanité se dégagera puissante et progressive du choc des événements qui peuvent encore ébranler le monde.

En ce qui touche actuellement à l'Hindoustan, la question, si vaste et si complexe qu'elle puisse paraître encore, repose sur des bases connues et précises.

Quand on cherche à apprécier l'action et la réaction des peuples que la Providence a successivement amenés des extrémités du monde pour changer la face de cet empire, on arrive à ce résultat : — parmi les races occidentales qui ont été admises à essayer leur force dans cette immense arène, les Portugais, les Hollandais, les Français eux-mêmes, n'ont réussi à organiser rien de grand et de durable; les Anglais seuls ont senti toute l'importance du rôle qui leur était dévolu par la retraite de la France; seuls ils ont montré l'habileté et la persévérance qui justifient les grands succès de l'ambition; ils ont pu déployer, en outre, les ressources militaires et financières dont devait s'entourer tout pouvoir prétendant à recueillir l'héritage d'Akbar.

Avec la grandeur des résultats obtenus, a dû s'accroître, sans doute, la confiance dans l'avenir; mais ce qui caractérise particulièrement l'époque actuelle du gouvernement dans l'Inde par l'Angleterre, et ce qu'il importe de faire ressortir, c'est que l'ambition britannique, sans s'arrêter dans sa marche, entrevoit qu'elle peut être entraînée désormais vers un but plus désintéressé, plus honorable et, conséquemment, plus grand en réalité que celui auquel elle aspirait depuis un siècle.

Il est donc permis d'espérer que l'Angleterre, inspirée par la grandeur même de la situation, aidée de l'expérience et du temps, saura reconnaître et saisir l'instant, *le seul instant peut-être*, où il puisse convenir aux intérêts du monde qu'elle conserve la direction des affaires de l'Inde !

Quand Nadâr-Shah, après avoir envahi l'Hindoustan, se retirait, il y a plus d'un siècle, avec un butin estimé à plusieurs milliards de notre monnaie, l'empire moghol croulait de toutes parts, et le champ qu'abandonnait la domination musulmane était ouvert à

l'ambition des chrétiens. — La France et l'Angleterre s'y trouvaient en présence. — La suzeraineté de l'Inde devait tôt ou tard échoir à l'une de ces rivales. — La plus riche, la plus persévérante et, il faut le dire, la plus habile a triomphé. Certes, toute nation grande et généreuse doit apprécier l'influence qu'une position politique et commerciale à laquelle elle aurait pu prétendre, lui aurait permis d'exercer sur une vaste portion du globe; elle doit regretter que cette haute position, cette noble influence, lui aient été enlevées par sa faute. — Sous ce point de vue, la France peut se repentir de s'être si mal acquittée du rôle qu'elle avait été appelée à jouer dans l'Inde et se trouver humiliée de celui qu'elle y joue aujourd'hui. Mais, à dire vrai, la lutte dans laquelle nous avons succombé n'avait pas ce caractère élevé, ce but honorable qui justifient aux yeux de la postérité le vainqueur comme le vaincu, l'orgueil de la victoire et la douleur de la défaite. — Les droits et les besoins de l'humanité n'étaient comptés pour rien dans le résultat anticipé de tant d'efforts. — Encore aujourd'hui, le gouvernement sur qui pèse la responsabilité de l'avenir est loin d'avoir fait pour les peuples de l'Inde ce qu'il aurait pu, ce qu'il aurait dû faire. — Il s'en est aperçu trop tard pour prévenir la lutte sanglante à laquelle nous assistons! Cette lutte se terminera, sans doute, à l'avantage de l'Angleterre. — Mais qui peut prévoir l'avenir quand les questions soulevées par les imprudences des peuples sont aussi compliquées que celles dont nous attendons la solution? Malheureusement, les nations comme les individus s'abusent parfois sur leur valeur réelle, et les Anglais, en particulier, se sont exagéré leur puissance effective dans l'Inde et l'influence qu'ils exerçaient dans l'extrême Orient, en même temps qu'ils ont dédaigné les oppositions qui pouvaient venir du dedans ou du dehors! — Ils ont oublié qu'il est toujours plus aisé de détruire que d'édifier, et que, par une conséquence inévitable de ce principe, il serait comparativement facile de s'entendre pour renverser une domination qui n'aura pas su conquérir l'affection et la reconnaissance des millions d'hommes qu'elle a subjugués.

CONCLUSIONS.

Il me paraît difficile, si ce n'est impossible, de se passer entièrement du concours de la Compagnie dans la réorganisation inévitable du gouvernement de l'Inde ; — mais, au point de vue politique (dans la situation actuelle du monde), et par la seule force des choses, je crois que l'Europe continentale doit se tenir prête à jouer envers la Grande-Bretagne, en ce qui concerne l'avenir de l'Inde, un rôle analogue à celui que le parlement anglais joue en ce moment à l'égard de la Compagnie des Indes orientales.

Me plaçant, sans plus d'hésitation, à ce point de vue de la nécessité prévue de l'intervention européenne, je vais essayer de résumer très-brièvement mes convictions sur les moyens honorables qui se présentent, pour l'Angleterre, de sortir de la crise actuelle.

Je commence par déclarer que, dans mon intime conviction, les *questions indiennes* sont encore trop obscures, pour la plupart (par suite de l'insuffisance des documents reçus), ou pas assez sérieusement étudiées, pour qu'on puisse se prononcer, avec connaissance de cause, sur la meilleure solution à donner à la plupart d'entre elles. — Je ne me chargerai pas, pour ma part, de décider en ce moment si le soulèvement inattendu de l'armée du Bengale doit être attribué exclusivement aux fautes récentes de la Compagnie, ou plutôt à l'influence musulmane appelant à son aide les alarmes religieuses et à la *désaffection*, subite ou d'ancienne date, des cypahis hindous. J'avoue pencher vers cette dernière explication ; mais un seul point me semble, dès à présent, complètement et inébranlablement établi par les faits.

Les Hindoustanis sont incapables de se gouverner eux-mêmes.

La question se réduit donc, pour moi au moins, à examiner quelle est, dans la crise actuelle, la domination étrangère qui convient le mieux *aux intérêts réels* des peuples de l'Hindoustan et aux intérêts politiques et commerciaux de l'Europe ?

Poser ainsi la question, c'est, selon moi, la décider au profit de la Grande-Bretagne.

Cela n'est pas, à mon avis, une affaire de choix ; — c'est une affaire de *nécessité*, au moins pour le moment !

Il se peut, il est vrai, que l'Angleterre, aveuglée par ses mauvaises passions, laisse échapper *le seul instant*, je le répète, où il puisse convenir, aux intérêts du monde européen (de la France en particulier), qu'elle conserve la direction des affaires de l'Inde ; mais je ne crois pas opportun de raisonner sur cette possibilité : ce dont je suis convaincu, c'est que, si Dieu en personne laissait aujourd'hui la France, ou la Russie, ou l'Empire ottoman libre de prendre charge des 150 ou 200 millions d'âmes qui peuplent, en ce moment, l'Inde anglaise, il ne conviendrait à aucune de ces grandes puissances, pas même à la Russie, d'encourir la responsabilité inséparable de l'acceptation d'une aussi gigantesque faveur !

Il n'en est pas de même de l'Angleterre. — Son orgueil (que je ne saurais m'empêcher de trouver légitime sur certains points), ses souvenirs, ses espérances, son expérience des affaires de l'Inde et les immenses ressources dont elle dispose ; — les énormes sacrifices qu'elle a dû s'imposer déjà et qu'elle ne saurait se résigner à envisager comme à jamais improductifs..., tout la porte à accepter cette lutte nouvelle que la fortune semble lui offrir. — Elle espère encore y triompher *seule* : par les armes d'abord, par une sage politique et une grande habileté administrative ensuite. — Je ne me sens pas disposé à prédire ce triomphe vaniteusement anticipé ; mais je crois, je le dis de nouveau, que la domination anglaise est celle qui convient le mieux, dans l'état actuel du monde, aux intérêts réels des peuples de l'Hindoustan et je raisonne d'après cette conviction.

Au point de vue pratique, je vois quatre grands intérêts à satisfaire :

- 1° L'intérêt général de l'Europe ;
- 2° L'intérêt spécial des populations de l'Hindoustan ;
- 3° L'intérêt particulier de l'Angleterre ;
- 4° L'intérêt spécial de la Compagnie.

La réorganisation de l'Inde ne sera pas l'œuvre d'une année.

Elle doit avoir pour base première, selon moi, la consolidation de la *confédération, indiquée*, mais nullement *réalisée* (dans la véri-

table acception de ce mot), par les traités passés entre le gouvernement européen et les États indigènes.

Ce qui reste de ces États, jouissant encore d'une indépendance relative, c'est-à-dire gouvernés *immédiatement* par des princes hindous ou musulmans, doit être non-seulement respecté, mais raffermi et *organisé* dans le but, hautement et clairement proclamé, de *constituer* la CONFÉDÉRATION INDO-BRITANNIQUE d'une manière définitive en vue de l'avenir.

En ce qui concerne son territoire propre dans l'Hindoustan, la Grande-Bretagne, engagée d'honneur envers les peuples hindoustanis d'un côté, envers l'Europe de l'autre, devra, sans délai, s'occuper du développement des immenses ressources agricoles et industrielles de l'empire, et l'Angleterre, désormais, au lieu de tremper son éponge dans le Gange uniquement pour arroser ses jardins en Europe, devra l'étreindre, avant tout, sur les champs de l'Hindoustan! — Là est son honneur, là est son profit, là, enfin, est son salut dans l'avenir!

A côté de ces deux grands intérêts, qui empruntent aux plus hautes considérations de la morale universelle et de la politique humanitaire un caractère sacré, viennent se ranger, comme par dérision et par un singulier caprice de la destinée, des intérêts qui appellent involontairement ma pensée.

La France et le Portugal sont les seuls États européens qui aient conservé, chacun un pied-à-terre (ou plutôt un *pied de terre*!) dans l'Inde *britannique*. — Ma conviction très-arrêtée, conviction basée sur un examen attentif de la situation nouvelle que les derniers événements ont faite à ces trois puissances (l'Angleterre, la France, le Portugal), dans l'Hindoustan, peut se formuler en quelques mots.

De deux choses l'une: — ou les traités qui unissent ces trois puissances seront revisés au nouveau point de vue qui nous est ouvert par la *réorganisation* inévitable de l'empire indo-britannique et, dans ce cas, la France aussi bien que le Portugal entreranno, pour ce qui les concerne ou devra les concerner, dans la confédération indienne; — ou la France et le Portugal traiteront immédiatement avec l'Angleterre de la cession des territoires qu'elles occupent dans l'Hindoustan (voir Appendice, tableau G).

Je crois sage, à tout événement, pour les deux peuples, de profiter de la crise actuelle pour sortir de la position fausse et dégradante qu'ils ont acceptée et qu'ils subissent depuis tant d'années! — Je crois sage et très-utile pour l'Angleterre d'aller au-devant du *dernier arrangement surtout*, dont la prompte réalisation laisserait la Grande-Bretagne maîtresse absolue de l'empire indien, dans l'intérêt, toutefois, et avec le consentement et le concours moral de l'Europe entière!

Il me serait aisé de développer ces indications et de motiver l'opportunité des mesures politiques qui me semblent découler naturellement de la situation actuelle; mais je crois devoir me borner à cet exposé sommaire de mon opinion sur les points qui m'ont semblé les plus importants. — J'aurais pu, dès à présent, en aborder d'autres. — J'aurais dû, peut-être, m'efforcer de régulariser et de compléter ce travail provisoire, dont je suis loin de me dissimuler l'imperfection. — Je ne le ferai pas. — Le temps marche, les événements se pressent; je crois en avoir dit assez sur la question du jour pour renseigner utilement, mes compatriotes au moins, sur les principales données d'un problème qui se complique dans ses détails à mesure que je l'étudie, mais qui me paraît clairement posé dans son ensemble et dont la solution, si incertaine qu'elle puisse paraître encore et peut-être pour cela même, intéresse l'humanité tout entière.

APPENDICE.

J'ai cru devoir réserver pour cet appendice les *détails* statistiques spéciaux les plus exacts et les plus récents et qui peuvent entrer comme éléments d'appréciation, d'un instant à l'autre, dans l'étude des questions actuelles: — on aimera, d'ailleurs, à les consulter plus tard, quand le grand problème de la réorganisation de l'Inde aura reçu sa solution provisoire des *résolutions* qui vont être arrêtées par le parlement.

Les tableaux marqués A, B, C, D, E, F et G ont été rédigés — d'après les documents officiels soumis à la Chambre des communes, par le secrétaire de la Compagnie des Indes, le 28 juillet 1857.

**G. TABLEAU DES POSSESSIONS FRANÇAISES ET PORTUGAISES
AUX INDES ORIENTALES**

(ENCLAVÉES DANS L'EMPIRE INDO-BRITANIQUE),

Présenté au parlement par la Compagnie des Indes, au mois de juillet 1857.

NOMS.	SITUATION.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS.	POPULATION.
FRANÇAISES.			
Chandernagore.	Sur les bords du Hougly.....	Inconnue.	32,670
Karical.....	Côte de Coromandel..	Inconnue.	Inconnue.
Mahé.....	Côte de Malabar.....	Inconnue.	Inconnue.
Pondichéry	Côte de Coromandel..	188	171,217
Yanaon.....	Côte d'Orissa.....	Inconnue.	Inconnue.
	TOTAL.....	188	203,887
PORTUGAISES.			
Daman.....	Côte nord du Concan.	Inconnue.	Inconnue.
Diu.....	Côte sud du Kattawar.	Inconnue.	Inconnue.
Goa.....	Côte ouest de la péninsule indienne....	1,066	313,262
	TOTAL.....	1,066	313,262

Ce tableau G m'a paru marqué au coin d'une *insouciance* remarquable, mais parfaitement incompréhensible : j'ai essayé de com-

piéter les indications qui y sont ébauchées et j'ai en même temps (notes G' et G'') donné quelques éclaircissements qui m'ont semblé utiles.

La *table complète des distances*, marquée H (p. 345), aura son intérêt et son utilité pratiques sur lesquelles je n'ai pas besoin d'insister.

G' — NOTE SUR L'ÉTAT ACTUEL ET L'IMPORTANCE STATISTIQUE
DES POSSESSIONS FRANÇAISES DANS L'HINDOUSTAN.

J'ai dû chercher à remédier à l'insuffisance des renseignements que fournit le tableau publié par ordre du parlement anglais sur les établissements français de l'Inde en 1857 (tableau reproduit dans cet appendice, lettre G). — Je me suis efforcé d'atteindre ce but en consultant les meilleures autorités auxquelles je pusse avoir recours, soit sur le continent, soit dans l'Inde même. — Dans la plupart des publications que j'ai vues et étudiées ou des documents qui m'ont été communiqués à cet égard, j'avoue que je n'ai rien trouvé de précis ou de complet (même au point de vue statistique) sur l'ensemble de nos possessions dans l'Hindoustan.

Cela s'explique jusqu'à un certain point par l'insignifiance politique de nos établissements ; — mais je pouvais m'attendre à trouver au moins quelque trace de recherches faites pour s'assurer de la valeur relative des chiffres adoptés. Il n'en a été ainsi ni pour les totaux généraux, ni pour les totaux relatifs à chaque établissement en particulier.

De 1847 à 1855 (inclusivement), par exemple, l'Almanach de Gotha adopte les chiffres de 24.5 milles géogr. carrés pour la superficie et de 167,790 hab. pour la population de nos colonies en Asie, et les emprunte aux *documents officiels de 1841*. — Ce même Almanach de Gotha porte le chiffre de la population totale en 1857 (*d'après les données officielles de 1851*) à 197,863 h., et reproduit ce chiffre cette année-ci ; mais, il donne dans ce même tableau, pour 1858, la note suivante : *En 1856, la population s'élevait à 203,887 âmes*, et ce renseignement doit avoir été emprunté, tel quel, aux Anglais, car le tableau G (qui précède) donne précisément ce chiffre de 203,887. Et de quoi se compose ce total ? De deux chiffres parti-

culiers de population *supposés* connus : Pondichéry 171,217 et Chandernagore 32,670, et de trois *inconnus* : Karikal, Mahé, Yanam ! — Quelle était, d'ailleurs, la valeur de ces chiffres partiels (171,217 et 32,670), chiffres partiels adoptés en Allemagne ? A peu près nulle, selon moi, et, conséquemment, il n'y avait pas à compter sur la valeur des totaux ; et je devais chercher des données précises dans d'autres documents.

J'ai donc consulté nos propres publications officielles depuis 1834.

Ce sont les *tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation*, etc. — J'ai, en ce moment, sous les yeux ces notices statistiques pour les années 1834-35, 1847-48, 1853-54, publiées en 1835, 1852, 1857. — J'ai pu consulter, en outre, le « compte rendu des réformes introduites dans le système de contribution foncière et le régime territorial de l'établissement de Pondichéry, par l'arrêté du 19 février 1853 et le décret impérial du 16 janvier 1855. » (Imprimé à Pondichéry, imprimerie du gouvernement, 1857.)

Ce *compte rendu*, rédigé par le chef du service des contributions des établissements français dans l'Inde (en août 1857), est, de beaucoup, le plus important des documents statistiques auxquels il m'ait été permis de puiser, — *le seul*, si je ne me trompe, qui ait une valeur scientifique (administrativement parlant) et dont les assertions s'appuient sur des investigations sérieuses et complètes. — On examine, dans ce travail très-remarquable, la question des réformes introduites depuis 1853, au triple point de vue historique, économique et financier, et on y établit d'une manière, selon moi, entièrement convaincante :

1° Que c'est à un Français (Anquetil-Duperron) que revient l'honneur d'avoir réclamé en faveur du *droit de propriété* pour les indigènes ; d'avoir retrouvé, le premier, les preuves de ce droit, ensevelies sous les décombres de la domination musulmane ;

2° Que c'est à un autre Français (l'amiral Verninac, gouverneur de Pondichéry, en 1853) qu'est due la réforme administrative qui a si notablement amélioré la condition des indigènes sur les points encore occupés par nous aux Indes orientales anglaises ;

3° Que les mesures adoptées par le gouvernement français ont eu pour résultat de *doubler en quatre ans* la richesse agricole de notre

principal établissement; « précédant ainsi ce qui a été fait (1) *ou pourra se faire* d'analogue dans les Indes anglaises.

Le beau travail de M. Gallois-Montbrun (le chef du service des contributions, déjà désigné) contient un grand nombre de recherches et d'appréciations d'un haut intérêt sur lesquelles j'aurais bien volontiers appelé l'attention de mes lecteurs; mais j'ai dû me borner à citer en note (à la fin de cet article, voir A et B) :

1° L'appréciation du caractère indigène,

2° L'appréciation du système zémidari,

qui peuvent contribuer à faire mieux comprendre les causes de la crise actuelle.

A tout événement, j'ai dû m'efforcer d'arriver à des indications statistiques, sinon très-précises, au moins peu éloignées de la vérité, en combinant les chiffres adoptés (avec entière connaissance de cause) par le compte rendu avec les chiffres fournis (pour Chandernagore, Karikal, Mahé et Yanaon) par les *tableaux* publiés en 1857, à l'imprimerie impériale; et il en est résulté le résumé suivant :

La superficie totale des établissements français enclavés dans les Indes anglaises peut être évaluée à 49,267 hectares.

La population totale s'élève à environ 185,785 habitants, sur lesquels on compte (répartis entre les 5 établissements) 1,360 Européens.

Les 49,267 hectares de superficie se répartissent ainsi :

Pondichéry (comprenant trois districts : Pondichéry,

Villenour, Bahour),	28,258	} 49,267 hectares.
Karikal,	16,184	
Yanaon,	3,298	
Mahé,	585	
Chandernagore,	942	

La superficie *cultivée* (27,552 hect.) se décompose comme il suit :

Pondichéry,	18,609	} 27,552 hectares.
Karikal,	7,628	
Yanaon,	775	
Mahé,	510	
Chandernagore,	0	

(1) La Compagnie a commencé à faire, dans la province sud d'Arcott, en 1854, ce que nous avions fait à Pondichéry, en 1853.

27,552 hectares ou un peu moins des 6 dixièmes de la superficie totale !

Le principal établissement, celui de Pondichéry, comptait, au 13 juillet 1856, 34,777 *kânis* (1) soit, 18,609 hectares, possédés par divers et payant impôt. — On ne comptait, en 1817, que 13,110 hectares de terres cultivées, et, en 1852 (c'est-à-dire 35 ans après), on en comptait déjà 16,805. — On en compte maintenant environ 19,000 ; — mais, tout en reconnaissant le succès toujours croissant des mesures administratives *introduites* dans l'Inde par le gouvernement français, depuis 1853, et la valeur *humanitaire* des principes dont elles ont été l'application grandement honorable, tout cela n'empêche pas que la totalité de nos établissements de l'Inde ne soit un *pied de terre* enclavé dans les 1,466,576 milles carrés de l'empire anglo-indien et conservé par nous, depuis 1816, à des conditions humiliantes !

L'établissement de Pondichéry comptait, au 13 juillet 1856, 76,850 âmes (et non 171,217 comme le veut le tableau anglais G).

Karikal était riche d'environ 65,000 habitants, en 1854, et Chandernagore d'à peu près 32,000. — Le reste ne vaut réellement pas. « l'honneur d'être nommé ; » mais, si l'on tient à savoir quelle était l'opinion de nos gouverneurs de Pondichéry à l'égard de Chandernagore, Yanaon et Mahé, je la crois fidèlement exprimée dans un rapport officiel que j'ai sous les yeux. — Ce rapport est daté de 1838, il est vrai ; mais, à cet égard, il pourrait être daté de 1858 sans cesser d'être applicable à la situation.

Or, le gouverneur des établissements français de l'Inde, rendant compte de la situation de ces établissements au 15 mars 1838, dit quelques mots en faveur de Karikal, mais insiste sur la nécessité de *cesser d'administrer* Chandernagore, Yanaon et Mahé, qu'il appelle des établissements *ridicules et ruineux* ! Il dit que la *Restauration* avait intérêt à ce que les noms de nombreux *comptoirs français* dans l'Inde brillassent dans l'*Almanach royal*, en compensation des sacrifices auxquels elle avait consenti ; mais, « aujourd'hui, ajoutez-il, il est temps de finir cette coûteuse comédie. »

(1) Le *kâni* de Pondichéry est le *cawney* (plur. *cawnies*) des Anglais de Madras. — Cette mesure agraire est égale à 33 ares, 51 centiares.

Il a été plusieurs fois question d'échanges de territoire entre les deux gouvernements, pour quelques points secondaires ; mais le défaut de précision, dans la correspondance diplomatique entamée à ce sujet entre le comte Sébastiani et lord Palmerston, en 1836, a été cause que des instructions incomplètes avaient été envoyées au gouverneur général des Indes anglaises (alors lord Auckland), et je ne crois pas que les négociations aient été reprises depuis cette époque. — Le moment me paraît venu de revenir sur la question, mais en tenant compte des éléments nouveaux que le soulèvement partiel de l'Inde anglaise y a introduits.

La question a grandi. L'honneur de la France doit être sauvegardé. — *Caveat imperator!*

« Laborieux et patient, employant avec intelligence les procédés imparfaits qu'il applique à la culture ; passionné pour les travaux agricoles ; concentrant sur sa terre, sur les progrès et les diverses transformations de ses récoltes, tout ce que son esprit peut avoir de pensées et tout ce que ses forces peuvent prodiguer de soins ; hospitalier pour le pauvre comme pour le riche ; tel est l'habitant de nos campagnes, vu par son côté favorable.

» Ignorant à un degré suprême ; appartenant au premier exploiteur venu ; soupçonneux comme tout homme entouré de choses qu'il ne peut comprendre ; incapable de mesure dans ses désirs et dans ses exigences ; faisant de la ruse, du mensonge et de la fraude, un moyen de triomphe licite, un accident ordinaire de la vie sociale ; le voilà tel que l'impartialité la plus scrupuleuse le représente à mon esprit sous ses mauvais côtés.

» Quant à sa condition matérielle, deux mots suffisent à la peindre d'une manière générale : on peut dire du cultivateur indien de notre territoire, qu'il ne connaît ni l'aisance modeste que l'activité et l'industrie européennes tendent à rendre tous les jours plus communes, ni la pauvreté souffreteuse, amalgmée par la faim, qui, dans nos civilisations modernes, coudoie si souvent le luxe et le superflu (p. 8 du compte rendu).

» J'ai toujours pensé que le *perpetual settlement* (nom sous lequel est connu le système *zemindari* définitivement adopté au Bengale en 1793) n'était pas seulement une erreur financière, mais qu'il

y avait là une faute politique dont les résultats donnent certainement à la crise actuelle ce qu'elle a de plus intense et de plus alarmant. En livrant les populations agricoles aux mains des zémindars, lord Cornwallis crut instituer une aristocratie intéressée au bon ordre, devant exercer une influence salubre dans le pays et chercher à s'attacher les tenanciers au milieu desquels elle était appelée à vivre et avec lesquels elle devait avoir des rapports perpétuels. — Les hommes un peu au courant des matières indiennes savent à quel point le contraire est arrivé. Les zémindars sont devenus, pour la plupart, les oppresseurs insatiables des populations confiées à leur dépendance immédiate. — Ils ont dissipé en dépenses folles les ressources que la Compagnie leur avait abandonnées pour leur assurer un rang élevé dans la contrée. Le gouvernement s'est trouvé responsable, aux yeux des masses, d'exécutions qui paraissent se commettre en son nom et auxquelles non-seulement il était étranger, mais qu'il faisait de louables efforts pour atténuer. — Pendant que le système *zémindari* lui aliénait ainsi une partie des populations, il lui enlevait, pour la mettre entre les mains des zémindars, une fraction de la force et de l'action répressives si nécessaires dans ces contrées. — J'ai déjà essayé d'indiquer plus haut la différence qui existe entre la nature des *revenus fonciers* dans l'Inde et en Angleterre ou en France. — Dans ces deux derniers pays, quelque riche que soit un propriétaire de terre, sa position, comme l'administration de sa fortune, conserve toujours un caractère essentiellement *particulier*. Si ses fermiers sont en retard dans le paiement de leur fermage, le propriétaire du sol les poursuit avec les mêmes formes et de la même manière que s'il s'agissait de tout autre dette civile. — Dans l'Inde, c'est le contraire qui se produit. — La propriété territoriale un peu étendue y prend forcément les caractères de l'administration publique et, parfois même, de la domination politique. — L'esprit des populations, la manière dont les fermages se payent, les traditions, tout y pousse. — Aussi le moindre *mutadar* (fermier perpétuel d'une ou de plusieurs aldies) a-t-il un cortège d'agents portant les mêmes titres et exerçant ou usurpant en partie les mêmes pouvoirs que ceux de l'autorité publique. Chez le zémindar, tout cela s'accroît en proportion de l'étendue et de l'importance de la zémindarie; c'est forcément entre

ses mains que passe une partie de la police : et l'on arrive ainsi à ce résultat doublement fâcheux, que l'administration est démunie d'une partie de sa force et qu'à un moment donné, celle-ci peut servir d'auxiliaire à l'arbitraire, au crime et à la révolte (p. 22 du compte rendu). »

G" — INDICATIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL ET L'IMPORTANCE POLITIQUE
DES POSSESSIONS PORTUGAISES DANS L'HINDOUSTAN.

Je n'ai jamais eu l'occasion de visiter Goa moi-même ; mais j'en ai entendu parler, de loin en loin, tant par les Anglais, dans l'Inde, que par les Portugais, en Chine, et je me rappelle avoir vu à Macao une carte de l'État (ancienne vice-royauté) de Goa, reçue vers 1843, et qui présentait cette colonie divisée (comme elle l'est encore aujourd'hui, je crois) en sept provinces ou divisions judiciaires, dont Goa et Bardéz sont les principales. — Daman et Diu, points isolés, situés au nord de Bombay, dans les positions indiquées sur le tableau (anglais) G, complètent les établissements portugais de l'Inde! — Ils étaient placés, en 1855, sous l'administration du vicomte de *Torres-Novas*, maréchal de camp breveté, gouverneur général.

Un major d'infanterie était alors gouverneur de Daman et un capitaine lieutenant de marine, gouverneur de Diu.

L'Almanach de Gotha de 1857 estimait la superficie totale des provinces portugaises (dans l'Hindoustan) à 129 milles carrés géographiques de 15 au degré, et la population (d'après le recensement de 1854) à 408,596 habitants.

Les voyageurs français ou anglais qui ont visité Goa, depuis un quart de siècle au moins, se sont accordés pour peindre cette colonie, jadis si florissante, sous les couleurs les plus défavorables, sous l'aspect le plus humiliant pour les souvenirs portugais ! — J'ai surtout été frappé de *l'autopsie de ce cadavre politique* faite par un de nos officiers d'état-major(1), et je crois utile de reproduire quelques passages de ce récit remarquable et, déjà sans doute, oublié !

(1) *Notices sur l'Inde*, par M. F. de M.-S. (Paris, 1837, in-8°.)

Pangim, le siège actuel du gouvernement, ville nommée à tort le *nouveau Goa* par quelques étrangers, n'offre aucun édifice remarquable. Cependant ses quais sont beaux, ses places grandes : l'ensemble en plaît ; le boulevard derrière la ville, adossé à la montagne, l'esplanade, sont de charmantes promenades d'où l'on découvre la pointe de l'île, les forts à l'entrée de la rivière et les vaisseaux en pleine mer, qui passent en dédaignant l'ancienne reine de ces parages pour remonter maintenant la côte jusqu'à Bombay.

Le vieux et véritable Goa, situé à cinq ou six milles sur la rivière au-dessus de Pangim, n'est plus qu'un désert. Ses eaux, n'étant plus contenues par la main des hommes, ont envahi une grande partie des territoires environnants ; toutes les îles, entre lesquelles elles circulaient autrefois claires et coulantes, ne reçoivent plus de culture, et sont devenues des marais dont les miasmes fiévreux répandent la mortalité. Cette influence meurtrière, qui a chassé les habitants de Goa, s'étend déjà à Pangim, où les pauvres populations, fuyant devant l'invasion marécageuse au lieu de la combattre, et descendant de la rivière vers la mer, étaient venues chercher un climat moins malsain et un sol moins humide.

Au commencement du *xvii^e* siècle, d'après les registres des diverses paroisses, Goa pouvait renfermer cent cinquante mille communicants auxquels il faudrait ajouter en étrangers, banians (marchands du pays) et autres Hindous, cinquante mille personnes au moins ; ce qui ferait approximativement une population de deux cent mille âmes, sans comprendre les faubourgs, alors fort considérables et très-peuplés. Et maintenant l'île tout entière, appelée Tissuarie, ne renferme pas quatorze mille habitants. Son port, qui recevait les flottes du Portugal aux nombreux vaisseaux, et qui vit réunie sous le pavillon de Lisbonne l'escadre d'un des plus puissants rajahs de la côte, le rajah d'Honavr, est abandonné...

Lorsqu'on fait une visite au vieux Goa, on est obligé de chercher ses anciens monuments au milieu de ruines recouvertes de ronces et parmi des massifs de cocotiers, énergiques enfants de la nature, qui leur disputent ce terrain usurpé par l'homme. On débarque sur le quai dit du Vice-Roi ; une esplanade, plantée d'arbres assez beaux, existe encore. Près de là, sur la droite, se trouve l'arsenal, où quel-

ques tristes débris de barques indiennes sont les seuls souvenirs de nos premiers navigateurs. Plus de port ! plus l'ombre d'un navire ! le temps a tout détruit et la nature a confirmé cet arrêt de mort. La rivière, répandue en de vastes marais, refuse, dans sa honte, le passage aux vaisseaux, qui ne peuvent naviguer sur ses ondes flétries. Si, à de longs intervalles, un petit bâtiment de guerre veut forcer la passe et remonter seulement jusqu'à Pangim, il est forcé de désarmer à l'embouchure et de déposer son artillerie au fort d'Aguada, près de la mer.

Des monceaux de décombres, quelques blocs d'une grosse pierre de taille jaunie au soleil, une porte d'entrée, arrondie en voûte, et sous laquelle on aperçoit, en passant, une statue assez informe de Gama, voilà tout ce qui rappelle maintenant, sur les ruines de tant de palais, la gloire et la splendeur des premiers vice-rois. L'intrépide Albuquerque, deux fois conquérant de Goa, et qui, jetant les fondements de cette belle colonie, trouvait encore le temps de prendre possession de Malacca au nom du Portugal, ou d'aller explorer le district d'Ormuzt, revint finir sa vie dans la disgrâce, ici même où il s'était illustré, noble-victime des caprices et de l'envie d'une cour lointaine. Ici, encore, vécurent et le célèbre Vasco de Gama, et son illustre fils Étienne, héros de cette aventureuse expédition dans la mer Rouge et de ce pèlerinage au mont Sinaï, à la chasse de sainte Catherine, la patronne de Goa. Que de hautes et hardies pensées conçues et exécutées dans ces lieux où règnent aujourd'hui deux taciturnes souverains, la solitude et la mort !

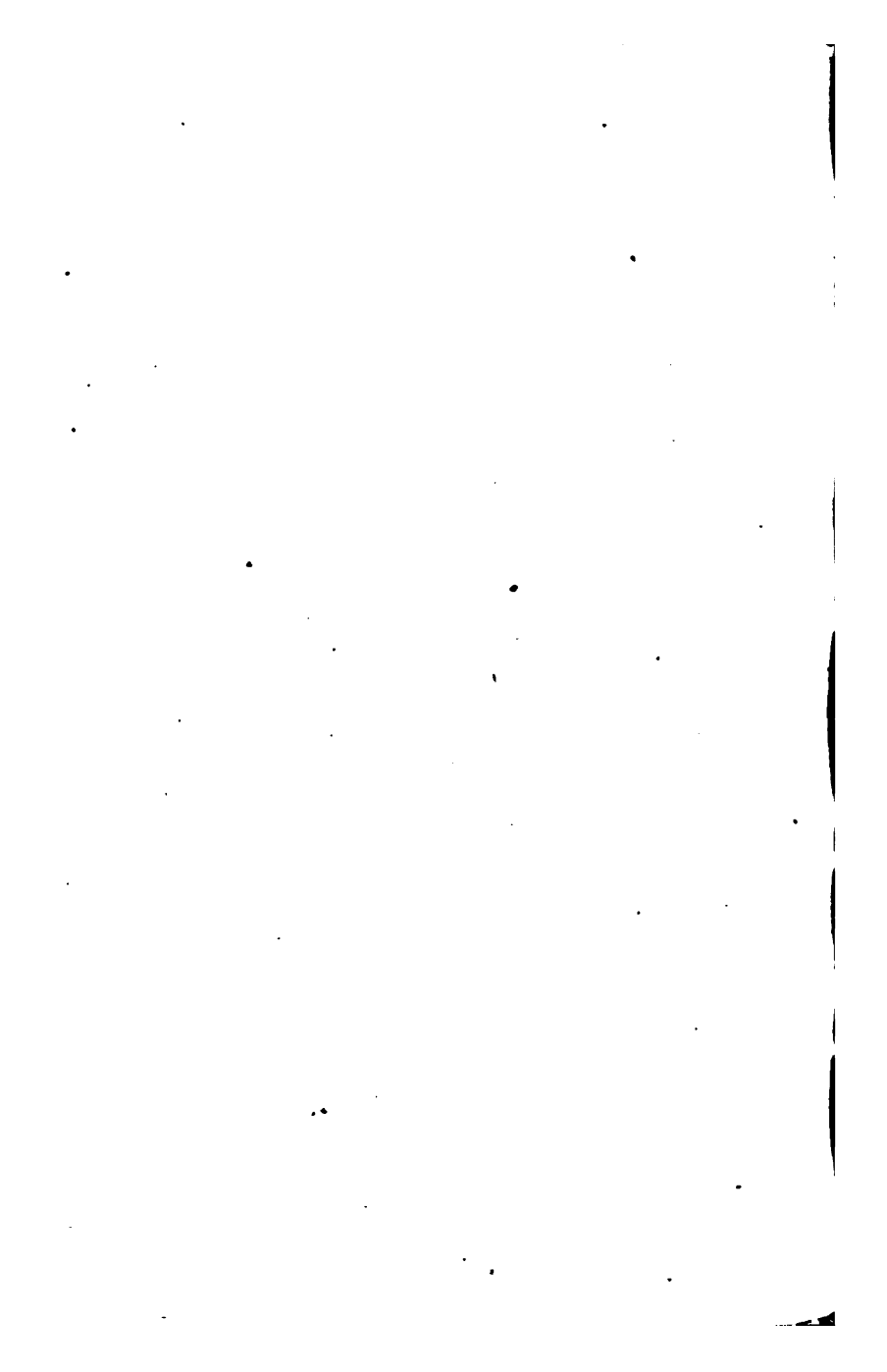
Plus loin, ce sont les ruines du sénat, de l'hôpital, du palais de l'archevêché, réunies autour d'une assez belle place : un des côtés en est surtout remarquable ; les fondations bouleversées et les fentes profondes qui les sillonnent, indiquent quelque événement extraordinaire, quelque secousse violente ; on dirait qu'un tremblement de terre a passé par là. C'est qu'il faut venir jusqu'en ces pays lointains saisir les dernières traces de l'inquisition. Ce fut en 1812, à l'instigation du cabinet de Londres, et à l'époque où les Anglais avaient établi garnison dans les États de Goa, que la cour de Rio-Janeiro permit la suppression du sombre tribunal ; le bâtiment, malgré sa pesante masse, fut en un instant détruit : on avait jeté ces blocs de

granit sur la pensée humaine; en se redressant, elle les renversa. Des serpents et d'autres reptiles se disputent seuls aujourd'hui l'intérieur de ces hideux souterrains.

Les nombreux couvents qui furent élevés dans la cité sont encore debout dans leur magnificence. C'est Saint-Gaétan, de l'ordre des Théatins, qui vinrent de l'Italie au ^{xvii}^e siècle, et qui ont imité dans leur église la coupole de Saint-Pierre au Vatican; c'est le couvent des Franciscains, qui entretenaient des relations religieuses et scientifiques avec Daman, Diu et Macao; Bon-Jésus, où est la châsse de saint François-Xavier, le fondateur de l'ordre des jésuites dans l'Inde, en l'an 1543. Il avait accompagné le gouverneur général Martin de Souza à Goa, avait fait des voyages aux Moluques, et, après être venu assister dans ses derniers moments le respectable vice-roi Jean de Castro, était retourné lui-même finir sa vie et sa mission dans l'île de Sancie, près de Canton. Son corps, ramené d'abord à Malacca, fut transporté à Goa et confié aux jésuites, qui le déposèrent dans la belle châsse que l'on voit encore; elle est placée dans une chapelle sur un monument en marbre noir d'Italie. Les bas-reliefs sont très-bien exécutés et représentent les actions principales du saint; sa statue existe aussi, elle est en argent massif. — Enfin, parmi ces innombrables couverts qui rivalisent de grandeur et de hardiesse d'architecture, domine, sur la montagne du Rosaire, l'immense collège des Augustins. Peu de villes en Europe peuvent s'enorgueillir d'un édifice aussi remarquable; les cloîtres, les longues et larges galeries, les cours intérieures et l'église, ornée de onze autels, sont d'un grandiose admirable. Nulle part ailleurs, on ne rencontrerait rien de comparable aux traces du culte extérieur rendu autrefois ici à cette religion chrétienne qui, imposée par de fiers conquérants à des populations vaincues, sentait le besoin de s'entourer de tout ce qui pouvait agir sur l'imagination et de frapper des esprits orientaux par la pompe de ses cérémonies et la magnificence de ses basiliques.

Ainsi donc, parmi tant de grandeurs passagères, au milieu de ces décombres que le pied heurte à chaque pas, de ces restes du pavé des rues, de ces bois de cocotiers qui ont remplacé les massifs des maisons, et dans cette enceinte d'une ville silencieuse et abandonnée

depuis longtemps, s'élèvent seuls encore, comme des oasis, les vivantes traditions de l'omnipotence de la religion chrétienne au moyen âge; elles se maintenaient, jusqu'à présent, dans ce désert triste et morne par les soins des derniers habitants à la robe noire ou blanche, dignes gardiens de ces grandeurs humaines dont ils prêchent le néant. — Mais, lors de mon passage, depuis dix mois, un ordre cruel, inspiré à Lisbonne par le zèle peu raisonné de l'esprit démocratique (car la philosophie a aussi son fanatisme), un ordre transmis au gouvernement de Goa a fait expulser de chaque couvent une cinquantaine de malheureux qui s'y recrutaient encore et empêchaient les murs de tomber. Aujourd'hui, moines et religieuses, presque tous Indiens, sont allés de nouveau se confondre avec leur race pauvre, misérable et fainéante. — Dans un petit nombre d'années, lorsque ces vastes bâtiments, dévorés déjà, et avec une effroyable rapidité, par le salpêtre, n'étant plus entretenus par la main de l'homme qui luttait constamment contre l'action corrosive des éléments, se seront écroulés, de Goa il ne restera plus que le souvenir, et ces lieux sur lesquels s'acharne le génie de la destruction, exhalant, au milieu de ronces et de broussailles épaisses, des miasmes homicides, ne seront plus connus que par le soin de l'Indien à les éviter.



II. TABLE DES DISTANCES.

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES (1).		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Agra	796	1,238	755
Ahmedabad.	1,219	1,050	334
Admednagar.	1,033	664	162
Ahtoor	1,232	186	779
Adjmere	1,035	1,272	677
Akola	829	694	349
Akalcote.	1,185	557	269
Akyab.	548	1,611	1,743
Allahabad.	498	1,151	831
Alleppi	1,475	470	805
Allyghar	816	1,321	810
Allynagar	416	1,139	920
Almorah	896	1,443	1,013
Amulnair.	1,078	829	231
Anantapore.	1,068	293	507
Andjanwel	1,240	636	149
Anopschahar	850	1,329	866
Arcot	1,085	71	715
Arni.	1,104	81	732
Arracan.	462	980	1,647
(1) Miles == kilomètres. 1 == 1,609 soit 1 3/5 10 == 16 25 == 40 100 == 160			

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Arrah	381	1,367	1,033
Aska	399	707	1,040
Assirghar	909	779	313
Ava	851	1,280	1,947
Avanashy	1,293	289	735
Aurangabad	963	690	215
Azimghar	475	1,220	977
Backergundge	183	1,246	1,368
Bagapally	1,151	218	566
Bair	364	1,339	1,105
Baitoul	789	834	433
Balasore	145	922	1,192
Bancoorah	101	1,062	1,223
Banda	613	1,102	771
Bangalore	1,161	205	633
Baraset	15	1,078	1,202
Barcilly	782	1,329	918
Baroda	1,230	997	281
Barrackpore	16	1,079	1,201
Bassein	1,221	784	32
Biana	1,050	1,292	808
Beauleah	145	1,135	1,345
Behar	340	1,324	1,120

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Birbhoom.	127	1,118	1,279
Bedjapore.	1,173	482	280
Belgaum	1,294	519	318
Bellary.. . . .	1,090	316	446
Bénarès	428	1,151	927
Berhampore	118	1,138	1,290
Berhampore (Mads.)	382	682	1,015
Bawure	1,000	1,287	692
Bezoarah	786	275	603
Bhangalpore	268	1,288	1,202
Bhewndy	202	774	34
Bhilsah	877	973	521
Bhoulouah	293	1,356	1,478
Bhoodj	1,324	1,281	587
Bhopawar	1,024	1,093	449
Bhopal	848	944	492
Bimlipatam	540	518	851
Bishnawth	627	1,647	1,719
Biznore	905	1,420	957
Bogra	246	1,266	1,427
Bolarum	972	408	444
Bombay.	1,185	765	0
Bolundshahar	857	1,333	772

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Boode-Pindi.	1,158	1,695	1,055
Broatch.	1,228	927	251
Bagwah.	332	1,352	1,359
Bardwan	75	1,066	1,227
Barkaghar	209	1,256	1,162
Baxar.	446	1,222	988
Caboul	1,815	2,134	1,700
Catchar.	398	1,461	1,583
Calcutta.	0	1,062	1,185
Calicat	1,374	418	672
Calimere-Point.	1,283	224	925
Callian	1,178	760	36
Calpi	657	1,168	805
Cambay.	1,235	998	250
Canara	1,350	436	524
Candahar	2,047	2,157	1,394
Caudy.	1,250	576	1,277
Cannanore	1,375	419	613
Carangoly	1,109	49	777
Caroor	1,272	258	799
Cashepore.	872	1,418	946
Cashmere.	1,564	1,882	1,250
Cawnpore.	628	1,200	854

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Tchandernagore	22	1,083	1,207
Tchandore	1,082	798	130
Tchatterpore	686	1,071	702
Tchicacole	498	567	900
Tchinglepat.	1,095	36	767
Tchinsurah.	28	1,098	1,218
Chirra-Poundji.	360	1,423	1,543
Tchittagong.	342	1,403	1,537
Tchittledroug	1,175	343	496
Tchittour.	1,079	96	685
Tchitwai	1,410	390	726
Tchounar.	433	1,146	952
Tchundpore	718	1,259	894
Tchaprah.	400	1,291	1,056
Cochin.	1,441	437	772
Coimbatore.	1,319	515	746
Colgong.	250	1,270	1,368
Combaconam	1,246	187	888
Comercolly.	124	1,197	1,304
Comorin (cap)	1,770	440	830
Condapilly	797	285	599
Condjeveram	1,086	46	742
Contai.	80	980	1,226

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Coutehbehar	342	1,362	1,369
Coumriah	72	1,196	1,348
Courg.	1,328	372	676
Coringa	674	374	783
Cotampatty	1,304	250	885
Cotaparamba	1,355	400	637
Cotyam	1,495	490	825
Covilpatty	1,281	236	862
Cuddalore.	1,170	110	816
Cuddapah	1,007	166	569
Calnah	52	1,122	1,368
Culniah	118	1,181	1,303
Cambam	919	223	617
Cattack	251	815	1,151
Dacca.	187	1,250	1,372
Damaon	1,209	861	128
Dapoulic	1,206	622	121
Dardjeeling.	343	1,373	1,441
Disa.	1,300	1,147	451
Dehli.	900	1,372	868
Deyrah-Dhoum	967	1,492	1,008
Dharwar	1,299	468	351
Dhoulia.	1,053	806	208

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Dhammow	681	975	654
Dharrangaum	1,087	708	236
Diamond-Harbour	30	1,028	1,176
Dinadjepore	259	1,289	1,357
Dinapore (ou Daénapore)	376	1,337	1,072
Dindigal	1,315	270	819
Dum-Dum	8	1,071	1,195
Darbangah	424	1,374	1,178
Ellitchpore	796	736	433
Ellore	748	315	648
Errode	1,258	253	758
Eta	773	1,319	856
Etawah	719	1,221	764
Firozepore	1,150	1,695	1,170
French-Rocks (1)	1,236	287	626
Farridpore	128	1,194	1,313
Farrackabad	711	1,252	897
Futtyghar	711	1,252	897
Futtypore	580	1,157	821
Galle (pointe de)	1,380	576	1,277
Gandjam	382	699	1,302
Ghazipore	451	1,209	974
Goa	1,359	573	318

(1) Rocs Français.

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Golconde	907	358	475
Goomsour	425	760	1,097
Gourgong.	924	1,596	892
Gopaulpore	374		1,022
Gorackpore	525	1,275	1,058
Ghooty	1,056	262	500
Gowahatty	502	1,522	1,594
Gowalparah	425	1,445	1,517
Ganga-Khair	918	570	501
Guntour	807	235	617
Gwaliar.	782	1,164	680
Gaya	289	1,270	1,069
Hadjipore	1,188	1,687	1,161
Hamirpore	629	1,142	867
Hansi	995	1,476	880
Haupper	880	1,550	895
Hazaribaugh	259	1,200	1,166
Hirapore	730	1,014	659
Herat.	2,595	2,510	1,747
Hidjill.	80	980	1,226
Hingoll.	885	608	373
Hissar.	1,015	1,496	900
Houghly	28	1,098	1,218

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Honore	1,372	546	414
Hoshearpore	1,148	1,647	1,121
Hospett	1,129	353	424
Hurryhur.	1,203	393	446
Harsole	1,273	1,053	358
Hussingabad	864	900	460
Haiderabad (Dakkhan). . .	972	398	434
Dito. (Scindia).	1,626	1,341	778
Incollo	848	213	634
Intchura	44	1,192	1,228
Indore.	970	973	374
Indjeram.	674	374	783
Djansi	766	1,001	400
Djaulnah	932	651	233
Djaunpore	466	1,168	933
Djiagunghé.	125	1,143	1,337
Djelalabad	734	1,273	910
Djelasore	112	951	1,159
Djessore	40	1,141	1,263
Djeypore.	933	1,340	745
Djhélam	1,328	1,865	1,193
Djaoudpore.	1,249	1,316	696
Djoynagore.	139	1,192	

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Djabalpore	700	879	674
Djaggernauth	297	766	1,102
Djallundar	1,141	1,678	1,038
Djamalpore	301	1,321	1,479
Kaira	1,204	1,029	534
Kalladghi	1,223	433	314
Kampti	686	722	547
Kangra	1,200	1,778	1,170
Karicaul	1,231	175	876
Kedgeri	64	994	1,210
Khandala	1,149	700	56
Kharwarah	1,004	721	127
Khasalpore	91	1,144	1,328
Khatmandou	560	1,470	1,215
Khyouk-Phyou	648	1,711	1,845
Kircumbady	1,027	82	680
Kirki	1,110	670	87
Kishnaghar	64	1,114	1,249
Kishore	980	1,186	587
Kolapore	1,245	600	220
Kotah	971	1,161	562
Kalladghi	1,223	433	314
Karnaul	978	1,477	952

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Karnoul.	988	289	542
Karratchi.	1,750	1,596	833
Kartarpore	1,148	1,647	1,121
Lahore	1,356	1,675	1,130
Landour	980	1,505	1,021
Lohooghaut.	950	1,497	1,067
Loudianah	1,103	1,602	1,077
Luckipore.	270	1,379	1,391
Lucknow	619	1,253	907
Madapollam.	733	327	698
Madras	1,063	0	763
Madura	1,337	292	858
Mahableschar	1,163	639	150
Mahidpore	1,028	1,033	432
Malcolm-Peyt.	1,163	639	150
Maldah	191	1,211	1,288
Malwa.	1,400	616	278
Malabar.	1,374	418	572
Malligaum	1,058	774	176
Mangalore	1,359	436	524
Manuntoddy	1,317	362	707
Masulipatam	797	285	654
Mirut	906	1,405	912

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Mercara.	1,328	372	676
Mhar	1,257	633	107
Mhow (pron. Mhao).	980	961	360
Midnapore	69	994	1,116
Mirzapore.	433	1,124	890
Mithenkote	1,343	1,840	1,077
Mokeran	1,180	1,632	1,156
Mominabâd	980	551	269
Monghyr	304	1,324	1,165
Mooltâne	1,333	1,850	893
Moorshedabâd	118	1,138	1,290
Moradabâd	842	1,388	916
Moulmein	928	1,176	1,939
Mozaffernaggar	942	1,441	951
Now.	726	1,111	742
Nactal	1,060	349	420
Nakhi.	1,183	1,682	1,157
Mundeysir	1,012	858	328
Mannipore	490	1,557	1,679
Muttra	818	1,301	776
Mymensing	281	1,348	1,466
Mainpoury	739	1,283	797
Mysore	1,246	290	656

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Nacrical	892	329	504
Nagercoil	1,483	438	1,004
Nagery	1,049	56	705
Nagore	1,241	182	632
Nagpore	677	713	883
Naidopett	993	70	714
Nakodah	1,138	1,637	1,100
Naltchitty	173	1,236	1,378
Nassick	1,067	762	111
Nimutch	1,049	1,119	516
Nirmal	859	530	599
Negapatam	1,246	187	888
Nellore	952	111	684
Nelgherries	1,342	338	722
Nepaul	560	1,470	1,215
Nerumbauk	1,044	19	756
Nourpore	1,213	1,712	1,186
Noacolley	293	1,356	1,478
Nowgong	610	1,694	1,766
Nowgaum	425	732	1,065
Nubbinager	349	1,310	1,095
Nuddia	64	1,114	1,249
Nudjhabad	907	1,444	981

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Merrara.	1,328	372	676
Mhar	1,257	653	107
Mhow (pron. Mhao). . .	980	961	560
Midsapore	69	994	1,116
Mirzapore.	435	1,124	890
Mithankote	1,345	1,840	1,077
Mokeran	1,180	1,632	1,156
Mominabad	980	351	269
Monghyr	304	1,324	1,165
Mooltane	1,335	1,850	895
Moorshedabad	118	1,158	1,200
Moradabad	842	1,388	916
Moulmein	928	1,176	1,959
Mozaffernagar	942	1,441	951
Mow.	726	1,111	742
Natal	1,060	349	420
Nakhl.	1,183	1,682 .	1,157
Mundeysir	1,012	858	528
Mannipore	490	1,537	1,679
Muttra	818	1,501	776
Mymensing	281	1,548	1,166
Mäinpoury	759	1,285	7
Mysore	1,216		

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Nacrical	892	329	504
Nagercoil	1,483	438	1,004
Nagery	1,049	56	703
Nagore	1,241	182	632
Nagpore.	677	713	883
Naidopett.	993	70	714
Nakodah	1,138	1,637	1,100
Naltchitty.	173	1,236	1,378
Nassick	1,067	762	111
Nimutch	1,049	1,119	516
Nirmal	859	530	599
Negapatam	1,246	187	808
Nellore	952	111	684
Nielgherries	1,342	538	722
Nepaul	560	1,470	1,215
Nerumbauk.	1,044	19	756
Nourpore	1,213	1,712	1,186
Noacolley.	293	1,536	1,478
		1,634	1,766
		732	1,063
		1,340	1,093
		114	1,240
		66	981

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Nursingpore	736	877	374
Nussirabad	1,018	1,235	660
Nundydroog	1,137	196	399
Neursapore.	733	327	698
Odeypore.	1,130	1,200	433
Ongole	873	189	642
Oudjein.	1,004	1,009	408
Oolandorpet	1,177	131	823
Oumrawatti	774	720	412
Ourungabad	160	1,180	1,347
Outacamand	1,342	338	722
Ossour	1,184	200	356
Aoude.	362	1,228	1,013
Padigaum.	1,147	629	130
Palamcottah	1,433	390	937
Palaveram	1,072	11	758
Palanpore	1,291	1,163	469
Panipat	1,000	1,428	924
Panwell.	1,139	741	20
Palna	369	1,299	1,063
Paulghaut.	1,350	346	734
Peshawar.	1,303	2,040	1,370
Pilibit.	817	1,364	948

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Penn	1,138	716	27
Periapatam	1,279	324	669
Pertabghar	1,081	1,151	484
Peteraghar	975	1,525	1,095
Philloure	1,113	1,612	1,086
Pondigal	862	286	550
Pondichéry	1,157	98	803
Pounah	1,107	667	90
Pounamalli	1,065	12	750
Poundy	439	624	957
Pouri	297	766	1,102
Pousa	422	1,363	1,129
Porto-Nova	1,188	129	850
Pabna	137	1,210	1,317
Palicat	1,043	50	770
Panderpore	1,202	549	212
Pournia	228	1,502	1,379
Pattahat	258	1,391	1,513
Patteali	817	1,321	832
Quetta	1,082	1,897	1,154
Quilon	1,500	454	859
Ragapore	785	580	683
Radjahmandry	690	375	706

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Radjapore	1,400	1,099	215
Radjeshaé.	145	1,135	1,345
Radjcote.	1,383	1,153	458
Radjmahal	196	1,216	1,512
Radjpoutana	1,018	1,255	660
Ramnad.	1,376	331	931
Ramri.	698	1,761	1,893
Rawel-Pindl	1,393	1,930	1,260
Rhotack.	950	1,422	918
Rangpore	302	1,522	1,329
Ratnagherry	1,320	1,320	198
Rasselcondah	370	746	986
Raépore.	497	893	689
Sadras	1,118	58	789
Saharanpore	978	1,477	984
Sahaswanni	796	1,336	863
Salem.	1,221	217	747
Samalcottah	664	399	737
Sandoway	748	1,811	1,943
Santipore.	50	1,122	237
Sattara	1,180	609	163
Saugor	742	964	602
Sawannt-Warri	1,360	585	280

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA .	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Sialkote.	1,263	1,800	1,160
Sicanderabâd.	962	398	434
Sedashagar.	1,397	604	472
Sigaôli	470	1,389	1,097
Sibore.	870	966	470
Sitapore	671	1,301	959
Siome.	753	91	536
Sirampore	18	1,081	1,203
Seringapatam.	1,236	281	626
Sirour	1,067	661	111
Sirowie.	1,213	1,243	518
Severndroug	1,218	634	133
Shahabâd.	381	1,367	1,033
Shahdjehânpore	734	1,320	916
Shergatty.	297	1,258	1,043
Shekohabâd.	762	1,257	803
Sholapore.	1,162	534	246
Sigaouly	461	1,373	1,138
Serdhanah	918	1,417	924
Simlah	1,112	1,601	1,086
Sobraon	1,173	1,672	1,147
Sabathou	1,038	1,577	1,062
Sakri-Gally.	213	1,233	1,329

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Soultanpore	436	1,149	941
Dito (Oude).	523	1,228	949
Sambalpore.	309	1,081	879
Sourat	1,238	903	191
Sakkar	1,818	1,733	970
Sardash.	177	1,147	1,337
Sylhet	332	1,393	1,517
Tandjore	1,237	212	871
Tannah.	1,198	764	24
Tatta	1,602	1,467	773
Tellicherry.	1,307	411	629
Tezporé.	594	1,614	1,750
Tindivanam	1,129	77	711
Tinnevely	1,433	390	957
Tippéra.	246	1,306	1,431
Tirhout.	392	1,342	1,108
Tranquebar.	1,227	168	889
Travancore.	1,300	454	839
Tritchynopoly	1,254	209	833
Trincomalli.	1,420	426	1,277
Trivandrum	1,326	481	892
Talleh.	1,208	680	77
Tamlouk	50	1,034	1,156

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Touticorin	1,469	424	990
Umballa	1,053	1,352	1,007
Undal	120	1,188	1,249
Vaniumbaddy	1,132	150	719
Vellore	1,100	86	799
Vingorla	1,370	593	283
Vizagapatam	557	501	834
Viziadroug	367	737	245
Vizianagram	541	523	856
Walladjahbâd	1,095	58	753
Wazirabâd	1,283	1,820	1,150

FIN DE LA TABLE DES DISTANCES.

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Mercara.	1,328	372	676
Mhar	1,257	635	107
Mhow (pron. Mhao).	980	961	360
Midnapore	69	994	1,116
Mirzapore.	435	1,124	890
Mithenkote	1,345	1,840	1,077
Mokeran	1,180	1,632	1,156
Mominabâd	980	551	269
Monghyr	304	1,324	1,165
Mooltâne	1,335	1,850	895
Moorshedabâd	118	1,138	1,290
Moradabâd	842	1,388	916
Moulmein	928	1,176	1,939
Mozaffernaggar	942	1,441	951
Now.	726	1,111	742
Nactal	1,060	349	420
Makhi	1,185	1,682	1,157
Mundeysir	1,012	858	328
Mannipore	490	1,357	1,679
Muttra	818	1,301	776
Mymensing	281	1,348	1,466
Mainpoury	739	1,285	797
Mysore	1,246	290	656

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Nacrical	892	329	504
Nagercoil	1,483	438	1,004
Nagery	1,049	36	703
Nagore	1,241	182	632
Nagpore	677	713	883
Naidopett	993	70	714
Nakodah	1,138	1,637	1,100
Naltchitty	173	1,236	1,378
Nassick	1,067	762	111
Nimutch	1,049	1,119	516
Nirmal	859	530	599
Negapatam	1,246	187	888
Nellore	952	111	684
Nielgherries	1,342	338	722
Nepaul	560	1,470	1,215
Nerumbank	1,044	19	736
Nourpore	1,213	1,712	1,186
Noacolley	293	1,336	1,478
Nowgong	610	1,694	1,766
Nowgaum	423	732	1,063
Nubbinager	349	1,310	1,093
Nuddia	64	1,114	1,249
Nudjhabad	907	1,444	981

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Nursingpore	756	877	574
Nussirabad	1,018	1,253	660
Nundydroog	1,137	196	599
Neursapore.	733	327	698
Odeypore.	1,130	1,200	435
Ongole	873	189	642
Oudjein.	1,004	1,009	408
Oolandorpet	1,177	131	823
Oumrawattl	774	720	412
Ourungabad	160	1,180	1,347
Outacamand	1,342	338	722
Ossour	1,184	200	556
Aoude.	562	1,228	1,013
Padigaum.	1,147	629	130
Palamecottah	1,435	390	937
Palaveram	1,072	11	758
Palanpore	1,291	1,165	469
Panipat	1,000	1,428	924
Panwell.	1,139	741	20
Palna	569	1,299	1,065
Paulghaut.	1,350	346	754
Peshawar.	1,503	2,040	1,370
Pilibit.	817	1,364	948

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Penn	1,158	716	27
Periapatam	1,279	524	669
Pertabghar	1,081	1,151	484
Peteraghar	975	1,525	1,095
Philloure	1,115	1,612	1,086
Pondigal	862	286	550
Pondichéry	1,157	98	803
Pounah	1,107	667	90
Pounamalli	1,065	12	750
Poundy	459	624	957
Pouri	297	766	1,102
Pousa	422	1,363	1,129
Porto-Nova	1,188	129	830
Pabna	137	1,210	1,317
Palicat	1,043	30	770
Panderpore	1,202	549	212
Pournia	228	1,502	1,379
Pattahat	258	1,391	1,515
Patteali	817	1,321	852
Quetta	1,082	1,897	1,154
Quilon	1,500	454	859
Ragapore	783	350	683
Radjahmandry	690	573	706

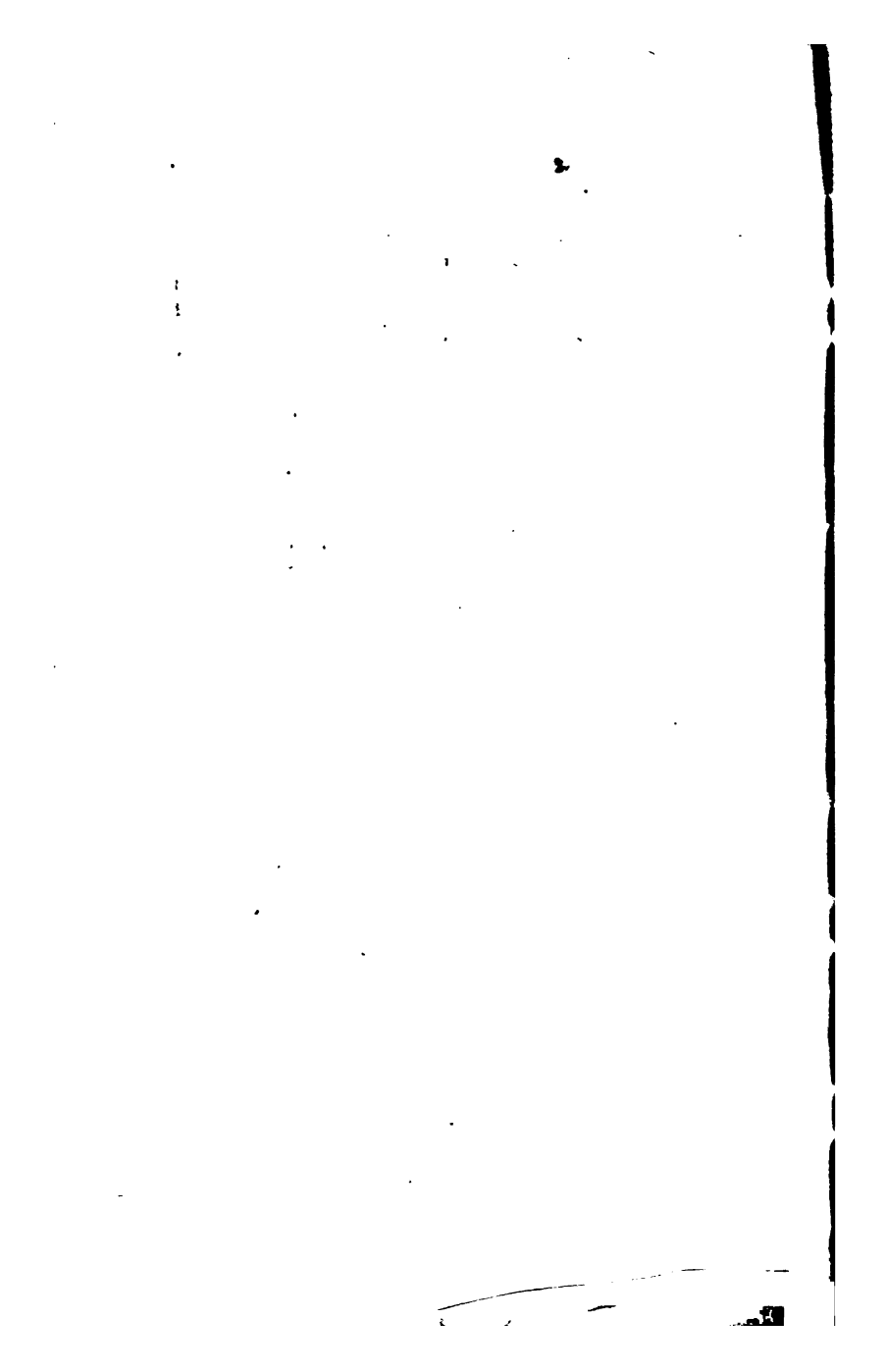
STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Radjapore	1,400	1,099	215
Radjeshaé.	145	1,135	1,345
Radjeote.	1,385	1,153	458
Radjmahal	196	1,216	1,512
Radjpoutana	1,018	1,255	660
Ramnad.	1,376	331	931
Ramri.	698	1,761	1,895
Rawel-Pindi	1,595	1,950	1,260
Rhotack.	950	1,422	918
Rangpore	502	1,522	1,329
Ratnagherry	1,320	1,520	198
Rassellcondah	370	746	986
Raépore.	497	895	689
Sadras	1,118	58	789
Saharanpore	978	1,477	984
Sahaswann	796	1,536	865
Salem.	1,221	217	747
Samalcottah	664	399	737
Sandoway	748	1,811	1,945
Santipore	50	1,122	257
Sattara	1,180	609	165
Saugor	742	964	602
Sawannt-Warri	1,360	585	280

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Sialkote.	1,263	1,800	1,160
Sicanderabad.	962	398	434
Sedashagar.	1,397	604	472
Sigaóli	470	1,389	1,097
Sihore.	870	966	470
Sitapore	671	1,301	959
Siome.	753	91	536
Sirampore	18	1,081	1,203
Seringapatam.	1,236	281	626
Sirour	1,067	661	111
Sirowie.	1,213	1,243	518
Severndroug	1,218	634	133
Shahabad.	381	1,367	1,033
Shahdjhánpore	734	1,320	916
Shergatty.	297	1,258	1,043
Shekohabad.	762	1,257	803
Sholapore.	1,162	534	246
Sigaouly	461	1,373	1,138
Serdhanah	918	1,417	924
Simlah	1,112	1,601	1,086
Sobraon	1,173	1,672	1,147
Sabathou	1,058	1,577	1,062
Sakri-Gally.	213	1,233	1,329

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Soultanpore	436	1,149	941
Dito (Oude)	525	1,228	949
Sambalpore.	309	1,081	879
Sourat	1,238	903	491
Sakkar	1,818	1,733	970
Sardash.	177	1,147	1,367
Sylhet	332	1,395	1,517
Tandjore	1,257	212	871
Tannah.	1,198	764	24
Tatta	1,602	1,467	773
Tellicherry	1,307	411	629
Tezpore.	594	1,614	1,750
Tindivanam	1,129	77	711
Tinnevelly	1,453	390	957
Tippera.	246	1,306	1,431
Tirhout.	392	1,342	1,108
Tranquebar.	1,227	168	889
Travancore.	1,500	454	859
Tritchynopoly	1,254	209	835
Trineomall.	1,420	426	1,277
Trivandrum	1,526	481	892
Talleh.	1,206	680	77
Tamlouk	50	1,034	1,156

STATIONS.	DISTANCE EN MILLES.		
	DE CALCUTTA.	DE MADRAS.	DE BOMBAY.
Touticorin	1,469	424	990
Umballa	1,033	1,532	1,007
Undal	120	1,188	1,249
Vaniumbaddy	1,132	150	719
Vellore	1,100	86	799
Vingorla	1,370	593	283
Vizagapatam	537	501	834
Viziadroug	367	737	245
Vizianagram	541	523	836
Walladjahbâd	1,098	38	733
Wazirabâd	1,283	1,820	1,150

FIN DE LA TABLE DES DISTANCES.



N. ÉTAT DES NAVIRES A VAPEUR, ETC.,
APPARTENANT A LA PRÉSIDENTE DU BENGAL.

NOMS DES NAVIRES.	LIEU ET DATE DE LA CONSTRUCTION.	TONNAGE.	FORCE EN CHEVAUX.	CANONS.
ire Queen.	Calcutta . . 1843	580	200	8 canons.
esostris	Londres . . 1839	876	220	6 Dito.
NAVIRES EN FER.				
hlegethon.	Liverpool. . 1840	500	90	2 pièces de 32
emesis	Dito . . . 1840	600	120	2 Dito.
roserpine.	Londres . . 1840	400	90	2 pièces de 18
luto.	Dito . . . 1840	450	90	1 pièce de 32
ahanaddy		200	90	
nterprize		514	120	7 canons.
iana		140	50	2 Dito.
ubal Cain (navire à voiles).		787		

VAPEURS AFFECTÉS A LA NAVIGATION INTÉRIEURE.

ord William Bentinck . . .	Calcutta	200	60
amoudah.		200	90
arbadda		200	60
hames	Dito	200	60
jamna	Dito	200	60
klus.	Dito	200	60
egna	Dito	200	60
erhampouter		200	60
orungotta		200	60
oel		200	90
espach (à Hélice).	En construction?		

Il convient d'ajouter à cette liste les 13 navires, employés au pilotage et au service hydrographique, dont les noms suivent : *Beacon. — Cavery. — Coleroun. — Fame. — Grappier. Guide. — Hope. — Krishna. — Mullah. — Saugor. — Spy. — Star. — Vulcan.* 31

**Tableau. ÉTAT DES NAVIRES DE GUERRE ET AUTRES
APPARTENANT A LA PRÉSIDENTE DE BOMBAY.**

NOMS DES NAVIRES.	LIEU ET DATE DE LA CONSTRUCTION.	TONNAGE.	FORCE EN CHEVAUX.	CANONS.
Akbar	Glasgow . . 1841	1,202	Gabarre.	
Ajdaha	Londres . . 1847	1,430	500	4
Assaye	Bombay . . 1834	1,800	700	10
Assyria (*)	Arabie . . . 1840	204	40	1
Auckland	Bombay . . 1840	946	220	4
Berenice	Glasgow . . 1835	664	250	1
Chenaub (*)	Bombay . .	499	60	2
Comet (*)	Dito . . . 1839	204	40	2
Conqueror (*) . . .	Dito . . . 1844	239	50	2
Coromandel	Londres . . 1836	1,026	250	
Ferooz	Bombay . . 1846	1,430	500	8
Indus (*)	Dito . . .	522	100	2
Jhelum (*)	Dito . . .	499	60	2
Napier (*)	Dito . . . 1844	445	90	2
Nimrod (*)	Arabie . . . 1840	204	40	2
Planet (*)	Bombay . . 1840	335	60	1
Pandjâb	Dito . . . 1834	1,800	700	10
Satellite (*)	Bombay . . 1840	335	60	1
Semiramis	Dito . . . 1840	960	800	8
Snake	Dito . . . 1838	40	10	
Victoria	Dito . . . 1839	705	250	4

(*) Les navires marqués d'un astérisque sont construits en fer.

NOMS DES NAVIRES.	LIEU ET DATE DE LA CONSTRUCTION.	TONNAGE.	FORCE EN CHEVAUX.	CANONS.
Zenobia	Bombay . . 1831	1,003	280	10
Elphinstone . . .	Dito . . . 1827	387	Corvette.	12
Falkland	Dito . . . 1853	493	Dito.	12
Clive	Dito . . . 1826	420	Dito.	14
Lady Canning. .	En construction?		Dito.	
Euphrates. . . .	Bombay . . 1828	255	Brick.	10
Tigris.	Dito . . . 1829	258	Dito.	5
Constance. . . .	Dito . . . 1837	182	Schooner.	5
Mahé	Dito . . . 1858	176	Dito.	3
Nabaddah. . . .	Dito . . . 1832	49	Cutter.	
Bimah.	Dito . . . 1830	55	Pattamar.	4
Pownah	Dito . . . 1831	43	Dito.	4
Blas		445	Allége.	
Carsetdji		205	Dito.	
Dromedary . . .		205	Dito.	
Euphrates. . . .		186	Dito.	
Ethersey		174	Dito.	
Nitocris		204	Dito.	
Ravi.		208	Dito.	
Sutledge.		299	Dito.	
Moutni		42	Dito.	
Keddywarry . .		131	Stationnaire.	

II^{es}. ÉTAT RÉCAPITULATIF DES FORCES MARITIMES

APPARTENANT A LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES ET EMPLOYÉES
PAR ELLE EN 1857-58.

Présidence du Bengale. — Navires à vapeur, etc. (dont 8 armés).	21
Dito. Employés au pilotage ou au service hydrographique. .	13
	<hr/> 54
Présidence de Madras (pour Madras seulement aucun rensei- gnement).	
Présidence de Bombay. — Navires de guerre, transports armés, etc., etc.	43
Total des forces maritimes navales.	<hr/> 77

En tout soixante et dix-sept (77) navires de guerre, à voiles ou à vapeur, transports, etc., appartenant à la Compagnie et employés dans les présidences de Calcutta, Madras et Bombay en 1857, suivant les derniers avis.

Cette marine, d'après l'estimé présenté au parlement en juin 1857, a dû coûter au gouvernement de la Compagnie, du 30 avril 1836 au 30 avril 1857, 15,099,475 fr., répartis entre les présidences ainsi qu'il suit :

Présidence du Bengale. .	347,734 livres sterling, soit fr.	8,693,350
Id. de Madras . .	19,313 " "	482,825
Id. de Bombay. .	236,932 " "	5,923,300
	<hr/> 603,979 liv. sterl.	<hr/> fr. 15,099,475

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
AVANT-PROPOS. — Premier coup d'œil, au point de vue européen, sur l'extrême Orient. — Les Indes. — La Chine.	5

PREMIÈRE PARTIE.

L'INDE ANCIENNE.

Section première.

Observations préliminaires servant d'introduction.	13
--	----

Section II.

De l'Inde ancienne et du caractère des peuples qui l'ont habitée depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours.	20
---	----

Section III.

Coup d'œil sur l'histoire de l'Inde dans l'antiquité.	29
APPENDICE A LA TROISIÈME SECTION DE LA PREMIÈRE PARTIE.	55

Section IV.

Pages.

Résumé ethnographique sur les races étrangères qui se sont établies pacifiquement dans l'Indoustan ou qui l'ont envahi depuis l'an 664 de notre ère jusqu'à la conquête de l'Inde centrale par Badar, en 1525	71
---	----

DEUXIÈME PARTIE.

SOUS LA DOMINATION MUSULMANE ET PLUS PARTICULIÈREMENT SOUS
AKBAR ET AURENGZEB.

Quelques mots d'introduction.	89
---------------------------------------	----

Section première.

Coup d'œil historique sur l'Hindoustan, depuis la conquête de Babar jusqu'à la mort d'Akbar.	91
--	----

Section I.

L'hygiène de l'Inde gangétique et condition de ses habitants à l'invasion de Babar et sous le règne d'Akbar.	104
--	-----

Section III.

Relations d'Akbar avec les jésuites;—son caractère comme souverain et comme homme privé	121
APPENDICE A LA DEUXIÈME PARTIE	155

TROISIÈME PARTIE.

L'INDE SOUS LA DOMINATION ANGLAISE. — GOUVERNEMENT DE LA
COMPAGNIE, ETC.

Introduction.	179
-----------------------	-----

Section première.

De la révolte des cypahis en 1857.	184
--	-----

Section II.

Compagnie des Indes orientales. — Constitution de la Compagnie en 1833. — Histoire et examen de la dernière charte (1835), etc. . .	260
---	-----

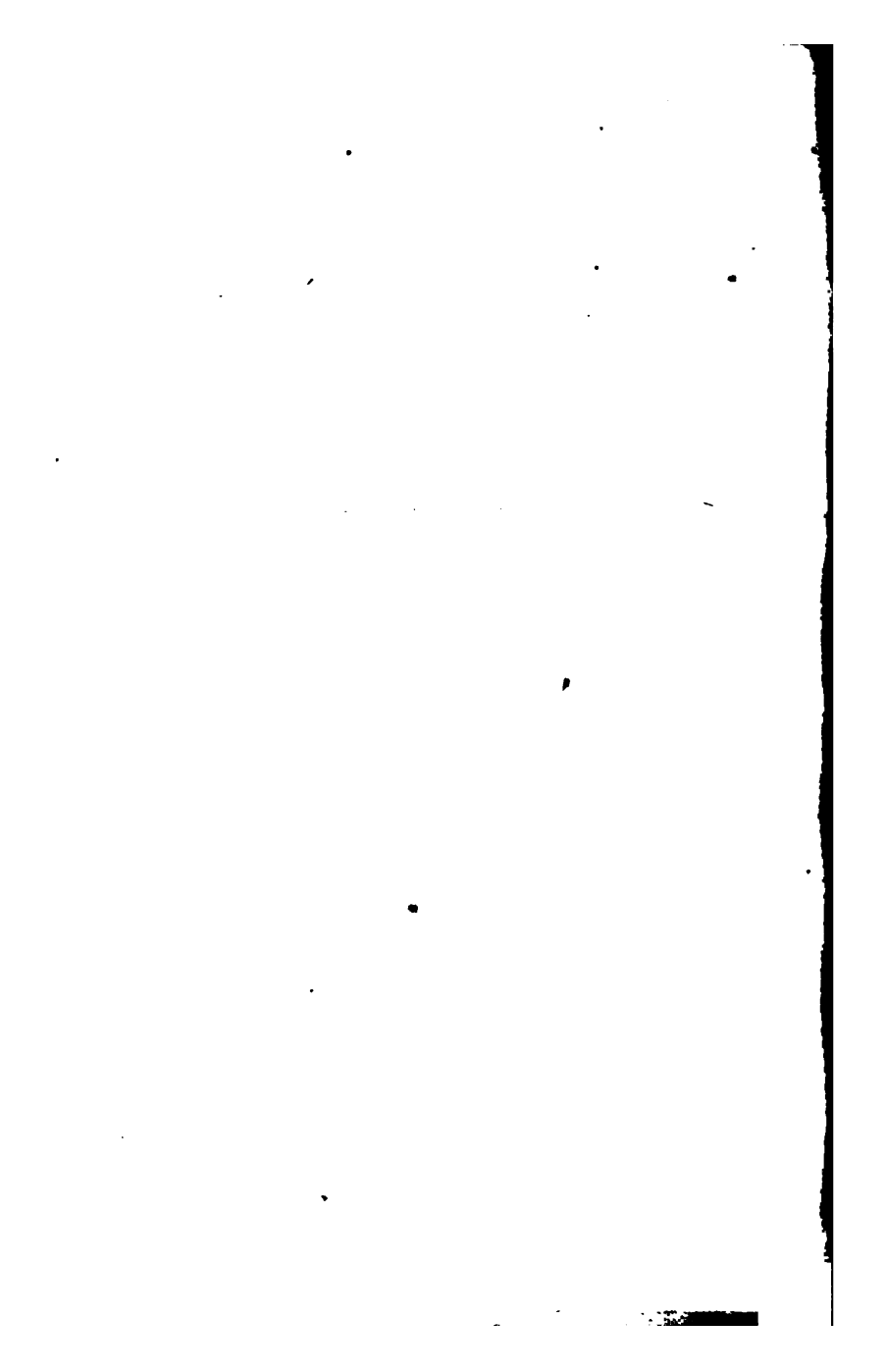
Section III.

	Pages.
Description de l'Inde et situation de la Compagnie en 1857-1858. . .	278

Section IV.

De la confédération indo-britannique	300
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.	324
CONCLUSIONS	328
APPENDICE	331

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



A. DE B. DE JANCIGNY

JS
436 HISTOIRE
D816

DE

L'INDE

ANCIENNE ET MODERNE

ET DE LA CONFÉDÉRATION INDO-BRITANNIQUE

DEPUIS LEURS ORIGÈNES JUSQU'À NOS JOURS



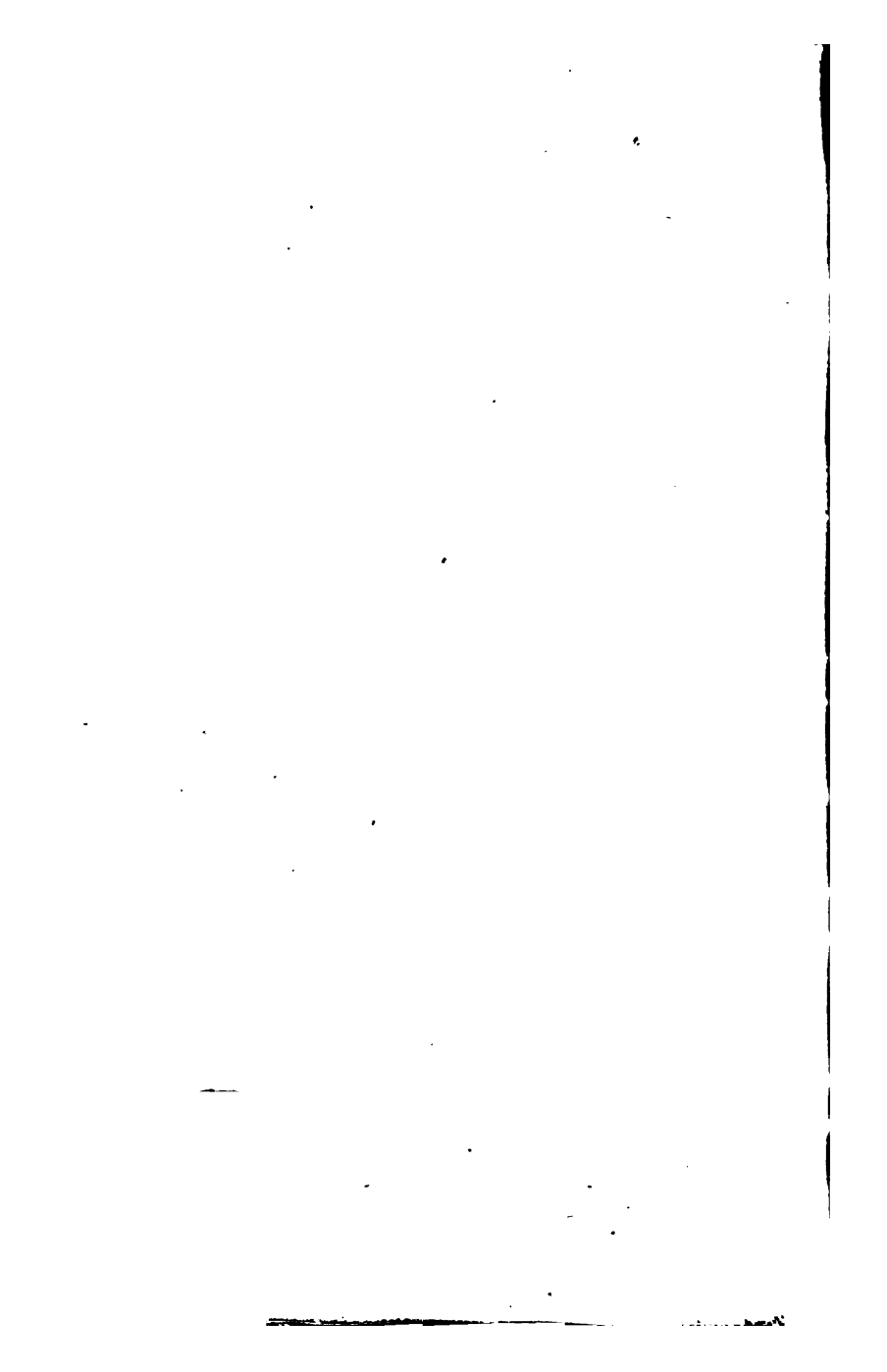
PARIS

ÉDITION HETZEL

LIBRAIRIE MAGNIN, BLANCHARD ET COMPAGNIE

39, rue Saint-Jacques.

1858





COLLECTION D'ANTHOLOGIES

*Humoristiques — Féminines — Morales et. Philosophiques.
Esprit des écrivains français et étrangers, anciens et modernes.*

A 3 francs (in-16).

OUVRAGES PARUS OU A PARAÎTRE.

1^{re} SÉRIE. — (ANTHOLOGIES HUMORISTIQUES.)

LES PETITES TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE, par P.-J. Martin.
LES PETITES JOIES DE LA VIE HUMAINE, par Jules Viard.
LES BONNES BÊTISES, par P.-J. Martin.
L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE, par P.-J. Martin.

2^e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES FÉMININES.)

LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES, par P.-J. Martin et Larcher.
LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES, par Larcher et P.-J. Martin.
CE QUE LES FEMMES ONT DIT DES HOMMES, par Larcher et P.-J. Martin.
ANTHOLOGIE SATIRIQUE. Le mal que les poètes ont dit des femmes, par Larcher et P.-J. Martin.
CE QU'ON A DIT DU MARIAGE, DE L'AMOUR ET DU CÉLIBAT, par Larcher et P.-J. Martin.

3^e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES ÉTRANGÈRES.)

LA MORALE EN ITALIE.	(ESPRIT DES ÉCRIVAINS italiens.)
LA MORALE EN ESPAGNE.	(Id. espagnols.)
LA MORALE EN ANGLETERRE.	(Id. anglais.)
LA MORALE EN ALLEMAGNE.	(Id. allemands.)
LA MORALE CHEZ LES LATINS.	(Id. latins.)
LA MORALE CHEZ LES GRECS.	(Id. grecs.)
LA MORALE EN ORIENT.	(Id. orientaux.)
LA MORALE EN FRANCE.	(Id. français.)
LA MORALE DES POÈTES. (Esprit des poètes anciens et modernes.)		
LA MORALE A L'USAGE DE LA JEUNESSE.		

LE DOCTEUR ANTONIO, par J. Ruffini, auteur de LORENZO BEXONI (*Mémoires d'un Conspirateur*), traduit sous les yeux de l'auteur par Octave Sachot.

HISTOIRE DE L'INDE, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. de Jancigny, ex-aide de camp du roi d'Oude, et envoyé de France en Chine et aux Indes.

LES ENFANTS (le livre des mères), par Victor Hugo.

HISTOIRE DU THÉÂTRE EN FRANCE, 4 séries, par Théophile Gautier.

LA VIE A PARIS (chroniques parisiennes), 2 séries, par Auguste Villemot.

CONTES ET NOUVELLES, par P.-J. Stahl.

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par Claude Vignon.

CARACTÈRES ET PORTRAITS DES FEMMES ET DAMES CÉLÈBRES, depuis 1640 jusqu'à nos jours, par Philarète Chasles.